

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XII — 1974 • N° 1

X<sup>ème</sup> Anniversaire de l'AIESEE

Contributions à l'étude de la romanité orientale

Relations juridiques et économiques

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROM-PRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
str. Gutenberg, 3 bis, Bucureşti — România

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

# REVUE DES ETUDES SUD-EST EUROPEENNES

TOME XII – 1974

N° 1

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

## SOMMAIRE

*X<sup>ème</sup> Anniversaire de l'Association Internationale d'Études  
du Sud-Est Européen*

- M. BERZA, L'AIESEE et la collaboration scientifique internationale dans l'étude du  
Sud-Est européen . . . . . 5

*Contributions à l'étude de la romanité orientale*

- H. MIHĂESCU. La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe, VIII. . . . . 17

*Relations juridiques et économiques*

- VALENTIN AL. GEORGESCU, Pour mieux connaître l'œuvre juridique de Michel Fotino  
(Photeinopoulos) . . . . . 33
- CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La Compagnie «grecque» de Braşov. La  
lutte pour la conservation des privilèges (1777—1850). . . . . 59

*Textes et documents*

- FRANCISC PALL, Preteso scambio di lettere tra Giorgio Braukovich, principe di Serbia,  
e Iancu de Hunedoara (Hunyadi) a proposito del pericolo ottomano intorno al 1450 . . . . . 79
- TREVOR J. HOPE (Oxford), John Sibthorp's Last Expedition to the Balkans: the  
Accounts of Sibthorp and Dallaway about their Travels in 1794 . . . . . 87
- CONSTANTIN VELICHI, Précisions et données inédites au sujet du capitaine Georges  
Manartchov Buiukliu . . . . . 103
- PATRICIA HERLIHY (Harvard), A Report on the Commerce of Moldavia and Walla-  
chia in 1840 . . . . . 121

**Discussions. Notes brèves**

- A propos des Oulitches (A. A. *Bolşacov-Ghimpu*); Le premier traité économique entre  
Venise et Nicée (*Stelian Brezeanu*) . . . . . 139

**Chronique**

- Les thèmes du III<sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est Européen Bucarest,  
(4—10 Septembre 1974) . . . . . 147

GRIGORE CLIMA, Le Symposium : La contribution de la Science au développement industriel des pays du Sud-Est de l'Europe (Bucarest, 15—18 octobre 1973) . .	149
ALEXANDRU DUȚU, La Cinquième Conférence du Cercle d'étude des liens culturels du Centre et de l'Est de l'Europe (Hofgeismar, 24—28 septembre 1973). . . . .	151

### Comptes Rendus

H. HAARMANN, Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen ( <i>H. Mihăescu</i> ); PAUL LEMERLE, Le premier humanisme byzantin ( <i>Th. Bodogae</i> ); MATHIAS BERNATH, Habsburg und die Anfänge der rumanischen Nationsbildung ( <i>Adolf Armbruster</i> ); Atlasul complex „Porțile de Fier” ( <i>Cornelia Belcin</i> ) . . .	153
---	-----

Notices bibliographiques . . . . .	165
------------------------------------	-----

Livres reçus . . . . .	179
------------------------	-----

Index bibliographique tome XI (1973) . . . . .	183
--	-----

## L'AIIESEE ET LA COLLABORATION SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE DANS L'ÉTUDE DU SUD-EST EUROPÉEN \*

M. BERZA

La fin d'une décennie et le début d'une nouvelle étape dans l'activité d'un organisme scientifique sont toujours occasion de bilans et d'examens des perspectives d'avenir. Si les premiers ne sont pas uniquement destinés à donner satisfaction aux hommes de bonne volonté qui ont œuvré pour la réalisation d'un but commun, les seconds ont moins encore la fonction de créer un état d'euphorie festive. Les uns requièrent autant que les autres, pour s'avérer réellement utiles, une évaluation lucide de l'acquis et du possible, la capacité, donc, de se défendre des illusions et, ajouterais-je, un peu de l'état d'esprit de celui qui procède à un examen de conscience. Je tâcherai de me soumettre à ces règles et si, malgré mon effort, je pécherai par enthousiasme, la faute en sera aux dix années que j'ai passées au sein de l'AIIESEE et qui restent pour moi l'une des expériences les plus précieuses de mon existence. Ceci soit dit, sans autrement insister sur les lacunes ou inégalités de mon exposé, dues à la variété des activités de notre Association, dont un petit nombre seulement me sont un peu plus familières.

Aux difficultés qui viennent de la personne de celui qui vous parle s'ajoutent celles qui résident dans la nature même des buts poursuivis par l'AIIESEE et, par conséquent, dans celle des résultats atteints durant cette décennie. D'une part, les buts scientifiques, qui sont l'organisation

---

\* Conférence faite dans la séance consacrée au X<sup>e</sup> anniversaire de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen (AIIESEE) par le Sudosteuropa-Arbeitskreis der Deutschen Forschungsgemeinschaft, lors de sa réunion annuelle tenue à Passau, du 15 au 17 novembre 1973.

de la collaboration internationale dans le domaine des études sud-est européennes, mais aussi la stimulation de l'intérêt pour ce domaine d'études, la diffusion des méthodes appropriées, la mise en vedette des problèmes les plus urgents, la promotion d'un certain esprit dans la recherche, qui, sans rien sacrifier de la rigueur scientifique, sache la diriger de préférence vers les régions nourissantes de la coopération humaine et des échanges enrichissants pour tous les partenaires en présence. A l'arrière-plan, ou peut-être au premier plan, se trouve un facteur psychologique, difficilement séparable d'ailleurs des buts scientifiques que je viens d'évoquer et qui est la volonté de collaboration. D'une collaboration conçue non seulement comme condition nécessaire de toute réussite scientifique, mais aussi comme participation active à la création d'un climat général d'entente dont l'impératif s'impose à toute conscience qui s'inquiète de l'avenir réservé à notre société. Aux deux plans, les résultats sont difficilement mesurables, dès que l'on sort du rayon d'action directe de l'AIESEE, pour pénétrer dans l'activité générale déployée dans chaque pays. Une analyse de la production scientifique des dix dernières années concernant le Sud-Est de l'Europe, effectuée dans la perspective des orientations de la recherche promues par l'AIESEE, bien qu'hérissée de difficultés, serait, certes, du plus grand intérêt. Le cas est pareil pour ce qui regarde l'esprit de collaboration et les formes nouvelles qu'il prend sous nos yeux.

Il y a, sans doute, une grande difficulté dans toute évaluation de ce genre, qui risque d'en fausser grandement les résultats : attribuer aux mérites de l'AIESEE une partie au moins de ce qui s'est réalisé par un processus normal de croissance, par une conscience plus claire des exigences du travail scientifique. Autrement dit, c'est prêter aux riches ! En fait, la réalité est telle qu'il est difficile de distinguer ce qui porte effectivement l'empreinte de l'AIESEE de ce qui ne constitue qu'une heureuse rencontre. Et ceci parce que l'AIESEE est née, à son tour, de certains besoins qui commençaient à se faire sentir et dont l'état de développement a conditionné sa réussite. Elle avait ainsi comme tâche désignée par la nature même des choses de donner expression à ces besoins, de coordonner les efforts individuels existants déjà mais qui acquiéraient un tout autre poids par l'effet de cette coordination, d'orienter la recherche vers des zones dont on commençait à ressentir la nécessité, d'affermir un esprit qui venait de poindre en lui créant les conditions nécessaires à son éclosion. Le grand mérite de l'AIESEE est justement d'avoir perçu ces besoins encore diffus ou timidement exprimés et d'avoir constitué, par un travail patient de réflexion et d'action, les structures capables d'assurer la plus grande efficacité à l'effort de renouvellement, par la coopération internationale, des disciplines qui concourent à donner l'image complexe du Sud-Est



européen. Ceci nous amène, d'ailleurs, aux origines même de l'AIIESEE. L'histoire est connue, mais elle vaut bien qu'on la répète.

En juillet 1962, sur l'invitation de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et de l'Académie Roumaine, un colloque international consacré aux civilisations balkaniques se réunissait à Sinaia, avec la participation de représentants de 16 pays. Proposé dès 1960 par la délégation gouvernementale roumaine à la XI<sup>e</sup> session de la Conférence générale de l'UNESCO, le colloque de Sinaia était placé sous les auspices et bénéficiait de l'appui de cette Organisation. Les travaux du colloque ont été présidés par l'une des personnalités les plus attachantes de la culture roumaine, l'inoubliable Tudor Vianu. Les thèmes mis en discussion étaient : 1<sup>o</sup> Unité et diversité des civilisations balkaniques ; 2<sup>o</sup> Les rapports de l'Orient et de l'Occident par l'intermédiaire des Balkans. C'est facile de s'apercevoir que nous nous y trouvons déjà devant les lignes essentielles du futur programme scientifique de l'AIIESEE. L'organisation du colloque était d'ailleurs, dans un certain sens, un coup de sonde pour mesurer les chances de la venue au monde d'un organisme international capable d'assurer la collaboration dans ce domaine d'études. Jamais, à ma connaissance, on n'a précisé à qui appartenait l'idée première. Des savants présents à Sinaia, une quinzaine d'entre eux feront partie du futur comité de l'AIIESEE, dont ses trois premiers présidents et le secrétaire général. Le succès de la réunion dépassa toute attente. La valeur scientifique des exposés — que l'on peut toujours relire avec profit dans le beau volume d'Actes du colloque — et l'intérêt de la discussion qui les suivit virent rehausser leur portée par la qualité des contacts qui s'étaient établis. Les circonstances s'avéraient donc favorables. En effet, avant la fin du colloque, un « groupe de travail » composé de Sir R. Syme, de l'académicien Vl. Georgiev, de l'historien d'art turc Nurullah Berk et de notre collègue libanais, M<sup>e</sup> C. Aboussouan, préparait pour la séance de clôture un texte d'une remarquable brièveté, qui prévoyait la constitution d'« un Comité provisoire qui sera chargé d'entreprendre les démarches nationales et internationales pour la création d'une institution internationale d'études balkaniques, destinée à promouvoir la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines dans la région des Balkans et du Sud-Est européen » (*Actes*, p. 189). Votée à l'unanimité, cette proposition fut suivie de l'élection du Comité provisoire, sous la présidence de Tudor Vianu. Moins d'une année plus tard, en avril 1963, une nouvelle réunion, tenue à Bucarest, aboutissait à la constitution de l'AIIESEE et élisait son premier président en la personne du byzantinologue grec, le professeur D. Zakythinos, tandis que le Secrétariat Général revenait à M. E. Condurachi.

Loin de moi l'intention d'analyser les statuts de l'Association. Il y a pourtant quelques principes fondamentaux — statutaires ou tenant de la coutume — qui me semblent particulièrement heureux. Ainsi, par exemple, l'AIESEE est une association régionale par la matière qui forme l'objet de ses préoccupations et tendant à l'universalisme par sa constitution. Elle est non seulement ouverte à chaque pays et même à tout spécialiste qui voudrait y adhérer, mais elle a toujours vu dans son caractère largement international et dans les possibilités de coopération et de confrontation qu'elle est capable d'offrir la condition nécessaire du succès de son entreprise. C'est pour cela qu'elle poursuit d'un œil très intéressé la création de nouveaux centres de recherches sud-est européennes dans une région du monde ou dans l'autre et considère comme l'un de ses devoirs primordiaux celui d'aider à la diffusion de l'intérêt pour ce domaine d'études. D'ailleurs, il serait vraiment curieux de prétendre à la valeur universelle des civilisations sud-est européennes et de croire en même temps que leur étude pourrait appartenir à un groupe de peuples plus qu'au reste du monde. Et pourtant, c'est tout à fait normal que la participation active des pays sud-est européens constitue en quelque sorte la base de cette collaboration internationale et ceci non seulement parce qu'il s'agit de pays qui font directement l'objet de la recherche et ont à envisager, le plus souvent, leur propre passé, ayant donc des raisons supplémentaires dans leur intérêt, mais aussi parce que dans cette zone, partagée actuellement entre Etats à structures sociales et politiques différentes et qui, à une époque, hélas, pas trop lointaine, a été ravagée par tant de discordes, l'expérience de la collaboration est plus intéressante et peut être plus fructueuse qu'ailleurs. Du point de vue statutaire, cette situation se reflète dans les voix doubles dans le Comité que l'on a réservé aux six pays considérés comme faisant partie du Sud-Est. Dans ce cadre, la participation des « parabalkaniques » — le terme date de Sinaia et a été lancé par le regretté Ernst H. Bouschbeck — n'a pas seulement la signification que j'indiquais déjà, où celle liée à la valeur intrinsèque de l'apport scientifique de centres de recherches tels que ceux, par exemple, de l'Allemagne fédérale, de l'Union soviétique ou des Etats Unis d'Amérique. Il s'agit aussi de la fécondité des confrontations entre les images du passé de notre région forgées dans le Sud-Est et celles auxquelles on a abouti en dehors de cette zone. Les dernières peuvent aider, par le plus grand détachement d'un regard jeté de loin, à corriger les premières dans ce qu'elles pourraient avoir d'égoцентриque, dans ce qui n'est que le revers d'une qualité, celle de sentir la matière de sa recherche comme sa propre existence, de la vivre plus directement. Une large collaboration internationale exclut, d'emblée, tout retrécissement d'horizon, toute considération des phénomènes sous l'angle d'une histoire locale. Au contraire, si la syn-

thèse est création des « hommes de la terre », ses éléments appartiennent à des espaces plus larges et les deux démarches de l'esprit — dissocier et intégrer — sont tout aussi nécessaires. Déjà à Sinaia, M. N. Bammate, représentant de l'UNESCO envers lequel l'AIIESEE a de lourdes dettes de reconnaissance — parlait de « ces harmonies savantes, subtiles, qui viennent de la coexistence de plusieurs traditions culturelles d'Orient et d'Occident sur des mêmes territoires et ce parfum pénétrant, qui vient de la jonction sur ces terres, d'influences culturelles venues de la Méditerranée occidentale et orientale, du monde slave, du monde oriental » (*Actes*, p. 16). Et, reprenant des idées exprimées à la même occasion par Tudor Vianu, il soulignait à juste titre « ce pluralisme jouant dans une unité supérieure de conscience ».

Le double mouvement de dissociation et d'intégration que j'invoquais à l'instant s'impose en fait à deux étages. L'un d'entre eux est celui de la zone prise dans son ensemble, qu'il faut définir dans ses traits distinctifs, qui lui donnent le caractère d'unité de vie historique, pour la réintégrer ensuite dans les ensembles plus vastes des grands courants de civilisation, avec sa fonction d'« anneau intermédiaire entre Orient et Occident » (Vianu, *Actes*, p. 13). Le second, à l'intérieur même de la zone, pose des problèmes similaires pour les rapports entre l'originalité de l'apport de chaque peuple et le caractère unitaire de ce que nous nous sommes habitués à appeler le Sud-Est européen. D'ici la souplesse dont doit faire preuve la méthode comparative employée, également attentive à l'« unité » et à la « diversité ». Pour le passé des peuples sud-est européens, dans cette double intégration qui préserve toutefois son originalité de vie vécue, la plus proche fait, en dernière instance, fonction de marche nécessaire pour aboutir à l'histoire universelle.

Comparatives par leur nature même, les études sud-est européennes, sont aussi nécessairement pluridisciplinaires, pour retrouver l'homme dans la plénitude de ses manifestations. C'est toujours Vianu qui parlait à Sinaia du besoin profond de l'homme moderne « de rétablir l'unité du *globus intellectualis* » (*Actes*, p. 206), partagé entre les différentes disciplines par le positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle, pour les besoins de la recherche. Les études sud-est européennes sont de toute évidence parmi les plus indiquées à coopérer d'une manière efficace aux efforts de synthèse qui s'imposent actuellement à la science.

C'est dans cette perspective qu'il faut envisager l'activité déployée durant les dix dernières années par l'AIIESEE. Fidèle à ses principes, l'AIIESEE s'est efforcée, pendant cette décennie, qui a été pour elle-même une période de patient apprentissage, d'enrichissement continu de son expérience, de créer les cadres appropriés au travail collectif de durée;

de susciter de nouvelles formes de collaboration, de diriger l'attention des chercheurs vers un certain nombre de problèmes majeurs.

Les principaux organes de travail de l'AIÉSEE sont — et surtout devraient l'être — les commissions. Arrivées au nombre de huit, elles couvrent presque tout le champ des études sud-est européennes. Quoique organisées en général par domaines, pour faciliter la recherche spécialisée, l'esprit qui les anime, l'appel constant aux disciplines voisines, la collaboration qu'elles ont su établir entre elles les empêchent de représenter un nouveau fractionnement du *globus intellectualis*, pour rester effectivement des organes, c'est-à-dire les membres solidaires d'un tout. La dernière en date des commissions — Les Balkans à l'époque contemporaine — encore en voie d'organisation, est peut-être la plus intéressante à ce point de vue, car elle a l'intention de réunir directement dans son sein les différentes disciplines. La création de cette nouvelle commission est significative encore à d'autres égards. L'AIÉSEE, on le sait, n'est pas une société d'historiens, son caractère pluridisciplinaire le lui interdit. Mais en même temps, si l'un de ses principaux buts est d'aider à la compréhension des sociétés actuelles, elle ne se propose pas leur analyse comme objet direct de ses préoccupations. C'est donc un certain esprit historique, très largement conçu, qui donne leur unité à ces dernières. Un esprit historique qui n'est en tout cas pas refuge dans le passé, refus du présent, qui au contraire, explore le passé pour le rendre au présent, à un présent qu'à son tour engloutit à chaque instant l'Histoire. C'est pour cela que l'historien de notre temps s'est annexé toute une frange du passé, la plus proche, ce « no man's land » où jadis les gens sérieux n'osaient s'aventurer et qu'il explore à présent avec des méthodes différentes, mais dans la même vision d'historien, qui situe les objets de sa méditation sur des plans qui unissent le passé à l'avenir. C'est ce besoin de s'approcher de la chair brûlante de l'actualité qui a déterminé la création de la commission consacrée aux « Balkans à l'époque contemporaine ». Sa tâche est plus ardue que celle des autres et personne ne se cache les difficultés qui jonchent son chemin. C'est beaucoup plus facile, assurément, de s'assembler autour d'une table ronde pour discuter des colonies grecques de la mer Noire et même des facteurs qui ont favorisé l'expansion ottomane, que d'établir un dialogue — qui ne veut pas dire unité des points de vue mais examen en commun — autour des problèmes du développement social des pays balkaniques entre les deux guerres. Le pas devait être franchi, car lui seul pouvait nous assurer que nous ne nous berçons pas d'illusions sur notre capacité réelle de collaboration. Je suis du nombre de ceux qui ne doutent point de son succès.

Pour revenir au travail des commissions, disons tout de suite qu'on peut le considérer comme très positif. Elles ont eu des réunions de travail

fructueuses, ont dressé des plans d'activité d'un grand intérêt, ont coopéré à l'organisation de colloques très réussis et ont contribué à l'orientation de la thématique des congrès de l'AIIESEE. La Commission archéologique publie même un bulletin des fouilles d'une indiscutable utilité. Une observation s'impose cependant. Il faudra trouver les modalités les plus indiquées pour assurer la continuité requise de l'activité des commissions. Pour le moment, l'on doit reconnaître que si leur travail est excellent lors des réunions, si des recherches sont entreprises, dans un pays ou dans l'autre, en concordance avec leur programme, nous sommes encore loin d'une réalisation conséquente des programmes d'études établis. Pour l'obtenir, il serait nécessaire, outre un contact plus étroit entre les présidents des commissions et les membres de ces organismes — je fais ici ma propre critique ! —, le concours d'équipes de travail constituées — instituts, centres de recherches, etc. —, qui puissent assumer, selon leurs intérêts et leur capacité, la responsabilité de certaines parties du programme.

L'AIIESEE a déjà à son actif, parmi ses réalisations de première importance, les deux congrès de Sofia (1966) et d'Athènes (1970), le III<sup>e</sup>, celui de Bucarest, se trouvant, ainsi que personne ne l'ignore, dans un état de préparation avancée. Je n'insisterai pas sur l'intérêt de ces grandes réunions internationales ou sur la valeur scientifique de leurs résultats. La série des volumes d'actes édités à Sofia, ceux qui sont en cours de parution à Athènes représentent, certes, un enrichissement sensible de nos connaissances sous de nombreux aspects. Les conditions dans lesquelles fut conduite la discussion ne sont pas moins appréciables. Au-delà des gains directs que la science a tirés de telles réunions, reste à constater cette affirmation massive des études sud-est européennes qui prouve le degré de maturité qu'elles ont atteint et l'autonomie qu'elles ont su acquérir, après avoir longuement vécu à l'ombre d'autres grandes disciplines, sur le plan général de la recherche scientifique.

La situation des études thraces, par rapport au cadre plus large, dans l'espace et dans le temps, de celles consacrées au sud-est de l'Europe, est-elle semblable? Oui et non. En tout cas, c'est sous les auspices de l'AIIESEE qu'a eu lieu à Sofia en juillet 1972, organisé par l'Académie bulgare des sciences, le premier Congrès international de thracologie, où selon les mêmes principes de la coopération interdisciplinaire, des savants archéologues et historiens, ethnographes et linguistes, historiens de l'art et des religions soumièrent à un examen serré toute une série de problèmes fondamentaux concernant l'un des groupements ethniques de l'Antiquité qui ont laissé l'empreinte la plus durable. A l'initiative bulgare faisait écho, deux mois plus tard, celle des savants albanais, qui réunissait à Tirana le premier colloque international d'études illyriennes. Entre autres mérites, ce petit congrès eut celui de révéler l'ampleur des résultats obtenus

par l'archéologie albanaise durant un quart de siècle de fouilles excellemment conduites.

A côté de ses grands congrès, l'AIIESEE a organisé depuis sa fondation presque une quinzaine de rencontres de spécialistes sur des questions plus limitées. Ce serait mauvaise grâce de ma part — vu la fonction qu'on m'a confiée dans l'organisation du III<sup>e</sup> Congrès — si je confessais que ma sympathie va surtout vers ces réunions plus restreintes, au sujet bien défini et qui permettent d'aller en profondeur. Cela ne veut pas dire, en tout cas, que je considère épuisé le rôle des grandes assemblées. La preuve en est que malgré tout le mal qu'on en dit, elles continuent à se porter très bien et j'espère que celle de Bucarest sera aussi nombreuse que brillante.

Je ne m'arrêterai pas à chacune des réunions organisées par l'AIIESEE et ses commissions, bien que toutes aient eu leur intérêt pour le domaine d'études qu'elles concernaient. Ensemble, elles constituent un paysage riche et varié de problèmes d'importance, définis, débattus et orientés vers des solutions neuves. Mentionnons ainsi, au moins pour mémoire, la réunion des historiens de l'art post-byzantin à Thessalonique ou les deux réunions des folkloristes, à Tirana et à Čepelare, en Bulgarie, la seconde ayant comme thème « la chanson des haidouks dans le sud-est de l'Europe ». Une expérience qui a tenu ses promesses a été celle des commissions de linguistique et d'archéologie, qui ont abordé ensemble, au symposium de Plovdiv (1969), le problème complexe de « L'ethnogenèse des peuples balkaniques » — il s'agit des peuples de l'Antiquité. Les Actes du symposium ont été publiés dans la série des « Studia Balcanica » de l'Institut d'études balkaniques de Sofia. Une approche interdisciplinaire a été tentée aussi, dans un des problèmes d'envergure de l'époque moderne, et avec un élargissement d'horizon vers la côte italienne de l'Adriatique, par les commissions d'histoire économique et sociale et d'histoire des idées. La première d'entre elles avait déjà organisé en 1969, à Moscou, un colloque sur la vie économique, les structures sociales et les formes d'organisation et d'administration des villes balkaniques aux XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Les Actes du colloque ont été publiés, avec une ponctualité exemplaire, dans la même série de l'Institut de Sofia. Quant à la Commission d'histoire des idées, elle avait concentré son intérêt en premier lieu autour de deux aspects de la vie spirituelle des peuples balkaniques, qui les intègrent, malgré certains décalages d'ordre chronologique et des caractères spécifiques qui font leur originalité, dans de grands courants européens de pensée : l'humanisme sud-est européen, qui forma l'un des thèmes du Congrès d'Athènes, d'abord, et ensuite, le mouvement des lumières, qu'elle examina plus spécialement dans ses implications par rapport à la formation de la conscience nationale, à l'occasion du colloque tenu à Paris en 1968, au Palais de l'UNESCO. Les Actes de ce colloque, dont l'organisation

avait été assurée par le Comité français de notre association, sous la présidence du regretté André Mirambel, furent publiés par les soins du Secrétariat Général de l'AIESEE. Si l'on tient compte du rôle joué par la ville dans la formation des deux mouvements, de leur genèse sociale et de leur action dans la vie générale de la société, il était naturel que les deux commissions joignent leurs efforts pour scruter ensemble les rapports entre structures sociales et formes de culture dans les villes balkano-adriatiques aux XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Ce fut justement le thème du colloque de Venise, accueilli sous ses auspices par la Fondation Giorgio Cini et dont les actes sont en cours de publication.

En 1967, lors de sa réunion à Bucarest, le Conseil international de la Philosophie et des Sciences Humaines (CIPSH) a fait appel au Secrétariat Général de l'AIESEE pour organiser le colloque scientifique qui, selon la coutume qu'il avait instaurée, devait accompagner ses propres travaux. L'idée heureuse qui se trouva à la base de ce colloque — « Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen » — a permis aux participants à la réunion d'entrer dans l'intimité des attitudes fondamentales adoptées à différentes époques par les sociétés sud-est européennes, de l'élaboration de leurs synthèses de culture successives. L'éventail des époques envisagées fut large — préhistoire, Empire byzantin, période ottomane, époque contemporaine — pareillement au nombre des disciplines associées : archéologie, histoire des idées, histoire de l'art et de la littérature, linguistique. La meilleure preuve de l'intérêt de ce colloque se trouve dans l'intervention du professeur Alassane N'Daw, de l'Université de Dakar, qui, se rapportant aux problèmes qui confrontent actuellement le monde noir en ce qui touche les lignes de développement de leur culture, considérait l'expérience sud-est européenne avec « le sentiment très vif d'en retirer des enseignements très précieux en ce qui concerne nos propres préoccupations ».

Je ne peux pas m'empêcher de dire un mot aussi d'un autre colloque, qui n'était pas un colloque d'études sud-est européennes, ou plutôt, qui n'était pas spécialement un colloque d'études sud-est européennes car le Sud-Est y a eu sa place, et même importante. C'est le grand colloque de Mamaia, tenu en 1968, à un moment où l'attention de l'UNESCO se concentrait plus spécialement sur l'Europe comme l'une des grandes régions du monde ayant une individualité culturelle très marquée. Le seul fait que l'UNESCO ait confié l'organisation de ce colloque, qui portait sur les « Sources archéologiques de la civilisation européenne », au Secrétariat Général de l'AIESEE constitue un témoignage précieux pour l'esprit d'universalité — qui suppose, dans cette succession de degrés que j'imaginai tout à l'heure, le solide palier de l'Europe — dont a su faire preuve notre Association.

Une date essentielle a été inscrite dans la jeune histoire de l'AIESEE le moment où, par une heureuse conjonction entre ses propres tendances et une nouvelle impulsion venue de la part de l'UNESCO, elle a fait une place spéciale dans ses programmes aux recherches concernant les rapports entre les Balkans et la Méditerranée, aussi bien orientale qu'occidentale.

Un groupe d'experts réunis à Athènes, en mai 1972, après avoir écouté une série de rapports très nourris, publiés en partie dans le Bulletin de l'AIESEE (X, 2, 1972), procéda à une discussion serrée qui aboutit à l'élaboration d'un vaste programme de recherches et de publications embrassant toutes les époques, depuis la préhistoire jusqu'à la période contemporaine. N'omettons pas le détail significatif pour l'urgence et les proportions du travail à faire, que seuls les spécialistes de l'Antiquité se sont déclarés capables de donner à l'heure actuelle une « synthèse préliminaire de l'histoire des rapports de la Méditerranée et des Balkans » — sans vouloir dire, évidemment, que pour leur époque de nouvelles investigations ne sont pas tout aussi nécessaires.

Un mois plus tard, ce programme fut adopté à l'unanimité par le Comité de l'AIESEE, à Sofia, et nous commençons déjà à voir des résultats très prometteurs. Quelques thèmes des plus importants du prochain Congrès d'études sud-est européennes ont été pris dans le programme élaboré à Athènes. Une réunion d'archéologues et d'historiens de l'Antiquité a traité avec succès, à Lecce, le mois passé, du rôle de l'Adriatique dans les relations entre les Balkans et l'Italie. Dans le même ordre de préoccupations s'inscrit le colloque d'Istanbul, qui précéda d'une semaine celui de Lecce.

Le colloque d'Istanbul n'innovait pas autant par son ampleur que par les éléments nouveaux qu'il apportait. Pour la mise en œuvre du projet de ce colloque, qui devait traiter d'« Istanbul à la jonction des civilisations balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales (XVI<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> siècles) », l'AIESEE s'est associée en premier lieu la Commission internationale d'histoire maritime et ensuite des slavistes et des orientalistes. Soit dans les journées consacrées aux routes maritimes et terrestres et aux questions économiques et sociales, soit dans celles qui furent dédiées aux problèmes de culture et d'art, les relations du Sud-Est européen avec le monde méditerranéen et pontique se sont trouvées au centre d'un intérêt qui avait des ambitions plus vastes encore. En même temps, l'on tâcha d'avancer avec plus de fermeté dans une direction qui était bien dans l'esprit de l'AIESEE, et qui est celle de sortir de la vision schématisante de deux sociétés superposées et uniquement antagonistes, pour rechercher les zones de perméabilité, nombreuses sans doute et dans les deux sens, entre la société ottomane et islamique et la société chrétienne des Balkans.



L'activité promue et soutenue par l'AIÉSEE dans le domaine de la recherche trouve son complément naturel dans son activité éditoriale. Dans les séries des « Etudes et documents concernant le Sud-Est européen » et de la « Bibliothèque d'études du Sud-Est européen », ou hors-série, les publications parues par les soins du Secrétariat Général — auxquelles s'ajoutent celles, rares encore, des comités nationaux — commencent à faire masse. Les éditions de textes — *Logique* de Corydalée, suivie de sa *Métaphysique* (sous presse), *Loi de jugement*, *Chansons et opuscules de l'Hétairie*, *Mémoires et projets de réforme roumains*, extraits révélateurs de l'œuvre de Cantemir — y voisinent avec des livres de maîtres — Sir Ronald Syme, le regretté A. F. Miller (le dernier livre, sous presse) — ou des ouvrages dus à des savants plus jeunes. J'allais oublier la réédition de *Byzance après Byzance*, que nul spécialiste du Sud-Est européen n'ignore. Il faut que les commissions tâchent d'alimenter ces séries qui leur restent ouvertes de travaux qui soient le plus souvent possible la mise en valeur de leurs propres programmes de recherches. L'élaboration de grands instruments de travail nécessitant une très large collaboration, qu'on a parfois suggérée, mériterait d'être reprise en considération. Ainsi, par exemple, un répertoire des sources des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, qui ferait suite, pour notre région, au nouveau Potthast, des dictionnaires biographiques et d'institutions, un atlas historique. Je n'insisterai pas sur la nécessité de multiplier les éditions de textes fondamentaux, accompagnées de bonnes traductions qui en facilitent l'accès à ceux qui ne connaissent pas la langue de l'original.

Le Bulletin, entré dans sa XI<sup>e</sup> année avec un fascicule massif, se présente de plus en plus étoffé. Pour ma part, les directions dans lesquelles il me semble devoir s'orienter de préférence sont — naturellement outre tout ce qui tient à la vie de l'Association — celles des bulletins nationaux sur l'état de la recherche — y compris les études en cours et les projets — et des discussions d'ordre théorique et méthodologique. Il pourrait ainsi devenir un précieux dépositaire de la pensée qui anime nos études, d'une doctrine vivante parce que s'enrichissant sans cesse.

Loin d'être négligeable, bien que sans doute insuffisante eu égard à l'ampleur des besoins, est aussi l'aide financière que l'Association a eu l'avantage de pouvoir offrir à un certain nombre de chercheurs pour effectuer des voyages d'études. Particulièrement importants sont dans ce sens pour l'avenir des études sud-est européennes les stages que des jeunes chercheurs ont été à même d'effectuer dans les archives ottomanes, sous la direction des savants turcs. Le proche avenir verra se réaliser le point du programme qui prévoit un « concours accordé par la Commission d'archéologie du Sud-Est européen à la formation des nouveaux cadres archéologiques du Maghreb ».

Continuant dans la voie qu'elle s'est déjà largement frayée, l'AIESEE devra multiplier les formes de collaboration avec les organismes internationaux dont les buts sont communs ou très proches, comme sont ceux des byzantinistes, des slavissants, des orientalistes.

Les relations entre le Comité de l'AIESEE et son Secrétariat Général, d'une part, et les comités nationaux, de l'autre, sont, à ma connaissance, suivies et empreintes de la cordiale confiance réciproque si nécessaire dans toute activité. Bon nombre de comités nationaux — il sont 18 aujourd'hui et 3 nouvelles demandes d'affiliation attendent d'être résolues — se sont dernièrement réorganisés, groupant dans leur sein des personnalités éminentes et déployant une activité propre de coordination et de stimulation de la recherche toujours plus importante. Ce n'est pas à un simple devoir de politesse que je céderai en soulignant très particulièrement l'activité exemplaire du Comité national de la République Fédérale d'Allemagne. Je n'étonnerai personne en trouvant cette situation tout à fait normale, lorsqu'il s'agit d'un pays riche d'une des plus vieilles traditions dans ce domaine d'études — l'un des pays qui l'ont créée même — et qui continue à se trouver placé en tête du mouvement, par l'ampleur et la qualité de sa production scientifique. Les deux volumes publiés à l'occasion des Congrès précédents, la participation active et brillante à toutes les réunions, les colloques remarquables que ce Comité organise et le fait qu'il a été le premier à désigner ses nombreux représentants au Congrès de Bucarest ne sont que quelques aspects de cette impeccable organisation. Et si j'évoque maintenant le souvenir du grand savant et de l'incomparable homme de cœur que fut le professeur Aloys Schmaus, c'est que je vois en lui un exemple pour tout le monde.



Dix ans après sa fondation, l'AIESEE a devant elle ouvertes toutes les voies. Tout un réseau d'instituts et de centres de recherche, de chaires d'enseignement supérieur et de revues de spécialité s'est créé durant cette décennie, dans le Sud-Est et dans le vaste monde, renforçant ceux qui existaient déjà et donnant des proportions nouvelles au mouvement scientifique général. Ces nombreux foyers où avancent rapidement les études sud-est européennes ne sont pas, certes, la création de l'AIESEE, mais elle ne leur est non plus étrangère. Appuyée sur ce large mouvement, riche de sa propre tradition, animée d'un esprit de collaboration scientifique et humaine capable de vaincre tout obstacle, l'AIESEE est en droit de regarder l'avenir avec confiance.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE  
L'EUROPE

HARALAMBIE MIHĂESCU

## VIII

La route la plus à l'ouest qui pénétrait en Dacie commençait sur la rive gauche du Danube, devant la localité LEDERATA (Ram) de la Mésie Supérieure, dans le village actuel de Banatska Palanka, où ont été découvertes 3 inscriptions latines<sup>1</sup>. Un peu plus loin, à droite de la rivière APO (Carașu), on a trouvé une inscription à Kajtasovo<sup>2</sup> et Orešac<sup>3</sup>. À l'ouest de Vršačke Planine, nous mentionnons trois inscriptions latines dans la ville de Vršac<sup>4</sup>. Au nord de celle-ci, près de la frontière entre la Yougoslavie et la Roumanie, on a découvert une inscription à Mali Žam<sup>5</sup>. À l'est de Vršac, sur le territoire roumain, dans la localité actuelle Vărădia,

\* Abréviations : ACMIT = Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice. Secția pentru Transilvania, Cluj, I-IV (1926-1938) ActaMN = Acta Musei Napocensis I (1964) - . Act Muz = Activitatea Muzeelor I-II (1955-1956) AÉrt = Archaeologiai Értesito, Budapest I (1881) - AISC = Anuarul Institutului de Studii Clasice, Cluj, I-V (1928-1948) ArhMold = Arheologia Moldovei, Iași, I(1961) - . C = Corpus Inscriptionum Latinarum IIII Dolg Cluj = Dolgozatok - Travaux, Cluj, 1910 - EDR = Ephemeris Dacoromana. Annuario della Scuola Romana di Roma, I-X (1923-1945) ErdMuz = Erdelyi Múzeum, Cluj I (1859) - Kozl = Kozlemények az Erdélyi Nemzeti Múzeum, Cluj, 1941-1944 MCA = Materiale și Cercetări Arheologice I-10 (1953-1972) MKÉrt = Múzeumi es Konyvtrái Értesito, Budapest, I-XII (1907-1918), OeJ = Jahreshfte des Oesterreichischen Archaeologischen Institutes, Wien, 1898 - ProblMuz = Probleme de Muzeografie, Cluj, 1960 - RIR = Revista Istorică Română I-XVII (1931-1947) RVM = Rad Vojvodjanskii Muzeja. Travaux des Musées de Voïvodina, Novi Sad, I (1952) - SCIV = Studii și Cercetări de Istorie Veche, București, I (1950) - Sp = Spomenik Akademije, Beograd StCom = Studii și Comunicări. Arheologie - Istorie. Muzeul Brukenthal, Sibiu, 1965-1969 TabIR = Tabula Imperii Romani L 34, Budapest, 1968, L 35, București, 1969 TUDOR, OR<sup>2</sup> = D. TUDOR, Oltenia Romană, ediția III, București, 1968.

<sup>1</sup> C 1645, 8100, 8101.

<sup>2</sup> RVM V, 1956, p. 165.

<sup>3</sup> C 4006.

<sup>4</sup> Sp LXXI, 1931, p. 41 ; Gš 217.

<sup>5</sup> Gš 218.

a été localisée l'ancienne ARCIDAVA, où se sont conservées 3 inscriptions <sup>6</sup>. Plus loin, en remontant la vallée du Caraș il y avait une station d'arrêt intitulée CENTUM PUTEA (Surducu Mare), où a été découverte une inscription <sup>7</sup>. Au nord-ouest de celle-ci, ont été trouvées une inscription latine dans le village de Denta <sup>8</sup> et une autre dans le village de Deta <sup>9</sup> dans la vallée de la petite rivière Bîrzava. Au nord de CENTUM PUTEA, sur la route qui mène à la capitale de la Dacie, on a découvert 2 inscriptions à BERZOBIS (Berzovia) <sup>10</sup> et une à Ramna <sup>11</sup>. À l'ouest de ces localités, sur la rive droite de la rivière Timiș, au sud-ouest de Timișoara, 3 inscriptions latines ont été découvertes à Foeni <sup>12</sup>. Au nord de BERZOBIS, sur la rive gauche de la rivière Timiș, nous consignons une inscription latine à Lugoj <sup>12<sup>a</sup></sup> et à Buziaș <sup>13</sup>, et entre Timișoara et Arad nous mentionnons une inscription latine à Cărați (Merzidorf) <sup>14</sup>. Dans la vallée supérieure de la rivière TIBISCUS (Timiș), sur la route qui mène à la capitale de la Dacie s'est développé un centre important à TIBISCUM (Jupa), élevé au rang de *municipium* entre les années 253—268, où ont été découvertes 25 inscriptions latines et 2 diplômes militaires <sup>15</sup>.

À l'est de LEDERATA, dans la vallée de la rivière Nera, on a découvert une inscription dans les localités Dalboșet <sup>16</sup> et Prigor <sup>17</sup>. Sur la rive gauche du Danube ont été trouvées 12 inscriptions à Pojejena de Sus <sup>18</sup>, 3 à Moldova Veche <sup>19</sup> et une à Moldova Nouă <sup>20</sup>, dans une région minière. Plus à l'est, avant que la rivière Cerna ne se jette dans le Danube, s'est développé le centre administratif DIERNA (Orșova), élevé au rang de *municipium* entre les années 193—211, port fluvial et douane, où ont été conservées 12 inscriptions latines <sup>21</sup>. En remontant la rivière Cerna, dans l'actuelle station balnéaire Băile Herculane, a été localisée l'antique

<sup>6</sup> C 6273, 6274; Istros I, 1934, p. 69.

<sup>7</sup> TabIR L 34, p. 45.

<sup>8</sup> C 1555 = 12594.

<sup>9</sup> D. TUDOR, *Orașe, trguri și sate în Dacia romană* [Villes, bourgs et villages dans la Dacie romaine], Bucarest, 1968, p. 53.

<sup>10</sup> C 1631 = 8070; « Klio » XI, 1911, p. 506.

<sup>11</sup> « Klio » XI, 1911, p. 507.

<sup>12</sup> C 1556, 8004, 8005 = 12595.

<sup>12<sup>a</sup></sup> « Klio » X, 1910, p. 501—502.

<sup>13</sup> D. TUDOR, *O.C.*, p. 55.

<sup>14</sup> CIL III, p. 1019.

<sup>15</sup> C 1343, 1548—1555, 7996—8003, 8075 (15), 12595, 14216; CIL III, p. 882; ACMIT II, 1929, p. 315; AISC 12, 1928—1932, p. 62; ActaMN II, 1965, p. 135—136.

<sup>16</sup> ACMIT II, 1929, p. 314.

<sup>17</sup> TabIR, L 34, p. 94.

<sup>18</sup> C 6275 = 8006, 8007, 8008, 8070, 8071, 8075 (43), 12632, 14496(2); « Klio » XI, 1911, p. 506—507; SCIV XIII, 1962, p. 115—116; XXI, 1970, p. 157.

<sup>19</sup> C 1557, 8074(15), 8174(29 b).

<sup>20</sup> « Latomus » XVII, 1958, p. 355—357.

<sup>21</sup> C 1568, 1703 a, 6276, 6277, 6286, 8064, 8074, 8075, 8077, 14468; MKÉrt II, 1908, p. 17; « Klio » XI, 1911, p. 508.

AD MEDLAM, laquelle a laissé des vestiges de conduits, de maisons particulières et des temples et 25 inscriptions latines.<sup>22</sup> Un peu vers le nord-ouest, sur le chemin de TIBISCUM, se trouvait PRAETORIUM (Mehadia) garnison militaire et d'arrêt, où ont été découvertes 8 inscriptions latines<sup>23</sup>. Plus au nord a été trouvé un diplôme militaire à Domaşnea<sup>24</sup>. Plus loin vers le nord, au delà de la ligne de partage des eaux, dans la vallée supérieure de la rivière TIBISCUS (Timiş), a été découverte une inscription à GAGANAE (Armeniş)<sup>25</sup> et à MASCLIANIS (Slatina Timişului)<sup>26</sup>, des relais sur la route de DIERNA (Orşova) à TIBISCUM (Jupa).

Plus bas, sur la rive gauche du Danube, au passage du célèbre pont construit par Apollodore de Damas, s'est développé le centre administratif DROBETA (Turnu Severin), élevé au rang de *municipium* entre les années 111–138, garnison militaire, douane et port fluvial, où ont été conservées 75 inscriptions latines<sup>27</sup>. Au nord et à l'est de DROBETA, a été découverte une inscription latine à Dilma<sup>28</sup> (dans la vallée supérieure de la rivière Motru) et une à Bistriţa<sup>29</sup>. Sur la rive gauche du Danube, nous mentionnons une inscription à Țigănași<sup>30</sup> et Ostrovul Mare<sup>31</sup>. Plus à l'est et plus loin du Danube, nous trouvons les localités Galicea Mare<sup>32</sup> avec une inscription, AQUAE (Cioroiul Nou)<sup>33</sup> avec 15 inscriptions et Afumați avec une inscription<sup>34</sup>. Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de la cité d'ALMUS (Lom), une inscription latine a été découverte à Desa<sup>35</sup>.

À l'est de la rivière RABO (Jiu), près du Danube, on a découvert un diplôme militaire à Grojdibod<sup>35\*</sup>, 10 inscriptions à Orlea<sup>36</sup> et 95 à SUCIDAVA (Celei)<sup>37</sup>. Cette dernière était la capitale d'un territoire

<sup>22</sup> C 1558, 1560–1575, 1630, 8010, 8064, 8071, 8074, 12598, 12599, 15130; ActaMN II, 1965, p. 144–145; VIII, 1971, p. 548–549.

<sup>23</sup> C 1576, 1577 = 8010, 1578 = 8013, 1579, 1580, 8011, 8012, 12597.

<sup>24</sup> CIL XVI, 110.

<sup>25</sup> TabIR, L 34, p. 59.

<sup>26</sup> C 1557 = 8009.

<sup>27</sup> C 1581–1587, 6279, 6280, 8014–8019, 12600, 13792, 14216<sup>1–15</sup>, 14484, 14485, RIR II, 1932, p. 36; « Dacia » VII–VIII, 1937–1940, p. 353–354; MCA II, 1956, p. 566; SCIV VIII, 1957, p. 325; « Revista Muzeelor » III, 1966, p. 205–208; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 481–494.

<sup>28</sup> C 13792; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 227.

<sup>29</sup> *Ibid.* p. 537, n<sup>o</sup> 441.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 532, n<sup>o</sup> 417.

<sup>31</sup> C 12600.

<sup>32</sup> SCIV XIII, 1962, p. 116–119.

<sup>33</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 527–529, n<sup>o</sup> 379–393.

<sup>34</sup> C 8022.

<sup>35</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 536, n<sup>o</sup> 437.

<sup>35\*</sup> CIL XVI, 75.

<sup>36</sup> *Id.*, p. 541, n<sup>o</sup> 470–477, 479–480.

<sup>37</sup> C 8041, 8042, 14490–14496; Dacia V–VI, 1935–1936, p. 403–417; SCIV XIII, 1962, p. 121; XXI, 1970, 0. 321–324; D. TUDOR, *Sucidava, une clié daco-romaine et byzantine de Dacie*, Bruxelles 1965 Collection Latomus, LXXX; Tudor, OR<sup>3</sup>, p. 506–518, n<sup>o</sup> 188–287.

(*territorium Sucidavense*) port au Danube, avait des fortifications et continuait à être occupée par les Romains au cours des IV<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècles. À l'est, a été trouvée une inscription à Corabia<sup>38</sup> et Turnu Măgurele<sup>39</sup>. Au nord, on a découvert une inscription à Gostavăț<sup>40</sup>, Băbiciul Episcopiei<sup>41</sup> et Breznica<sup>42</sup>. À gauche de la rivière Olt, 23 inscriptions ont été découvertes à Slăveni<sup>43</sup>. ROMULA (Reșca) a été élevée au rang de *municipium*, avait des temples et des aqueducs et a laissé 28 inscriptions latines<sup>44</sup>.

À l'ouest de Craiova, dans la localité Mofleni a été localisée l'antique agglomération PELENDAVA, où on a trouvé une inscription latine<sup>45</sup> et au nord-ouest de celle-ci a été découverte une inscription à Botoșești-Paia<sup>46</sup>. Au nord de Craiova, sur la rive gauche de la rivière Jiu, 11 inscriptions ont été conservées à Răcari<sup>47</sup>. Plus loin, au nord, dans la vallée supérieure du Jiu, mentionnons une inscription à Iezureni<sup>48</sup> et Glodeni<sup>49</sup> et deux inscriptions à Săcelu<sup>50</sup> et Bumbești<sup>51</sup>. Dans la vallée supérieure de la rivière Olteț, on a découvert une inscription latine à Polovraci, peut-être apportée d'ailleurs<sup>52</sup>.

Sur la route qui longe l'Olt, en direction de la Dacie Supérieure, on a découvert une inscription à ACIDAVA (Enoșești)<sup>53</sup> et PONS ALUTI (Ioneștii Govorii)<sup>54</sup>, 3 à BURIDAVA (Stolniceni)<sup>55</sup>, et une à Bîrșești<sup>56</sup> et Rădăcinești<sup>57</sup>. Plus loin, dans la montagne, une inscription a été découverte à ARUTELA (Bivolari)<sup>58</sup> et 2 à PRAETORIUM (Racovița-Copăceni)<sup>59</sup>.

D'autres inscriptions latines ont été découvertes le long du *limes* qui menait du Danube (Flămînda), en remontant la rivière Vedea et traversant Cîmpulung et Rucăr jusqu'à CUMIDAVA (Rîșnov) et Brașov.

<sup>38</sup> SCIV XVII, 1966, p. 600.

<sup>39</sup> RIR XV, 1945, p. 28.

<sup>40</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 536, n<sup>o</sup> 440.

<sup>41</sup> C. 13802.

<sup>42</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 233.

<sup>43</sup> SCIV XVI, 1965, p. 360; XVII, 1966, p. 597; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 537—540, n<sup>o</sup> 442—464.

<sup>44</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 494—506, n<sup>o</sup> 78—111.

<sup>45</sup> Id., p. 530, n<sup>o</sup> 407.

<sup>46</sup> Id., p. 531, n<sup>o</sup> 413.

<sup>47</sup> CIL XVI, 114; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 534—536, n<sup>o</sup> 426—436.

<sup>48</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 533—534, n<sup>o</sup> 424.

<sup>49</sup> Id., p. 534, n<sup>o</sup> 425.

<sup>50</sup> Id., p. 533, n<sup>o</sup> 422—423.

<sup>51</sup> Id., p. 532—533, n<sup>o</sup> 418—419.

<sup>52</sup> SCIV XVII, 1966, p. 597.

<sup>53</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 526, n<sup>o</sup> 377.

<sup>54</sup> Idem, p. 531, n<sup>o</sup> 408.

<sup>55</sup> SCIV XVII, 1966, p. 593; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 529, n<sup>o</sup> 395—397.

<sup>56</sup> SCIV XVI, 1965, p. 182—184.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 369.

<sup>58</sup> TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 529, n<sup>o</sup> 394.

<sup>59</sup> Id., p. 531, n<sup>o</sup> 409—410.

Sur cette ligne de défense ont été découvertes 3 inscriptions latines à Săpata de Jos <sup>60</sup>, 10 à Jidava <sup>61</sup> et une à Rucăr <sup>62</sup>.

Dans la Dacie de l'intérieur des Carpates, après que le voyageur eut quitté la vallée de la rivière TIBISCUS (Timiș) et se dirigeait vers APULUM (Alba Iulia), il passait, avant d'entrer en Transylvanie par l'actuelle Voislova, où a été conservée une inscription <sup>63</sup>, par PONS AUGUSTI (Marga), où se trouvent 2 inscriptions <sup>64</sup>, par Bucova, qui nous a laissé 3 inscriptions <sup>65</sup>, par Zeicani avec une inscription <sup>66</sup> et arrivait dans la capitale ULPIA TRAIANA SARMIZEGETUSA qui obtint le rang de *colonia* sous l'empereur Trajan (98—117). Centre politique, religieux et économique (*metropolis*) de la Dacie et le siège de l'assemblée provinciale (*concilium Daciarum trium*), la capitale, avait des murs de défense, un forum, des thermes, des temples, un amphithéâtre, des mausolées ; on a découvert là 360 inscriptions latines <sup>67</sup>. Au sud-est de la capitale, vers les montagnes, ont été découvertes 3 inscriptions latines à Hobița-Grădiștea <sup>68</sup> et au nord-est 4 inscriptions à Peșteana <sup>69</sup>. La route continuait vers le nord-est où, plus loin, dans les localités Rea <sup>70</sup>, Totești <sup>71</sup>, et Tuștea <sup>72</sup>, ont été découvertes 2 inscriptions. Au nord de Hațeg se trouvaient des sources d'eau chaude, appelées AQUAE ou PAGUS AQUENSES (Călan), où ont été conservées 18 inscriptions latines <sup>73</sup>. Autour de la localité ont été découvertes : une inscription dans les villages de Strei-Săcol <sup>74</sup> et Strei Sîngeorgiu <sup>75</sup>, 5 inscriptions dans Valea Sîngeorgiului <sup>75a</sup> et une à Sîntămăria de Piatră <sup>76</sup>, Teliucul Inferior <sup>77</sup>, Sîncrai <sup>78</sup> et Valea Nandru-

<sup>60</sup> « Dacia » V—VI, 1935—1936, p. 354—356.

<sup>61</sup> C 12531, 12532 ; TUDOR, OR<sup>3</sup>, p. 542—544, n<sup>o</sup> 483—492.

<sup>62</sup> SCIV VI, 1955, p. 92.

<sup>63</sup> C 8075 h.

<sup>64</sup> C 1351 = 7853, 1547.

<sup>65</sup> C 6271, 7916, 7987.

<sup>66</sup> C 7910.

<sup>67</sup> C 973, 1413, 1413—1546, 1551, 1596 ; 6269—6271, 7891—7995, 12578—12593, 12634—12641, 13775—13791 ; AĒrt XXVI, 1906, p. 237 ; XXXII, 1912, p. 50—56, 401—410 ; « Klio » X, 1910, p. 495—498 ; XI, 1911, p. 504—505 ; « Dacia » I, 1924, p. 243—260 ; III—IV, 1927—1932, p. 518—556 ; AISC I 2, 1928—1932, p. 54, 54, 83—88, 103—105 ; ACMIT II, 1929, p. 313—314 ; « Sargetia » I, 1937, p. 71 ; V, 1968, p. 93 ; MCA I, 1953, p. 764, 767 ; II, 1956, p. 635—638 ; ActaMN III, 1966, p. 445 ; IX, 1972, p. 463—471 ; ProblMum 1960, p. 217—218.

<sup>68</sup> « Dacia » XI—XII, 1945—1947, p. 431—440 ; MCA I, 1953, p. 743—754.

<sup>69</sup> C 1429, 1432, 7974 ; AISC I 1, 1928—1932, p. 103.

<sup>70</sup> C 1631 = 8070, 8075.

<sup>71</sup> C 1419, 1421.

<sup>72</sup> C 1423, 1525.

<sup>73</sup> C 1403—1414, 7889—7895, 12575—12577 ; « Klio » X, 1910, p. 499—500 ; SCIV XIII, 1962, p. 125—129.

<sup>74</sup> C 7893.

<sup>75</sup> C 7892.

<sup>75a</sup> C 7894, 12575—12577, 12580 (10, 33).

<sup>76</sup> C 8075(34) ; SCIV XVIII, 1967, p. 170.

<sup>77</sup> « Klio » IX, 1909, p. 376.

<sup>78</sup> Dolg Cluj II, 1911, p. 269.

lui <sup>79</sup>. À Hunedoara se trouvent 19 inscriptions <sup>80</sup> et dans les localités Peștișu Mare <sup>81</sup> et Peștișu Mic <sup>82</sup> deux inscriptions. Avant d'arriver dans la vallée de la rivière Mureș, sur la rive gauche de son affluent appelé Streiul, une inscription a été découverte à Băcia <sup>83</sup>. Plus loin, à l'ouest de la confluence entre les deux rivières susmentionnées, se trouvait PETRIS (Uroiul) avec une inscription <sup>84</sup>.

En aval de la rivière Mureș, on a découvert dans la ville de Deva 20 inscriptions <sup>85</sup>, et au nord de la ville une inscription dans les villages de Șoimuș <sup>86</sup> et Băița <sup>87</sup>. Plus loin vers l'ouest, à gauche du Mureș, dans l'actuelle localité Vețel existait un centre relativement important, nommé MICIA ou PAGUS MICIENSIS, ayant une garnison militaire et une douane (*statio portorii*), avec des temples, des thermes et des associations (*collegia*) où ont été conservées 121 inscriptions latines <sup>88</sup>. À l'ouest de celui-ci, on a découvert 2 inscriptions à Vulceș <sup>89</sup> et une à Leșnic <sup>90</sup>. Plus loin à l'ouest, sur la rivière Mureșul de Jos, nous mentionnons une inscription à Bulci <sup>91</sup>, Lipova <sup>92</sup>, Arad <sup>93</sup> et Sînnicolaul Mare <sup>94</sup>. À Cenad, près de la frontière entre la Roumanie et la Hongrie, se trouvait une station militaire sur la route qui menait de MICIA (Vețel) vers PARTISCUM, où la rivière MARISUS (Mureș) se jetait dans la rivière PATHISSUS (Tisa). À Cenad ont été découvertes 3 inscriptions latines <sup>95</sup>.

Dans le bassin du Mureș, à l'est de sa confluence avec le Strei, une inscription a été découverte à Rapoltul Mare <sup>96</sup>. Dans l'étroite vallée d'un petit affluent de gauche, s'ouvrait la route qui menait à la forteresse dace de la colline de Grădiștea. Dans la vallée de ce ruisseau ont été dé-

<sup>79</sup> C 1411.

<sup>80</sup> C 8065; AĒrt XXXII, 1912, p. 49–57, 393–411.

<sup>81</sup> C 1408, 7891.

<sup>82</sup> C 1409, 1410.

<sup>83</sup> C 12569.

<sup>84</sup> C 7881.

<sup>85</sup> C 12655; « Klio » X, 1910, p. 495; MCA I, 1953, p. 755–756.

<sup>86</sup> « Sargetia » V, 1968, p. 88–92.

<sup>87</sup> C 8076(24).

<sup>88</sup> C 1338–1392, 6267, 7847–7861, 7863–7876, 7878–7879, 8061, 12565–12570, 13773; « Klio » X, 1910, p. 498–499; AĒrt XXXII, 1912, p. 397–398; DolgCluj IV, 1913, p. 261–262; ACMIT II, 1929, p. 309–310; III, 1930–1931, p. 1–44; « Sargetia » I, 1937, p. 65; II, 1941, p. 119–121; V, 1968, p. 89; MCA I, 1953, p. 761–764; « Dacia » II, 1958, p. 467–472; ActaMN V, 1968, p. 112–114; « Apulum » VII, 1968, p. 423–430.

<sup>89</sup> C 7862, 7877.

<sup>90</sup> C 8075 (38).

<sup>91</sup> C 8064.

<sup>92</sup> TabIR, L 34, p. 74.

<sup>93</sup> C 1019.

<sup>94</sup> TabIR, L 34, p. 103.

<sup>95</sup> C 1629, 6272, 8065 (20); SCIV VI, 1956, p. 169–170.

<sup>96</sup> « Klio » X, 1910, p. 500.



couvertes 5 inscriptions latines à Bucium (Orăștioara)<sup>97</sup>, 2 dans la petite localité Sub Cununi<sup>98</sup> et une à Grădiștea Muncelului<sup>99</sup>.

Plus loin vers l'est, sur la rive droite du Mureș ont été trouvées 5 inscriptions à Cingău<sup>100</sup> et 28 GERMISARA (Geoagiu)<sup>101</sup>, agglomération romaine, ayant des eaux chaudes et une carrière de pierre. Sur la rive gauche de la rivière, nous mentionnons les localités Romos<sup>102</sup> et Cioara<sup>103</sup>, avec une inscription chacune. À Vințul de Jos se trouvait la localité ancienne BLANDIANA où se rencontraient les routes qui venaient de LEDE-RATA (Ram) et de SUCIDAVA (Celei) de la vallée du Danube. À BLANDIANA ont été découvertes 4 inscriptions latines<sup>104</sup>. Plus loin, dans la vallée du Mureș, on a trouvé dans les localités Cîrna<sup>104a</sup>, Oarda de Jos<sup>105</sup> et Oarda de Sus<sup>106</sup>, une inscription. APULUM (Alba Iulia) était la garnison d'une légion et a obtenu le rang de *municipium* entre les années 160—180 et ensuite celui de *colonia*. C'était le plus important centre militaire, économique et administratif de la Dacie; il avait des palais, des basiliques, des temples et des aqueducs et nous a laissé 502 inscriptions latines<sup>107</sup>. Dans la vallée d'un affluent de droite du Mureș, au nord-ouest d'Alba Iulia, se trouvait la route qui menait aux mines d'or, lesquelles attirèrent la population romaine et étrangère et qui nous a laissé un grand nombre d'inscriptions latines. À Micești ont été découvertes 76 inscriptions<sup>108</sup>, à Șard 8 inscriptions<sup>109</sup> et à Ampoïța 3 inscriptions<sup>110</sup>. L'admi-

<sup>97</sup> C 8065, 12574, 12308, 12614; « Klio » X, 1910, p. 499; ActaMN VI, 1969, p. 493—494, n° 1—2

<sup>98</sup> C 1415, 1416.

<sup>99</sup> ActaMN III, 1966, p. 430; SCIV II, 1, 1951, p. 103.

<sup>100</sup> C 8045, 14; 8074, 29; 8075,32; 8077, 12573.

<sup>101</sup> C 1393—1402, 6268, 7880—7888, 12572, 12573; AISC I, 2, 1928—1932, p. 59; « Dacia » VII—VIII, 1937—1940, p. 344; XVI, 1972, p. 295—297; MCA I, 1953, p. 756—761; « Sargetia » III, 1956, p. 62—69; « Apulum » V, 1965, p. 551—555; ActaMN VII, 1970, p. 519; SCIV XIX, 1968, p. 687—675; N IGNA, *Cultul lui Escu'ap și al Higienei cu specia à privire la Dacia Superioară* [Le culte d'Esculape et de Hygie, spécialement en Dacie Supérieure], Cluj, 1935.

<sup>102</sup> C 7887.

<sup>103</sup> C 6264 = 7798.

<sup>104</sup> C 8064, 14473; AÉrt XXXII, 1912, p. 92; SCIV V, 1954, p. 224—225.

<sup>104a</sup> C 12561.

<sup>105</sup> TabIR, L 34, p. 85.

<sup>106</sup> *Omagiu lui Constantin Daicoviciu* [Hommage à Constantin Daicoviciu], Bucarest 1960, p. 443—445.

<sup>107</sup> C 972—1259, 6259—6266, 7736—7787; 7789—7819, 12557—12562, 14215<sup>15</sup>—<sup>16</sup>, 14468—14483; OeJ XII, 1909, B. 139; AÉrt XXXII 1912, p. 274; « Dacia » III—IV, 1927—1932, p. 620—625; VII—VIII, 1937—1940, p. 305—309, 316; AISC I, 1, 1928—1932, p. 123; I, 2, 1928—1932, p. 58—59; ACOMIT II, 1929, p. 303—306; « Apulum » II, 1943—1945, p. 97—100; III, 1947—1949, p. 170—178; IV, 1961, p. 61—125, 284; V, 1965, p. 168—200 VII, 1968, p. 446; SCIV V, 1954, p. 603—606; VI, 1955, p. 331; XIII, 1962, p. 147—152; « Latomus » XXII, 1963, p. 69; XXIII, 1964, p. 302—310; StCom XII, 1965, p. 63—64; XIII, 1967, p. 115—172.

<sup>108</sup> C 1027, 1031, 1080, 1212, 1248, 1629 = 8064.

<sup>109</sup> C 1084, 1107, 1114, 1241, 7819, 8065; « Klio » XI, 1911, p. 504.

<sup>110</sup> C 8065, 15; « Klio » X, 1910, p. 503.

nistration des mines se trouvait à AMPELUM (Zlatna Pătrînjeni), localité qui obtint le rang de *municipium* entre les années 193—211 et nous a légué de vastes ruines archéologiques et 91 inscriptions latines<sup>111</sup>. Au sud-ouest de la localité, on a découvert une inscription à Almașu-Mic<sup>112</sup> et à Cib<sup>113</sup>.

À l'est d'Alba Iulia une inscription a été trouvée à Berghin<sup>114</sup>. Au nord-ouest, sur la route vers POTAISSA (Turda), nous mentionnons 2 inscriptions à Ighiu<sup>115</sup> et Bucerdea Vinoasă<sup>116</sup> et une à Benic<sup>117</sup> et Teiuș<sup>118</sup>. À l'ouest de ces deux dernières localités, on a découvert 3 inscriptions au village de Tibru<sup>119</sup>. Un peu plus loin sur la route qui mène à POTAISSA (Turda), nous avons une inscription à Sincrai<sup>120</sup> et 4 à BRUCLA (Aind)<sup>121</sup>.

Sur le territoire de la ville de POTAISSA (Turda), les localités ayant des inscriptions latines sont relativement nombreuses. Nous mentionnons d'abord Decea<sup>122</sup> avec 2 inscriptions, Spălnaca<sup>123</sup> et Unirea<sup>124</sup> avec une inscription chacune. À Războeni-Cetate se trouvait une agglomération civile et militaire, qui a laissé 7 inscriptions<sup>125</sup>. SALINAE (Ocna Mureș) a attiré des ouvriers mineurs et a laissé 16 inscriptions latines<sup>126</sup>. À proximité de cette localité, on a trouvé une inscription à Lunca Mureșului<sup>127</sup>. POTAISSA (Turda) a été élevée au rang de *municipium* entre les années 193—214 et une légion y tenait garnison; elle avait des temples et des basiliques et nous a laissé 143 inscriptions latines<sup>128</sup>. À l'ouest de la ville, dans la vallée de la rivière Arieș, on a découvert deux inscriptions

<sup>111</sup> C 1278—1337, 7832—7816; ÊrdMus XXIV, 1907, p. 54; «Klio» X, 1910, p. 503—504; «Dacia» VII—VIII, 1937—1940, p. 304; MCA VI, 1959, p. 887—888; «Apulum» V, 1965, p. 591—594; VII, 1968, p. 401—411.

<sup>112</sup> «Apulum» V, 1965, p. 551—555.

<sup>113</sup> «Apulum» IV, 1961, p. 272.

<sup>114</sup> «Klio» X, 1910, p. 504—505 = StCom XII, 1915, p. 206.

<sup>115</sup> C 1235, 1242.

<sup>116</sup> C 1149, 8064 = 12608.

<sup>117</sup> «Dacia» VII—VIII, 1937—1940, p. 316.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>119</sup> C 7744, 7745, 7816.

<sup>120</sup> DolgCluj II, 1911, p. 269.

<sup>121</sup> C 940—943.

<sup>122</sup> C 12547, 12548.

<sup>123</sup> C 8064, 1.

<sup>124</sup> C 1630 h.

<sup>125</sup> C 933, 934, 7712, 7789, 8065, 8074(2), 8076(11).

<sup>126</sup> C 935—939, 6286, 7708—7711, 8064, 12547, 12548, 13769—13771.

<sup>127</sup> C 8099, 4.

<sup>128</sup> C 875—932, 6255, 7672, 7674—7700, 7702—7707, 12545, 12546, 13760—13768, 14467; AErt XXIV, 1904, p. 410—412; XXVIII, 1908, p. 360—361; XXX, 1910, p. 126—130; XXXV, 1915, p. 44—49; «Klio» XI, 1911, p. 501—502; AISC I, 2, 1928—1932, p. 61; III, 1936—1940, p. 324—330; «Dacia» VII—VIII, 1937—1940, p. 314—315; XII, 1968, p. 413—416; MCA VI, 1959, p. 879—882; VII, 1960, p. 431—439; ActaMN V, 1968, p. 466; «Apulum» VI, 1967, p. 183—208; ProblMuz 1964, p. 17—31; ActMuz 1955, p. 101—102; 1960, p. 207—208; 1964, p. 18—21.

dans les localités Cheia<sup>129</sup> et Mihai Viteazul<sup>130</sup> et 16 inscriptions à Moldovinești<sup>131</sup>. Dans la vallée supérieure de la rivière Arieș, autour de la petite ville de Cîmpeni se trouvaient des gisements d'or, lesquels ont attiré des ouvriers étrangers et ont laissé d'importants vestiges archéologiques, entre autres, les 25 tablettes de cire. À ALBURNUS MAIOR (Roșia Montană) 36 inscriptions latines ont été découvertes<sup>132</sup>. À proximité étaient les villages d'IMMENOSUM MAIUS, où a été conservée l'une des tablettes<sup>133</sup> et DEUSARA, où ont été découvertes 2 autres tablettes<sup>134</sup>. À Abrud se trouvait un château de défense, et 6 inscriptions ont été découvertes<sup>135</sup>.

À l'est de Turda, une inscription a été découverte à Vișoara<sup>136</sup>. Au nord, sur la route de Cluj, nous mentionnons une inscription dans les villages de Copăceni<sup>137</sup>, Ceauņu Mic<sup>138</sup>, Aiton<sup>139</sup> et Gheorgheni<sup>140</sup>. À l'est de Cluj, 1 inscription a été découverte à Deznir<sup>141</sup>, une autre à Sînnicoară<sup>142</sup>, et au sud une à Feleanca<sup>143</sup>, NAPOCA (Cluj) a obtenu le rang de *municipium* entre les années 160 et 180 ; elle a laissé des vestiges archéologiques et 71 inscriptions latines<sup>144</sup>. À l'ouest de la ville, dans la vallée supérieure de la rivière SAMUS (Someș), 4 inscriptions ont été découvertes à Suceagu<sup>145</sup>, 8 inscriptions et un diplôme militaire à Gilău<sup>146</sup>, 2 inscriptions à Viștea<sup>147</sup>, 3 à Mera<sup>148</sup>, 3 à Gîrbou<sup>149</sup>, une inscription et un diplôme militaire à Turea<sup>150</sup>, une inscription à Aghireș<sup>151</sup>, une à Jebucu<sup>152</sup>, une à Horlacea<sup>152\*</sup> et 2 à Mihăești<sup>153</sup>.

<sup>129</sup> C 7673, 7707.

<sup>130</sup> C 7701 = 7687, 8086.

<sup>131</sup> C 935-939, 7708-7710, 13769-13777.

<sup>132</sup> C 1260-1277, 78-781, 12564 ; CIL III, p. 924-927 ; « Dacia » VII-VIII, 1941, p. 300-303 ; MCA VI, 1959, p. 884-885 ; SCIV XIII, 1962, p. 129-130.

<sup>133</sup> CIL III, p. 948 (*cer.* X, a. 164).

<sup>134</sup> CIL III, p. 931, 951 (*cer.* III, XIII).

<sup>135</sup> C 1266, 1270, 1273, 1274, 1615, 7822.

<sup>136</sup> AÉrt XXIX, 1909, p. 161-163, 436-438.

<sup>137</sup> C 8066.

<sup>138</sup> MCA VI, 1959, p. 877-878.

<sup>139</sup> C 1627.

<sup>140</sup> ActaMN V, 1968, p. 465.

<sup>141</sup> C 863 = 7661

<sup>142</sup> C 6254.

<sup>143</sup> C 871.

<sup>144</sup> C 853-862, 864-870, 872-874, 6252-6254, 7655-7669, 14465, 14466 ; OeJ V, 1902, B. 98 ; ErdMus XXVI, 1909, p. 175 ; Dolg Cluj IV, 1913, p. 255 ; VII, 1916, p. 79 ; EDR IV, 1930, p. 146 ; AISC I, 2, 1928/1932, p. 59-61 ; V, 1944/1948, p. 297-298 ; ACMIT II, 1929, p. 311 ; « Dacia » VII-VIII, 1937/1940, p. 313-314 ; Kozl I, 1941, p. 111 ; IV, 1944, p. 88 ; MCA VI, 1959, p. 876-877 ; ActaMN I, 1964, p. 204 ; V, 1968, p. 482.

<sup>145</sup> C 852, 1629(2), 7653, 7654.

<sup>146</sup> C 845, 846 = 7650, 857-859, 7651, 7801 ; MCA II, 1956, p. 698.

<sup>147</sup> AISC I, 2, 1928/1932, p. 63 ; Kozl I, 1941, p. 117-120 ; MCA VI, 1959, p. 875-876.

<sup>148</sup> AISC I, 1, 1928/1932, p. 109-111.

<sup>149</sup> C 844, 850, 851.

<sup>150</sup> C 872 ; CIL XVI, 33.

<sup>151</sup> C. TORNA, *A limes Dacicus Felső része*, Budapest, 1880, p. 26-27.

<sup>152</sup> C 7647.

<sup>152\*</sup> ActaMn V, 1968, p. 464.

<sup>153</sup> C. TORNA, *op. cit.*, p. 20-21.

En avançant sur la route vers le nord-ouest on arrivait dans la *DACIA POROLISSENSIS*, où étaient concentrées en permanence des troupes romaines en grand nombre et où subsistent d'autres nombreux vestiges archéologiques. À un croisement de chemin se trouvait la station *OPTATIANA* (Sutoru), qui nous a laissé 2 inscriptions<sup>154</sup>. À gauche de la route, dans la vallée de l'affluent de la rivière Someș, ont été découvertes une inscription à Almașu<sup>155</sup> et 19 à *RESCULUM* (Bologa), camp militaire et agglomération civile avec bains et aqueducs<sup>156</sup>. À l'ouest d'*OPTATIANA* (Sutoru), on a trouvé 3 inscriptions à Buciumi<sup>157</sup> et une à Cioara<sup>158</sup>. Sur la route vers le nord-ouest ont été découvertes 2 inscriptions et un diplôme militaire à *LARGIANA* (Românași)<sup>159</sup> et 7 inscriptions à *CERTIAE* (Romita)<sup>160</sup>. *POROLISSUM* (Moigrad), a été élevé au rang de *municipium* entre les années 193—211, et est devenu un important centre militaire, administratif et commercial ; il a été la garnison de nombreuses troupes, a eu des temples, des bains, des aqueducs et des tours de défense et nous a laissé 91 inscriptions et 4 diplômes militaires<sup>161</sup>. À l'ouest et au nord-est de cette localité ont été découvertes 2 inscriptions à Gîrbou<sup>162</sup> et 4 à Tihău<sup>163</sup>.

À l'est de *NAPOCA* (Cluj), dans le village de Dezmir s'ouvrait un chemin vers le nord-est descendant la vallée de la rivière *SAMUS* (Someș). À Apahida<sup>164</sup>, Căianu<sup>165</sup> et Măcicașu<sup>166</sup>, on a découvert une inscription latine. Dans la vallée supérieure d'un affluent de gauche du Someș, ont été découvertes 7 inscriptions à Ciumăfaia<sup>167</sup>. À droite du Someș, une inscription a été trouvée à Sic<sup>168</sup> et Hășdate<sup>169</sup> et 20 inscriptions à Gher-

<sup>154</sup> C 7644, 8074.

<sup>155</sup> C 8060.

<sup>156</sup> C 843, 1633 (7—9), 8074(16, 19, 26), 7648, 8060 ; ActaMN V, 1968, p. 461—463 : IX, 1972, p. 414—417.

<sup>157</sup> C 842, 1633(5) = 8074(22a), 7645.

<sup>158</sup> C 1639. 2,

<sup>159</sup> MCA VII, 1962, p. 499—501 ; ActaMN 1964, p. 178 ; TabIR, L 34, p. 73.

<sup>160</sup> C 839—841, 6249, 7643 ; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 322 ActaMN V, 1968, p. 458.

<sup>161</sup> C 836—838, 6248, 7638—7642 ; CIL XVI, 69, 110, 160, 163 ; ErdMúz XXVI, 1909, p. 26 ; DolgCluj II, 1911, p. 102 ; VI, 1915, p. 71 ; « Klio » XXX, 1937, p. 187—199 ; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 324—336 ; Kőzl III, 1943, p. 96 ; SCIV VIII, 1957, p. 223—228 ; MCA VI, 1959, p. 872—873 ; VII, 1960, p. 361—390 ; « Journal of Roman Studies », LI, 1961, p. 63—70 ; ActMuz 1956, p. 101—117 ; ActaMn V, 1968, p. 453—456 ; VIII, 1968, p. 453 ; StCom XIV, 1969, p. 289—297.

<sup>162</sup> C 8641 ; DolgCluj IV, 1913, p. 252 ; AISC II, 1933/1935, p. 221—222.

<sup>163</sup> C 838, 6248, 8074 (13) ; MCA VII, 1960, p. 385.

<sup>164</sup> C 7656.

<sup>165</sup> C 7655.

<sup>166</sup> AISC 1, 1, 1928/1932, p. 106.

<sup>167</sup> Dolg Cluj II, 1911, p. 260—268 ; StCom XIV, 1970, p. 177.

<sup>168</sup> C 6247 = 9657.

<sup>169</sup> AErT XXIII, 1903, p. 61, 448.

la<sup>170</sup>. où stationnait une unité militaire. Au nord-est de cette localité, nous mentionnons une inscription dans le village de Pintic<sup>171</sup>. Plus bas, à droite du Someș, au nord-est de Dej se trouvait un centre militaire et civil appelé SAMUM (Căsei), où ont été découvertes 32 inscriptions et 2 diplômes militaires<sup>172</sup>.

De BLANDIANA (Vințul de Jos), dans la vallée du Mureș, une route partait vers l'est, vers CAPUT STENARUM (Boița) de la vallée de l'Olt. Le long de cette route, on trouve 9 inscriptions à Sebeș<sup>173</sup>, une à Răhău<sup>174</sup>, 2 à Reciu<sup>175</sup>, 2 à Daia Română<sup>176</sup>, une à Spring<sup>177</sup>, 9 à SACIDAVA (Doștat)<sup>178</sup>, 3 à Apoldul Mare<sup>179</sup>, 2 à Șura Mică<sup>180</sup>, une à Ocna Sibiului<sup>181</sup> et une à CAPUT STENARUM (Boița)<sup>182</sup>.

De Tâlmăciu, en remontant la vallée de l'Olt, on a découvert 2 inscriptions à Săcădate<sup>183</sup>, une (plus au nord) à Agnita<sup>184</sup> et Brădeni<sup>185</sup>, 2 à Cineșor<sup>186</sup>, une à Hălmeag<sup>187</sup>, 2 à Fintina<sup>188</sup>, une à Galt<sup>188a</sup>, 9 à Hoghiz<sup>189</sup> et une à Ariușd<sup>190</sup>, au nord de Brașov. Sur un affluent de l'Olt, au sud-ouest de Brașov, on a été trouvées deux inscriptions à CUMIDAVA (Rișnov)<sup>191</sup>. À l'est de cette localité, dans la vallée supérieure de la rivière Buzău, on a découvert une inscription à Crasna<sup>192</sup>.

<sup>170</sup> C 832—834, 6247, 12539—12543; AÉrt XXII, 1902, p. 337; XXIII, 1903, p. 61; XXVI, 1906, p. 37—39; OeJ VI, 1903, B. 116—120; DolgCluj VII, 1916, p. 80; AISC V, 1944/1948, p. 232—234; MCA VI, 1959, p. 875; ActaMN I, 1964, p. 163—165; II, 1965, p. 667—668; V, 1965, p. 465; SCIV XIX, 1968, p. 341—343; D. Protase, *Éléments ethniques thraces et illyriens dans l'ala II Pannoniorum de Davie*, « Hommages à Marcel Renard », Bruxelles, 1969, vol. II, p. 634—638.

<sup>171</sup> C 835.

<sup>172</sup> C 821—831, 6245, 7630—7636; ACMIT II, 1929, p. 332; SCIV IV, 1953, p. 542; ActMuz 1956, p. 118—131.

<sup>173</sup> C 1258, 8074(21), 8075(30); ActaMN VII, 1970, p. 165—171.

<sup>174</sup> C 971 = « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 317.

<sup>175</sup> C 970; ActaMN VII, 1970, p. 174—175.

<sup>176</sup> C 7788; ActaMN VII, 1970, p. 170—171.

<sup>177</sup> C 6263.

<sup>178</sup> C 960 = 7729; 970, 971; 7729, 7730, 7732, 7735.

<sup>179</sup> C 969, 7731; ErdMús XIX, 1902, p. 270.

<sup>180</sup> AISC V, 1949, p. 293; « Mitt. Brukenthal-Museum », XII, 1915, p. 210.

<sup>181</sup> C 8075, 41.

<sup>182</sup> MCA VI, 1959, p. 429—437; VII, 1961, p. 411—420.

<sup>183</sup> « Sargetia » V, 1968, p. 90; « Forschungen zur Volks- und Landeskundc » XIII, 1970, p. 71—73.

<sup>184</sup> C 959.

<sup>185</sup> C 7724.

<sup>186</sup> AISC II, 1933/1933, p. 253—254 = ActaMN IV, 1967, p. 87; StCom XII, 1965, p. 208—210; « Mitt. Brukenthal-Museum » XII, 1965, p. 208.

<sup>187</sup> C 1640, 2.

<sup>188</sup> C 955 = 7721, 956.

<sup>188a</sup> C 7721.

<sup>189</sup> C 951 = 7720, 952 = 7723, 953, 954 = 7722, 956, 957, 958; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 315; MCA I, 1953, p. 792.

<sup>190</sup> TabIR, L 35, p. 24.

<sup>191</sup> AISC IV, 1941/1943, p. 237 = IBAI XVI, 1950, p. 62; N. GUDEA — I. POP, *Castrul roman de la Rișnov — CUMIDAVA. Contribuții la cercelarea limes-ului de sud-est al Daciei romane* [Le camp fortifié de Rișnov — CUMIDAVA. Contributions à l'étude du limes du sud-est de la Dacie romaine], Brașov, 1971, p. 131.

<sup>192</sup> C 8080.

Au nord-est de Braşov, des vestiges romains et des inscriptions sont restés dans le département de Covasna, à savoir : à Comalău<sup>193</sup>, Reci<sup>194</sup> et Moacşa<sup>195</sup>, Boroşneul Mare<sup>196</sup>, Tîrgu Secuiesc<sup>197</sup>; une inscription et un diplôme militaire à ANGUSTIA (Breţcu)<sup>198</sup>.

De Teiuş vers l'est existait un chemin naturel dans la vallée de la rivière Tîrnava Mare, où nous mentionnons une inscription funéraire à Crăciunelu de Sus<sup>199</sup>, une à Soroştin<sup>200</sup>, 2 à Şeica Mică<sup>201</sup>, une à Micăsasa<sup>202</sup>, une à Mediaş<sup>203</sup>, une à Dîrlos<sup>204</sup>, 2 à Biertan<sup>205</sup>, 5 à Sighişoara<sup>206</sup>, 2 à Cristuru Secuiesc<sup>207</sup> et 2 à Mărtiniş<sup>208</sup>. Au sud de cette dernière localité on a découvert une inscription à Rareş<sup>209</sup> et Crăciunel<sup>210</sup> et 4 à Sînpaul<sup>211</sup>. Au sud-est de celles-ci, dans la vallée de l'Olt, 2 inscriptions ont été trouvées dans le village de Olteni<sup>212</sup>. Au nord-ouest de Mărtiniş, dans la vallée de la rivière Tîrnava Mare, nous mentionnons 3 inscriptions à Odorheiu Secuiesc<sup>213</sup>.

Dans la vallée de la rivière Tîrnava Mică, nous avons une inscription à Cetatea de Baltă<sup>214</sup> et Botorca<sup>215</sup>, 2 à Tîrnăveni<sup>216</sup>, 19 à Inlăceni<sup>217</sup>, 5 à Sărăţeni<sup>218</sup> et 7 à Călugăreni<sup>219</sup>. Dans les trois dernières loca-

<sup>193</sup> C 8074, 2.

<sup>194</sup> « Dacia » VII—VIII, 1941, p. 320; MCA VI, 1959, p. 198; VII, 1961, p. 181; SCIV XIII, 1962, p. 162.

<sup>195</sup> TabIR, L. 35, p. 51.

<sup>196</sup> SCIV XIV, 1963, p. 164—165.

<sup>197</sup> C 1640, 4.

<sup>198</sup> C 8074(9, 17); CIL III, p. 858 = CIL XVI 37; « Kho » XI, 1911, p. 499.

<sup>199</sup> C 963 = 7726.

<sup>200</sup> C 965.

<sup>201</sup> C 966, 967.

<sup>202</sup> C 964.

<sup>203</sup> C 962.

<sup>204</sup> C 961.

<sup>205</sup> C 960, 1617 = AISC IV, 1944, p. 10—16; « Dacia » XI—XII, 1945/1947, p. 281—282.

<sup>206</sup> C 6258, 7724, 14467; SCIV II, 1, 1951, p. 307; ActaMN V, 1968, p. 101—108.

<sup>207</sup> C 1403 7889; « Dacia » VII—VIII, 1973/1940, p. 318.

<sup>208</sup> C 950, 7719.

<sup>209</sup> ArhMold V, 1967, p. 133—135.

<sup>210</sup> C 7719.

<sup>211</sup> C 14467; « Dacia » VII—VIII, 1937/1940, p. 320; CMA VII, 1960, p. 403—404; « Sargetia » VII, 1970, p. 74.

<sup>212</sup> MCA VIII, 1962, p. 331; ArhMold IV, 1966, p. 178—179; V, 1967, p. 138—141.

<sup>213</sup> C 8074(25), 8076(16), 8079(1).

<sup>214</sup> C. 7727.

<sup>215</sup> ActaMN IX, 1972, p. 473—474.

<sup>216</sup> C 8865 (1), 8074(25).

<sup>217</sup> C 945—949, 6257, 7718, ErdMus XXIII, 1906, p. 132 = ActaMN I, 1964, p. 188—189; I. I. RUSSU, *Emlékonyv Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 537; M. MACREA, *Omagiu lui Constantin Daicoviciu* [Hommage à Constantin Daicoviciu], Cluj, 1960, p. 339—351; SCIV XIV, 1963, p. 163—168; ArhMold V, 1967, p. 34—136.

<sup>218</sup> C 6256 = 12555, 7717, 8074(8), 12554; ActaMN VII, 1970, p. 169—172.

<sup>219</sup> C 944, 7716 = 12551, 8065, 12550, 12552; AISC I, 2, 1928/1932, p. 59; ActaMN II, 1965, p. 209—214.

lités, il y avait des camps militaires pour la surveillance de la frontière orientale de la Dacie.

Dans le bassin supérieur de la rivière Mureş, lequel appartenait à la *DACIA POROLISSENSIS*, on a découvert une inscription à Ozd<sup>219</sup>, Bogata<sup>220</sup> et Lechinţa de Mureş<sup>221</sup>, 2 au village de Papiu-Ilarian<sup>222</sup>, une à Moreşti<sup>223</sup>, 24 et un diplôme militaire à Cristeşti<sup>224</sup>, une à Tîrgu Mureş<sup>225</sup> et une à Brîncovenesti<sup>226</sup>. Au sud-est de Gherla, ont été découvertes 3 inscriptions à Țaga<sup>227</sup> et plus au nord-est une à Herina<sup>228</sup> et une à Şien<sup>229</sup>. Plus au nord, deux inscriptions ont été trouvées à Domneşti<sup>230</sup> et deux à Orheiul Bistriţei<sup>231</sup>. Au nord-ouest de Beclean existait une importante agglomération militaire et civile à Ilişua, où on a trouvé 41 inscriptions latines<sup>232</sup>. Un peu au nord-ouest, une inscription a été découverte à Negrileşti<sup>233</sup>. Enfin, dans la province de Dacia, nous avons 79 inscriptions dont on ne connaît pas le lieu de provenance<sup>234</sup>.

Au total, nous connaissons avec certitude trois centres ayant le rang de *colonia* : 1. *ULPIA TRAIANA SARMIZEGETUSA*, 2. *APULUM* (Alba Iulia) et 3. *NAPOCA* (Cluj) ; et huit autres, ayant le rang de *municipium* : 4. *TIBISCUM* (Jupa), 5. *DIERNA* (Orşova), 6. *DROBETA* (Turnu Severin), 7. *SUCIDAVA* (Celei), 8. *ROMULA* (Reşca), 9. *AMPELUM* (Zlatna-Pătrînjeni), 10. *POTAISSA* (Turda) et 11. *POROLISSUM* (Moigrad). On a découvert en Dacie 2 500 inscriptions latines dans 210 localités, c'est-à-dire plus que dans toute autre province voisine. Étant donné que la domination romaine n'a duré ici que 165 ans, nous pouvons affirmer que la romanisation de cette province a été intense.

<sup>219</sup> ActeMN II, 1965, p. 25.

<sup>220</sup> C 8066.

<sup>221</sup> « Dacia » II, 1925, p. 334.

<sup>222</sup> C 7694 ; MCA VI, 1959, p. 892.

<sup>223</sup> SCIV III, 1952, p. 328–344 ; IV, 1953, p. 275–306 ; V, 1954, p. 199–220 ; VI, 1955, p. 643–685 ; MCA IV, 1957, p. 178 ; V, 1959, p. 86.

<sup>224</sup> C 7713–7715, 12550 ; « Klio » XI, 1911, p. 503–504 ; I. PAULOVICS, *Dacia keleti határvonala és az ugynevezett « dák » – ezustkincsek kérdése* [La frontière orientale de la Dacie et le problème de ce qu'on appelé les trésors « daces » d'argent], Cluj, 1944, p. 45, 83, 89, 93–95 ; ActaMN I, 1964, p. 182 ; II, 1965, p. 57–58, 257–266 ; IV, 1967, p. 461–467.

<sup>225</sup> I. PAVLOVICS, *op. cit.*, p. 92–101.

<sup>226</sup> C 6284 = 8074, 7.

<sup>227</sup> C 1210, 1607, 1608.

<sup>228</sup> « Klio » X, 1910, p. 505.

<sup>229</sup> C 1638.

<sup>230</sup> ACMIT II, 1929, p. 308 ; ActeMN III, 1966, p. 158 ; ArhMold IV, 1966, p. 475.

<sup>231</sup> C 7624, 7625.

<sup>232</sup> C 786–820, 7626–7629 ; MCA IV, 1957, p. 319–323 ; ArhMold I, 1961, p. 155–174 ; ActaMN II, 1965, p. 20.

<sup>233</sup> AÉrt XXXI, 1911, p. 433.

<sup>234</sup> C 1596–1626, 6273–6278, 8060, 8061, 12606, 12607, 14496<sup>1</sup> ; « Klio » X, 1910, p. 504–505 ; ActaMN I. 1964, p. 190–195.

## DACIA

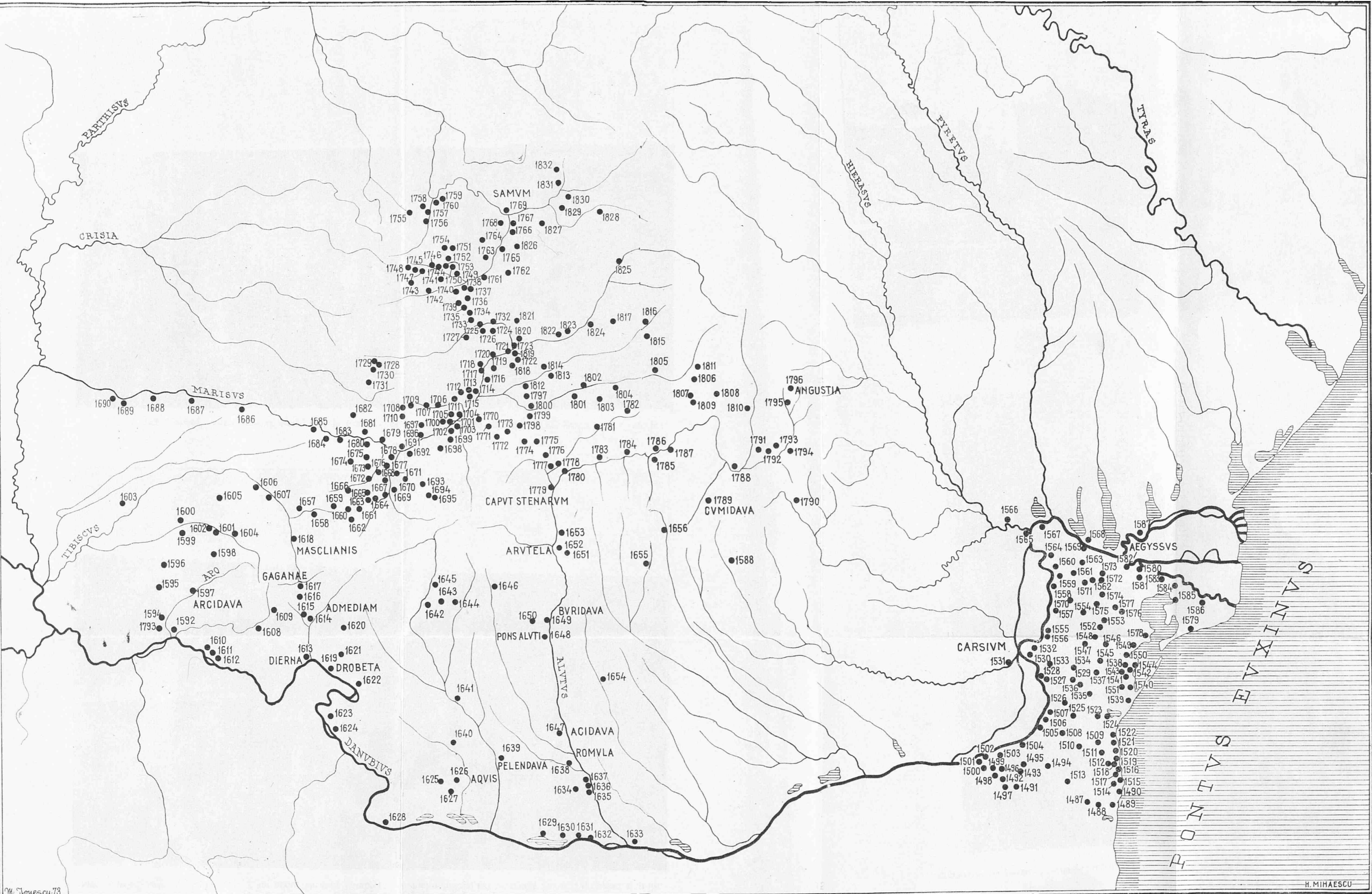
1592 Banataska Palanka	3	1638 ROMULA (Roșca)	28
1593 Kajtasovo	1	1639 PELENDAVA (Mofleni-Craiova)	1
1594 Orešac	1	1640 Botoșești-Paia	1
1595 Vršac	3	1641 Răcari	11
1596 Mali Žam	1	1642 Iezureni	1
1597 ARCIDAVA (Vărădia,	3	1643 Glodeni	1
1598 CENTUM PUTEA (Surducu		1644 Săcelu	2
Mare)	1	1645 Bumbești	2
1599 Deuita	1	1646 Polovraci	1
1600 Deta	1	1647 ACIDAVA (Enoșești)	1
1601 BERZOBIS (Berzovia)	2	1648 PONS ALUTI (Ionești Govorii)	1
1602 Ramna	1	1649 BURIDAVA (Stolniceni)	3
1603 Foeni	1	1650 Birsești	1
1604 Lugoš	3	1651 Rădăcinești	1
1605 Buziaș	1	1652 ARUTELA (Bivolari)	1
1606 Căraui (Merzidorf)	1	1653 PRAETORIUM (Racovița-	
1607 TIBISCUM (Jupa)	27	Copăceni)	2
1608 Dalboșeț	1	1654 Săpata de Jos	3
1609 Prigor	1	1655 Jidava	5
1610 Pojejna de Sus	12	1656 Rucăr	1
1611 Moldova Veche	3	1657 Voislova	1
1612 Moldova Nouă	1	1658 PONS AUGUSTI (Marga)	2
1613 DIERNA (Orșova)	12	1659 Bucova	3
1614 AD MEDIAM (Băile Herculane)	27	1660 Zeicani	1
1615 PRAETORIUM (Mehadia)	9	1661 ULPIA TRAIANA SARMI-	
1616 Domașnea	1	ZEGETUSA	360
1617 GAGANAE (Armeniș)	1	1662 Hobița-Grădiște	3
1618 MASCLIANIS (Slatina Timi-		1663 Peșteana	4
șului)	1	1664 Rea	2
1619 DROBETA (Turnu Severin)	75	1665 Totești (Hățegel)	2
1620 Dilina	1	1666 Tuștea	2
1621 Malovăț	1	1667 AQUAE (Călan)	18
1622 Bistrița	1	1668 Strei-Săcel	1
1623 Țigănași	1	1669 Strei Singeorgiu	1
1624 Ostrovul Mare	1	1670 Valea Singeorgiului	5
1625 Galicea Mare	1	1671 Sintămăria de Piatră	1
1626 AQUAE (Cioroiul Nou)	15	1672 Teliucul Inferior	1
1627 Afumați	1	1673 Sincrai	1
1628 Desa	1	1674 Valea Nandrului	1
1629 Grojdibod	1	1675 Hunedoara	19
1630 Orlea	10	1676 Peștișu Mare	2
1631 SUCIDAVA (Celei)	95	1677 Peștișu Mic	2
1632 Corabia	1	1678 Băcia	1
1633 Turnu Măgurele	1	1679 PETRIS (Uroiul)	1
1634 Gostavăț	1	1680 Deva	20
1635 Băbiciul Episcopiei	1	1681 Șoimuș	1
1636 Breznica	1	1682 Băița	1
1637 Slăveni	25	1683 MICIA (Vețel)	121



1684	Vulcaz	2	1733	Copăceni	1
1685	Leşnic	1	1734	Ceaunu Mic	1
1686	Buki	1	1735	Aiton	1
1687	Lipova	1	1736	Gheorgheni	1
1688	Arad	1	1737	Dezmir	1
1689	Sinnicolaul Mare	1	1738	Stnnicoară	1
1690	Cenad	3	1739	Feleacu	1
1691	Rapoltu Mare	1	1740	NAPOCA (Cluj)	71
1692	Orăştie	13	1741	Suceagu	4
1693	Bucium (Orăştioara)	8	1742	G.lău	9
1694	Sub Cununi	2	1743	Viştea	2
1695	Grădiştea Muncelului	1	1744	Mera	3
1696	Cigmău	5	1745	Girbou	3
1697	GERMISARA (Geoagiu)	28	1746	Turea	2
1698	Romos	1	1747	Arghireşu	1
1699	Cioara	1	1748	Jebucu	1
1700	BLANDIANA (Vinţul de Jos)	4	1749	Horlacea	1
1701	Cirma	1	1750	Mihăieşti	2
1702	Oarda de Jos	1	1751	OPTATIANA (Sutoru)	2
1703	Oarda de Sus	1	1752	Almaşu	1
1704	APULUM (Alba Iulia)	502	1753	RESCULUM (Bologa)	19
1705	Miceşti	6	1754	Buciumi	3
1706	Şard	8	1755	Cioara (Zalău)	1
1707	Amşoiţa	3	1756	LARGIANA (Româneşi)	3
1708	AMPELUM (Zlatna-Pătriujeni)	91	1757	CERTIAE (Romita)	7
1709	Almaşul Mic	1	1758	POROLISSUM (Moigrad)	45
1710	Cib	1	1759	Ġrbou (Dej)	2
1711	Ighiu	2	1760	Tihău	4
1712	Bucerdea Vmoasă	2	1761	Apahida	1
1713	Benic	1	1762	Căianu	1
1714	Teuş	1	1763	Măcicaşu	1
1715	Tibru	3	1764	Ciumăfaia	7
1716	Sincrai	1	1765	Sic	1
1717	BRUCLA (Aiud)	4	1766	Hăşdate	1
1718	Decea	2	1767	Gherla	20
1719	Spălnaca	1	1768	Pintic	1
1720	Unirea	1	1769	SAMUM (Căşei)	34
1721	Războieni-Cetate	7	1770	Sebeş	9
1722	SALINAE (Ocna Mureş)	16	1771	Răhău	1
1723	Lunca Mureşului	1	1772	Recu	2
1724	POTALISSA (Turda)	143	1773	Daia Română	2
1725	Cheia	2	1774	Şpring	1
1726	Mihai Viteazul	2	1775	SACIDAVA (Doştat)	9
1727	Moldovneşti	16	1776	Apoldul Mare	3
1728	ALBURNUS MAIOR (Roşia Montană)	36	1777	Şura Mică	2
1729	IMMENOSUM MAIUS	1	1778	Ocna Sibiului	1
1730	DEUSARA	2	1779	CAPUT STENARUM (Boiţa)	1
1731	Abrud	6	1780	Săcădata	2
1732	Viişoara	1	1781	Agnita	1
			1782	Brădeni (Hendorf)	1

1783 Cinesor	2	1809 Sînpaul	4
1784 Hălmeag	1	1810 Olteni	2
1785 Flintina	2	1811 Odorheiu Secuiesc	3
1786 Galt	16	1812 Cetatea de Baltă	1
1787 Hoghiz	9	1813 Botorca	1
1788 Ariuşd	1	1814 Tirnăveni	2
1789 CUMIDAVA (Rişnov)	2	1815 Inlăceni	19
1790 Crasna	1	1816 Sărăţeni	5
1791 Comalău	1	1817 Călugăreni	7
1792 Reci	1	1818 Ozd	1
1793 Moacşa	1	1819 Bogata	1
1794 Boroşneul Mare	1	1820 Lechinţa de Mureş	1
1795 Tîrgu Secuiesc	1	1821 Papiu Ilarian	2
1796 ANGUSTIA (Breţeu)	3	1822 Moreşti	1
1797 Crăciunelu de Sus	1	1823 Cristeşti	25
1798 Soroştin	1	1824 Tîrgu Mureş	1
1799 Şeica Mică	2	1825 Brîncovenişti	1
1800 Micăsasa	1	1826 Ţaga	3
1801 Mediaş	1	1827 Hcrina	1
1802 Dirlos	1	1828 Şien	1
1803 Biertan	2	1829 Domneşti	2
1804 Sighişoara	5	1830 Orheiul Bistriţei	2
1805 Cristuru Secuiesc	2	1831 Ilişua	41
1806 Mărtiniş	2	1832 Negrileşti	1
1807 Rareş	1	1832 <sup>*</sup> <i>Incertae</i>	79
1808 Crăciunel	1		

# DACIA



POUR MIEUX CONNAÎTRE L'ŒUVRE JURIDIQUE DE MICHEL  
FOTINO (PHOTEINOPOULOS)

VALENTIN AL. GEORGESCU

Le dossier de Michel Fotino \*, déjà riche en problèmes ardu, parmi lesquels on se heurte à plus d'une véritable énigme, s'est récemment enrichi <sup>1</sup> d'une découverte matérielle dont je tiens à souligner l'exceptionnelle valeur. Vu le circuit restreint auquel l'auteur a destiné sa contribution, je crois devoir en résumer l'apport matériel et problématique à l'intention des lecteurs de la RESEE, tout en y ajoutant quelques réflexions et éclaircissements.

a. Les deux premiers livres du « Manuel de lois » rédigé — et demeuré, selon nous, à l'état de simple projet de code — par Michel Fotino pour le prince de Valachie, Scarlat Ghica, en 1766, ont été traduits en roumain en 1869, à partir d'un manuscrit en néo-grec portant la date de 1765 dans le titre-dédicace où figure le nom de Scarlat Ghica (prince régnant de Valachie, 1765—1766), et celle du 21 mars 1765 <sup>2</sup> dans la dédicace intérieure signée du nom de l'auteur. C'est l'aspect le plus spectaculaire de la découverte. Probablement perdu, ce manuscrit apparaît à M. N. Camaritano comme différent de tous ceux qui nous ont été conservés.

\* V. les études parues dans RESEE 5 (1967), 119—116; 6 (1969) 625—638; 8 (1970) 329—364; « Studii clasice » XII (1970) 221—239; XIII (1971) 216—224; l'éd. crit. citée ci-dessous, n. 7; P. I. Zépos, in Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, 47 (1972) 29—38 (cf. son éd. du Manuel de lois de 1766, Athènes, 1959, Introduction), et les renvois à la riche bibliographie fotinienne.

<sup>1</sup> Nestor Camaritano, *O traducere în limba română a Manualului de legi al lui Mihail Fotinopulos publicată în 1869* (Une traduction roumaine du Manuel de lois de Michel Fotino publiée en 1869), in « Revista Arhivelor », Bucarest 49/31 (1972) 233—219.

<sup>2</sup> Le texte imprimé porte 1865 que M. Camaritano a corrigé en 1765. La dédicace au prince reprend avec quelques adaptations, le texte de la dédicace à Etienne Racoviță, telle que nous la connaissons par le ms. gr. 20 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (citée par la suite : Bibl. de l'Acad.).

Cette constatation est exacte, mais avec la précision que pareille singularité n'empêche pas le texte en question de se rattacher partiellement à chacune des deux familles (A et B) de manuscrits contenant le Manuel de 1766, dont j'ai, dès 1966<sup>3</sup>, signalé l'existence. Avec tous les manuscrits de Bucarest<sup>4</sup> et deux de Jassy<sup>5</sup>, la version utilisée en 1869 contenait un texte unifié pour tous les titres originaires du Manuel. Le texte non unifié ne se retrouve que dans le codex parisien Suppl. gr. 1323<sup>6</sup> et dans le ms. gr. V 42 de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy<sup>7</sup>. De ce fait, le nombre des codices qui se singularisent par rapport aux deux familles mentionnées ci-dessus — sans être identiques entre eux — s'élève à trois. Je note en passant que le ms. gr. 131 (Bucarest) occupe lui-aussi une place à part parmi les manuscrits de la famille A.

b. M. N. Camariano a pu établir que la version roumaine est due à G. Baronzi, traducteur (pour des raisons de famille?) aussi de l'*Histoire de la Dacie* de Théodore Fotino, fils de Michel. Elle a été publiée du 29 janvier au 16 avril 1869 dans les n<sup>os</sup> 18—71 du journal « Terra » de Bucarest. La date du 21 mars 1765 résulterait d'une erreur matérielle et l'auteur de la découverte la reporte à la fin de l'année, car le règne de Sc. Ghica ne commence qu'en septembre.

La date est sûrement erronée, mais la correction proposée ne me semble pas s'imposer avec nécessité. L'erreur sur le mois — mars au lieu d'un mois de la fin de la même année — n'est pas vraisemblable. Le copiste a pu écrire 1765 au lieu de 1766, plutôt que mars au lieu de novembre ou décembre. Et cela d'autant plus que le codex parisien 1323<sup>8</sup> prouve que des copies du Manuel de 1766 ont été confectionnées en mars 1766. D'ailleurs la date rectifiée (21 novembre ou décembre 1765) ne résout rien. Elle est trop rapprochée de l'avènement au trône du nouveau prince, Sc.

<sup>3</sup> V. nos études *Contribuții la studiul trimtriei și al operei juridice a lui Mihail Fotino*, in « Revista Arhivelor » 9 (1966) 99—101 et *Un manuscris parisien du Nomikon Procheiron (Bucarest 1766) de Michel Fotino (Phôteinopoulos)*, in RESEE 8 (1970) 336 et appendice B.

<sup>4</sup> Bibl. de l'Acad. mss. gr. \*122, 131, \*378, 798, 986, \*987, 1196, \*1434 (\* = mss. de la famille B; sans astérisque = mss. de la famille A).

<sup>5</sup> Bibliothèque Centrale Universitaire VI 6; Arch. de l'Etat 1697, tous les deux appartenant à la famille A.

<sup>6</sup> V. l'étude citée à la n. 3, 334—336 et App. B: 24 titres non unifiés, dont la partie principale figure dans l'ordre normal du texte et les paragraphes complémentaires dans l'appendice qui commence à la p. 684 a.

<sup>7</sup> V. *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*, éd. critique par Val. Al. Georgescu et Em. Popesco, Bucarest (1970), 97 n. 117: le nombre des titres non unifiés se réduit à deux; cf. *Un manuscris parisien...* 357 note. La structure de ce codex ne m'est apparue dans toute sa signification qu'après la découverte du codex parisien où l'existence d'un texte originaire plus court et le problème de l'unification du texte des 24 titres étaient frappants.

<sup>8</sup> Dans ce codex le titre-dédicace porte la date κατὰ μῆνα Μάρτιου 1766; v. l'étude citée ci-dessus, n. 3 (p. 332).

Ghica. Sur les entrefaites la restructuration du Manuel n'eût matériellement pas été possible.

A mon avis, la date de 21 mars 1765 s'explique par l'histoire du texte dont elle fait partie. Il s'agit de la dédicace adressée par Fotino au prince de 1766 et qui reprend avec de légères adaptations le texte de celle de 1765, adressée au prince de cette année-là, E. Racoviță<sup>9</sup>. Lors de cette adaptation concernant le Manuel de 1766, que l'on préparait pour Sc. Ghica<sup>10</sup>, le scripteur a omis de faire une remise à jour de la date qu'il avait sous les yeux. Nous apprenons ainsi une date concernant en réalité le Manuel de 1765 et que le ms. gr. 20 ne nous avait pas transmise. En fonction de cette erreur, le titre-dédicace — qui partout ailleurs porte l'année 1766 — a été daté lui aussi de 1765.

c. Le texte imprimé de la traduction roumaine de 1869 a fait l'objet d'une copie, que M. Camariano a le mérite d'avoir retrouvée aux Archives de l'Etat de Rîmnici-Vilcea, et qui ne serait pas étrangère à la personnalité d'un haut magistrat, historien de l'ancien droit roumain à ses heures, Grégoire Jean Lahovary.

d. Nous apprenons également que le texte du Manuel de Fotino a été utilisé, à côté d'autres textes de lois anciennes, par N. Blaremborg, l'un des directeurs du journal « Terra », en 1869, dans le procès de la comtesse Julie Félicitas de Huniady, veuve du voïvode serbe Michel Obrénovici, avec les héritiers de ce dernier devant la Cour d'appel de Bucarest.

Je note ici que Blaremborg, auteur, vingt ans plus tard, d'un vaste et inégal *Essai comparé sur les institutions et les lois de Roumanie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*<sup>11</sup>, était sans doute à la recherche d'une documentation pour son procès, sans avoir suscité la traduction pour les besoins de son dossier. La trouvant dans les textes présentés par Baronzi, on comprend son intérêt à leur donner plus d'éclat et d'autorité. En 1869, N. Blaremborg a utilisé non pas un texte tirant sa valeur de son insertion dans un code de Valachie, mais le droit byzantin recueilli par Fotino et applicable en Valachie même en dehors d'une sanction princière.

e. Nous apprenons aussi que le titre *Περὶ κανόνων διαφόρων ἤτοι φετράδων*, qui figurait dans le Manuel de 1765 (qu'il ne faut pas confondre avec celui qui fut traduit en 1869), a été copié par Nicolas Caradja, beau-frère du prince Mathieu Ghica, dans son registre intitulé *Πανδέκτη Νικολάου Καρρατζῆ*, sous une rubrique dont il résulte que le *Νόμιμον* de *Mihail Photinopoulos* a été rédigé par ordre du prince de Valachie, Etienne Racoviță,

<sup>9</sup> Ms. gr. 20 de la Bibl. de l'Acad.

<sup>10</sup> Cette dédicace figure dans la plupart des codices du Manuel de 1766. Elle manque, par exemple, dans les mss. gr. 986, 1434 de Bucarest et V 42 et 1696 de Jassy.

<sup>11</sup> Bucarest 1885.

en 1765. Ce renseignement confirmatif ne nous livre en plus que le nom technique du Manuel (Νόμιμον) qui ne figure pas dans le texte conservé (ms. gr. 20 de la Bibl. de l'Acad.). Nom donné par Fotino ou peut-être seulement par N. Karadjja.

Ce renseignement concernant le titre Περὶ κανόνων... devient pour M.N.C. la preuve matérielle que le second livre du Manuel de 1765, considéré comme perdu par la majorité des auteurs<sup>12</sup>, a réellement existé en dehors du ms. gr. 20. Cette affirmation suppose — mais on le dit plutôt implicitement — que le titre cité ne figure pas dans le I<sup>er</sup> livre de ce Manuel (= ms. gr. 20). Or, ce dernier codex contient bien un titre 81 formé de 61 §§, sous la même rubrique que celle qui figure au registre de Karadjja; c'est le noyau du titre 85 qui en 1766 s'était amplifié à 131 §§<sup>13</sup>, en passant au II<sup>e</sup> livre du Manuel de cette année-là. Dès lors, les prémisses du raisonnement que nous discutons tombent et la valabilité de la conclusion du syllogisme s'évanouit. Le problème se ramène à la seule base documentaire et à l'explication que j'avais fait valoir en 1961 et 1967<sup>14</sup>, à savoir :

a. Tous les titres du ms. gr. 20 figurent dans une table des matières qui est rubriquée expressément : Πίναξ τοῦ αὐτοῦ τόμου κατ'ἀλφάβητον, alors que la table du ms. gr. 21, contenant le livre III de droit ecclésiastique s'intitule : Πίναξ τοῦ γ' τόμου ;

b. le ms. 20 pour un tome (ou livre) a 81 titres, alors que le Manuel de 1766 pour les livres I—II en a 160, cette proportion étant normale ;

c. la différence de 79 (160—81) titres représenterait le second livre de 1765 perdu ;

d. en 1766, Fotino a restructuré l'ordre des titres (dont il a amplifié le nombre des paragraphes), plus qu'il n'en a augmenté le nombre ;

e. cette dernière constatation est corroborée par le livre III, qui permet la comparaison de ses deux rédactions<sup>15</sup>. Certes, ces arguments sont loin d'être négligeables, mais ce n'est pas tout à fait la « preuve matérielle » absolue que recherchait M. N. C. L'esprit critique, sans lequel il n'y a pas d'hypothèse valable, m'oblige de constater que le livre I<sup>er</sup> du Manuel de 1765 révèle dans le ms. gr. 20 une structure qui lui donne, à la rigueur, l'allure d'un petit code avec d'évidentes lacunes acceptées, mais complet à sa façon. En effet, il passe du droit de l'Etat aux titres finals du Digeste (*De verborum significatione* et *De diversis regulis iuris*

<sup>12</sup> C. Litzica, [*Catalogul*... (1909) 135, sic : N. Dossios (1902 ; 1911) et P. J. Zépo (1954)] avait signalé cette perte, sans exposer ses arguments. I. Peretz [*Cours*... II, 2 (1928) 357 ; sic : Gh. Cronț, in « *Studii* » 13 (1960) 272—275], à une date (1928) où les mss. gr. 20 et 21 n'étaient pas accessibles, avait affirmé que le livre II figurait dans le ms. gr. 20.

<sup>13</sup> V. éd. Zépos, 208—215.

<sup>14</sup> V. « *Studii* » 13 (1960) 1508 n. 8 ; RESEE 5 (1967) 136—138.

<sup>15</sup> Il passe de 36 titres (1765) à 37 (1766), par exemple dans le ms. 1697 de Jassy, édité par le prof. Zépos.

*antiqui*, L. 16 et 17), condensé justement par l'intermédiaire des Basiliques (II 2—4) dans le titre final <81> que reproduit Karadja. Le Manuel de 1765 contenait dans l'ordre : le droit administratif, la procédure et l'organisation judiciaire mêlées, la famille et la dot, les successions, les donations et les sûretés, les contrats et les donations entre vivants, la propriété, la possession et les servitudes et enfin le droit pénal du LX<sup>e</sup> livre des Basiliques. Certaines inconséquences et contradictions de la tradition byzantine justinienne, Fotino ne fait que les aggraver. Renversant parfois l'ordre des Basiliques, il retourne à celui du Digeste ou d'Harménopule, sans rien dire des innovations personnelles.

La force de cette constatation qui contrarie ma thèse est de beaucoup affaiblie si l'on observe la quantité (79 titres) de matières considérées à juste titre comme indispensables en 1766 (la protimésis, les *nomoi georgikoi*, etc.) que Fotino aurait eu la légèreté de dédaigner en 1765, dès que l'on admet que le ms. gr. 20 contient les deux premiers livres de son Manuel de cette année. D'autre part, comment expliquer, dans cette dernière hypothèse, que l'ordre logique d'un code complet, arrêté en 1765, ait dû subir toujours de la part de Fotino de tels changements pour être amélioré en 1766 ?<sup>16</sup> A moins qu'on ne veuille admettre — et ce n'est qu'une hypothèse — que la matière de l'ancien recueil personnel de Fotino ou celle réunie en hâte jusqu'au mois de mars 1765 ait été provisoirement ordonnée dans le premier compartiment du schéma tripartite, laissant le second livre comme un simple cadre qui ne sera étoffé qu'en 1766, ce qui provoquera une nouvelle mise en ordre des titres déjà rassemblés (81) et de ceux qui, par manque de temps, n'avaient pas encore été introduits dans le ms. gr. 20. Cette méthode de travail n'a rien de surprenant par elle-même et se retrouve dans la structure du codex parisien 1323 qui ne peut être sorti que du « laboratoire de Fotino ».

f. Dans le codex 20 cité, M. N. Camariano a pu établir que deux mains différentes ont successivement écrit, d'un côté, le corps du chrysobulle par lequel E. Racoviță devait confirmer le Manuel de lois pour le transformer en code du pays<sup>17</sup> et, de l'autre côté, le titre de ce document.

<sup>16</sup> Voici la suite des 81 titres du Manuel de 1765 (ms. gr. 20), placés dans l'ordre de l'édition de Zépos (= Manuel de 1766, fam. A), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 41, 76, 8, 9, 10, 11, 23 24, 22, 21, 17, 19, 18, 13, 20, 15/16, 11, 35, 30, 31, 25, 28, 26, 27, 29 //1766, livre II / 10, 41, 42, 37, 36, 32, 33, 38, 39, 31, 45, 69, 77, 78, 49 50, 59, 12, 51, 52, 53, 54, 55, 60, 61, 62, 46, 47, 43, 63, 64, 65, 68, 70, 71, 72, 71, 73, 75, 66, 67, 56, 48, 57, 58, 79, 80, 81. Soixante-dix-neuf titres de 1766 ne figurent pas dans le ms. gr. 20 : I 3, 7, 14, 15, 16, 22, 25, 27—36, 40, 43, 41, 47—49, 51—53, 56, 61, 62 ; II 4, 8, 9, 13, 14, 16—22, 22—26, 28—41, 41, 55, 69—72, 75, 81—82, 84, 86—97.

<sup>17</sup> V. mon article publié dans « Studii » 13 (1961) 1508 n. 6 : la confirmation n'a pas eu lieu.



Ce détail est pour moi une preuve supplémentaire<sup>18</sup> du fait que l'on n'a pas affaire à une copie régulière du chrysobulle originel. Ce n'est que le brouillon fotinien d'un projet raté de chrysobulle<sup>19</sup> qui ait pu être, de cette manière hésitante, incorporé au manuscrit du projet de code. En 1766 l'échec se répète, le projet fotinien de chrysobulle de confirmation revêt la même forme incomplète : le second projet de code ne devient pas plus que le premier une *pravila pămîntului* ou *pravila țării*.

Quelles furent les causes de ce double échec ? La mort dramatique, en pleine révolte populaire, d'E. Racoviță empêcha celui-ci de mener à

<sup>18</sup> Voici les arguments principaux :

a. La formule finale rapportant la foi des boyards du divan fait défaut.  
 b. Manquent les signatures : du prince, du grand logothète et du scribe.  
 c. La date est incomplète : 1765, ce qui s'explique, s'il s'agit d'un simple brouillon.  
 d. La confirmation d'un code aurait dû s'appuyer plus formellement sur l'anaphora d'un *sfaț de obște* (assemblée d'Etats de type phanariote), auquel, d'ailleurs, le brouillon de Fotino fait une allusion fugitive, à propos d'une révision du texte (« étant soigneusement examinés par des personnes savantes »). Une telle anaphora est nettement mentionnée dans la préface de Fotino à son projet de code de 1775/77.

e. La place excessive qui est réservée dans le prétendu chrysobulle à la personne et à la contribution de Fotino n'est pas corroborée par la pratique ultérieure. Ce n'est que lui-même, dans un brouillon non encore censuré par le prince et sa chancellerie, qui eût pu parler dans ces termes de son œuvre. En 1780, Al. Ypsilanti se présente soi-même comme auteur du code. Les chrysobulles des codes Callinaelie et Caragea ou du code pénal moldave (1820) ne donnent même pas le nom des rédacteurs. Justinien, lui, était plus généreux avec ses commissaires.

f. L'original du chrysobulle n'a pas été retrouvé.

<sup>19</sup> L'absence d'une confirmation princière qui eût transformé le Manuel en Code du pays résulte des faits suivants :

a. Toute mention contemporaine d'un code Racoviță ou Ghica fait défaut.  
 b. Pendant l'occupation russe de 1768 à 1774, les projets de codification n'auraient dû passer sous silence le code du pays, s'il avait existé.  
 c. Aucun jugement n'a été rendu avec référence à un Code Racoviță ou Ghica, à une époque où la référence à la loi appliquée était obligatoire et de plus en plus effective.  
 d. Le code d'Alex. Ypsilanti (1780) ne les cite pas non plus.  
 e. Les copies du Manuel de 1766 contiennent des variantes individuelles à l'intérieur de deux types principaux et de trois versions singulières, avec de multiples additions et variantes individuelles. Cette transmission peu rigoureuse contraste avec les copies du Code de 1780 qui rendent fidèlement le texte officiel.

f. Le 12 mai 1768, le fils de Sc. Ghica procéda à une codification du droit urbain [G. Potra, *Doc. oraș. București (1594—1821)*. Bucarest (1961) 475—479, no. 385 ; cf. mon étude *Cîteva contribuții la studiul receptării dreptului bizantin în Țara Românească și Moldova (1711—1821)*, in « Studii » 18 (1965) 60—63]. Si un code Sc. Ghica avait existé en Valachie depuis 1766, ce n'eût le fils du prince-législateur n'en aurait-il pas fait mention, d'autant plus que la matière qu'il réglementait était partiellement traitée dans le Manuel de 1766, passé sous silence, et que Fotino semble avoir mis la main à la pâte, lors de la confection du chrysobulle du 12 mai 1768.

g. Un ami de Fotino, Nicolas Caradja, logothète du Patriarcat œcuménique, en mentionnant le soi-disant code Racoviță, n'emploie pas l'expression de *code du pays* ou *du prince*, mais celle de *Nomimon de Michel Fotino*, ce qui convient à un recueil privé, fût-il composé *par ordre du prince*.

h. La tradition d'un code Sc. Ghica apparaît à peine avec Zilot et continue avec Bălcescu. Mais eux non plus ne savent rien d'un code Racoviță. Le caractère de code sanctionné par le prince a continué d'être soutenu par Gh. Cronț sans motivation topique et sans réfutation de ma thèse qu'il rejetait. Dans ses récents articles sur Fotino il semble tenir son point de vue, mais n'en tire aucune conséquence quant à l'histoire réelle des textes et finit par employer des formulations qui, surtout pour le Manuel de 1777, ne supposent plus le caractère de code officiel, entré en vigueur.

bien son programme législatif. Mais en 1765 et surtout en 1766 c'est l'opposition du parti des boyards « autochtonistes » (*pămînteni*), dirigé par Michel Cantacuzino, qui a retardé la confirmation d'un code trop byzantiniste. Le 4 octobre 1763, ces boyards, sous le père d'E. Racoviță, avaient déjà pris position avec succès contre l'extension de la réception byzantine. En 1768 le prince passera outre pour imposer une réglementation byzantine en matière de constructions urbaines, mais le parti « autochtoniste » aura le dessus en exigeant de 1775 à 1777 la codification de la coutume (liv. IV du Manuel de Fotino) et en torpillant le projet byzantiniste du premier code général d'Ypsilanti qui dut, pour d'autres raisons aussi, le remplacer par le code de 1780 (*Pravilniceasca condică* — Συναγματίον Νομικόν).

g. La traduction publiée dans le journal « Terra » est accompagnée d'une épigramme de Georges (Baronzi), célébrant les mérites de Fotino. Je rappelle que celui-ci avait déjà inspiré au début du siècle des éloges versifiés à Zilot Românul, auteur d'une très belle copie du Manuel de lois de 1766 (ms. gr. 378 de la Bibl. de l'Acad., version de la famille B), et que le codex gr. 122, copié en 1797, est orné d'une strophe grecque dont l'auteur n'a pas encore été identifié<sup>21</sup>.

h. M. N. Camariano a le mérite de rappeler le fait incontestable, mais négligé, que durant le XVIII<sup>e</sup> siècle des savants grecs, professeurs à l'Académie de Constantinople, ont reçu du Patriarcat œcuménique de Constantinople le titre honorifique d'ὑπατος τῶν φιλοσόφων (attribué autrefois par le *basileus*), grâce à la protection d'Alexandre l'Exaporite et de Grégoire Ghica, prince de Valachie. C'est le titre que Fotino a porté et qu'il aurait probablement obtenu de la même manière, sous E. Racoviță, sans avoir été professeur ni à Constantinople, ni à Bucarest, et encore moins recteur de l'Académie du Patriarcat.

i. N. Bălcescu<sup>21</sup> est le premier historien moderne qui ait cité le Manuel de Fotino comme étant la « pravila lui Scarlat Ghica » (le code de Sc. Ghica). Je rappelle que Zilot Românul, simple chroniqueur, est à la base de cette tradition reprise par le grand historien.

Ces découvertes conduisent à une série de conséquences matérielles dont je voudrais souligner ici les principales :

a. Une édition intégrale de l'œuvre de Fotino<sup>22</sup> ne saurait faire abstraction du texte roumain que l'on vient de mettre en circulation, pas

<sup>20</sup> V. « Studii » 13 (1961) 1509 n. 1 et « Studii clasice » 13 (1971) 220, n. 56.

<sup>21</sup> « Magazin istoric pentru Dacia », Bucarest 1 (1845) 1—14.

<sup>22</sup> Actuellement, l'édition de cette œuvre se présente comme suit : Ms. gr.1697 de Jassy (= Manuel de 1766) édité par le prof. P. J. Zépos (Athènes, 1959).

Ms. gr. 1195 de Bucarest, livre III (Code agraire) édité par Val. Al. Georgesco et Em. Popesco, *Législation agraire de Valachie, 1775—1782* (Bucarest, 1970).

Manuel de 1765 et 1766 et livre IV du ms. 1195 : édition préparée par Vasile Grecu et Gh. Cronț à l'Institut d'histoire « N. Iorga », Bucarest.

plus qu'elle ne peut ignorer le codex parisinus gr. 1323, qui contient la version la plus intéressante du Manuel de 1766.

b. L'existence du livre II du Manuel de 1765, livre probablement perdu, continue donc d'être douteuse. Les mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie risquent d'être à ce propos lacunaires et une édition s'appuyant sur eux ne pourrait plus présenter sans aucune réserve leur contenu comme formant le texte intégral du Manuel <sup>23</sup>. Surtout la délimitation du prétendu second livre, par rapport au premier, a besoin d'être motivée.

c. L'emploi par N. Bălcescu en 1845, à la suite de Zilot Românul, de l'expression *Pravila lui Sc. Ghica* ne transforme pas le Manuel en code du pays, si aucune preuve d'époque ne confirme ce caractère de l'ouvrage.

d. Ni la date (1765) du titre-dédicace, ni celle de la dédicace intérieure (21 mars 1765) ne représentent nécessairement la date de la confection du texte grec que Baronzi a eu devant ses yeux. On n'est donc pas obligé d'admettre que l'unification du texte, tel qu'elle se reflète encore divisée dans le Suppl. gr. 1323 de Paris, a eu lieu avant le 21 mars 1766. Mais rien ne s'oppose à ce qu'elle ait été effectuée, vu sa simplicité, dans le courant du mois de mars 1766. Cette dernière solution s'impose, dès que l'on admet que la dédicace a été effectivement copiée le 21 mars 1766 (avec l'erreur discutée de la part du copiste : 1765 au lieu de 1766).

e. Ce qu'on a du mal à expliquer et à dater, c'est la confection d'un texte comme celui du codex grec de Baronzi, qui s'apparente partiellement aux deux familles de manuscrits. Ces familles étaient-elles préexistantes ou sont-elles postérieures à l'élaboration du texte mixte traduit en 1869? L'auteur (Fotino? un simple copiste??) de ce texte mixte a-t-il eu devant ses yeux un échantillon de chaque famille de manuscrits, déjà formée,

Ms. gr. 1195, livres I—II, V—VII, édition préparée par Val. Al. Georgesco et Em. Popesco à l'Institut d'études sud-est européennes. Bucarest.

Ms. paris. gr. 1323 et la trad. roum. de 1869, édition préparée par Val. Al. Georgesco, Pan. J. Zépos, N. Camariano et Mme Karapas (Athènes).

La traduction roumaine d'époque (antérieure à 1817) du livre IV du Manuel de 1777 a été éditée par Valentin Al. Georgesco, in RESEE 5 (1967) 152—165.

<sup>23</sup> Lors d'une consultation officielle du manuscrit dactylographié à l'Institut d'histoire (1961), l'édition préparée par le prof. V. Greu avec, à partir de 1960, Gh. Cronț, divisait comme allant de soi le texte du ms. gr. 20 en deux livres, après le titre 29 Περὶ ἐγγύτης (le dernier du 1<sup>er</sup> livre dans le Manuel de 1766, éd. Zépos, I 63). Or, le titre suivant, Περὶ παρακαταθήκης ne coïncide pas avec le 1<sup>er</sup> titre du livre II de 1766, Περὶ συμφωνίας (ed. Zépos, II 1), lequel dans le ms. gr. 20 occupe la place n° 40/. On doit donc tenir compte, comme je l'ai proposé en 1961, de l'individualité de chacun de ces deux Manuels, en dépit du fait que superficiellement l'on peut constater la présence de toute la matière du premier dans le second. En 1957, le Secteur d'histoire de l'ancien droit roumain avait annoncé l'édition du « Manuel de M. Photinopoulos » qui seulement plus tard est devenue l'édition séparée des Manuels de 1765 et de 1766. J'observe que si l'on admettait que les deux premiers livres du Manuel de 1765 ne totalisaient que les 81 titres du ms. gr. 20, en regard de 160 en 1766 (v. l'éd. Zépos), cette augmentation de 78 titres (pour la famille B) constituerait entre les deux projets un écart structural qui serait plus considérable que je ne l'ai supposé en estimant indispensable de distinguer les deux types de Manuels l'un de l'autre. J'ajoute que le Manuel de 1765 est divisé en τόμοι, alors qu'en 1766 Fotino emploie le terme de βιβλία.

et leur aura-t-il emprunté par alternance réfléchie la solution la plus enrichissante? Dans cette hypothèse, la cristallisation des prototypes qui explique les deux familles actuellement identifiables n'aurait pu avoir lieu avant le 21 mars 1766. Mais nous avons vu que cette date n'est pas contraignante pour la confection et la copie du manuscrit Baronzi. Le problème se complique par le fait que même le codex parisin. 1323 contient des éléments relevant tantôt du groupe A, tantôt du groupe B de manuscrits. Une recherche minutieuse est encore nécessaire, afin de rendre compte de la possibilité d'une dualité de versions (A et B) antérieurement à l'unification des 24 titres divisés du codex 1323. Si cette démonstration peut être rapportée, la formation des deux prototypes de groupe, amorcée avant l'unification, se serait parachevée après cette opération, dont la dernière phase, non encore effectuée (2 titres) se reflète dans le ms. gr. V 42 de Jassy.

Passons maintenant à l'interprétation que l'on nous propose de certains problèmes concernant la vie et l'œuvre de Michel Fotino, sans rapport direct avec le contenu matériel des découvertes dont il vient d'être question.

## 1. LE VÉRITABLE NOM DE MICHEL FOTINO

Le lecteur est invité à penser qu'il existe un nom véritable, unique de notre juriste : *Phôteinopoulos* et un second nom en quelque sorte fictif et arbitrairement mis en circulation par une minorité d'auteurs modernes<sup>24</sup> : *Fotino*. Le nom véritable serait le premier, le seul qui figurerait dans le titre de l'ouvrage, et un tel nom, nous dit-on, on n'a pas plus le droit de l'altérer qu'on ne l'a pour le nom de l'auteur d'un livre, dans une référence de fiche bibliographique. Ainsi posé, le problème est mal posé. Reprenons-le donc à la base. Les deux noms, celui de *Photeinopoulos*, rendu en roumain par *Fotinopulos* ou *Fotinopul*, et celui de *Phôteinos*, rendu par *Fotino(s)*, sont des noms grecs, également portés par notre juriste. Nous ne possédons

<sup>24</sup> C. Litzița (1909); I. Peretz (1928, avec prédominance de la forme longue); C. I. Dyovonimotis (1923; *Photemos*); Gh. Cronț (1960); Val. Al. Georgesco (1961, avec rappel de la forme longue); Dieter Simon (1971, idem.) Les auteurs de comptes rendus de *La législ. agraire* (ci-dessus, n. 7) ont sans objections adopté la forme *Fotino*, tout comme les recensés de l'édition Zépos (1959) l'ont fait de la forme *Phôteinopoulos*. Erbieeanu utilise les formes *Foten* ou *Fotinopul*. Teodora Rădulescu. *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din sec. XVIII. Liste cronologică și cursus honorum*, in «Rev. Arhivelor», 49/34 (1972) 680 (cf. II 313) le fait figurer dans son indice sous les formes *Fotino* (*Fotinopol*, *Fotinopulos*) *Mihai* (*Miche*), avec références entre autres à son titre de grand *pacharnikos* du Patriarcat de Constantinople jusqu'en 1761 (*sic*: St. Berchelet) et de *paharnic*, *ispavnic* de district, en 1772 (Arch. Etat Buc. AN MMDCCLXII/32) et ancien (*bu*), grand *paharnic*, juge à Bucarest, en 1781. Pour l'œuvre de codification de Fotino («*rinduichi juridice*»), l'auteur ignore les éditions publiées à Athènes (1959) et à Bucarest (1970), ainsi que la riche bibliographie fotinienne des 20 dernières années, pour ne renvoyer qu'à l'édition de la *Pravilnicasca condică* de 1957.

pas de signature autographe de Fotino-Photeinopoulos. Pas plus que de titre officiel de l'un des Manuels, dont on puisse être sûr qu'il aurait été rédigé et transcrit par son auteur lui-même. Le prétendu titre comportant la mention de la forme *Photeinopoulos* n'est qu'un texte ayant caractère de titre-dédicace, inséré, sous deux variantes différentes, dans 5 seulement des 11 copies du Manuel de 1766<sup>25</sup>. Une fois il est copié au début du livre III, dans le codex gr. 1196 de la Bibl. de l'Acad. Une autre fois, sur la dernière page du codex, dans le ms. gr. 1323 de la Bibliothèque Nationale de Paris. C'est dire à quel point il correspondait peu à la notion moderne de titre d'un ouvrage. Ce qui ne veut pas dire que je conteste l'authenticité de la forme du nom qui y est employée. Effectivement, à une certaine époque et dans certains cercles, notre juriste était connu sous le nom de *Photeinopoulos*, nom qu'il a pu également employer lui-même.

Mais on l'appelait aussi, et dès le début, *Phôteinos*. C'est ainsi qu'est signé le rapport par lequel l'auteur présente au prince le projet de code de 1765 (ms. gr. 20, seule copie du Manuel respectif). Il ne pouvait être rédigé que par *Phôteinos*, qui l'a signé en 1765, indépendamment de la date à laquelle la copie a été établie. Cette date, c'est probablement l'année 1765, car à partir de mars 1766 le nouveau Manuel était rédigé et, de toute évidence, c'est lui seul qui circule et qui est copié jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, dans le registre de N. Karadja, cité par N. Camariano, le projet du code de 1765 figure comme rédigé par *Photeinos*, non par Photeinopoulos. Sous le règne d'Al. Ypsilanti, nombre d'anaphoras judiciaires sont signées par le juge *Mihai* (respectivement *Mike*) *pah* < arnic > (Michel l'échanson), ou du nom de *Fotino* ou *Foten* (Andronic signait lui aussi *Fotin* en 1793)<sup>26</sup>, de même que la préface de l'important projet de code général de 1775—1777 (ms. gr. 1195), porte le nom de *Phôteinos*<sup>27</sup>. C'est ce nom qui se retrouve comme nom d'auteur, à la fin de la vie de notre jurisconsulte, dans le manuscrit des « Préceptes à l'usage de son fils »<sup>28</sup>. En 1923, C. I. Dyovouniotis, à propos de ce manuscrit et d'un éloge funèbre prononcé par *Phôteinos*, a eu bien raison d'adopter cette forme, laquelle, pour un juriste grec naturalisé, ne peut être rendue que par *Fntino*. Statistiquement<sup>29</sup>, *Phôteinos* est utilisé plus de sept fois, contre 6 fois pour *Phôteinopoulos* dans des copies tardives<sup>30</sup> (à la place du *Phôteinos*

<sup>25</sup> V. RESEE 10 (1970) 332 et n. 8 ; *Législ. agraire* (cit. ci-dessus, n. 7) 12 et 56 n. 11.

<sup>26</sup> V. « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92 n. 8.

<sup>27</sup> V. *La législ. agr.* (cit. ci-dessus, n. 7), 200—202.

<sup>28</sup> V. ci-dessus, n. 1 (p. 235, n. 12—13).

<sup>29</sup> Le scepticisme de M. N.C. vis-à-vis de mes chiffres résulte d'une lecture trop rapide. *Phôteinos* apparaît dans les mss. gr. de la Bibl. de l'Acad. 20 (1), 21 (2), 1195 (1), 1308 dont l'original se trouve à Athènes (1), et aux Arch. de l'Etat Buc., mss. 5 et suiv. (plusieurs fois, relevé incomplet).

<sup>30</sup> Mss. gr. 122, 131, 378 et 978 de la Bibl. de l'Acad. ; VI 6 de Jassy.

de 1765) et dans le titre-dédicace qui ne figure pas dans tous les codices et dont on ne connaît ni l'auteur ni la date de rédaction effective.

L'existence d'une autre signature, *Mike(s) pah* <arnic>, dans les registres princiers des Archives de l'Etat, à Bucarest, ne modifie en rien les données du problème. Cette signature n'est pas autographe, mais le scribe a copié la signature courante de Fotino en tant que juge. A l'époque, l'emploi du seul prénom, suivi du titre de la fonction, était encore courant. Mais historiquement, là où un nom de famille est connu, personne n'est identifié par le seul prénom. Le choix entre *Fotino* et *Mike* n'a pas été arbitraire, comme on nous le reproche, il ne se posait même pas. Il paraît que dans certains cas on s'est servi de la forme *Mike* comme d'un patronyme dans la famille de Fotino. Le fait n'est pas bien établi. *Mike* ne saurait prévaloir, pour l'historien, sur *Phôteinos* ou *Phôtinopoulos*, comme nom de famille, c'est plutôt un surnom.

Un fait capital c'est le choix de la forme *Photeinos-Fotino*, du vivant de Michel même, comme nom de famille de Théodore et Andronie, les fils de Michel. Et, coïncidence significative, lorsque M. N. C. suggère de rapporter à *Michel Photeinopoulos* la mention qui se trouve dans un document chiote de 1751, il s'agit d'un Michel *Photeinos*, c'est-à-dire de la forme de 1765.

On se trouve donc devant un assez banal doublage onomastique<sup>31</sup>, qui se résout statistiquement et chronologiquement en faveur de *Photeinos*. Et historiquement aussi, car Michel, de par sa volonté et ses intérêts, est devenu codificateur de Valachie et juriste naturalisé (*împămîntenit*), souche d'une véritable dynastie de juristes. Sulzer lui donnera le surnom de *Wallachischer Bartolus* (non pas *Griechischer*). Il est donc normal de l'appeler Mihail Fotino, le seul nom qui reflète sa personnalité historique, en plein accord avec la vérité documentaire ou psychologique. En français on a le choix entre *Fotino* (comme pour d'autres familles portant ce nom de lointaine origine grecque) et *Fotinos*, *Photinos* ou *Photeinos* aucune de ces transcriptions n'étant à l'abri de toute critique.

On nous dit que seule la forme *Phôteinopoulos* permet de distinguer le légiste, né à Chios, de l'historien D. Phcteinós (Fotino), né à Patras. La confusion dénoncée n'a jamais embarrassé personne. Or, les fils de Michel, tous les deux juristes, Théodore, qui fut aussi historien, et Andronie, s'appellent bien Fotino, sans que des confusions gênantes se soient produites.

<sup>31</sup> Entre *Hasdeu*, *Haşdeu*, *Haydeu* et *Hajdău*, l'histoire a sélectionné la première forme. De même entre *Ureche*, *Urechie*, *Urechîă*, *Urechia*, c'est la première qui s'est imposée. Et les formes rejetées figurent dans des titres d'ouvrages de l'auteur en question. La Bibliothèque de l'Académie établit ses fiches au nom de D. Alexandrescu même pour les ouvrages roumains signés D. Alexandresco.

Alors, où git l'intérêt du problème? Le suffixe onomastique —*poulos*, aurait-il quelque vertu sacrée? Un tel excès de sensibilité C. I. Dyouvouriotis ne l'avait heureusement pas. Les deux formes discutées sont grecques et personne n'a caché ni n'a voulu dissimuler par l'emploi de la forme Fotino, l'origine chiote du grand légiste. La forme longue serait-elle plébicitée par la majorité des auteurs, comme l'affirme M. N. C.<sup>32</sup>? Une telle statistique vaudrait seulement si les auteurs dénombrés avaient fait leur choix après avoir pesé les arguments invoqués pour la première fois ci-dessus.

Ce qui reste, et ce qui nous a contraint à une analyse, autrement excessive, c'est l'inconvénient pour le non-spécialiste de ne plus toujours savoir que des travaux modernes qui parlent tantôt de Fotino, tantôt de Photinopoulos (Fotinopulos) concernent le même personnage historique. Très attentivement j'ai le plus souvent ajouté dans le titre de mes études la forme longue entre parenthèses après Fotino<sup>33</sup>. Les tenants irréductibles — s'il y en a — de la forme longue devraient procéder d'une manière inversement analogue.

## 2. LE SÉJOUR DE M. FOTINO EN VALACHIE

M. N. C. a raison d'attacher de l'importance à ce problème. Malheureusement, il n'amplifie guère nos maigres connaissances à ce sujet. Il constate par des documents certains et connus que Fotino travaillait en Valachie en 1765 et en 1781. Il approuve le scepticisme du pr P. J. Zépos concernant l'affirmation de G. I. Zolotas, selon laquelle en 1778 Fotino aurait été professeur à la Grande Ecole de la Nation Grecque à Constantinople. Une seule hypothèse nouvelle, prudemment avancée : un Michel Fotino, parent de Génadios Phôteinos, de Chios, figure dans une notice du 18 mars 1751, qui se trouve sur un manuscrit du monastère de Mundon, à Chios ; serait-ce le futur juriconsulte?

C'est avec raison que M. N. C. demande à Gh. Cronț la preuve documentaire pour l'affirmation que Fotino aurait été « membre du divan judiciaire de Bucarest jusqu'en 1790 ». Un document du 22 février 1790, auquel l'auteur visé a dû se référer implicitement, existe ; l'édition de la *Pravilniceasca Condica* (Bucarest, 1957, p. 190) le réfère à un juge Mike (*Miche*), le prédécesseur de l'échanson Saulea. Connaissant le rapproche-

<sup>32</sup> Les auteurs qui emploient la forme longue n'ont pas eu l'occasion de motiver leur préférence, si préférence il y a. Le ms. 1195 dont la préface est signée Phôteinos a été rapporté à Phôtinopoulos, en considérant, sans doute, que cette forme allait de soi. Or, à présent, M.N.C. condamne l'usage de la forme *Fotino* pour une œuvre dont le titre-dédicace dans quelques manuscrits porte la forme *Photinopoulos* et l'étend par analogie aux œuvres signées *Phôteinos* ou copiées sans nom d'auteur.

<sup>33</sup> Le prof. D. Simon, in ZSS 88 (1971) 552—555, ajoute à *Fotino* la forme longue du nom.

ment erroné que l'on faisait entre ce *Miche* et Michel (*Miche*) Fotino, j'ai attiré l'attention <sup>34</sup> que le regeste de l'édition citée ne permet pas de comprendre que le document concerne Andronie Fotino, le fils de Michel, destitué de ses fonctions de juge pour activité contraire à l'ordre public. M. N. C. a raison également de mettre en doute le demi-siècle d'activité que j'attribue à Fotino en Valachie. C'est une erreur matérielle : un « quart de siècle » est malencontreusement devenu un demi-siècle. En 1765 Fotino avait déjà été grand échanson, et le manuel de 1765 n'aurait pu être composé pendant le bref règne d'Etienne Racoviță. J'admettais donc que ce code avait été élaboré pendant plusieurs années auparavant. En 1765 il n'avait été que mis au point et présenté au prince, lequel avait fait siens les projets codificateurs de son conseil juridique. Fotino a tout l'air d'avoir rédigé le grand chrysobulle du 30 juillet 1764 « contre les Grecs », et en 1768 le chrysobulle du 12 mai d'Alexandre Sc. Ghica sur le droit urbain. Si l'on recule avant 1760 l'arrivée de Fotino en Valachie, et comme nous savons qu'il y était encore en 1781, on approche bien du quart de siècle. L'année 1781 figure sur le manuscrit grec d'Athènes contenant les conseils de Fotino à son fils qui vivait à Bucarest. En dépit de l'émigration du manuscrit à Athènes, l'œuvre semble avoir été rédigée à Bucarest, puisqu'en 1780 Michel était juge et prononçait l'éloge de l'évêque Chesarie de Rimnic. On n'a pas trouvé de traces de quelque voyage ou de son décès (qui ne semble pas avoir beaucoup tardé) à Athènes. Quoiqu'il en soit, la vie de Fotino est loin d'être bien connue. Des surprises nous attendent, car une absence totale de documents sur les points en suspens est difficile à admettre.

### 3. LES TITRES DE MICHEL FOTINO

M. N. C. apporte à ce sujet les précisions suivantes : en 1765, Fotino qui avait été grand échanson <sup>35</sup>, ne l'était plus. Le titre de grand secrétaire du prince (1765) est confirmé par N. Caradja et le titre, d'ὑπατος τῶν φιλοσόφων, en tant que tel, est commenté par des contemporains (C. Daponte, Ath. Comnène Ypsilanti, le patriarche Constantin) qui ne font aucune mention de Fotino. Constatant qu'Alexandre Maurocordato l'Exaporite et Grégoire Ghica ont obtenu du Patriarche œcuménique le titre d'ὑπατος τ. φ. pour des savants grecs de Constantinople, M. N. C.

<sup>34</sup> V. « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 93, n. 8. Le document se trouve aux Archives de l'Etat, Bucarest, Archives hist. centr. ms. 18, f. 185.

<sup>35</sup> Dans les listes des grands boyards membres du divan que vient de publier Mlle Teodora Rădulescu (« Rev. Arhivelor » 1972), le nom de Michel Fotino (pulos) n'apparaît pas. On ne doit pas désespérer de le retrouver dans les nombreux actes internes non encore dépouillés. Il ne semble d'ailleurs pas avoir appartenu au divan restreint.



émet l'hypothèse vraisemblable que c'est Etienne Racoviță qui doit avoir obtenu, par des avantages accordés au Patriarcat, le même titre pour Fotino. Avec cette hypothèse on doit renoncer à faire à tout prix de Fotino un professeur et peut-être un recteur de l'Académie grecque de Constantinople. Ce résultat négatif est d'importance. Pour ma part j'ai montré que je n'avais pas trouvé de trace du rectorat de Fotino à Constantinople. Mais les recherches ne sont pas encore exhaustives. On devrait pouvoir être plus catégorique, lorsqu'on nie le passage de Fotino par l'Académie. Même pas comme étudiant? Dans la négative, c'est tout le problème de sa formation qui exigerait une autre explication satisfaisante. Quant à la traduction roumaine d'ὑπατος, rejetant les termes de *decan* —doyen (Baronzi), *consul* (Litzica), *principe* —prince (Russo), *cel mai superior între* — le plus grand (sic! Dossios), *conducător*—chef (Berechet), *fruntaș* —le premier (V. Georgesco), l'auteur de la découverte penche pour « cel mai mare între filosofi ». ὑπατος était un terme technique figurant dans la liste cérémonielle des dignités impériales. Il ne saurait être rendu par une expression adjectivale commune. D'autre part, il n'évoque pas une simple supériorité intellectuelle, mais une position d'excellence sociale à la tête d'une sorte de corporation, alors même que dans le cadre du Patriarcat il était devenu honorifique. C'est pourquoi on ne peut hésiter qu'entre *consul*, *principe* et *fruntaș*. *Conducător* évoque trop une position politique et administrative. *Consul* et *prince* se justifient par l'analogie de titulatures médiévales fort semblables. *Fruntaș*, terme technique institutionnel de la langue du droit, rend en roumain le sens de la traduction latine: *summus philosophus*, proposée par Leunclavius dans son *Ius Graeco-Romanum* (1597).

Certes, l'impétration, en l'occurrence, de la dignité d'ὑπατος à titre politique en impose moins, mais dans le cas de Fotino elle avait une réelle couverture intellectuelle. Un adversaire felleux et un concurrent déçu comme Sulzer n'hésita pas à appeler Fotino — fût-ce avec une pointe d'ironie — « le Bartole de Valachie ». D'autres détails sur le titre d'ὑπατος se trouvent dans notre article de la « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92, n. 6.

#### 4 LE TITRE DES MANUELS DE FOTINO

Ce problème important se pose, d'abord, pour les trois grands Manuels. Mais on ne doit pas oublier les petits recueils (codes) de droit princier (chrysobulles d'E. Racoviță) et de jurisprudence du divan qui se trouvent insérés à la fin du ms. gr. 21. Dans la conception de Fotino et du prince (v. le projet de chrysobulle confirmatif, Litzica, *op. cit.* 136) ces deux annexes devaient être considérées comme parties intégrantes du code

proprement dit. On ne sait pas quelle devait être la forme définitive de cette intégration.

La date et les conditions de rédaction confèrent à chacun des trois Manuels une nette individualité historique et structurale. Cette conception, exposée en 1961, M. N. C. la considère comme étant une contribution de valeur, mais par la suite il n'en tient pas compte dans ses analyses concrètes. Ici, je ne puis que renvoyer aux remarques supplémentaires présentées récemment [RESEE 8 (1970) 330, n. 5]. Sans une claire conception sur ce point, ni l'édition scientifique, ni l'analyse différentielle de l'œuvre de Fotino n'est possible. L'idée d'un « code unique », rédigé par Fotino en 1765, avec de simples variantes ou versions en 1766 et 1777, doit disparaître. L'individualité du Manuel de 1777 est la plus frappante et a été la moins longue à s'imposer.

Le Manuel de 1765 ne porte pas de titre proprement dit dans les mss. gr. 20 et 21. Ce n'est que dans le projet de chrysobulle confirmatif qu'il est désigné par des termes byzantins traditionnels : Συλλογή, Ἐπιτομή, Σύνοταγμα<sup>36</sup>. Nous ignorons sous quel nom aurait-il dû devenir le code du pays. Nous ne savons pas non plus sous quel nom technique il était connu après l'échec de la confirmation. A partir de la notice de N. Caradja, il est légitime de parler du Νομιμου ou *Carte de legi* de 1765.

Le Manuel de 1766 n'a pas de titre non plus, en tant que code du pays, n'ayant pas été confirmé. En tant que *Manuel de lois*, plusieurs copies portent un titre-dédicace qui emploie au début le nom de *Nomikon procheiron* et vers la fin celui d'Ἀνθολογία νόμων καὶ ἐκκλησιαστικῶν κανόνων<sup>37</sup>. Je pense que c'est le premier titre qui doit être retenu, quoique le second exprime plus fidèlement le contenu du projet et sa structure nomocanonique. L'édition de M. P. J. Zépos l'a déjà imposé pour le Manuel de 1766. Il est vrai qu'un seul codex contenant ce Manuel (ms. gr. 1434 de l'Académie) porte le titre de Σύνοψις . . . ἐκ τῶν βασιλικῶν<sup>38</sup>. Mais il s'agit là d'une acception due, selon M. N. Camariano, à une initiative de Théodore, fils de Michel, car N. Camariano a pu établir que l'écriture et la reliure du ms. gr. 1434 et celles du ms. gr. 972 contenant l'*Histoire de la Dacie* de Théodore Fotino, sont semblables. C'est aussi une preuve de la tardiveté de ce titre, en tête d'un manuscrit qui représente une version réduite de l'œuvre primitive. Par rapport au contenu qui déborde les Basi-ques, il est moins exact que celui de *Nomikon Procheiron*.

A propos du ms. gr. 1434, M. N. C. apporte son appui précieux et autorisé à la caractérisation que j'ai donnée de ce manuscrit en 1966 : C'est une copie tronquée et *laïcisée* du Manuel de 1766 (famille B). En

<sup>36</sup> V. C. Litzica, *Catalogul* 136.

<sup>37</sup> *Ibid.* 138.

<sup>38</sup> « Rev. Arhivelor » 9 (1966) 92.

effet, c'est justement le livre III (droit ecclésiastique) et le titre initial sur la foi orthodoxe (avec des sanctions séculières pour des violations des canons de l'Église) qui en ont été éliminés. Il conclut avec raison que « Gh. Cronț, qui a pu, sans avancer aucun argument, affirmer que le ms. 1434 représente une première version (confirmée ou non par le prince?) du Manuel juridique, préparant (à quelle date?) celui de 1765 et différente à la fois de celui-ci et de celui de 1766, doit réviser ses conclusions »<sup>39</sup>. En réalité la révision consiste à examiner matériellement le manuscrit pour constater que les livres I et II du Manuel de 1766 s'y trouvent intégralement (avec deux lacunes de détail que j'ai signalées). A présent, l'on constate que le livre III est également absent de la traduction roumaine de 1869. C'est un indice que la version abrégée, élaborée dans la famille de Fotino, a été utilisée par Baronzi, dont il faut approfondir les liens avec cette famille, à laquelle appartenait également le juriste historien et romancier des moeurs judiciaires, Ion Bujoreanu<sup>40</sup>.

Le Manuel, dont un seul exemplaire s'est conservé dans le ms. gr. 1195 de la Bibl. de l'Acad., et dont la préface est datée du 11 novembre 1777<sup>41</sup>, n'a pas de titre général, mais chacun des 7 codes spéciaux, correspondant aux sept livres de l'ouvrage, qui le composent, porte un titre adéquat : (code de) droit « constitutionnel », « administratif » et judiciaire (I), fiscal (II), agraire (III), civil coutumier (IV), urbain (V), pénal (VI) et militaire (VII)<sup>42</sup>. L'ensemble a besoin d'une appellation conventionnelle, et je propose celle de Manuel de lois de 1775/1777 et celle de « Projet de Michel Fotino pour la première version de code général d'Alex. Ypsilanti ». Chronologiquement il s'insère entre la charte princière de 1775 qui annonce, non sans anticipations, l'élaboration du projet, et la préface du ms. gr. 1195 (11 nov. 1777) qui suppose que la rédaction du texte venait d'être terminée.

Tous ces trois types de Manuel sont des *projets de code* général qui, faute de confirmation, seront utilisés à titre de simples Manuels privés des lois byzantines. Ces lois avaient par elles-mêmes force de loi dans la mesure où une coutume bien cristallisée<sup>43</sup> ou une décision princière<sup>44</sup>

<sup>39</sup> « Rev. Arluvelor » 49/34 (1972) 241—242. Quant à l'erreur qui consiste à voir dans le ms. gr. 378 une version tronquée comme celle du ms. gr. 1434, il suffit de constater que ce codex, copié par Zilot au début du XIX<sup>e</sup> s., est complet (livres 1—3) et appartient à la famille B.

<sup>40</sup> V. N. Iorga, *Bucureștu de-acum un veac în romanul unui avocat*, in AAR, MSI, S. III 12 (1932) 221

<sup>41</sup> V. *La législ. agr.* (c t ci-dessus, n 7) 200—202.

<sup>42</sup> V. la terminologie byzantine concrète de Fotino, *ibid.* 63—66 et « Studii clasice » 13 (1971) 222—224. Fotino, évidemment, n'emploie pas les expressions de droit constitutionnel, administratif, etc.

<sup>43</sup> Ce principe était encore affirmé par l'art. 318 (375) du Règlement organique de Moldavie.

<sup>44</sup> V. les chrysobulles valaques des 1<sup>er</sup> avril 1750 et 8 août 1764, Arch. de l'Etat Buc., Dipl. 24 et Roul. 37.

n'en excluait pas l'application. A cette époque la coutume s'appliquait déjà en vertu d'une autorisation générale de la *pravila* (droit écrit = *ius receptum*)<sup>45</sup>.

Les deux premiers Manuels sont également des *nomocanons élargis*<sup>46</sup>, se caractérisant, à la différence des nomocanons de type classique, par la nette séparation de la partie canonique (livre III) de la vaste partie laïque ou politique (civile) au sens large du mot (toutes les branches du droit que l'on retrouve dans le Manuel de 1775/7). Par leur caractère nomocanonique, les deux premiers projets de Fotino constituent un pas en arrière par rapport au code entièrement laïque de Basile Lupu (1646), *Cartea românească de învățătură*. Mais pratiquement le droit canonique avait en 1646 et en 1765/6 la même place dans le pluralisme juridique des Principautés.

La sanction princière devait intervenir d'une manière plus énergique et plus moderne en 1765 et 1766, qu'en 1646 en Moldavie et surtout qu'en Valachie, six ans plus tard (1652) ou en Moldavie lors de la traduction de la *Pravila aleasă* (1630).

La langue étrangère de ces deux projets était également un recul par rapport aux codes du XVII<sup>e</sup> siècle, rédigés en langue roumaine. Toutes ces différences de technique législative ont une importance qu'il convient de souligner : elles reflètent les mutations historiques intervenues dans la structure de la réception byzantine, ainsi que le processus de formation du droit national roumain du XIX<sup>e</sup> siècle.

Une réelle diffusion en tant que *Manuel privé de lois*, ce n'est que le projet de code de 1766 qui en ait bénéficié ; il circula par 3 copies en Moldavie et par 8 copies en Valachie. Au moins l'une d'entre elles (gr. VI 6 Jassy) a commencé sa carrière en Valachie. Originellement toutes les copies de Jassy ont dû être confectionnées à Bucarest. Toutes se sont trouvées entre les mains de grands boyards-juges, de hiérarques et d'higoumènes de monastères<sup>47</sup>.

## 5. LA TRADUCTION DE L'ŒUVRE DE FOTINO EN ROUMAIN

Le Manuel de 1765 (Carte de legi — *Nomimon*) n'a pas encore de traduction roumaine d'époque, sous réserve d'une découverte future toujours possible. Mais son contenu laïque se trouve implicitement traduit,

<sup>45</sup> V. notre étude *Le rôle de la théorie romano-byzantine de la coutume dans le développement du droit féodal roumain*, in *Mélanges Meylan*, Lausanne 2 (1963) 61—87.

<sup>46</sup> Structure mise en lumière par le titre-dédicace lui-même du Manuel de 1766 et par le projet de chrysobulle de 1765 et de 1766. Elle disparaît dans le Manuel de 1777 et dans tous les codes officiels suivants (1780 et 1818 en Valachie ; projets 1804—1806 ; code Callinache en Moldavie).

<sup>47</sup> V. mon étude, *L'œuvre jur. de Michel Fotino*, in RESEE, 5 (1967) 123—124, et N. Camariano, *op. cit.*, 249 n. 65.

un siècle plus tard, par Baronzi en 1869, à travers le texte qui lui est commun avec le Manuel de 1766 (Mannalul de legi — *Nomikon Procheiron*).

Ce dernier Mannel, sous sa forme laicisée que lui avait donnée Théodore Fotino (ms. gr. 1434) n'a été traduit qu'en 1869, c'est la traduction déconverte par N. Camariano.

Le Mannel de 1777 (Projet pour le premier code général d'Al. Ypsilanti) n'a pas fait l'objet d'une traduction intégrale, mais 11 titres du coutumier de droit civil (livre IV) ont été traduits à une date antérieure à 1817.

C. Erbiceanu, dans « Biserica ortodoxă română » 27 (1902 — 3) 1017—1029 et 1221—1236, a traduit en roumain les fragments suivants :

- a. Le code princier d'E. Racoviță (« Unele dispoziții necesare și folositoare . . . compuse de acelaș Mihail Foten din Hios . . . 1765 . . . » d'après le ms. gr. 21 (par erreur : 121—122) de la Bibliothèque de l'Acad. ;
- b. le titre sur la foi orthodoxe et des fragments du projet de chrysobulle de Sc. Ghica (1766) et de la dédicace de Fotino, ainsi que le titre-dédicace à Sc. Ghica ;
- c. le titre sur la jouissance des fruits (37 §§), contenant en réalité aussi les deux titres suivants sur les privilèges du trésor et sur l'exemption (éd. Zépos, II 6—8), car E. possédait l'actuel ms. gr. 798 et l'absence de rubriques à partir du titre 7, ne lui a pas permis de s'orienter, faute d'avoir pensé à une comparaison avec un texte rubriqué de la Bibl. de l'Acad. ;
- d. des paragraphes extraits des titres sur la justice (I 4, 13.14.18.19), sur les princes (1, 5, 4—6) et sur les hauts dignitaires (I 6, 3.6.7.12.14). Le ms. 798 appartient à la famille A.

C. Litzica, dans son *Catalogue* . . . (1909) 135—140, a traduit le projet de chrysobulle de 1765 (ms. gr. 21) et le titre-dédicace (ms. gr. 122 et 131).

Le titre sur la foi orthodoxe dans la traduction du prof. V. Grecu avec la collaboration de Gh. Cronț a paru dans les annexes de l'*Ethnologie juridique* de Romulus Vulcănescu (1971) 311—315.

La traduction moderne par Em. Popescu du livre III et du titre 11 (livre IV) du Projet de Code général de 1775/77 a paru dans *La législation agraire de Valachie (1775—1782)*, citée ci-dessus (n. 7).

Avec les éditions en préparation (ci-dessus, n. 18), la traduction moderne des Manuels de 1765 et 1766 (à l'exclusion des additions du ms. paris. 1323) et du livre IV (1777) est déjà réalisée à l'Institut d'histoire « N. Iorga », alors que celle des livres I—II, V—VII du Mannel de 1777 sont en cours d'élaboration à l'Institut d'études sud-est européennes (le livre V de droit urbain paraîtra probablement en 1974 sous le titre : *La législation urbaine de Valachie, 1765—1782*). Cette édition contient aussi la traduction des titres de droit urbain de 1765 et 1766, ainsi que celle du titre sur le spathaire et l'aga de 1775/7.

6. LE « SUPPLÉMENT » À L'« HISTOIRE DE LA VALACHIE » ÉDITÉE SANS NOM D'AUTEUR  
PAR LES FRÈRES TOUNOUSLI À VIENNE EN 1806

Ce Supplément proviendrait du « même auteur que celui de l'Histoire de Dacie » (?) et contient, outre le traité de Kùtchùk-Kainardji (1774) traduit du russe en néo-grec, un coutumier valaque de 11 titres, dans la même langue. A quelques légères variations près, les titres 1—9 et 11 sont identiques au texte correspondant du IV<sup>e</sup> livre (= 15 titres) intercalé par Michel Fotino dans son projet de code général de 1775/7 (= Manuel de 1777). C. A. Spulber avait attribué en 1945 ce coutumier au grand *ban* Michel Cantacuzino, auteur de l' *Ἱστορία τῆς Βλαχίας*<sup>48</sup>, que les Tounousli éditeront en 1806. L'entrée en 1951 à la Bibl. de l'Acad. du ms. gr. 1185 (Fotino, Manuel de 1777) a permis quelques années plus tard (1958—9) l'identification signalée. Ce qui excluait la paternité du grand *ban*.

Mais cette nouvelle certitude n'allait pas sans un faisceau de nouvelles énigmes. Il fallait expliquer : les variantes de rédaction ; le choix des 10 titres parmi les 15 du IV<sup>e</sup> livre (à moins qu'il ne se fût agi d'une version originale) ; la suppression des nouvelles byzantines qui, au IV<sup>e</sup> livre, complètent le texte des titres 5 et 6 ; ou encore l'addition du titre 10. Enfin, qui avait remis, à la dernière heure, aux frères Tounousli un texte absent de nombreux exemplaires de l'Histoire et de la traduction roumaine de Sion (1861) ? Pour bien faire, on devrait rechercher aussi les particularités, surtout de langue et de rédaction, qui distinguent, dans le livre IV, les titres repris dans le Supplément de ceux qui n'y figurent pas.

Pour ma part, c'est Théodore Fotino, juriste et auteur d'une *Histoire de la Dacie* (1797) que j'ai soupçonné en 1962 d'avoir pu confier aux frères Tounousli un texte juridique trouvé dans les papiers de son père, ou même aménagé par lui. Aujourd'hui, cette hypothèse est corroborée par le fait que le copiste de la version tronquée du Manuel de 1766 (ms. gr. 1434) n'est autre que Théodore Fotino. C'est N. C. qui nous l'apprend. Théodore a donc « manipulé » l'œuvre de son père. Par ailleurs, la découverte en 1967 de la traduction roumaine du coutumier de 1806 d'après la version réduite du Supplément, apportait la preuve d'une circulation qui valait au texte de Fotino d'être inséré, avec un fragment du code de 1780, dans un recueil appartenant à un boyard-juge de Craiova (C. Zătreanu, médelnicère), vers 1817.

Cependant N. C. rejette mon hypothèse, telle qu'elle était formulée en 1962 : Théodore ignorait le russe, il n'aurait pu traduire le texte du

<sup>48</sup> V. sur tout ce qui précède, mon étude des SMIM 5 (1962) 306 n. 1 ; sur la filiation de Théodore Fotino, v. l'article de P. J. Zépos, cit. *ibid.* 306, n. 1 ; sur la priorité de I. C. Filitti et D. I. Suchianu (1928) en ce qui concerne la paternité de M. Cantacuzino sur le Supplément, v. RESEE (1967) 142, n. 72.

traité de 1774, alors que M. Cantacuzino connaissait la langue en question. Par le terme de *Dacie* utilisable à l'époque aussi avec le sens de Valachie, les éditeurs, dans l'avertissement cité, renvoyaient au titre de leur ouvrage, dont le grand *ban* était l'auteur. Ce serait toujours lui qui aurait rédigé le coutumier « à partir de l'œuvre de Fotino »<sup>49</sup>. Mais on ne nous éclaire pas sur le sens de ce curieux « à partir ».

A mon avis, le traité, texte officiel, ne soulevait pas de problème de paternité. Il n'y a d'ailleurs pas de preuve que la traduction de ce texte du russe en grec serait l'œuvre du grand *ban*. L'avertissement cité ne visait que le coutumier. Quel que fût le flottement sémantique du terme de *Dacie* à l'époque, c'eût été un peu plaisant de renvoyer grâce à lui à l'*Histoire de la Valachie*, dans l'ouvrage même qui portait ce titre. Pourquoi ce jeu de mots ? Quant au travail de M. Cantacuzino, s'il se place avant le 30 janvier 1776, date de la préface de sa chronique, on devrait pouvoir démontrer ou affirmer que le texte de Fotino existait déjà. Entre cette date et le départ pour la Russie, au mois de mai 1776, la liquidation des biens lui laissait peu de temps et d'intérêt pour un tel travail. En Russie il aurait dû recevoir ou avoir emporté le texte de Fotino, et le renvoyer à Bucarest ou directement à Vienne. Avec cette accumulation d'hypothèses peu vraisemblables, l'intervention de Théodore Fotino redevient la plus acceptable. Mais elle n'exclut pas, pour moi, un certain contact entre le grand *ban* et le texte du IV<sup>e</sup> livre de 1777, ou plutôt celui de la version courte, trouvée dans les papiers de Fotino et qui avait été préférée pour une traduction roumaine établie avant 1817 (d'après le texte du Supplément ou d'après un manuscrit antérieur ?).

J'ai déjà signalé que le coutumier du IV<sup>e</sup> livre, rédigé en néo-grec, brisait un peu l'ordonnance du projet de code de facture byzantine, en grec savant, où toute la partie de droit civil qui dans les Manuels de 1765 et 1766 venait des Basiliques<sup>50</sup>, était cette fois-ci remplacée par le coutumier. Il y a là l'effet d'une réaction qui nous contraint de penser à un groupe de pression : ce ne pouvait être que le parti des boyards autochtonistes, dont un des chefs de file était le grand *ban*. Ce qui ne l'empêchait pas d'être en bons termes avec Ypsilanti (qui lui achètera une partie des domaines), d'avoir un gendre et un neveu grecs (Vatatzes et C. Hrisoscoleu) et d'écrire sa chronique en langue grecque. Le Grec Fotino non plus ne semble pas avoir hésité à rédiger des actes normatifs destinés à enrayer l'influence des Grecs nouveaux venus. En combattant pour la coutume, les boyards boudaient le prince phanariote qu'ils n'aimaient pas et jouaient une carte

<sup>49</sup> « Rev. Arhivelor », 49/34 (1972) 247, n. 61.

<sup>50</sup> Ce qui explique l'utilité du Manuel de 1766 pour tous ceux qui avaient besoin de cette partie du droit civil, et la circulation de ses manuscrits (13 codices conservés et un quatorzième disparu).

qui flattait le patriotisme local et grecophobe de plus larges couches sociales. D'ailleurs, la place de la coutume dans une nouvelle codification, admise par les projets de chrysobulle de Racoviță et de Ghica, n'était pas passée sous silence par Ypsilanti lui-même, en 1775. Le grand *ban*, ancien grand trésorier influent et capable, avait joué un rôle important dans la cristallisation d'une jurisprudence du divan, s'appuyant sur la coutume. Elle avait eu lieu dans la ligne de l'*anaphora* du 4 octobre 1763 déjà citée. Sous Ypsilanti, nous dit-on<sup>51</sup>, une assemblée d'Etats aurait, d'accord avec le prince, arrêté les grandes lignes des solutions coutumières à retenir comme valables et susceptibles de codification. Dans les dossiers, qui lui avaient servi à la rédaction de sa chronique, il devait avoir possédé beaucoup de documents relatifs à de telles matières<sup>52</sup>. Or, dans ce livre IV, Fotino reprend souvent le texte-même de tel acte normatif ou judiciaire du divan ou du prince<sup>53</sup>. Ce livre a bien pu être commandé à Fotino par M. Cantacuzino, dès avant le début de l'activité législative d'Ypsilanti, car l'occupation russe n'avait fait que stimuler les préoccupations codificatrices, dont le début se situe en 1764. C'est, bien entendu, une simple supposition vraisemblable.

Lorsque les boyards protesteront contre le projet trop byzantiniste (exécuté également par Fotino), du premier code d'Ypsilanti, on comprend que le compromis se soit fait par l'insertion du coutumier des boyards (avec le titre XI, très sévère, relatif aux obligations des corvéables) ou du texte rédigé par Fotino en 1775/6 d'après la jurisprudence des boyards, dans le projet fotinien (livr. I-III et V-VII) essentiellement tiré des *pravili*, c'est-à-dire des sources byzantines. Au courant de tous ces faits, Théodore, en 1806, aura pensé que la première version courte du IV<sup>e</sup> livre, exécutée par son père sous la direction du grand ban et avec des matériaux dont ce dernier n'était pas étranger, doit paraître à la suite de l'ouvrage principal. On peut penser aussi que cette version — sans aucune immixtion de la part de Théodore — se trouvait parmi les papiers des Cantacuzino, à Bucarest, ou plutôt à Vienne, à côté d'autres textes, telle la traduction du traité de 1774<sup>54</sup>. Ce n'est donc pas Michel Cantacuzino « qui a composé les matériaux juridiques du Supplément, à partir de l'œuvre de Photeinopoulos » (p. 248, n. 61). C'est Fotino qui a composé le Supplément juridique à partir de matériaux officiels mis à sa disposition ou même rédigés par Cantacuzino. Et c'est à ce titre que de tels matériaux ont rejoint

<sup>51</sup> Fotino dans la préface du Manuel de 1777, v. *Législ. agr.* 200—202.

<sup>52</sup> Pour les détails documentaires qui autorisent le tableau que je présente ici, v. dans l'étude citée à la n. 50 les renvois aux travaux de N. Iorga et C. A. Spulber.

<sup>53</sup> V. RESEE 5 (1965) 161, n. 55 ; 164, nr 66 ; titres 8 et 11 du Suppl. (= 8 et 10 du liv. IV) et *Législ. agr.* cit. 60 ; 84—86 ; titre 11 du liv. IV.

<sup>54</sup> Certains éléments de l'hypothèse nouvelle que je présente au texte se trouvent esquissés ou repris dans plusieurs études précédents ; v. surtout SMIM 5 (1962) ; cf. RESEE 5 (1967) 145.



en 1806 (ou avant cette date, si l'impression a traîné en longueur), par l'intermédiaire de Théodore Fotino ou d'un familier des Cantacuzino, établis à Vienne, la Chronique du grand *ban*, publiée sans nom d'auteur. A cette occasion, si Théodore Fotino-Miche, auteur de l'Histoire de la Dacie, y a joué un rôle, les éditeurs le confondaient avec Michel-Miche Fotino, auteur du Supplément. Par la suite, ce sont les éditeurs eux-mêmes qui ont passé pour être les auteurs de l'ouvrage édité. Le Supplément, sous la forme du livre IV du projet de 1775/7 avait été utilisé par les rédacteurs du code de 1780 et deviendra de la sorte l'à-propos de la tradition recueillie par Grégoire-Jean Lahovari, selon laquelle les frères Tounousli auraient collaboré à la confection de la *Pravilniceasca condică*.

#### 7. LE PROBLÈME DU PREMIER CODE D'AL. YPSILANTI

L'existence de ce code résulte nettement et avec force du chrysobulle de 1775 bien connu. Le prince en parle dans son texte comme d'une œuvre déjà élaborée en langue grecque, ayant le caractère d'un Νομική Ἀνθολογία. Il prétend être en train de le faire examiner par un *sfat de obște*, en vue d'une publication et d'une traduction en roumain. En attendant, le prince le considère comme obligatoire : à titre de code local ? Ou à titre de droit impérial, ayant fait l'objet d'une réception coutumière, généralement confirmée par le pouvoir princier ?

Ce code n'était pas matériellement connu. Pas de trace de publication, ni de traduction. Pas de mention expresse dans les jugements antérieurs à 1780. On était plutôt enclin à penser que le prince, en 1775, avait beaucoup anticipé sur l'état des travaux en cours. Par la suite, la réalisation en aurait traîné, et finalement l'œuvre aurait revêtu la forme du code de 1780. Les éditeurs récents de ce code<sup>55</sup> estiment même que le code annoncé en 1775 n'était que la *Pravilniceasca condică*, l'opposition de la Porte ottomane en ayant différé de 5 ans la sanction.

Je ne reviendrais pas sur ma démonstration essentielle<sup>56</sup> concernant l'individualité distincte des deux codes : celui de 1775 et celui de 1780, et le lien de filiation qui rattache le second au premier. Il s'agit de découvrir le texte de ce dernier. Je crois avoir présenté un corps d'hypothèses et d'interprétations solidement étayées de tout un ensemble de situations qui autrement restent ignorées ou énigmatiques.

<sup>55</sup> *Pravilniceasca condică*, éd. critique. Bucarest (1957) 365. C'est le chrysobulle de sanction qui dit le contraire.

<sup>56</sup> *Premțiunea în ist. dreptului românesc*, Bucarest (1965) 193 ; *Contribution à l'étude de l'œuvre juridique de Michel Fotino*, in RESEE 5 (1967) 125–130 ; *Législ. agr. cit. introd.*

Le code de 1780 représente une solution de rechange. Sa rapide mise sur pied a eu lieu peu avant la publication de son texte et quelques années après le rejet du Manuel de Fotino (1777). La *Pravilniceasca condică* est sortie du quatrième livre de ce Manuel (le contumier de droit civil) et constitue — comme je viens de le dire — une réaction, arrachée au prince par les boyards autochtonistes, contre la politique législative trop byzantiniste du chrysobulle de 1775, de la première réforme de la protimésis (décembre 1775) et des livres I—III ; V—VII du Manuel de Fotino (1777). I. Văcărescu, trait d'union entre le prince et les boyards opposants ou réticents (qui avaient lutté pour faire placer l'un d'entre eux sur le trône), a toutes les chances d'avoir été l'animateur et, d'une certaine manière, l'auteur principal du code de 1780, où les réformes récentes du prince se reflètent mieux que dans le projet de Fotino.

Si l'on compare le contenu du Manuel de Fotino (1777) à celui du code annoncé par Ypsilanti en 1775, la concordance est frappante et suggestive. Quant au contumier du IV<sup>e</sup> livre, outre l'allusion qui y est faite dans le chrysobulle, on a vu ci-dessus ses rapports avec la politique des boyards et surtout avec le rôle de Michel Cantacuzino. On a vu aussi l'emploi par Fotino du texte d'actes officiels pour la rédaction du livre IV (v. aussi l'urbanium princier découvert par moi dans le cod. gr. par. 1323 à Paris, et qui a passé dans le titre 16 du code de 1780).

L'analyse de la préface du ms. gr. 1195 (Manuel de 1777) ne laisse plus aucun doute : l'œuvre a été conçue dans un but législatif, c'est une codification ratée, voire non confirmée par le prince pour des raisons non documentées directement, mais que j'ai, à l'aide de recoupements, essayé de reconstruire avec le maximum de vraisemblance, rendant compte de tout ce qui auparavant demeurerait obscur et inexplicable.

Durant le règne d'Ypsilanti, Fotino est juge au tribunal civil de Bucarest, c'est — selon Sulzer — *der Waiiachische Bartolus*. Son origine ne l'empêchait pas d'être en bons termes avec le clan Cantacuzino. Il avait collaboré à la politique anti-grecque d'un prince grecisé comme E. Racoviță. Un exemplaire de son Manuel de 1788 (Cod. parisin. 1323) figurait dans la bibliothèque personnelle de I. Văcărescu, le grand trésorier. Mais Fotino ne se pousse pas au premier plan de la scène politique. Il ne siège pas au divan. Comment imaginer qu'Al. Ypsilanti, tout en concevant des projets législatifs plus modernes (Panzini, Sulzer), n'aurait-il pas utilisé la compétence de Fotino, avec son précieux rodage de plus de 10 ans au milieu des réalités locales et avec son expérience de codificateur chevronné ?

Voici donc la conclusion : le premier code introuvable de 1775 c'est le Manuel de Fotino, dont la préface t a r d i v e est datée du 11 novembre 1777. Mais la série des obstacles à sauter ne se clôt pas là.

La découverte du codex parisin. 1323 a placé l'historien en face d'une version du Manuel de 1766 que seul un spécialiste (qui ne pouvait être que son auteur), avait développée et enrichie sous forme d'une sorte de troisième édition, jusqu'au début du règne d'Al. Ypsilanti. C'est ce qui m'a contraint à ne pas exclure, en ce qui concerne le premier code de ce prince, une première phase, jusque vers la fin de 1775, pendant laquelle Ypsilanti, pressé d'annoncer ses réformes, aurait accepté de considérer le Manuel de Fotino ainsi élargi, comme un code terminé, propre à être traduit et appliqué, ce qui rendrait compréhensible le langage rassurant que le prince tient dans son chrysobulle de 1775. Mais ce Manuel ne correspondait finalement pas au programme du prince, surtout à cause des exigences du parti « autochtoniste ». Le droit civil byzantin qui occupait plus de 50 titres dans le Manuel de 1766 devait y être remplacé par une codification de la coutume, comparée au droit de la *pravila* pour y puiser certains compléments. Fotino élaborait justement un autre projet, d'une structure modernisée, sans droit byzantin indépendant. Il n'eut pas le temps de traduire en langue vulgaire les textes empruntés abondamment à l'édition des Basiliques par Fabrot, qu'il cite constamment en marge des paragraphes. Ce qui ne manque pas d'étonner, c'est que les réformes judiciaires d'Ypsilanti ne s'y reflètent qu'à travers un appareil byzantin qui disparaîtra du code de 1780.

Cette conception dont je n'ignore pas la nouveauté audacieuse mais soigneusement contrôlée, a retenu l'attention de deux distingués byzantinologues, dont le premier est aussi l'éminent éditeur de Fotino. Ne cachant pas l'intérêt du débat instauré, le professeur P. J. Zépos<sup>57</sup> de l'Académie d'Athènes avoue la surprise que lui cause au premier abord l'affirmation de si étroits rapports entre le code d'Ypsilanti et l'œuvre de Fotino. Mais à y regarder de plus près, n'est-ce pas leur absence qui aurait de quoi surprendre davantage ?

C'est de l'édition intégrale de l'œuvre de Fotino<sup>58</sup> que le professeur Zépos attend la possibilité de recherches encore nécessaires pour une mise au point de certaines questions qu'il estime, semble-t-il, controversables. Cet espoir est légitime. C'est pourquoi, sans plus attendre, j'ai demandé aux manuscrits connus les renseignements essentiels qu'ils recelaient. Et autant que j'en puis juger, l'édition dispersée et différée sur laquelle on peut compter<sup>59</sup> apportera, en dépit de certaines imperfections, des facilités d'étude et de contrôle, mais n'infirmera en rien l'essentiel de la conception que je viens d'exposer.

<sup>57</sup> V. l'op. cit. ci-dessus, n. préliminaire (\*).

<sup>58</sup> V. ci-dessus, n. 18.

<sup>59</sup> Que je sache, l'éd. du Manuel de 1766 qui se prépare n'est pas établie sur le dépouillement critique et exhaustif de tous les manuscrits de Bucarest, Jassy et Paris.

Quant au doyen D. Simon<sup>60</sup>, il hésite à accepter l'idée selon laquelle en 1775 Ypsilanti a pu considérer son projet comme terminé, parce que le prince se référait à la troisième édition du Manuel de 1766, que Fotino tenait à sa disposition, et qui, écartée par la suite, fit place, à titre de projet finalement non accepté, au Manuel de 1777<sup>61</sup>. La diffusion par plus de 10 copies de la seconde édition parlerait, selon l'auteur cité, en faveur de celle-ci. Quant aux conditions d'élaboration du Manuel de 1777, elles lui semblent être encore obscures. L'argument du nombre élevé de copies d'après la seconde édition du Manuel de 1766 perd beaucoup de sa valeur, si l'on tient compte que seuls quatre codices non datés pourraient être antérieurs à 1775. Notons aussi que la seconde édition figurait entièrement dans la troisième. D'autre part, la préférence accordée à cette dernière se justifiait à mes yeux surtout par le fait qu'elle semble s'être trouvée vers 1775/7 entre les mains de Fotino, ce qui n'est le cas d'aucune autre copie de la seconde édition. D'ailleurs, je n'ai suggéré le rôle *temporaire* du Manuel de 1766 dans la confection du code de 1775—7 qu'à titre de simple possibilité, pour expliquer l'affirmation du prince que, dès 1775, le nouveau code était presque terminé, alors que la préface du Manuel de 1777 est datée du 11 novembre 1777. Quant aux ténèbres qui peseraient sur ce Manuel, c'est son dossier qui est décidément énigmatique. C'est pourquoi l'exposé précédent voudrait dresser un bilan de ce que les sources permettent de savoir. Les principaux arguments en faveur de ma thèse sont les suivants : absence d'un autre texte du code de 1775 ; la certitude que le code 1780 a été élaboré dans un court laps de temps, immédiatement avant 1780 ; la correspondance du Manuel de 1777 avec le code décrit dans le programme législatif de 1775 ; la logique des métamorphoses de ce Manuel vers la structure connue qui distingue le droit de Valachie à la fin du règne d'Ypsilanti, y compris la filiation directe entre le petit code de 1780 et le Manuel de 1777.

Il est temps de conclure. On ne peut ramasser en une brève formule la portée du grand nombre de problèmes généraux et spéciaux, que j'ai dû examiner. Je souligne encore une fois la valeur des découvertes de M. N. Camariano, en constatant les progrès que réalise sans cesse notre connaissance approfondie de l'œuvre de Michel Fotino, sans réussir à réduire entièrement toutes les énigmes et à aplanir toutes les difficultés qui sont à la mesure de son importance et de l'intérêt qu'elle suscite. La conception que je professe à son propos sera encore amendée sur des points

<sup>60</sup> V. l'op. cit. ci-dessus, n. 33.

<sup>61</sup> Cod. suppl. gr. 1323 (Bibliothèque Nationale, Paris).

de détail. Mais je n'ai pas lieu d'en modifier les lignes générales et encore moins de douter de son bien fondé. Certaines de ses parties me semblent incontestables, à côté de certaines hypothèses réfléchies et de suggestions fécondes. Parmi celles-ci, quelques-unes ont besoin de bénéficier de découvertes de documents, toujours possibles, ou d'une sur-interprétation à la fois pénétrante et ingénieuse. Dans son ensemble, cette conception rend compte sans se heurter à aucune contre-preuve valable, d'une longue série de faits, de documents et d'idées, qui autrement demeureraient soit inexplicables, soit ignorés dans leur existence même, et pour lesquels je n'ai pas l'impression que l'on possède de meilleures solutions.

## LA COMPAGNIE « GRECQUE » DE BRAȘOV. LA LUTTE POUR LA CONSERVATION DES PRIVILÈGES (1777 — 1850) \*

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

*Constitution du régime privilégié de la Compagnie grecque de Brașov. La lutte pour la conservation des privilèges. Le statut des membres de la Compagnie.*

Bien que la présence de la colonie de Brașov soit mentionnée dans les documents dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle,<sup>1</sup> le régime des privilèges de la compagnie commerciale ne date que de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On connaît aujourd'hui — particulièrement par les ouvrages de Nicolae Iorga et de Ion Moga<sup>2</sup> — la lutte menée par les marchands grecs de Transylvanie pour la suppression du privilège de « lieu de dépôt » des villes saxonnes. Il s'agit de l'obligation imposée aux marchands étrangers de « déposer » leur marchandise, c'est-à-dire de ne pas la vendre directement au client, mais par l'intermédiaire de l'organisation commerciale locale.

---

\* Cet article est un chapitre d'un livre sous presse : *Relații româno-grecesți la sfârșitul secolului al XVIII-lea și în secolul al XIX-lea. Contribuții*. [Relations roumano-grecques à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au XIX<sup>e</sup> siècle. Contributions] Le problème de l'origine ethnique des membres de la Compagnie — composée de Grecs, Roumains, Koutzovalaques, Bulgares et Serbes — a été traité dans l'article écrit en collaboration avec Lidia Deineny : *Grecs, Roumains, Bulgares et Serbes dans la Compagnie « grecque » de Brașov, au XVIII<sup>e</sup> siècle*, « Bulletin de l'A.I.E.S.E.E. » n<sup>o</sup> 1—2, 1973.

<sup>1</sup> Les colonies de marchands grecs font leur apparition dans la même période et présentent une évolution semblable en Hongrie, voir Douchan Popovici, *Despre Aromâni — O Țințarima — Contribuțiuni cu privire la chestiunea formării negoțului nostru*, Bucarest, 1934. Les compagnies commerciales s'organisent aussi bien en Hongrie qu'en Serbie au XVII<sup>e</sup> siècle. *Ibidem*, p. 91.

<sup>2</sup> N. Iorga, *Acte românești și cîteva grecești din Arhivele Companiei de comerț oriental din Brașov* [Actes roumains et quelques actes grecs des Archiives de la Compagnie de commerce oriental de Brașov], Vălenii de Munte, 1932, 360 p. ; Idem, *Studii și documente cu privire la istoria Românilor* [Études et documents concernant l'histoire des Roumains], vol. X : Idem, *Brașovul și Români* [Brașov et les Roumains], București, 1905, 455 p. ; I. Moga, *Politica economică austriacă și comerțul Transilvaniei în veacul al XVIII-lea* [La politique économique autrichienne et le commerce de la Transylvanie au XVIII<sup>e</sup> siècle], « Anuarul Institutului de Istorie Națională Cluj », VII, 1936—1938, p. 86—115.

Ce droit des marchands saxons a été supprimé à l'égard des marchands grecs par l'octroi des premiers privilèges, lesquels datent de 1636 pour la ville de Sibiu et de 1678 pour la ville de Braşov. Deux ans avant l'octroi du premier privilège aux Grecs de Braşov, par Michel Apafi, en 1676, l'intention d'accorder à ceux-ci la liberté du commerce se faisait entrevoir, car il était sévèrement interdit aux Saxons de couper le chemin aux marchands grecs qui, tout en respectant les droits de la ville, « prennent la voie détournée par la Țara Bîrsei » [Pays de Bîrsa] <sup>3</sup>.

Le privilège de Michel Apafi comprenait, en dehors des avantages commerciaux proprement dits qui étaient créés aux marchands organisés dans la compagnie de Braşov, les dispositions qui constitueront l'embryon de leur futur statut politique et social. Nous pensons surtout à la disposition qui prévoyait que les 300 thalers qu'ils avaient à payer annuellement pour l'impôt dû à la Porte ottomane « soient administrés par des juges choisis au sein de leur compagnie, qu'ils soient jugés par ceux-ci et que toutes leurs questions légales dépendent de ceux-ci »<sup>4</sup>. Sauf la retenue du pourcentage réglementaire de 1/3 ou 1/5 « qu'ils ne soient soumis à aucune autre juridiction » et qu'ils ne soient inquiétés pour des impôts ou autre chose, ni dans leur personne ni dans leurs biens ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle les progrès de la politique mercantiliste de l'Autriche et ses velléités d'expansion économique dans le sud-est de l'Europe, créent des conditions de plus en plus avantageuses aux compagnies grecques de l'Empire. Le privilège conféré par Michel Apafi a été confirmé par Léopold I<sup>er</sup> en 1701 et par Charles VI en 1718<sup>5</sup>. À partir de 1718, tous les commerçants grecs de Transylvanie étaient mis sous la protection royale, ne dépendant plus que de la chancellerie impériale. On leur accordait le droit de faire le commerce de détail et de choisir parmi eux les juges et les jurés qui jugent leurs procès commerciaux et civils en première instance, et seulement pour les litiges dépassant 500 florins, ils devaient être jugés par la chambre royale du gouvernement de Transylvanie et par la chambre royale.

Dans la période dont nous nous occupons (1777–1850), les droits des marchands grecs de Sibiu et de Braşov sont non seulement confirmés, mais encore beaucoup élargis. L'impératrice Marie-Thérèse renouvelle le 20 Août 1775, le privilège conféré par Charles VI en 1718 et accorde la bulle de privilèges du 27 août 1777, par laquelle est réorganisé le com-

<sup>3</sup> N. Iorga, *Acte româneşti...*, p. VII.

<sup>4</sup> Κρηπίζ θεσπισμάτων, Braşov, 1858, p. 2 Voir aussi *Az Erdély Napy Fejedemség...*, Braşov, 1820, chap. II (texte roumain).

<sup>5</sup> Cette période est étudiée par Olga Cicanci dans son ouvrage inédit sur les Compagnies grecques de Transylvanie; nous nous bornerons à signaler les copies de plusieurs privilèges que nous avons vues dans les doss 79 MDCCCIV, Fonds Eglise Grecque (Fonds Egl Gr.) de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (B.A.R.).

merce grec de Transylvanie sur de nouvelles bases. Mais de même que dans le cas du privilège d'Apafi qu'avait précédé certaines mesures en faveur des marchands grecs — nous constatons dans le cas des décrets de Marie-Thérèse, qu'ils venaient légiférer un état de fait qui existait probablement avant 1775. C'est ainsi que la liste des mesures portant sur le commerce oriental de Transylvanie, dressée par Costa Gianli en 1772, montre — comme l'a signalé N. Iorga<sup>6</sup> — une évolution vers des conditions de plus en plus favorables accordées aux marchands balkaniques. Au demeurant, une série de dispositions qui précèdent le privilège de Marie-Thérèse font voir à quel point continuaient à être nécessaires les marchands de Brașov à la vie économique de l'Empire et particulièrement à l'approvisionnement en céréales<sup>7</sup>. Les membres de la Compagnie qui transportaient du blé, de l'orge et de l'avoine en Hongrie, à Timișoara et dans le Banat étaient exemptés de droits de douane et d'autres taxes<sup>8</sup>.

Les principaux avantages créés par ce privilège sont les suivants<sup>9</sup> :

1. Tous les commerçants grecs inscrits dans les compagnies de Sibiu et de Brașov jouissent d'une protection égale à celle de tous les habitants du pays. Cependant si l'un d'entre eux ou des Grecs nouvellement venus ont leurs femmes et leurs enfants sur le territoire ottoman, ils doivent les faire venir dans les six mois ;
2. On confère aux membres de ces compagnies le droit d'exercer le commerce dans l'endroit qu'ils choisiront, non seulement en grand (in grosso), mais aussi en détail quelle que soit la marchandise ;
3. Pour pouvoir exercer leur commerce, ils seront exemptés de l'obligation de recevoir des soldats en cantonnement et de toute obligation militaire ;
4. Pour ce qui est des passeports personnels et des objets qu'ils portent avec eux en voyage, ils jouissent de la même sûreté que les autres habitants ;
5. Ils ont les mêmes droits que les citoyens en ce qui concerne l'approvisionnement dans les magasins et les marchés et ils peuvent faire librement le commerce avec toutes sortes de marchandises, soit dans l'Empire ottoman, soit en Transylvanie et dans les autres provinces de l'Empire des Habsbourg, en payant seulement les droits de douane et en observant les dispositions impériales. Les seules restrictions concernent l'exportation des métaux mobiles pour laquelle il faut des approbations spéciales ;
6. Les membres des compagnies ont le droit d'élire et de nommer des juges et des jurés — ce droit existant non seulement en cas de litiges entre membres des compagnies, mais également lorsque des Grecs non membres des compagnies ont intenté à ceux-ci

<sup>6</sup> N. Iorga, *Acte Românești...*, p. V.

<sup>7</sup> Dans le cadre de la politique protectionniste, il était interdit d'importer des marchandises œuvrées (bure, étain). Les membres des compagnies qui transportaient de telles choses risquaient de voir leurs marchandises confisquées (v. B.A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. M. Caratașu, ms. MDLCXI/73 et 4 décembre et février, 1770, Sibiu).

<sup>8</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., Reg. M. Caratașu, ms. MDCCXI, 1770, décembre 3 Sibiu.

<sup>9</sup> Κρητίς ..., p. 36—38.



des procès civils ou commerciaux ; ces juges ou jurés jugeront aussi des causes portant sur des titres à ordre ou des affaires criminelles, le tribunal impérial n'étant compétent que lorsque la somme dépasse 500 florins ; 7. Ceux qui seront reçus dans ces compagnies devront prouver leur origine grecque ou macédonienne ainsi que le fonds de commerce (capital, clientèle, etc.) dont ils disposent pour l'exercice d'un commerce en grand ; 8. Ils seront obligés de payer les impôts et les charges dus à l'Empire.

Le 16 juillet 1783, l'empereur Joseph II émit un nouveau rescrit, par lequel il élargit le droit à l'admission dans les Compagnies privilégiées, permettant *la cooption des commerçants grecs de toute région de la Turquie* qui voudront échapper au joug turc, et pas seulement de ceux de Grèce et de Macédoine. La même année, le 11 août 1783, le gouvernement autrichien élargit encore la catégorie de marchands grecs qui pouvaient entrer dans les compagnies transylvaines, en y admettant aussi *les Grecs de Moldavie et de Valachie* («*ut adepti jam graecos in Moldavia, Valachia, aut alia Ditionum Turcicarum provintia degentes, qui in Transilvania sedem figere voluerint, ad ipsorum gremium recipiendi facultate ; id praecipue cura sibi ducant, ut conditiones circa horum receptionem in Privilegio suo declaratae rite observatur, et de casu in casum ad Gubernium referatur* »)<sup>10</sup>.

Ces mesures prises par Marie-Thérèse et Joseph II correspondent à une période de grande intensification du commerce, surtout de celui avec l'Orient ; les marchands balkaniques de tout l'Empire des Habsbourg bénéficiaient maintenant d'un traitement plus favorable. Mais c'est justement ce régime privilégié créé aux marchands étrangers qui devait susciter les ressentiments des commerçants autochtones qui se considéraient lésés, et en premier lieu les Saxons. C'est pourquoi le privilège conféré par Marie-Thérèse qui devait être approuvé par la diète de 1791, fut rigoureusement combattu par les représentants des Saxons, principalement par ceux de Braşov et de Sibiu<sup>11</sup>. Néanmoins les privilèges des commerçants grecs sanctionnés par des lois furent approuvés et confirmés par François II en 1791, par les mots : «*Salvis eorum Privilegiis, in sensu legum accipiendis* ». Il était naturel que l'on ne tint pas compte des motifs invoqués par les représentants saxons, étant donné l'impasse par laquelle passaient les compagnies de Transylvanie à cette époque. Ainsi que l'a montré Nicolae Iorga<sup>12</sup>, les compagnies n'étaient plus alimentées par les Grecs du dehors, à cause des conflits austro-turcs,

<sup>10</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 164/MCCXLVIII (1802).

<sup>11</sup> *Ein juristisch-politisches Charakterbild, getreu nach dem siebenburgischen Leben gezeichnet von einem Unbefangenen*, Hermannstadt, 1868, Druck von Theodor Steinhausen. Von einem Gutunterrichteten, Pest. 1869, p. 7.

<sup>12</sup> N. Iorga, *Acte româneşti...*, p. XV. Voir aussi le tableau des membres.

tandis que les familles des anciens membres étaient en voie de roumanisation. À ces causes s'ajoutait aussi le départ périodique de certains membres de la Compagnie à Trieste, à Vienne ou en Turquie <sup>13</sup>.

En 1800—1802, à la suite des désordres produits par les bandes de Pasvantoglu, un grand nombre de commerçants venus de la péninsule Balkanique demandèrent à être reçus dans les compagnies transylvaines. Bien qu'en 1815, un décret royal eût confirmé le privilège de Joseph II<sup>14</sup>, les émigrants de 1800—1802 n'avaient pas encore été admis dans les compagnies en 1820. Cette année, un mémoire détaillé est rédigé par ces derniers, afin de montrer le rôle bénéfique de l'activité des compagnies pour le trésor impérial et de demander leur admission dans les compagnies.

La lutte pour le maintien de ces privilèges ou pour leur renouvellement, lorsqu'ils étaient menacés de tomber en désuétude, constitue un chapitre essentiel de la vie des membres de la compagnie de Brașov. Cette lutte est menée en collaboration avec les membres de la Compagnie de Sibiu, fait attesté par la riche correspondance conservée dans les archives de l'ancienne église grecque de Brașov <sup>15</sup>.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques années seulement après le privilège conféré par Marie-Thérèse (1777), les membres de la Compagnie de Brașov connaissent une période critique. Certains droits leur sont contestés, soit culturels (l'église et l'école), soit commerciaux ou civiques. C'est ainsi qu'en 1783, une série d'ennuis de la Compagnie ont à l'origine le refus de lui reconnaître le droit d'obtenir des propriétés immobilières. La Compagnie charge Ioan Bobescu, qui se trouvait à Vienne, de défendre ses intérêts devant les autorités et lui envoie les copies des actes constitutifs de leurs privilèges, à l'appui de ses démarches <sup>16</sup>. Par suite, en 1805, est émis un décret impérial, qui renouvelle le privilège qui accordait aux marchands grecs de Brașov la liberté d'exercer le commerce et d'acquérir des propriétés immobilières dans le quartier Schei <sup>17</sup>.

En 1813, pour obtenir gain de cause dans la reconnaissance de certains droits, le délégué de la Compagnie présente aux autorités impé-

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 105.

<sup>14</sup> Il s'agit du principe mentionné plus haut de l'acceptation de marchands venus de toute province turque, non seulement de Grèce et de Macédoine.

<sup>15</sup> Voir surtout le registre-protocole des années 1816—1820.

<sup>16</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr. M. Caratașu, ms 71 (MDCCXXXIV, Brașov, septembre 10. La direction de la compagnie fait connaître à Ion Bobescu qui se trouvait à Vienne que l'empereur a accepté de renouveler les privilèges. La compagnie a envoyé à l'agent de Vienne une série d'actes, dont les actes constitutifs des privilèges accordés aux Compagnies de Brașov et de Sibiu par Apafi (1678). Léopold II et Charles VI (1718). Voir *Ibidem*, ms 60/MDCCXXIV, Brașov, 1783, août 23.

<sup>17</sup> *Ibidem*, ms 121/MDCCXXVI, 1785, novembre 14. La copie grecque du décret impérial pris à Vienne pour le renouvellement de ces privilèges.

riales la preuve de l'aide pécuniaire fournie à l'Etat<sup>18</sup> par les compagnies de Braşov et de Sibiu aide qu'elles invoquent souvent lorsqu'elles revendiquent un droit. En 1821, la nécessité se fait sentir d'intervenir<sup>19</sup> pour la défense du droit des membres des compagnies de vendre en détail. En 1822, Zénovie Popp qui a été un constant défenseur des compagnies, intervient auprès de la Chambre de Commerce de Vienne pour la confirmation du droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres parmi les commerçants riches de Turquie<sup>20</sup>. Même lorsqu'il s'agissait d'un simple renouvellement de privilèges, les démarches duraient des mois et des mois et dépassaient parfois un an. La bureaucratie autrichienne exigeait qu'une pareille requête, appuyée d'actes, fût d'abord présentée au Trésor impérial, lequel donnait son avis, pour être ensuite avancée à la Chambre de commerce et à d'autres autorités qui émettaient l'acte nécessaire<sup>21</sup>. Sans doute, le long séjour des agents de la compagnie à Vienne entraînait d'assez grandes dépenses qui aggravaient la situation difficile de cette dernière<sup>22</sup>.

En 1825, Ioan I. Hristu, le président de la compagnie de Braşov communiquait à Dumitru Doxaki de Bucarest qu'à la suite d'interventions et de dépenses qui ont duré 20 ans, on avait, enfin, obtenu un décret impérial qui consolidait les privilèges de la compagnie ainsi que le droit de coopter de nouveaux membres<sup>23</sup>. Il annonçait le même succès à Gh. Caraghiosi, qui se trouvait à Jassy ou à Botoşani, probablement pour communiquer aux sollicitants de ces villes qu'ils pourront être reçus dans la compagnie. En 1834, Nicolas Gh. Coelangi, membre marquant de la compagnie, déploie une vive activité à Sibiu, Cluj et Vienne, pour la défense des intérêts des deux compagnies de Braşov et de Sibiu dans la question de l'église et de l'école<sup>24</sup>. Dans la capitale autrichienne il est soutenu par Const. Hagi Popp, personnage influent dans la vie économique de l'Empire et qui accorde également des crédits aux membres de la compagnie, étant considéré par ceux-ci comme un de « leurs bons amis » de Vienne<sup>25</sup>.

<sup>18</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. M. Carataşu, ms 83/MDCCLXIII, Sibiu, 1813, mars 31. Lettre du président Constantin Manicatu Saffrano (Sibiu) à Dumitru Nicolau Cervenovodali, président de la compagnie de Braşov.

<sup>19</sup> *Ibidem*, ms 79/MDCCLXXVI, Sibiu, 1821, août 18/30.

<sup>20</sup> *Ibidem*, ms 861/MDCCLXXVIII, Sibiu, 1822, septembre 30 et ms. 131/MDCCLXXVII, Sibiu, déc. 13/25.

<sup>21</sup> *Ibidem*, ms 138 MDCCLXXVII.

<sup>22</sup> *Ibidem*, ms 92 MDCCLXXVII. Voir aussi ms 86 MDCCLXXX, Sibiu, septembre 5/17. Le président Ştefan Popovici demande à Ioan I. Hristu, président de la compagnie de Braşov, d'envoyer la somme représentant la contribution aux dépenses faites à Vienne.

<sup>23</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., Reg. M. Carataşu, ms 108/MDCCLXXX, Braşov, 1825, novembre 19; ms 68/MDCCLXXI, Braşov, 1826, mai 11, à Gh. Caraghiosi.

<sup>24</sup> *Ibidem*, ms 10/MDCCLXXXIX, Sibiu, 1834, janv. 30; ms 18 MDCCLXXXIX, Cluj, 1834, févr. 13; ms 90 MDCCLXXXIX, Vienne 1834, février 13; ms 90/MDCCLXXXIX, Vienne 1834, août 28.

<sup>25</sup> Eglise Sainte-Trinité Braşov (Egl. St. Tr.) Registre Protocole pour les années 1816–1822, p. 37 (1818).

Le résultat de ces efforts est — comme on l'a vu — le renouvellement réitéré des privilèges, par des rescrits et des décrets. Les rescrits impériaux qui réglementaient l'organisation et le fonctionnement de la compagnie dans la période dont nous nous occupons, datent des années 1795, 1799 et 1825 <sup>26</sup>.

Le concours de protecteurs comme Hagi-Popp, le baron Sina, le baron Const. Sakellarios, et autres, s'avère très efficace et la correspondance des compagnies de Brașov exprime aussi bien la confiance des membres de la compagnie dans leur intervention auprès des autorités autrichiennes que leur reconnaissance <sup>27</sup>. C'est ainsi qu'en 1818, la compagnie de Brașov demande au président de Sibiu d'écrire au baron Const. Sakellarios — au sujet de leur procès, en le priant de s'adresser à son tour à son frère Christodoulos Sakellarios, qui ayant un ami au Ministère des Affaires étrangères de France, pourrait soutenir leur doléances. Une autre fois, la protection sollicitée du même baron Sakellarios était nécessaire pour une intervention auprès de l'agence consulaire de Bucarest <sup>29</sup>. Trois membres de la compagnie, se trouvant à Bucarest, étaient assujettis aux impôts valaques, ce qui — lit-on dans le document — constituait une charge très lourde, provoquant des pertes à la Trésorerie impériale. On demandait leur défense et leur exemption d'impôts, à Bucarest, en tant que sujets autrichiens.

Évidemment, l'argument principal invoqué par les membres de la compagnie, lorsqu'ils demandent la confirmation des privilèges, était celui du profit tiré par l'Empire et la Transylvanie de leur activité. Ils ne s'élèvent contre personne et ne gênent pas les affaires des autres, mais contribuent au développement du commerce (πρὸς αὐξησην τοῦ κομερτζίου) <sup>30</sup>.

Les pages des mémoires par lesquels les membres de la compagnie revendiquent leurs droits sont empreintes parfois d'une note dramatique inattendue dans le langage de simples marchands, habitués au style inexpressif des registres commerciaux et des lettres d'affaires. Mais, comme le fait remarquer à juste titre D. Limona, dans cette phase précapitaliste, dans laquelle n'avaient pas encore été parfaites les formes dépersonnalisées du crédit moderne, « les relations commerciales se sont développées sur la toile de fond de ces relations personnelles ». Dans son activité, le commerçant de Transylvanie ou de Bucarest, qui collaborait avec des parents

<sup>26</sup> Pour le rescrit de 1796, qui réglementait le fonctionnement de l'église orthodoxe grecque et la création de l'école grecque, les membres de la communauté et la compagnie grecque de Brașov adressèrent une lettre de remerciement aux autorités autrichiennes.

<sup>27</sup> Les deux compagnies bénissaient le baron Sakellarios pour les services rendus, dans leur correspondance. V. les Archives de l'Egl. St. Tr., Brașov, Registre Protocole 1810—1822 (28 janv. 1821).

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>29</sup> *Ibidem*.

<sup>30</sup> *Ibidem*, 7 févr. 1820.

et des amis de Vienne, Constantinople, Serres, Metzovo ou Janina, ne traitait pas ces relations avec la froideur de l'homme d'affaires. Il « suivait le sort de ces représentants, leur prospérité ou leur déchéance, participait à leurs joies et à leurs ennuis »<sup>31</sup>. C'est ce qui explique pourquoi « la correspondance commerciale de cette période n'a pas le caractère sec et impersonnel de la correspondance de la période capitaliste, mais constitue une documentation plus large et plus profondément humaine, laquelle atteste une solidarité entre hommes, au-delà des intérêts, souvent contradictoires, des États dont ils étaient les sujets »<sup>32</sup>.

Sans doute, la lutte pour la confirmation des privilèges comportait une note subjective plus prononcée, que celle que l'on trouve dans les lettres. La réception d'un nouveau membre de la compagnie équivalait pour cette nation asservie avec sa libération de l'esclavage ottoman (« et si nous pouvons libérer un patriote de sa patrie, de l'esclavage »)<sup>33</sup>. Lorsque le droit menacé est celui de l'autonomie juridique, le ton des membres est vraiment désespéré : « La compagnie . . . a mis tout son espoir dans son défenseur et celui-ci ne peut pas, maintenant qu'elle en a tellement besoin, avoir soin du sort de la compagnie, surtout en ce qui concerne *la première base*, c'est-à-dire la confirmation du privilège auquel s'opposent les Saxons »<sup>34</sup>.

Bien qu'en 1791 eût été promulgué le rescrit admettant l'entrée dans la compagnie des personnes originaires d'autres régions que la Grèce et la Macédoine, au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1800—1802), un groupe de marchands, chassés par la terreur des attaques des bandes de Pasvantoglu, s'établissent à Braşov et commencent à exercer leur commerce, sans pouvoir entrer dans la compagnie. L'opposition venait toujours des commerçants saxons, lesquels s'étaient opposés aussi lors de la promulgation du rescrit de 1791. Dans une supplique adressée à l'empereur<sup>35</sup> en 1802, les membres de la compagnie rappellent le privilège accordé en 1777 par Marie-Thérèse à leurs prédécesseurs « ex Macedonia ob saevitiam Tiranidis Turcicae emigrantium oppressioni miserta », ensuite celui de Joseph II de 1783 et montrent qu'après 1800, plusieurs marchands<sup>36</sup> originaires « per Paternam vel Maternam Lineam ex Macedonia et Graecia deducen-tium et sub jugo Turcico gementium », se sont établis à Braşov, intégrés

<sup>31</sup> D. Limona, *Casa de comerţ Nicolae D. Paciurea din Sibiu* [La maison de commerce Nicolae D. Paciurea de Sibiu], « Revue des Archives », VIII, n° 1, 1965, p. 266.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

<sup>33</sup> Archives de l'Egl. St. Tr., Registre-protocole . . . , p. 55. « καὶ γὰ ἐλευθέρωµεν τινὰς Πατριώτης τὴν πατριδα τοῦ ἀπὸ καµµίαν σκλαβίαν, »

<sup>34</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr. ms 33/MDCCXXII.

<sup>35</sup> *Idem*, ms 164/MDCCXLVIII (1802).

<sup>36</sup> *Ibidem*, Iani Ivanovici, Georg Hagi Lera, Ioan Georgi, H. Konstandin Nikulau, Kiritzze Panaiot, Demeter Kostandin, Demeter Doxatii, Hagi Teodor Peria, Iohan Jenati, Iohan Ienullh Mihael Almira, Constandin Josan, Josan Demeter Panna, Krista Demeder et Costandin Trandafile.

dans la compagnie. Étant donné qu'un décret avait été pris par le Haut Gouvernement, en vertu duquel : 1) les susnommés seront exclus de la compagnie et s'ils ont l'intention de rester dans la compagnie « pro impetranda negotiationis facultate ad Magistratum Coronensem inviandos esse », car les uns sont de l'île de Rhodes, d'autres de Turnu, d'autres de Roustchouk ou de Janina, c'est-à-dire d'autres endroits que de Macédoine ; 2) Le juge et le notaire de la compagnie, auxquels revient la tâche de leur admission, s'il essayeront encore de le faire, seront relevés de leurs fonctions ; 3) A l'avenir, l'admission des Grecs dans la compagnie devra être autorisée par le Conseil Municipal de Brașov.

Cela signifiait, en fait, une limitation sensible du droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres et une annulation de l'effet bienfaisant des rescrits de 1783 et 1791. C'est pourquoi, le mémoire poursuivait en analysant d'abord le caractère de l'émigration, à savoir que celle-ci avait eu pour cause l'oppression de la tyrannie ottomane<sup>37</sup>, ensuite les conditions difficiles dans lesquelles avait lieu l'émigration. Forcés de se cacher, et traqués par la suspicion des Turcs, ces commerçants, partis de Grèce et de Macédoine, étaient obligés de pérégriner longtemps dans la péninsule Balkanique, avant d'arriver « dans ces lieux bienheureux » (Brașov), ce qui fait « qu'ils ne peuvent plus prouver par des actes leur lieu d'origine »<sup>38</sup>. La direction de la compagnie rappelle aux autorités que Joseph II avait permis non seulement l'admission des Grecs de Moldavie et de Valachie, mais encore celle des Grecs venus d'autres régions de Turquie ; or, il est évident que l'île de Rhodes aussi bien que Turnu, Roustchouk et Janina sont des régions de l'Empire ottoman. Il est de même évident que ni le juge de la compagnie, ni le notaire n'ont agi contre la volonté impériale, en recevant les susnommés Grecs au sein de la compagnie, même s'ils ne sont pas directement venus de Macédoine en Transylvanie (etiamsi iidem, ex Macedonia in Transilvaniam non recto itinere advenissent).

Il est donc clair que le régime favorable créé aux commerçants de la compagnie par le gouvernement autrichien était systématiquement combattu par les commerçants saxons, qui voulaient monopoliser le commerce levantin. D'ailleurs même les mesures prises parfois par le

<sup>37</sup> *Ibidem*, « Manifeste esse notorietatis Tyrannorum per omnem eam esse despoticae dominationis rationem, ut subditis suis facultatibus bene provisus emigrandi licentiam nullatenus targianta ».

<sup>38</sup> *Ibidem* « a) Si qui in Graecia et Macedonia habitant, magno terrarum tractu a nobis distractis, abaque periculo vitae et bonorum, integrum non est, domum ejatam relinquere et recta via ad Ditiones Mattis vestrae transire verum ; b) Sensim, sine sensu, relinquenda illis est Graecia et Macedonia ; manendunque ad tempus nunc in his, nunc in aliis, Ditionis Turcicae locis ; usque dum postremo Ditionibus Nostris aporpinquantes, ad beates has sedes transire possuit. Unde . . . c) Dum primo ex Graecis et Macedonia loco movent, nec concedit eisdem metus suspicionis emigranti, ut Natrvitatis originales sedes legitimantibus Documentis sese providere possint ».

gouvernement autrichien, venaient atténuer l'effet trop bénéfique d'un décret, tel par exemple celui de 1811<sup>39</sup>. Le prétexte pour la prise des nouvelles réglementations était que « en ce qui concerne les dispositions concernant l'admission des Grecs émigrés de Turquie dans les compagnies . . . les privilèges des deux compagnies ne correspondent plus aux circonstances actuelles (δὲν συμφωνοῦσι μὲ τῶν τωρινῶν καιρῶν τὰς περιστάσεις ) »; c'est pourquoi les mesures suivantes sont édictées :

1) Les membres des compagnies qui possèdent des propriétés immobilières dépendront des magistrats locaux et jouiront de tous les droits et obligations politiques, en payant tous les impôts.

2) Le reste des membres de la compagnie, qui ne possèdent pas de biens immeubles, auront le libre exercice de leur privilège, sans en abuser et en se limitant strictement à ce qui est prévu dans le privilège<sup>40</sup>.

3) Il est interdit aux membres de la compagnie — sous peine de perdre aussi bien le privilège que l'autonomie juridique — de recevoir des étrangers dans leur société, étant donné que tous sont tenus d'obéir au conseil municipal local<sup>41</sup>.

4) Comme il a été décidé par le décret de 1777 et les décrets suivants pour les Grecs étrangers et les sujets turcs d'Autriche, en ce qui concerne les tribunaux locaux, ils peuvent user des lois et des règles, dans la mesure où elles ne sont pas contraires à la loi de la Principauté.

5) Par suite, les Grecs ou sujets turcs qui viennent en Transylvanie ou dans un autre État d'Autriche, s'ils ne sont pas mariés, ne seront pas enregistrés dans le catalogue des citoyens, et s'ils sont mariés, qu'ils prouvent d'abord leur productivité, la situation de leurs biens, s'ils sont utiles et qu'ils fassent venir dès le début aussi bien leurs femmes et leurs enfants et la plus grande partie de leur avoir, lequel doit comprendre au moins 5 000 f, calculés dans les « Convezioni »; ce n'est qu'alors qu'ils peuvent inspirer confiance et être enregistrés parmi les citoyens (τότε ἀφήνεται νὰ βάλουν τὸν ὄρκον τῆς Ἐμπιστωσύνης καὶ νὰ ἐγκαταριθμῶνται εἰς τὴν τάξιν τῶν πολιτῶν).

6) Tous les Grecs et autres sujets ottomans touchés par le décret doivent savoir que s'il leur arrive de rester en Turquie, sans approbation spéciale, plus d'un an, perdront leurs droits et *ne seront plus considérés comme sujets impériaux* (« Καὶ πλέον δὲν θεωρεῖται ὡς βασιλικὸς ὑποκειμένους »).

7) Si un Grec ou sujet turc entre sous notre autorité, il doit apporter une caution (cantzioni), laquelle constitue une garantie pour le cas où il voudrait quitter nos sociétés (compagnies); s'il garde notre passe-

<sup>39</sup> *Ibidem*, Fonds Egl. Gr., 112/MDCCLVIII, 1811.

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> Par l'entrée dans la compagnie, certains voulaient probablement se soustraire à la juridiction de la ville.

port en Turquie plus d'un an, cette caution sera confisquée par la caisse impériale.

8) Les Grecs et sujets turcs qui, ainsi que les compatriotes de Brașov et de Sibiu qui sont entrés dans ces sociétés après la paix de Schischtow, ne recevront de passeports pour leur patrie qu'en cas de grande nécessité et on leur conseille, s'ils ont des affaires dans des régions très éloignées de l'Empire ottoman, d'avoir soin de les faire résoudre à leur place par des sujets impériaux qui s'y trouvent, en évitant ainsi les voyages.

Si par ce texte de 1811, il est mis fin aux tentatives des Saxons de supprimer l'autonomie juridique des membres des compagnies, et on leur reconnaît le privilège de propre juridiction, par contre en 1815, il était décidé par un nouveau rescrit du 15 juin que les marchands grecs qui viennent de Grèce, ne seront pas admis dans la compagnie, après avoir acquis des propriétés, mais dans la catégorie des « bürger », c'est-à-dire des citoyens autochtones. À la suite de ce rescrit, durant 10 ans, jusqu'en 1825 lorsqu'il en paraît un nouveau, favorable à la cooption de nouveaux membres, les marchands riches qui viennent à Brașov et à Sibiu et achètent des maisons et d'autres biens immeubles, deviennent « citoyens de la ville, dépendant directement du conseil municipal local »<sup>42</sup>. Sans doute, après une interruption de 10 ans de l'accès dans les compagnies (1815—1825), le nombre des membres doit avoir sensiblement diminué.

Les restrictions auxquelles étaient subordonnées les cooptations de nouveaux membres dans la compagnie, exigent, après 1820, un exposé détaillé de chaque cas (parfois de 2—3 cas dans la même requête) que le notaire ou le juge de la compagnie soumet au gouvernement autrichien. C'est ainsi que pour Ioan Trandafil Juvara, on demande l'admission dans la compagnie et la prestation du serment en 1825, en précisant qu'il répond aux conditions exigées par une disposition récente du 8 oct. 1825) : « ut ad Gremium Compagniarum tale solummodo adsummantur, qui possessoris suo in Provinciis Turcicis habito penitus renuntiarunt, ibidemque nulli processui implicati sunt; hinc posito supplicantis juxta praecitatum relationem et propriam sui recognitionem, nonnullos fundos in Valachia erga Annuali jactae, eorundem proprietario. Solutionem possidenti, et praeterea processui etiam super reliquiaria substantia denati sui Fratris in cumnato, implicito »<sup>43</sup>.

En 1827, lorsqu'est consignée l'entrée dans la compagnie de quatre commerçants<sup>44</sup>, avec leurs familles, il est précisé qu'ils disposent de grands

<sup>42</sup> *Ein juridisch-politisches ...*, op. cit., p. 7.

<sup>43</sup> Archives de l'Egl. St. Tr., Protocollum (1825), n° 95.

<sup>44</sup> *Ibidem*, 1827, n° 9, p. 180—181. Les quatre commerçants sont : Anastasius Hagi Kivu, Paraskiva Ioan, Demetrius Diamandi et Emanuel Minku.



capitaux et qu'ils exercent le commerce levantin en grand, dont il résulte un gain pour l'Empire autrichien. On montre en même temps « l'influence bienfaisante de la compagnie pour l'extension du commerce levantin »<sup>45</sup>. Nous verrons plus loin, en analysant la manière dont exerçaient le commerce les membres des compagnies grecques et surtout le statut créé par la protection autrichienne, dans quelle mesure a été utile leur présence dans l'économie de la ville de Braşov<sup>46</sup>.

*Les conditions de l'entrée des marchands « grecs » dans la Compagnie privilégiée de Braşov. Le statut des membres de la Compagnie en tant que sujets étrangers sous la protection autrichienne.*

Nous avons vu que le droit de la compagnie de coopter de nouveaux membres a subi certaines variations, plus exactement une évolution à partir de principes restrictifs (on n'admettait que des marchands de Grèce et de Macédoine) à des mesures qui ont étendu ce droit pour les commerçants venus de toute province de Turquie ou des pays roumains. On exigeait cependant que les futurs membres de la compagnie prouvent la possession d'un capital qui leur permette l'exercice d'un commerce en grand et en outre qu'ils fassent venir leur famille dans un délai de six mois, avérant ainsi leur intention de s'établir définitivement dans l'Empire.

Dans la période dont nous nous occupons (1777—1850), on exigeait pour devenir membre de la compagnie privilégiée de Braşov, les conditions suivantes :

1. Être sujet ottoman, originaire de Grèce ou de Macédoine, et après 1783, de toute province de l'Empire ottoman ou des pays roumains.
2. Avoir des moyens suffisants pour faire le commerce (après 1800, on exigeait un capital qui permette l'exercice d'un commerce « en gros »).
3. Être établi à Braşov depuis quelques années et faire venir sa famille en Transylvanie.
4. Ne pas avoir de terres en Turquie.
5. Avoir une conduite irréprochable, n'étant pas impliqué dans un procès.

La cooptation de nouveaux membres était ainsi limitée, pour éviter l'entrée dans la compagnie d'éléments incapables ou trop attachés à la région d'origine, ce qui pouvait évidemment causer des préjudices au commerce transylvain et par suite à la trésorerie impériale. C'est ce qui explique le fait qu'on ait périodiquement éprouvé le besoin que la com-

<sup>45</sup> *Ibidem*, « quod omnia hujus Compagniae Commembra, exceptis paucioribus per eventualis Tempora vicissitudinum Infortuna depauperatis vetustioribus commembris praecipuis Negotiationem Mercibus levantis exerceant, et Negotiationem Levanticam Negotiationi hujus Providentiae adnectendo per Educationem huc Mercium et Manufacturarum Provincialium, Publ. cum hujus Provinciae Activum Commertium, evidenter adaugent Denium ».

<sup>46</sup> Ce qui est également valable pour la compagnie de Sibiu.

pagnie, outre la défense de ses vieux privilèges, fasse des démarches à Vienne pour renouveler son droit de coopter de nouveaux membres <sup>47</sup>.

L'entrée dans la société des nouveaux membres constituait chaque fois un événement important, soigneusement noté dans le registre de protocole de la compagnie, notation accompagnée parfois d'amples explications concernant leur rôle pour le commerce autrichien <sup>48</sup>.

Les formalités à accomplir par les futurs membres de la compagnie étaient les suivantes : 1) La présentation de la requête ; 2) Des attestations dont il résulte qu'ils remplissent les conditions exigées ; 3) La prestation du serment.

Le texte de la requête était le suivant (en 1801) : « Voulant moi, Theodor Hagi Costanda, de mon plein gré bénéficié des privilèges impériaux et des avantages (προτερήματα) de la Compagnie de Brașov, je prie le très honorable président et ses collaborateurs, ainsi que la communauté, de vouloir m'admettre, avec bienveillance, comme sujet obéissant aux lois impériales et aux lois de la compagnie, prêtant le serment de fidélité et pour tout autre besoin observant les lois et les ordres impériaux avec assiduité, conformément à la vieille habitude de cette Compagnie » <sup>49</sup>.

Il joignait à la requête un certificat ou attestation, signé par plusieurs commerçants, dans lequel étaient indiqués son lieu d'origine, la date à laquelle il s'est établi à Brașov, sa situation matérielle en Turquie, son comportement et le capital dont il disposait <sup>50</sup>.

La requête était enregistrée au Protocole de la Compagnie et transmise aux autorités impériales avec avis favorable. Nous lisons dans un protocole de 1827 : « Vu que les recommandations susmentionnées et bien prouvées du commerçant Nikolaï Iankovitch ont été d'abord examinées par cette compagnie, il a été coopté comme membre de notre compagnie et on a décidé de demander sa confirmation au Haut Gouvernement » <sup>51</sup>.

<sup>47</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 138/MDCCLVII, 1822, décembre 17. Les démarches de Zenovie Popp auprès de la Commission de commerce de Vienne. Pour une période antérieure, voir les démarches de I. Bobescu.

<sup>48</sup> C'est ainsi qu'en 1827, pour l'entrée dans la compagnie des marchands Anastasie Hagi Kivu, Paraskiva Ioan, Dimitrie Diamandi et Emanuel Minku, et en 1828 pour l'entrée de Hagi Demeter, on rappelle les avantages présentés par l'activité des commerçants grecs pour le commerce levantin. V. le Registre-protocole des Archives de l'Egl. St. Tr. Brașov, p. 180—181 et p. 287—288.

<sup>49</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr. ms 85/MDCCLXXXVII.

<sup>50</sup> Un pareil certificat est déposé par Dumitru Diamant Pontiehi, originaire de Janina, par lequel il est attesté qu'il est établi depuis 5 ans à Brașov, qu'il n'a pas de terres en Turquie, qu'il n'est pas impliqué dans des procès, qu'il a une conduite irréprochable et qu'il possède un capital de 30 000 florins d'argent. V. B.A.R., Fonds l'Egl. Gr., ms 95 et 97/MDCCLXXX, 1825.

<sup>51</sup> Archives Egl. St. Tr. Brașov, Registre-Protocole, 1827, p. 167. On trouve également au fonds de l'Egl. Gr. de la B.A.R. la demande de cooptation dans la Compagnie d'Anton Constantin, le futur vice-notaire dont les notes ont été publiées par N. Iorga dans Acte românești ... V. B.A.R., ms. 153/MDCCLXXI (1796).

Le nouveau membre prêtait le serment de fidélité, rédigé en une seule phrase<sup>52</sup>, jurant qu'il serait dorénavant fidèle à l'Empire toute sa vie et soumis aux ordres *impériaux* et à ceux de la compagnie. Même si dans cette formule sommaire les conditions dans lesquelles il pouvait être considéré comme fidèle à l'Empire n'étaient pas précisées, on lui demandait ultérieurement, à différentes autres occasions des déclarations supplémentaires, comme par exemple « qu'il n'était pas inscrit dans une quelconque société ou association secrète » et qu'il s'engageait à n'entrer ni à l'avenir dans de pareilles sociétés secrètes<sup>53</sup>. En 1801, par exemple, quelques années seulement après l'action de Rhigas et son exécution, le gouvernement autrichien, connaissant l'écho produit par ces événements parmi les commerçants grecs et aroumains de la diaspora, demandait une nouvelle déclaration aux membres de la Compagnie de Braşov. On trouve également d'autres preuves des mesures prises par la police des Habsbourg, aussi bien pour la censure des livres<sup>54</sup>, que pour empêcher les Grecs de Transylvanie de se rallier à l'Hétairie<sup>55</sup> et, après le mouvement révolutionnaire de 1821, pour expédier en Bucovine les Grecs suspectés d'avoir participé à ce mouvement, qui se trouvaient en Transylvanie<sup>56</sup>.

Mais la prestation du serment ne semble avoir existé qu'à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le tableau des membres de la compagnie de 1777, se trouvant aux archives de l'église *Sfînta Treime* (anciennement grecque)<sup>57</sup>, la plupart de ceux qui ont été admis dans la compagnie en 1755—1760 déclarent qu'ils n'ont jamais prêté serment ou bien seulement à l'occasion de l'occupation d'une fonction (juré, juge, notaire) et pas à l'entrée dans la compagnie. Petru George, par exemple, qui était juge et notaire de la compagnie, répond qu'il fait partie de la compagnie depuis 1760, mais « nec Iuramentum aliquod, eominus fidelitatis homagium deposuisse », de même que Trandafir Duca, Nicolau Ştefan, George Carcalchi, Demetru Voicu, Theodor Mitzi, George Nicolai, Iani Hagi Moscu, Fotti Hagi Barbul, Ioan Trandafir, Petru Manole, Iovan Nicola. Costa Demetru Geanli, par exemple, est dans la compagnie depuis 1764 et bien qu'il n'ait aucune preuve de la prestation du serment, « tantum juramen-

<sup>52</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms 11/MDCCCXX (sans date.) Texte parallèle gréco-roumain, ms 57/MDCCCXXVI, texte roum. « Je jure... moi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la Sainte Vierge, et de tous les saints, d'être dorénavant fidèle à l'autorité impériale toute ma vie et obéissant aux ordres impériaux et à ceux de la compagnie, et que Dieu me vienne en aide ».

<sup>53</sup> *Ibidem*, ms 88/MDCCXLI, 1801, juillet 28.

<sup>54</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms. 17, 34, 35/MDCCCXI, 1770 et ms. 51/MDCCLXVI, 1814.

<sup>55</sup> Polichronis Gruzudis, *Şcoala greacă din Braşov*, Bucureşti, 1970 (thèse de licence)

<sup>56</sup> B.A.R., *ibidem*, ms 14/CLXXI, 1821, août 20.

<sup>57</sup> Archives de l'Egl. St. Tr. Braşov, Paquet n<sup>o</sup>1, Tabella exhibens Consignationem Individuorum ad Compagniam Graecorum Coronensem pertinentium in conformitate gratiosissimi dato 5<sup>to</sup> Augusti A. 1777 emanati et numero 3868.

tum occasione adepti assessoratus et Regii Perceptoratus deposuit ». Dans la même situation se trouvait Manuel Saffranos.

Une fois reçus dans la compagnie, ils devenaient automatiquement *sujets étrangers sous la protection autrichienne*. Dès la requête initiale, le futur membre de la compagnie demandait qu'on lui accorde la protection autrichienne, qui lui était accordée par l'intermédiaire de la compagnie. Mais il obtenait cette protection — précisent les documents — « comme les autres sujets turcs », c'est-à-dire en continuant à payer la capitation à laquelle il est assujéti par la Porte et en payant en plus, les impôts et les charges dus à l'Empire des Habsbourg.

Leur première obligation était, évidemment, de respecter les lois de la nation protectrice. Cela résulte aussi du règlement de l'autoritaire président Costa Geanli, dont le premier des 16 points dispose : « Quanta Principes et Potentissimi Imperatores (a quo Compania nostra exstitit et eorum Privilegiis donata est) sanciti sunt . . . omnis illa custodire et nihil praeter constitutam legem et regulam oscitanter negligenderque audire »<sup>58</sup>.

Le souci des membres de la compagnie de connaître les lois de l'Empire autrichien résulte également du soin qu'ils ont mis à se pourvoir — en l'absence d'une traduction officielle — d'un recueil de lois traduites par les membres de la compagnie. Dans les archives de l'église *Sfînta Treime* (autrefois grecque), de Brașov, se trouve ce registre manuscrit intitulé « Recueil des lois civiles et d'une partie des décrets des rois de Hongrie et des statuts de la principauté de Transylvanie »<sup>59</sup>, rédigé à Sibiu en 1760 et copié à Brașov en 1779 à l'usage des membres de la compagnie. Le but pratique du recueil résulte également de l'index détaillé de la fin, lequel permettait aux membres de la compagnie une consultation rapide, aussi bien dans les problèmes de législation générale, que pour se mettre au courant de certaines dispositions spéciales, ayant trait au cours des monnaies, au régime douanier, aux restrictions concernant certaines marchandises, etc.

Une autre obligation essentielle découlant du statut des protégés autrichiens des marchands de la compagnie était le paiement de la « taxe de protection », ainsi que celui d'autres sommes qui leur étaient demandées dans des circonstances spéciales. L'administration autrichienne tenait un registre à jour très strict des membres de la compagnie. Le tableau des membres de la compagnie de Brașov de 1766, ressemblant à celui que

<sup>58</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms 35/MDCCCXX, Puneta quae dedit Dominus Costas Tzanlis Companiae, ut considerant, vel in spatio duarum horarum omnes adhaec subscribanti. Annexe 2.

<sup>59</sup> N. Camariano, *L'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu*, « Balcania », VI, 1943, p. 204.

Polichronis Enepekides<sup>60</sup> a publié pour la compagnie grecque de Vienne, contient presque les mêmes questions, destinées à donner au gouvernement autrichien la certitude que ces utiles auxiliaires de sa politique économique se détachent petit à petit, de l'Empire ottoman, en s'attachant de plus en plus à leur nouvelle patrie<sup>61</sup>. Sans doute, ceux qui avaient des parents à Melnik, Janina ou Roustchouk, et tardaient à les faire venir à Braşov, pouvaient être soupçonnés de vouloir, dès qu'ils auraient amassé un certain capital, quitter la Transylvanie, en frustrant ainsi le fisc et la vie commerciale de la province. Il résulte du tableau de Braşov que cela s'était passé dans le cas de plusieurs membres de la compagnie (Constantin Saszkar, parti à Melnik, où il avait sa femme et ses enfants, Paraschiva Hagi Gheţu, parti à Schischtow, où il avait de la famille, Dobre George, parti à Tirnovo, Santfi Dima, parti à Rakovitza, etc.). Vu leurs relations avec d'autres grands centres économiques, les membres de la compagnie étaient souvent tentés de déplacer leur activité bien plus loin. C'est ainsi que nous voyons dans un document de 1799 publié par N. Iorga, que « Constantin Vasiliou est parti pour toujours à Trieste, Michael Amiras est devenu sujet anglais, Dumitri Anastasiu paie l'impôt à Vienne »<sup>62</sup>.

Mais, étant donné qu'en 1777, la réponse des membres de la compagnie de Braşov quant à leur *intention de s'établir définitivement* est assez évasive (plus de la moitié ne répondent pas à cette question), on prend des mesures pour éviter des surprises, telle, par exemple, celle de leur interdire de s'absenter de Transylvanie plus d'un an, même s'ils sont partis pour affaires<sup>63</sup>.

L'exécution fiscale des membres de la compagnie se faisait par l'intermédiaire du président, qui répondait du paiement de la taxe de protection envers la Trésorerie, et était rendue très difficile par le fait que ceux-ci tardaient pour leurs affaires aussi bien dans la péninsule Balkanique qu'à Vienne, Budapest ou dans les villes des Principautés (Bucarest, Craiova, Jassy, Ploieşti ou Cimpulung). Manuel Saffranos qui au moment du recensement était parti pour affaires à Melnik, où se trouvaient sa femme et une partie de ses enfants, ne répond pas<sup>64</sup> à la question portant sur son intention de s'établir définitivement à Braşov. Sur 46 membres de la compagnie, seuls 20 expriment clairement cette intention.

<sup>60</sup> Polichronis Enepekides. *Griechische Handelsgesellschaften und Kaufleute in Wien aus dem Jahre 1766* (ein Konscriptionsbuch), Saloniki, 1959 ('Εταιρεία Μακεδονικών Σπουδών) 47 p.

<sup>61</sup> Les principales questions du formulaire portaient sur la période de l'entrée dans la compagnie de Braşov, sur la situation familiale aussi bien en Transylvanie qu'en Turquie, sur l'intention de rester définitivement en Transylvanie. Voir annexe 1.

<sup>62</sup> N. Iorga. *Acte româneşti*. . . p. 105–106.

<sup>63</sup> Voir le chapitre concernant les privilèges.

<sup>64</sup> Voir Fonds Egl. St. Tr. Braşov, Paquet N° 1 (Conscription de 1777).

Tant qu'ils voulaient profiter de la protection du consulat autrichien, les marchands, membres de la compagnie, partis soit en Valachie, soit en Moldavie, demandaient l'indulgence des autorités autrichiennes pour ne pas avoir payé à temps leurs contributions, essayant de prolonger leur statut de protégés autrichiens.

Mais lorsqu'ils n'avaient plus besoin de cette protection, ayant acquis des propriétés dans les Principautés, où ils étaient en voie de devenir protégés russes, ils cherchaient à se détacher de la compagnie et à ne plus payer la taxe de protection. Le président leur attirait l'attention sur le fait que « dans l'administration autrichienne il n'était pas facile d'être rayé du tableau fiscal »<sup>65</sup>. Ceux qui avaient des arriérés d'impôts à payer au fisc impérial, étaient sommés de payer par le président qui invoquait soit les obligations créées par la solidarité de corps, ou la gêne financière dans laquelle se trouvait la compagnie<sup>66</sup>, soit faisait dépendre la délivrance d'un passeport<sup>67</sup> ou différents autres avantages sollicités par le commerçant en faute, du paiement de la taxe de protection. Parfois la dette envers le fisc datait de 3<sup>68</sup> ou même 7 ans<sup>69</sup> et souvent en cas de décès les sommes dues au compte de la contribution fiscale devaient être récupérées par la direction de la compagnie, par la poursuite de la femme ou de la famille du contribuable décédé<sup>70</sup>.

Lorsque, contraints par la crise financière<sup>71</sup> ou par différents préjudices matériels, les membres de la compagnie demandaient la réduction de la taxe, ils étaient soutenus par le président, qui faisait des démarches dans ce sens<sup>72</sup>. Cela arrivait d'habitude aux marchands qui, ayant des propriétés dans d'autres villes, désiraient se détacher de la compagnie. C'est ainsi, par exemple, que Luca Ioan communiquait en 1823 à la compagnie, sa décision de renoncer à la protection autrichienne et d'opter pour la protection russe<sup>73</sup>, s'étant établi à Bucarest où il avait acheté des maisons, des magasins et une terre. Il figurait toutefois encore en 1826 dans les tableaux de la compagnie et le président lui demande de

<sup>65</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr., ms 47/MDCCLXXX/1826.

<sup>66</sup> *Ibidem*, ms 100 a/MDCCLXXX.

<sup>67</sup> *Ibidem*, ms 101, 102, a/MDCCLXXX. D'ailleurs, la contribution portant le nom de « taxe de protection », Luca Ioan, protégé autrichien, conditionnait à son tour, en 1826, le paiement des 240 florins papier qu'il devait au compte de la contribution, à la réception du passeport pour un voyage d'affaires en Turquie. V. *idem*, ms 28/MDCCLXXXI.

<sup>68</sup> *Ibidem*, ms 100a/MDCCLXXXI (1826).

<sup>69</sup> *Ibidem*, ms 61/MDCCLXXXI (1826).

<sup>70</sup> B.A.R., fonds Egl. Gr., ms 88/MDCCLXXXI (1826).

<sup>71</sup> Luca Ioan demandait le 17 février 1826 la réduction de sa contribution fiscale, vu que le commerce stagnait. En 1826, Ioan Alexandru montre au président qu'il ne peut pas payer plus de 50 Groschen par an, pour la contribution impériale, à cause des préjudices subis du fait de la situation politique. V. *Ibidem*, Ms 88/MDCCLXXXIX.

<sup>72</sup> Le président intérimaire, St. D. Cervendodali, promet au même Luca Ioan qu'il fera des démarches pour la réduction de l'impôt impérial.

<sup>73</sup> *Ibidem*, ms 136/MDCCLXXXVIII, 1823.

payer ses dettes <sup>74</sup>. D'autres cas confirment également cette tendance à l'accaparement de l'administration autrichienne ; par exemple celui d'un membre de la compagnie menacé en 1810 d'être rayé des tableaux, qui continue à être sommé de payer la taxe de protection et reçoit en 1813 une notification pour une grande somme d'argent, représentant sa contribution pour les années 1810—1813 <sup>75</sup>. Le commerçant manifeste son mécontentement, en alléguant qu'on lui demandait le paiement d'une taxe dont il ne se trouvait pas redevable, car il n'avait plus joui de la protection autrichienne dans la période respective (« à une époque où je n'avais ni aide ni intérêt de leur part ») <sup>76</sup>.

#### *La protection autrichienne*

Donc, la principale conséquence de l'obtention de la protection autrichienne, par l'entrée dans la compagnie privilégiée était, du point de vue du commerçant respectif, de bénéficier de la protection autrichienne pour laquelle il payait la taxe de protection. Cette protection lui facilitait — comme on l'a vu — l'accomplissement des formalités (passeports, recommandations, interventions) et — par les consulats autrichiens dans l'Empire ottoman — appuyait son activité commerciale dans ces régions. Dès 1793, un décret impérial décidait que les commerçants de Braşov, protégés autrichiens, qui font du commerce en Turquie, s'adresseront d'abord *aux consulats autrichiens* de l'Empire ottoman, pour tout litige qu'ils auraient avec les raïas turques <sup>77</sup>. Étant donné que l'autorité consulaire était la plupart du temps suffisante pour aplanir le conflit, les sujets autrichiens évitaient ainsi un heurt direct avec les autorités ottomanes. Évidemment, dans l'insécurité et l'atmosphère de terreur qui régnait dans les régions occupées par les Turcs, la possibilité d'exercer le commerce sous la protection des consulats autrichiens était devenue un objectif très convoité. Interrogé sur la raison pour laquelle il faisait le commerce à Braşov, Hagi Demeter déclare qu'il est venu des régions turques et qu'il demande la protection autrichienne (« *dō Regiis Austriacis debitam et assistentiam I. I. Căeo Regiarum Consularium Agentiarum demereri poterit, verum adinstar localium subditorum Turcicorum tam quoad pendendas 30<sup>as</sup>, quam quoad subeunda alia localia onera tractandus veniet* ») <sup>78</sup>.

Nous avons montré plus haut que lorsque la requête était enregistrée au protocole de la compagnie, le notaire avait coutume de consigner

<sup>74</sup> *Ibidem*.

<sup>75</sup> *Ibidem*, ms 31/MDCCLXIII, 1813, Bucarest.

<sup>76</sup> *Ibidem*.

<sup>77</sup> B.A.R., Fonds Egl. Gr. Reg. Braşov, M. Carataşu, ms 152/MDCCXXXVI, 1793, janv. 19

<sup>78</sup> Archives de l'Egl. St. Tr., Braşov, Registre-protocole, 1827, p. 256.

— en même temps que la cooptation d'un nouveau membre — la justification que le magistrat avait annexée à la requête pour obtenir l'approbation de l'autorité tutélaire. Nous apprenons par de telles justifications, dans lesquelles le magistrat récapitulait les raisons pour lesquelles était accordée la protection autrichienne aux marchands balkaniques, les avantages qui en découlaient pour les deux parties. La formule la plus fréquente dans les recommandations du magistrat est celle par laquelle il était montré que grâce à ces marchands des compagnies, le commerce avec le Levant ne cesse de progresser chaque année («*Promotia Commercii Levantici medio hujus Compagniae de anno in annum majorem effectum nanciscitur; nam quo plures Negotiatores extranei, et respective subditi Turcici huic Compagniae ingremiati, subditi hujate Caesareo Regii fiunt, eo magis capitalibus suis summi, ad exercendam Levanticam Negotiationem absque influxu aliorum Negotiatorum Turcicorum sufficientiunt* »)<sup>79</sup>.

Justifiant l'utilité pour la trésorerie impériale de la transformation du statut de sujets ottomans en celui de membres des compagnies et protégés autrichiens, le magistrat montrait que si ces marchands restent en Transylvanie en qualité de sujets turcs, les finances de l'Empire subiront de graves préjudices<sup>80</sup>. Sans doute, les principaux arguments invoqués étaient ceux qui relevaient l'intérêt de la trésorerie impériale dans la cooptation de ces commerçants, lesquels comme *sujets turcs non protégés* présentaient les désavantages suivants : 1) S'ils continuent à exercer leur activité commerciale dans l'empire autrichien sans être inquiétés, les sujets turcs n'auront plus intérêt à adopter le statut autrichien<sup>81</sup>. Les commerçants autrichiens seront lésés<sup>82</sup>, car ils paient tous les impôts de la province, sans jouir de faveurs plus grandes que les sujets ottomans qui ne les paient pas.

2) Le commerce si actif de la Transylvanie souffrirait beaucoup du fait que les marchands sujets turcs qui exercent leur activité en Transylvanie pour un temps limité rentrent dans leurs lieux d'origine, avec le capital et le gain réalisé.

3) Les sujets turcs payant de 30 % plus cher les impôts de l'Empire ottoman, chercheront à récupérer la différence à la charge des habitants de Transylvanie auxquels ils vendent leurs marchandises.

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 1827, 287.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 180—181 «*Promotionem Commercii Levantici medio nostrae Compagniae majorem effectum nactam esse vel ex eo concludimus: quod in hujus Compagniae Gremium prospacificati 4 Negotiatores magnis Capitalibus Summis provisi suscepti sint, qui commercium levanticum al in grosso exercentes, exinde resultans proventus in Caesareo Regis Austriacis Ditionibus remanet, ac depraesenti jam plures quam antea subditi Austriaci in Promotionem Commercii levantier desudant* ».

<sup>81</sup> *Ibidem*, 1827, p. 258, «*ratio est quis si hanc tanquam subditi Turcici etiam absque ulla* ».

<sup>82</sup> *Ibidem*, «*quod subditis Austriacis summovere damnosum et praejudiciosum esset, hi etenim in hac Provincia omnia publica onera supportant, et tamen his Loci in sua Negotiatione majoribus quam subditi Turcici Favoribus haud uterentur...* ».



Le mémoire montrait qu'en revanche, si ces marchands sujets ottomans deviennent membres des compagnies, ils exerceront le commerce levantin dans des conditions plus avantageuses, car :

1. Ils apporteront au public transylvain des marchandises meilleur marché, car ils paieront de moindres impôts comme sujets autrichiens.

2. En tant que protégés autrichiens, ils s'établissent dans l'Empire, laissant leur capital ici, et leurs fils continueront le commerce levantin hérité de leurs parents.

3. Dans l'Empire ottoman, ils sont connus et il sera suffisant qu'ils montrent leur passeport pour que le douanier se rende compte qu'ils ne sont plus de simples sujets ottomans.

Le texte analysé ci-dessus est le plus éloquent et le mieux argumenté de tous les autres textes semblables, car il reflète l'exaspération produite par une situation de fait créée 20 ans auparavant. Il s'agit de cette émigration — dont il a déjà été question — d'un groupe de commerçants, chassés par la terreur des bandes de Pasvantoglu, qui s'étaient établis à Braşov et exerçaient le commerce sans pouvoir entrer dans la compagnie. L'opposition venait toujours des commerçants saxons qui s'étaient également opposés à la promulgation du rescrit de 1790, par lequel était confirmé le privilège des membres de la compagnie.

Si la protection autrichienne facilitait à ces derniers les conditions d'exercice du commerce dans l'Empire ottoman, elle leur offrait nettement dans l'Empire autrichien une situation privilégiée. Le régime créé aux compagnies dans le cadre de leur activité en Transylvanie, leur procurait une incontestable supériorité sur la population locale, roumaine.

Conscients du double avantage qu'ils ont, en qualité de protégés autrichiens et de membres de la compagnie, les marchands balkaniques luttent sans répit pour l'obtention de ce statut et déclarent que, plutôt que de subir le sort des autochtones, ils préfèrent revenir à la situation de *raïa*/sujet non musulman de l'Empire turc/de leur patrie. Peut-être que cette formule exagérée, destinée à impressionner les autorités, ne correspond pas à la réalité. Mais il ne faut pas non plus exclure l'idée que nous avons ici encore une preuve du fait que le désordre turc était quand même supporté par une catégorie de commerçants, qui s'étaient assurés une certaine autonomie et liberté de mouvement. Ils disent même, dans la phrase citée : « nous préférons l'ancienne liberté de notre patrie »<sup>83</sup>.

---

<sup>83</sup> Archives de l'Egl. St. Tr., Braşov, Registre pour l'année 1819, adresse du 10 mai 1819, Braşov, Compagnie de Braşov à la Compagnie de Sibiu.

PRETESO SCAMBIO DI LETTERE TRA GIORGIO BRANKOVICH,  
PRINCIPE DI SERBIA, E IANCU DE HUNEDOARA [(HUNYADI)]  
A PROPOSITO DEL PERICOLO OTTOMANO INTORNO AL 1450

FRANCISC PALL

Nel suo libro intitolato *Umanesimo romeno*, stampato a Trapani nel 1967, il signor Petru Iroaie, professore di lingua e letteratura romena all'Università di Palermo, ripubblica (alle p. 324—326) uno scambio di lettere tra Giorgio Brankovich, principe di Serbia, e Iancu de Hunedoara (Giovanni Hunyadi), il famoso campione delle guerre antiturche del Sud-est europeo alla metà del sec. XV. Tale corrispondenza è ricavata dall'appendice d'una opera molto rara, apparsa verso la fine del sec. XVII. Si tratta della dissertazione teologica *Cuneus Prophetarum de Christo salvatore mundi et eius evangelica veritate*, opera bilingue, italiana e albanese, malgrado il suo titolo latino, composta e pubblicata dall'arcivescovo Petrus Bogdanus a Padova nel 1685<sup>1</sup>. Pietro Bogdan (in albanese Pjetër Bogdani, circa 1625—1689), nato nel sangiacato di Dukagjini dell'Albania, nella regione di Prizren, ha studiato in Italia, come alunno della Propaganda Fide, è diventato vescovo di Shkodra (Scutari) e amministratore dell'arcivescovado di Bar (Antivari) nel 1656, poi, in seguito alle dimissioni del suo vecchio zio Andrea Bogdan dalla dignità d'arcivescovo di Skopje e amministratore delle (poche) comunità cattoliche “di tutto il Regno di Servia”, fu ivi trasferito nel 1677. Più tardi, a causa delle persecuzioni da parte dei Turchi, si è rifugiato a Padova, dove pub-

<sup>1</sup> Opera (la cui importanza è riconosciuta per la grammatica storica della lingua albanese), divisa in due parti, descritta presso Papas Gaetano Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, 2<sup>a</sup> tiratura con aggiunte e correzioni, Palermo, 1932, p. 36 e segg. (1<sup>a</sup> tiratura 1931); A. Çoba—Z. Prella, *Albanica*, Tirana, 1965, n° 165. Due ulteriori edizioni: a Venezia, nel 1691 e 1702, secondo il Petrotta (*op. cit.*, p. 46—48), non sarebbero in realtà delle ristampe del testo, ma avrebbero soltanto il “titolo cambiato” e “qualche lieve mutamento nella disposizione delle pagine non numerate”.

blicò il suddetto libro. Un anno dopo, cioè nel 1686, ritornò nella sua diocesi e vi morì, a Priština, nel 1689 <sup>2</sup>.

Verso la fine della seconda parte del suo libro (parte recante il titolo *De vita Jesu Christi salvatoris mundi et eius evangelica veritate*), P. Bogdan pubblica, tra le aggiunte che seguono all'indice e che, in realtà, non hanno nessuna relazione coll'argomento del libro, alcune informazioni intorno all'*Antichità della Casa Bogdana*, in italiano e in albanese, su tre pagine non numerate, divise a due colonne <sup>3</sup>.

Tali notizie inquadrano come un cornice la sopraccennata corrispondenza e vogliono mettere in risalto, insieme alla corrispondenza stessa, l'importanza storica della "Casa Bogdana", di cui faceva parte l'autore.

Così, un certo Bogdan, "uomo retto", conosciuto da lui grazie ad un cenno di "Marino Urbini" (rettamente Mauro Orbini), il noto cronista raguseo del principio del sec. XVII, come dignitario dello tzar serbo Stefano Duscian <sup>4</sup>, viene considerato quale antenato della famiglia. Sappiamo che di questo Bogdan fa menzione anche l'imperatore bizantino Giovanni Cantacuzeno, in occasione del suo rifugio in Serbia nel 1342 <sup>5</sup>. Ma nell'asserzione dell'autore—P. Bogdan—che il Duscian "divise il suo stato alli suoi più benemeriti Capitanij" e che allora il medesimo presunto antenato avrebbe ricevuto una certa regione che si estendeva "sino al fiume Assio [il Vardar], qual scorre per mezzo Scopia" —, riconosciamo una modificazione e amplificazione della notizia fornita da Giacomo di Pietro Luccari, altro cronista raguseo degli inizi del sec. XVII, il quale elenca Bogdan tra quei magnati tra i quali è stato "spartito", ne 1371, il regno di Urosci, successore del Duscian <sup>6</sup>.

Poi la menzione di "Bogdan Logofeta di Despot", incontrata dal nostro autore, a proposito di due testimonianze: del 5 aprile 1445 e del 7 maggio 1446, sempre presso il Luccari <sup>7</sup>, gli serve per il seguente

<sup>2</sup> Petrotta, *op. cit.*, p. 39—41; Ivan Dujè: v, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel sec. XVII secondo i processi informativi sulla nomina dei vescovi cattolici*, [con] appendice [di] Ciro Giannelli, Roma, 1937 (*Orientalia Christiana Analecta*, 111), p. 61, 70—71, 138, 149, 161—166; *Historia e letersise shqipe* [Storia della letteratura albanese], opera collettiva, I, Tirana, 1959, p. 227—232.

<sup>3</sup> Per la cortesia di P. Ladislao Lukács S. J., abbiamo ottenuto copia xerografica di queste pagine (da un esemplare trovandosi alla Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II di Roma).

<sup>4</sup> Mauro Orbini, *Il regno degli Slavi*, Peseio, 1601, p. 267

<sup>5</sup> J. Cantacuzenus. *Historiae*, libro III, cap. 43, ed. di Bonn, vol. II, 1831, p. 260. Cf. pure Constantin Jirè k. *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 382

<sup>6</sup> G. di P. Luccari, *Coptoso ristretto degli annali di Fausa*, Venezia, 1605, p. 95. Cf. Jirè: k, *op. cit.*, I, p. 431. P. Bogdan chiama il cronista semplicemente "Pietro Luccari"; così anche nell' "Esatissima relatione del stato spirituale e temporale del regno d'Albania e Servia, data dall'arcivescovo di Scopia . . .", del 1685, pubbl. da Augustinus Themer, *Vetera Monumenta Sclatorum Meridionalium*, II (1524—1800), Zagabria, p. 217: "Pietro Lucharò" (!).

<sup>7</sup> Luccari, *op. cit.*, p. 95.

accozzo. Egli fa discendere — certo arbitrariamente — questo logofet (= cancelliere) di Giorgio Brankovich, personaggio anche altronde noto <sup>8</sup>, da quel dignitario omonimo del sec. XIV e scrive — del tutto fantasiosamente — che “l’istessa Casa Bogdana continuò nell’ufficio di governo fino al tempo di Murath 2, sostenendo la carica di Luogotenente” del Brankovich.

Questo stesso “Bogdani” sarebbe stato, al dire dell’autore, il “preservatore dalle mani de’ Turchi, e fratello giurato, come si hà per antica traditione”, di “Giovanni Hunniade detto Ianco Voivada (!) Capitano del Danubio” (dopo la battaglia di Kosovo del 1448), stando alla corrispondenza in discussione. Nella medesima occasione, il suddetto Bogdan avrebbe ricevuto lo stendardo di Iancu, donatogli da questi nella sua fuga (dalla sconfitta).

Dopo “l’inveterata memoria ... della Casa Bogdana”, esposta più sopra, dietro la sua prosperità nei sec. XIV e XV, succedeva un periodo di abbassamento della sua fortuna fino al sec. XVII. Allora — prosegue l’autore dell’*Antichità*, nella parte finale dell’inquadramento della corrispondenza — “per gratia di Dio, e della Sede Apostolica [essa] fù restaurata con la persona di Andrea Bogdani” (nato nel 1604 ovvero 1605, morto nel 1682), prima arcivescovo di Ohrid (1651—1656), poi arcivescovo di Skopje e amministratore “di tutto il Regno di Servia” (1656—77) <sup>9</sup>. Con questa nomina, cioè del 1656, la famiglia avrebbe riacquisitato “quella parte di stato goduto dal Bogdani antico, donatoli dall’Imperatore Stefano, come di sopra”, conclude l’autore.

Ma veniamo ora alla corrispondenza stessa, completamente ignorata — per quanto sappiamo — nella storiografia di specialità sulle guerre antiottomane svoltesi nel Sud-est europeo. E’ opportuno, pensiamo, che sia qui di nuovo pubblicata per permettere anche al lettore di giudicarla personalmente e di verificare le nostre osservazioni <sup>10</sup>. Riproduciamo dunque il testo italiano delle due lettere, il solo che ci interessa in questa sede, omettendone la traduzione albanese, assai libera, affiancata da P. Bogdan.

<sup>8</sup> Fr. Miklosich. *Monumenta Serbica*, Vienna, 1858, (ristampati: Graz, 1961), p. 437—438 (due docc. del 17 settembre 1445). Cf. anche il nostro studio su *Ciriaco d’Ancona e la crociata contro i Turchi*, nel “Bulletin Historique de l’Académie Roumaine”, XX, 1937, p. 29—30, 61 (doc. del 24 giugno 1444). È probabile che questo Bogdan fosse il successore nella carica di cancelliere del “logofet Manuil”, menzionato in due docc. d’aprile 1442 (S. Ljubic, *Istine*, IX, Zagabria, p. 157).

<sup>9</sup> Dujčev, *op. cit.*, p. 59—61.

<sup>10</sup> Seguiamo l’edizione del 1685 (P. Bogdan, *op. cit.*, II, *Antichità d Casa Bogd.*, prima e seconda pagina non numerate dopo l’indice) in base alla copia sopraricordata (nella nostra nota 3). La menzionata ediz. di P. Iroaic, sempre secondo quella del 1685, contiene alcuni errori di stampa ed omissioni.

## LETTERA

Mandata dal Signor Zorzi Despot al Signor Zuanne Capitano del Danubio.

*Dal Signore Despot à voi Signor Zuanne da me amato, quanto all'età in tuogo di figlio, quanto alli tuoi virilissimi portamenti, ruerito in tuogo di Padre; sappi, fioto, come il Signor Turco hà adunato grande esercito, minacciando di darmi addosso; pretendendo ancor, che tutta la gente e tuoghi miei et me, sotto vecchitua, cacciar del mio tuoco Smederavo<sup>11</sup>. Però vi prego, quanto io pregar posso, siate contento di adunar il poter con l'ingegno vostro et tenere modo di suarentar<sup>12</sup> questa tanto importantissima impresa: offerendomi, che in loco di restauro tu habbi tutte le terre et tochi miei in arbitrio, et dominio tuo, salvo à me rimanga la Città di Smederova con ogni mia sottommissione<sup>13</sup>, offerendomi per sempre star obligato, quanto aspetta<sup>14</sup> al vero Padre verso il suo Figliuolo et à le per sempre m'offerò, et racomando.*

## RISPOSTA

Dal Sig. Zuanne al Sig. Despoti.

*O Despoti, Havendo io ricevuto lettere da voi, dandomi avviso dell'ira, sdegno et deliberatione fatta dal Gran' Turco verso te, Imperio tuo, ricercandomi per agiuto et favore, doppo che da te, et fraude tua, mi allrovo molto abassato<sup>15</sup> et indebolito et esso Turco inanimato, et ingrandito, mi son astrello con lacrime alli occhi di darti questa risposta. Considerando che, per false opere tue, la tua vigilia annuncia à me con tutto lo resto della povera Servia, et Ongaria la passionata festa. Appresso dunque così vi dico. O infedele rebello dell'Onnipotente Iddio, della fede di Christo, del proprio sangue, tuo, anco di me povero Capitano, non ti arricordi del tempo della addunatione<sup>16</sup>, et fede promessa, e data fra noi, Christiani, di far il vostro sforzo, et andar à trovarsi col Signor Turco à fronte à fronte<sup>17</sup> avanti che lui venga alle case nostre proprie: nella qual scongiura, et fede christiana fù tra noi giurato sopra gli sacri Dei Evangelij di mantener il giorno con la fede di trovarsi al loco tra noi destinato. In tal lega fù il valente Vlatko Mladinovich con li suoi Valtachi: fù il valente Scanderbeg con li suoi Albanesi, e fù poi la tua infedeltà con li tuoi poveri Serviani: fù<sup>18</sup> anco io, povero Capitano, con li miei valorosi Ongari. Data la fede, et assegnato il giorno di trovarsi al loco nominato Cossova, io, per non mancar di fede, et come zeloso, et affellionato alla conservatione et honor della misera Christianità, m'inviai, et à tempo giunsi al loco destinato: dove che, per mezzo della tua falsa operatione, alcuno delli prenominali Signori Christiani in tal loco non si vedeva, salvo l'innumerabili trabache et padigioni con l'esercito del Signor Turco; et in quel punto dettero mano à trombe, lamburi, nacare e, facendo segno di battaglia, et in un tratto si misero à cavallo, tutta Villa piangendo verso le misere genti mie, de sorte, che all'ultimo quasi tutti restarono in dello loco, morti, et mal menati. Io, povero Capitano, fui astrello tanto viluperosamente a scampare nel monte chiamato Cicaviza, dove per mia buona sorte mi scontrai in Bogdan, quale tolsi per mio fratello giurato, richiedendolo che mi conduca<sup>19</sup> alla vostra città Smederova. Credendo da voi esser ben visto, et delle mie disgratie vi condolereste con*

<sup>11</sup> Così presso P. Bogdan.

<sup>12</sup> Errore di stampa invece di *sustentar*? Cf. la versione albanese: *vuej*.

<sup>13</sup> Così presso P. Bogdan.

<sup>14</sup> P. Iroaie: *l'aspella*.

<sup>15</sup> *Ibidem*: *abbasso*.

<sup>16</sup> *Ibidem*, manca il passo: *anco-addunatione*.

<sup>17</sup> *Ibidem*, una sola volta: *à fronte*.

<sup>18</sup> Così presso P. Bogdan.

<sup>19</sup> P. Iroaie: *riconduca*.

qualche bella escusatione della vostra ribellione, m'ingnocchiai alli piedi vostri, piangendo, et riconoscendo la mia disgratia; et in conto<sup>20</sup> di restauro, oltre che mi metesti nelle tue oscurissime prigioni, terminasti di legarmi una pietra alla gola, et annegarmi nel Danubio: dove mediante le gran supplicationi di mercanti ragusei, fù messo tempo di mezzo di non darmi così repentina morte, ne però restassi di non tenermi stretto et con gran custodia nelle tue prigioni. Tali nuove<sup>21</sup> intesero li miei Signori Ungari<sup>22</sup>, dai quali fù concluso più tosto perder il Regno di Ungaria, che interlasciarmi perir per le tue empie mani: e così mandarono il campo verso il tuo paese, abbruciando, tagliando et guastando quello, sì come de luochi del capital nemico, tenendo la strada della Città di Smederova con molto cattiva intentione. Il che veduto dalli principali tuoi Baroni, vennero davanti à te, avvertendoti, e dicendo à dovermi liberare, altrimenti dovereste prender<sup>23</sup> il stato con la vita propria. All'ora considerata la potenza delli Signori Ongari, ne potendo far altro, mi liberaste. Sì che à me non si conviene per tanta tua infedeltà, et crudeltà romper guerra col Signor Turco: imperoche, se un altra fiata<sup>24</sup> io restassi tradito dalli tuoi falsi et predestinati tratti, li miei Signori Ungari<sup>25</sup> con tutto il resto della Christianitade haverebbero causa di abbandonarmi in ogni mia adversitade e con gran scorno e vituperio mio tal agiuolo ti daria<sup>26</sup>. Sì che, quanto tu poi<sup>27</sup> sta, et agiustati, ne da me spero soccorso alcuno.

Tale scambio di lettere, mancante di data, ma che sarebbe, secondo P. Bogdan, da assegnare “in circa l'anno 1450”, ci fa, fin dalla prima lettura, l'impressione di una composizione letteraria, d'un esercizio di stile, in contrasto di redazione e di tonalità con le lettere autentiche coeve<sup>28</sup>.

Espressioni come l'apostrofe “O Despoti”, rivolta da Iancu al suo corrispondente ossia l'autoqualificazione “povero Capitano”, ci sembrano sospette.

I rapporti generalmente molto tesi tra Brankovich e Iancu, l'ingratitudine del primo verso il secondo, che si riflettono nella corrispondenza, sono ben note dall'insieme delle fonti. Tuttavia, salvo la surriferita patetica “risposta”, nessuna afferma che Iancu abbia rifiutato l'appello d'aiuto rivoltagli dal Despota — con offerta, in cambio, di sottomissione, vedi la “lettera” — dinanzi ad una minaccia d'attacco turco contro la Serbia dopo la campagna del 1448 finita a Kosovo. Notizia tanto più inverosimile, quanto non soccorrere la Serbia di fronte al pericolo ottomano

<sup>20</sup> *Ibidem*: contro.

<sup>21</sup> *Ibidem*: nuovo.

<sup>22</sup> *Ibidem*: ungheri.

<sup>23</sup> Così presso P. Bogdan, errore di stampa per *perder*.

<sup>24</sup> Parola che manca presso P. Iroaie.

<sup>25</sup> Così presso P. Bogdan.

<sup>26</sup> *darei*.

<sup>27</sup> = *puoi*.

<sup>28</sup> Ad es. lettere del Brankovich: a Iancu, fine di giugno 1448 (*Codex diplomaticus conutum Zichy*, t. XII, ed. Paulus Lukcsics, Budapest, 1931, p. 215), a Johannes Lewkes de Kállo, 24 giugno 1450 (*Monumenta Hungariae Historica, Diplomatica*, XXXIII, ed. L. Thallóczy—A. Aldásy, Budapest, 1907, p. 164), a Ladislao di Gara, palatino d'Ungheria, 31 maggio 1454 (*Cod. dipl. com. Zichy*, XII, p. 237—239). Lettere di Iancu: al papa Niccolò V, 17 settembre 1448, a Niccolò Lasocki, suo inviato presso il medesimo, 30 dicembre 1448 (Johann Georg Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, II, Vienna, 1746, p. 52—54, 57—58), al imperatore Federico III, nel 1454 (Georgius Pray, *Annales regum Hungariae*, III, Vienna, 1766, p. 145—146).

avrebbe significato arrecare un grave pregiudizio alla difesa dello stesso contiguo regno d'Ungheria, di cui era "governatore" in quella epoca proprio Iancu, per non parlare altresì della sua parte di difensore già consacrato dell'intero Sud-est europeo.

L'alleanza di Iancu e del "valente Scanderbeg con li suoi Albanesi", in vista di questa campagna, è una cosa risaputa pure da altre fonti<sup>29</sup>. Senonchè, la "risposta" accenna altresì al "valente Vlatko Mladinovich con li suoi Vallachi", similmente collegato e non meno impedito di parteciparvi, per la "falsa operatione" del Brankovich, altro alleato, però spergiuro. Secondo parecchie fonti, bene informate, i Valacchi (Romeni della Valacchia) hanno effettivamente preso parte alla campagna. Si trattava — dopo Laonico Calcocondila, storico bizantino contemporaneo dell'avvenimento, ma scrivente assai tardi, nella seconda metà del sec. XV — dei Valacchi condotti dal loro principe Dan; lo stesso dice, più tardi, pure il Luccari<sup>30</sup>, mentre i cronisti turchi parlano di Danoglu (= figlio di Dan). E' stato provato recentemente e, crediamo, definitivamente che Vladislav II, figlio di Dan II, era il principe della Valacchia, il quale partecipava a Kosovo<sup>31</sup>. Non troviamo confermato l'esistenza d'un personaggio valacco o di altra nazione che abbia avuto il sopradetto nome di Vlatko Mladinovich. Ma *Vlatko* o *Vladko* era un nome in uso presso gli Jugoslavi<sup>32</sup>, la figura più conosciuta con questo nome essendo Vlatko, figlio secondogenito del duca d'Erzegovina, Stipan Vukcich, contemporaneo, quest'ultimo, di Giorgio Brankovich<sup>33</sup>. Quanto al cognome Mladenovich, il medesimo Giorgio era nipote di un dignitario dello tzar Urosci, cioè di Branko Mladenovich, il padre di Giorgio, Vlk (Vuk), costui avendo dei possedimenti nei pressi del campo di Kosovo, tra cui anche Priština<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> Vedasi ultimamente il nostro articolo su *Skanderbeg et Janco de Hunedoara* in "Revue des études sud-est européennes", Bucarest, VI (1968), n° 1, p. 10—14 (pubbl. pure in "Studia Albanica", Tirana, 1968, n° 1, p. 107—110).

<sup>30</sup> Luccari, *op. cit.*, p. 96 ("Dan Rè di Vallachia", senza alcun dubbio secondo L. Calcocondila).

<sup>31</sup> Matci Cazacu, *La Valachie et la bataille de Kossovo (1448)*, nella "Revue" cit. (nota 29), IX (1971), n° 1, p. 133 e segg.

<sup>32</sup> Miklosich, *Mon. Serbica*, p. 248, 430, 495, 499, 509; Idem, *Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen*, Eidelberga, 1927, p. 41 (nome derivato da Vlad, come anche, fra l'altro, Vladislav; presso i Valacchi pure Vlaicu). Un *Wlathko*, castellano del Brankovich a Vrlágosvár (Şiria, nel comitato di Zarand), è menzionato in un doc. del 3 dicembre 1453 (*Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XXXIII, p. 173); probabilmente identico con *László* accennato nella stessa qualità, nel 1448, presso Pesty Frigyes, *Brankowics Gyorgy rácz deszola birtokviszonyai Magyarországon* [Relazioni dei possedimenti del despota serbo G.B. in Ungheria], Budapest, 1877, p. 29.

<sup>33</sup> Jireč-k. *Gesch. der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 224—228 (il primogenito del surricordato duca: Vladislav).

<sup>34</sup> Idem, *op. cit.*, I, p. 415—416, 436. Del resto, in un doc. veneziano, del 17 maggio 1424, incontriamo un certo "Cagnos Mladenovich Blisichugia" (= Bishlikuqja), membro della tribù dei Pastrovich della Albania settentrionale (Josephus Valentini S. J., *Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV*, pars II, tomus XII (1424—1426), Monaco di Baviera, [1971], n° 2905).

Ci sono ancora nella stessa “risposta” delle notizie non confermate da altre fonti. E’ ben noto che alcune di queste fonti già stampate fino all’epoca dell’arcivescovo P. Bogdan (anzi molto prima), quindi accessibili a lui, come le opere del Thuróczi e del Bonfini (citato già dall’Orbini e dal Luccari), nonché del Calcocondila (citata, ancorchè in altro contesto, dall’Orbini), narrano particolareggiatamente le vicende della fuga di Iancu dalla rotta. “Errabundus per devia ferretur” scrive, tra l’altro, il Thuróczi <sup>35</sup>, “per avia loca iter fecit”, al dire del Bonfini <sup>36</sup>, il quale, del resto, conosceva e utilizzò pure la cronaca del primo. Durante la fuga, ad un certo momento, l’eroe “giunge su una collina”, secondo il Calcocondila <sup>37</sup>. Ma soltanto la “risposta” dà il nome di questo rifugio: il “monte chiamato Cicaviza”. Evidentemente, si tratta della *Čičavica planina*, catena di monti sul lato ovest del campo di Kosovo, facendo dunque parte di una regione familiare a P. Bogdan. Altro dato del testo senza nessun riscontro è l’incontrarsi di Iancu, in quel suo scampo nella Čičavica, “per la mia buona sorte” (egli dice), con Bogdan, che avrebbe to’to per suo “fratello giurato” e il quale, alla sua richiesta, l’avrebbe condotto a Smederevo, la capitale del Despota. Tale dato serve — abbiamo visto — all’arcivescovo P. Bogdan per presentare il suo presunto antenato, il logofet Bogdan, come salvatore ed amico del grande p’opugnatore della causa cristiana dalle mani dei Turchi.

Il racconto colorato e commovente, fatto nella “risposta” sulla prigionia conseguente di Iancu nelle carceri del infido Brankovich, offre qualche tratto riconoscibile presso il Luccari: la decisione di annegamento preso dal Despota e il salvamento dalla morte mediante l’intervento di alcuni Ragusei, benchè i particolari del drammatico e probabilmente fittizio episodio siano diversi. Così, ad esempio, invece di annegare l’eroe con “una pietra alla gola” nel Danubio, come si legge nel nostro testo, il Brankovich, secondo il cronista, “ordenò che fusse annegato nel fiume Resava” <sup>38</sup>. Dobbiamo ancora osservare che il Luccari, a sua volta, attinse

<sup>35</sup> Johannes de Thwrocz, *Chronica Hungarorum*, libro IV, cap. 47 (ed. Schwandtner, I, p. 262; ed. princeps pubbl. nel 1488).

<sup>36</sup> Antonius de Bonfinis, *Rerum Ungaricarum decades*, dec. III, libro VII (ed. J. Fogel — B. Iványi — L. Juhász, Lipsia, Teubner, t. III, 1936, p. 165, la prima ed. completa è apparsa nel 1568).

<sup>37</sup> Laonicus Chalcocondylas, *Historiarum demonstrationes*, libro VII (ed. Eugenius Darkó, Budapest, t. II, 1923, p. 138: ἀφικνεῖται ἐπὶ λόφον τινά; la traduzione latina ne è stata pubbl., per la prima volta, nel 1556) L’informazione che abbiamo citata si ritrova (secondo il Chalc.) anche presso l’Orbini, *op. cit.*, 335 (adoperato, a sua volta, dal Luccari, il quale lo menziona parecchie volte).

<sup>38</sup> Luccari, *op. cit.*, p. 96 Che il Despota fosse stato indotto ad arrestare il suo benefattore da sua moglie, da suoi figli e da alcuni suoi familiari, tra i quali un tale castellano Ladislao de Pathak (personaggio d’altronde conosciuto, *Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XXXIII, l’indice), si afferma in un doc. sospetto del 1450, contenente certe espressioni insolite per quell’epoca (*armata milita, congressus* = pugna, *tristitia non parva*, ecc.), pubbl., insieme ad un “fec-



qui quasi testualmente da una probabile interpolazione negli *Annales Ragusini Anonymi* <sup>39</sup>.

Infine, palese errore è l'asserzione della stessa "risposta" concernente la liberazione di Iancu da questa cattività sotto la pressione delle armi dei "Signori Ungari". In realtà, è accertato che il Despota lo rilasciò in seguito alle pratiche intavolate dal Consiglio di Stato ungherese<sup>40</sup>. Messo, per certi patti, in libertà, il governatore fu quello che, per vendicarsi, radunò delle truppe, devastò il territorio del Brankovich e spogliò costui dei suoi possessi d'Ungheria<sup>41</sup>.

Sommando tutte queste osservazioni, noi non possiamo condividere l'entusiasta fiducia di P. Iroaie (*op. cit.*, p. 324, 327—328) nell'autenticità del surriferito scambio di lettere. Esso ci sembra sospetto. Si tratta probabilmente di una invenzione che si appoggia su un fondo di notizie che erano note dalle fonti narrative già pubblicate fino al sec. XVII, notizie mescolate con delle altre, in parte erronee o di mera finzione, tratte dalla tradizione locale o anzi familiare, comunque da quella „antica traditione”, a cui accenna, come dicemmo, P. Bogdan stesso.

---

simile litografico”, dal erudito falsario conte Joseph Kemény, *Diplomatischer Beitrag zur Geschichte der Gefangenschaft des Johann Hunyadi*, in Anton Kurz, “Magazin für Geschichte, Literatur... Siebenburgens, Kronstadt (Braşov), I (1844), p. 315—318 (con qualche errore assai grave di stampa).

<sup>39</sup> *Annales Rag. An.*, item *Nicolai de Ragnina*, ed. Speratus Nodilo (in *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium* vol. XIV, *Scriptores* I), Zagabria, 1883, p. 57 (confusione tra la battaglia di Varna nel 1444 e quella di Kosovo nel 1448). Qui figura per il nome del fiume: *Raonna*, ma l'editore fa osservare (n. 4) “Forse si ha da leggere *Morava*”. Resava è un piccolo affluente di destra della Morava, nella Serbia settentrionale. Sulle sue rive si trova il monastero omonimo, fondazione di Stefano Lazarevich, zio e predecessore del Brankovich.

<sup>40</sup> Elekes Lajos, *Hunyadi*, 1952, p. 383. La liberazione di Iancu per opera di Giorgio Marnavich non ha altra base che un preteso doc. di Iancu, del 18 dic. 1448, fabbricato dal vescovo bosnese Ivan Tomko Marnavich (1580—1637), per esaltare, nel 1632, la propria famiglia. Nonostante che la falsità di questo e di altri “indicia vetustatis et nobilitatis familiae Marciae vulgo Marnavitiae” fosse stata dimostrata già nel 1636 dal vescovo albanese Franciscus Blancus (Frano Bardhi, 1606—1643, cf. il nostro articolo: *Despre două documente false*, nel volume omaggiale *Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 508—510), tuttavia la suddetta contraffazione giova ancora, qualche volta, di credito (ad es. P. Iroaie, *op. cit.*, p. 299—300, 326—327; del resto, questo autore fa confusione a proposito tra il raguseo Damiano di Giorgi ossia Zorzi e il finto Giorgio Marnavich, combinandoli come personaggio unico). La presunta parte del Marnavich alla liberazione di Iancu è ammessa, erroneamente, pure da Camil Mureşan, *Iancu de Hunedoara*, 2<sup>a</sup> ed. riveduta e accresciuta, Bucarest, 1968, p. 168.

<sup>41</sup> Thuróczi, *ibid.*; Bonfini, *op. cit.*, p. 166—167; Orbini, *op. cit.*, p. 336—337.

# JOHN SIBTHORP'S LAST EXPEDITION TO THE BALKANS : THE ACCOUNTS OF SIBTHORP AND DALLAWAY ABOUT THEIR TRAVELS IN 1794\*

TREVOR J. HOPE

(Oxford)

The reports and observations of British travellers in the Balkans provide us with an important source of historical information about a region, which, before the nineteenth century, was but little known in Britain. There are inherent difficulties in utilising such material and it is important to know something about these travellers and their backgrounds in order to analyse their comments. During a discussion on this topic in 1778, the famed British lexicographer, Dr. Samuel Johnson, pointed out that,

“Books of travel will be good in proportion to what a man has previously in his mind . . .  
. . . As the Spanish proverb says . ‘He who would bring home the wealth of the Indies, must carry the wealth of the Indies with him.’ So it is in travelling; a man must carry knowledge with him, if he would bring home knowledge”<sup>1</sup>

It cannot be claimed that all British travellers ‘carried knowledge with them’ in their journeys across the Balkans, but two that did are worthy of closer attention. Recent studies by Dr. G. F. Cushing and Mr. E. D. Tappe have brought to our attention the overland journey of Robert Liston and his ambassadorial suite to Constantinople in 1794<sup>2</sup>. No diary, notes or correspondence of Liston relating to his travels are to be found

---

\* I acknowledge most gratefully the kind assistance of the many individuals who have offered their help and advice during the preparation of this article. Likewise I thank the following institutions for their permission to utilise and quote from material in their possession: the Bodleian Library of the University of Oxford; the Lincolnshire Archives Committee; the National Library of Scotland and the West Sussex County Record Office.

<sup>1</sup> Bernard Lewis, “Some English Travellers in the East”, *Middle Eastern Studies*, vol. IV, no. 3, 1968, p. 298.

<sup>2</sup> G. F. Cushing, “Dr. Dalloway’s [sic] Itinerary”, *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, vol. VIII, no. 3, 1970, pp. 461–480; E. D. Tappe, “John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794”, *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, vol. V, nos. 3–4, 1967, pp. 461–473.

among his papers at the National Library of Scotland, Edinburgh, and to date only a few scattered comments of his have been traced. However, two of this companions on that journey, the Rev. James Dallaway and Professor John Sibthorp, did leave the valuable accounts already published, to which can now be added some further correspondence.

The Reverend James Dallaway was educated at Trinity College, Oxford, and after graduating with a B.A. degree in 1782 and a M. A. degree in 1784, he returned to his native Gloucestershire to serve as curate in the parish church of Rodmarton, and later at Rodborough.<sup>3</sup> His publications in the field of local history at this time brought his name to the attention of the public, and in 1789 he was elected Fellow of the Society of Antiquaries. He continued his associations with the University of Oxford and returned to Trinity College to study for the degree of Bachelor of Medicine, which was granted him in December 1793. He never sat for the degree of M.D., nor did he ever practice as a doctor, although it was undoubtedly his medical pursuits rather than his clerical qualifications that attracted the notice of Robert Liston.<sup>4</sup> Dallaway had made a special study of the plague and had benefitted from the advice of Dr. Patrick Russell (1727–1805), the British authority on that disease.<sup>5</sup> His failure to secure a fellowship at Trinity College and his deep interest in antiquities combined to encourage Dallaway to solicit the appointment of chaplain to the Levant Company establishment at Constantinople and personal physician to the ambassador himself. Robert Liston clearly endeavoured to assist Dallaway's study of the plague, and after their arrival in Constantinople experiments were conducted at the British embassy in Pera.<sup>6</sup>

James Dallaway's two-year sojourn in the Ottoman Empire gave him time to collect material for his famous work, *Constantinople Ancient and Modern, with Excursions to the Shores and Islands of the Archipelago and to the Troad* (London, 1797). In that book he promised his readers a forthcoming general history of the Ottoman Empire from 1452 to 1788, but the advertised work never appeared. "Printing", states Francis W. Steer, "was a hobby of Dallaway's and he carried types with him to Constantinople".<sup>7</sup> Whether his printing tools and historical manuscripts were lost with other possessions during the homeward journey in 1796, has not

<sup>3</sup> F. W. Steer, "Memoir and Letters of James Dallaway, 1763–1834: A Postscript", *Sussex Archaeological Society*, vol. CV, 1967, pp. 62–63.

<sup>4</sup> Trevor J. Hope, "The Balkan Travels of the Reverend James Dallaway", *Sussex Archaeological Society*, vol. CXII, 1974 (in press).

<sup>5</sup> *Dallaway to Liston*, Trinity College, Oxford, 31 October 1793, The Liston Papers, MS. 5569, fol. 120, The National Library of Scotland, Edinburgh.

<sup>6</sup> *Dallaway to Liston*, Pera, 27 September 1795, The Liston Papers, MS. 5577, fol. 110, The National Library of Scotland, Edinburgh.

<sup>7</sup> F. W. Steer, "Memoir and Letters of James Dallaway, 1763–1834", *Sussex Archaeological Collections*, vol. CIII, 1965, p. 2.

thus far been ascertained, but such an explanation might account for the missing work. Nevertheless, his book on Constantinople was declared by the traveller Edward Daniel Clarke, to be the best he had read,



Fig. 1. — Portrait of John Sibthorp in the School of Botany, University of Oxford, with acknowledgements to the School of Botany

and he had had the opportunity to test it thoroughly during his own journey in the Balkans.<sup>8</sup> The book was translated into German and ran to two editions, the first in 1800 and the second a year later. In March 1802 Dallaway prepared a paper entitled, "An Account of the Walls of

<sup>8</sup> William Otter, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke* (London, 1821), p. 452. Quoted in F. W. Steer, *op. cit.*, p. 14.



Fig. 2. Portrait of James Dallaway painted by his wife in 1821, reproduced by kind permission of the Curator of the Museum and Art Gallery, Plymouth, and with the assistance of Mr. Francis W. Steer.

Constantinople", for the Society of Antiquaries. Finally, in 1805, there appeared anonymously his account of the journey from London to Constantinople<sup>9</sup> — one of the most detailed British reports of travel in the Balkans, which is particularly valuable for its comments on life and conditions in the regions through which the group passed. Although the loss of his papers already mentioned probably precluded further studies of the Balkan region by Dallaway, he did still produce one further important work before returning to his previous research into heraldry and English local history. One of Dallaway's patrons was the Marquess of Bute, who had used his influence with Robert Liston to secure Dallaway the position he sought with the newly appointed ambassador. The author repaid the debt by dedicating his book, *Constantinople Ancient and Modern*, to the Marquess. The third Earl of Bute (the father of Dallaway's patron) had married the only daughter of Lady Mary Wortley Montagu in 1736. Through his contact with the Bute family, Dallaway gained permission to edit the correspondence of that celebrated traveller, and the work appeared in five volumes in 1803: *The Works of the Rt. Hon. Lady Mary Wortley Montagu*; there were further editions in 1805 and 1825.<sup>10</sup> After the 1796–1805 period, Dallaway produced nothing further about the Balkans, and his next publication was on the subject of English architecture, about which his travelling companion, John Sibthorp, commented that he had "considerable taste"<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> Anonymous, "An Itinerary from London to Constantinople in Sixty Days. (Taken in the suite of His Excellency, the British Ambassador to the Ottoman Porte.) In the Year 1794" in *A Collection of Modern and Contemporary Voyages and Travels* (London, printed for Richard Phillips by Barnard and Sultzter, 1805), vol. I, pp. 1–72. In Dr. Cushing's article, "Dr. Dalloway's [sic] Itinerary", it is suggested that the account might "have been extracted from some periodical publication... around 1800". Sir Richard Phillips was an author, bookseller and publisher of radical-republican views who established "The Monthly Magazine" in 1796. In the preface to his *Collection of Voyages*, he indicated that each published travelogue would first appear in periodical form and every six numbers would form a volume. It seems therefore possible that the copy of Dallaway's "Itinerary" in the Bela Iványi-Grunwald Collection in the library of the School of Slavonic and East European Studies at London University, might first have been published separately before 1805.

<sup>10</sup> J. Greig, ed., *The Farington Diary* (London, 1923), vol. II, pp. 138, 155–6. Quoted in F. W. Steer, op. cit., p. 17.

<sup>11</sup> *Sibthorp to Hawkins, Vienna, 13 April 1794*. The Hawkins MSS., vol. 2, no. 2, fol. 239, West Sussex County Record Office, Chichester. Dallaway's artistic tastes were doubtless helped by the company of Ambassador Liston's personal artist, Gaetano Mercati, on the journey through the Balkans. Very little is known about the work of Mercati, who receives the following brief mention in a general study of eighteenth century artists at Constantinople: "James Dallaway, aumônier et médecin de l'ambassade d'Angleterre, a inséré dans son livre *Constantinople Ancient and Modern*, publié en 1797, plusieurs vues de Turquie et des dessins de costumes d'après Mercati, qui avait accompagné sir Robert Liston pendant son ambassade à la Porte de 1793 à 1796". A. Boppe, *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle* (Paris: Librairie Hachette, 1911), pp. 222–223. From the artistic standpoint, Dallaway's book and Mercati's paintings achieved celebrity for the fine early aquatints produced by Joseph Constantine Stadler, the German engraver. See, S. T. Prideaux, *History of Aquatint* (London: Duckworth & Co., 1909), p. 233.

Professor Sibthorp held the Sherardian Chair of Botany at Oxford University, succeeding his father in 1784. He had already made extensive researches in Greece in 1786–87, and had written to his sister at that time :

My Collection of Greek Plants is already very considerable amounting to at least 12 Hundred — of which 200 are new that I have to baptize & enter upon the Botanical Register that I expect Posterity will regard me with other Worthies among the Botanical Fathers.<sup>12</sup>

He had spent the winter of 1785–86 in Vienna, where he had been introduced to Baron Born, whose writings on the Danubian Lands had been translated into English. Sibthorp described Born as “one of the most superior Genius of the Age. He has lately made a great Discovery in Mineralogy by which the Silver mines are worked & [the ore?] seperated [sic] with the greatest Advantage”<sup>13</sup>. Despite the congenial company, Sibthorp was anxious to leave Vienna, and would have taken the overland route to Constantinople had it not been for his friend at Ragusa. As he explained to his father :

It is with Impatience I wait for the Spring to set forward on my Journey to the East... I propose first going to Constantinople either thro’ Hungary or Dahnatia — if my friend Compte Basegho should be at Ragusa in the Spring I shall take the latter Route, if not I propose passing thro’ Hungary. My Sister Sewell will tremble for me on reading Lady Montagu’s Letters, but I am told I risk little or no Dangers & my Fears arise only from the Expencc of the Voyage & my Aversion to the sea.<sup>14</sup>

He had returned from that journey without having crossed the Balkans, so that when he heard of Robert Liston’s proposed overland route during the preparations for his second expedition to Greece, he eagerly sought to join the ambassador’s party. Between 1787–94, John Sibthorp was listed as a “Physician at the Radcliffe Infirmary”, in the hospital records.<sup>15</sup> It seems highly likely therefore that he was already acquainted with James Dallaway, and it is now certain that both men sought advice from Dr. Russell, although that celebrated expert in the plague did not teach or practice at Oxford.

<sup>12</sup> *Sibthorp to Lady Sewell, Chalcis, 10 November 1786*. The Sibthorp Papers, 3 Sib. 1, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

<sup>13</sup> *Sibthorp to Humphrey Sibthorp, Vienna, 10 November 1785*. The Sibthorp Papers, 3 Sib. 1, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

<sup>14</sup> *Sibthorp to Humphrey Sibthorp, Vienna, 3 January 1786* The Sibthorp Papers, 2 Sib. 4, Lincolnshire Archives Committee, Lincoln.

<sup>15</sup> “The State of the Radcliffe Infirmary, Oxford in the Year ending .. 1787 [–1791]” The Record’s Office, Radcliffe Infirmary, Oxford

In a small notebook belonging to Sibthorp, entitled "Preparations of the *Iter Graeciae*", he was advised to "hold a long conference with Dr. Russell on the prevailing diseases of the Levant & the best modes of Prescription".<sup>16</sup> It seems that the notebook was prepared by, or in collaboration with, John Hawkins, Sibthorp's friend and fellow scientist, who joined him later in Constantinople. Further medical details are revealed in the notebook under the rubric "Hints for the Use of Sibthorp",

After a Consultation with Dr. Russell an assortment of Drugs should be made up in such a state as to require little more preparation for use. A good stock should be taken because there is reason to think that no presents will be so acceptable & many cannot be easily procured in that Country. The whole should be packed in a Medicine Chest which must be a constant travelling companion. Hawkins will bear half the expense.<sup>17</sup>

The notebook gives detailed evidence of the extent of the preparations necessary for the Balkan journey :

It would be advisable for Sibthorp to send all his heavy baggage by sea to Zante in the summer or autumn of 1793. The Currant Ships take in their lading from October to February but few proceed straight thither from England. Upon all business of this kind Hawkins employs a Ship Broker a very attentive obliging man Mr. Walter Cope No 15 Sweetings Alley Corn Hill [London.] Messrs Smith & Sr. Barke in America Square are much employed in the Currant Trade & would certainly expedite any luggage to Zante. The Trunks should be directed to Spindion Foresti Esq. British [sic.] Consul. . .

For Presents Sibthorpe [sic.] may take some Pocket Telescopes Several Pair of Spectacles, Several Greek Testaments.

Books of Natural History such as Linnaeus's Works. . . come within Sibthorpe's [sic.] Province & should be taken by him as well as Dioscorides of which the 8<sup>vo</sup> Edition is preferable for carriage for the commentary will hardly be wanted . . .

In the Cloathes [sic.] & Arms enumerated Sibthorpe [sic.] will see many articles very necessary, for him to take also [sic.] a small saddle (Gibson, Coventry Street) the Levant horses and mules will not take an English bridle. . . Sibthorpe [sic.] should not neglect to purchase some tea, a Cheshire Cheese & some Essence of Anchovies<sup>18</sup>

The tea, cheese and essence of anchovies were items of some importance to both Hawkins and Sibthorp, who mentioned them several times both in the notebook and in their subsequent correspondence. There were also the inevitable requests from friends and colleagues, such as that from

<sup>16</sup> Sibthorp's Notebook, "Preparations for the *Iter Graeciae*", MS. Sherard: 237/1, fol. 263, Bodleian Library, University of Oxford.

<sup>17</sup> *Ibid.*, fol. 270.

<sup>18</sup> Sibthorp's notebook "Preparations for the *Iter Graeciae*", MS. Sherard 237,1, fols. 263, 270 and 271, Bodleian Library, University of Oxford.



Robert Holmes, the biblical scholar and Professor of Poetry at Oxford (1783—1793) :

At the Patriarchium in Constantinople, is a Library, in which there is One MS in Greek of the Psalms. I beg Dr. Sibthorpe [sic.], and Mr. Dallaway will do the best they can to procure a collation of it with any Greek Edition of the Bible, or even a Transcript of it; and the same request is made, as to any other Greek MSS if any Scriptural books either at Constantinople or elsewhere. To be done at my expence.<sup>19</sup>

Sibthorp was a sick man after his return from his first Greek tour in 1786—87,<sup>20</sup> the physical exertions of the second tour proved too much for his delicate constitution. He was prone to sea-sickness, and at the outset of the journey from London to Constantinople in March, 1794, was very ill during the Channel crossing; as he noted in his diary :

March 25th... At 1/2 past 10 am I went on shore [near Ostend] with Boroni. The walk as I was an invalid appeared formidable, but less so than remaining on board the Pacquet which lay now at anchor, & where I had suffered so much from sea-sickness.<sup>21</sup>

The “Boroni”, or Borone, mentioned by Sibthorp in the above passage, was in fact his botanical assistant and companion on the journey, Francesco Borone, (1769—94).<sup>22</sup> On the first tour of Greece, Sibthorp had taken with him Ferdinand Bauer,<sup>23</sup> a very gifted botanical artist. A difference of opinion robbed Sibthorp of Bauer’s company for the second tour, and so instead, Sibthorp turned to Borone, the friend and servant of Sir James E. Smith, who returned to Britain from a visit to Sierre Leone with the naturalist Dr. Adam Afzelius in 1793. Borone was described by one author as “a qualified botanist, but not a skilled artist.”<sup>24</sup> Whatever his limitations, Sibthorp was very pleased to have the company of this young Milanese, and was grief-stricken when Borone met his death in an accidental fall at Athens in October, 1794. Commenting on the event a year later, Sibthorp wrote to Sir James Smith,

<sup>19</sup> *Ibid.*, fol 273; signed note by R. Holmes.

<sup>20</sup> Abraham Rees, ed., *The Cyclopaedia; or, Universal Dictionary of Arts, Sciences, and Literature* (London, 1819), 39 vols., vol. XXXII [A Biography of John Sibthorp by Sir James E. Smith], entry for Sibthorp, John.

<sup>21</sup> “Diary of a Journey from London to Constantinople in 1794”, MS. Sherard 216, fol. 3, Bodleian Library, University of Oxford.

<sup>22</sup> Abraham Rees, ed., *The Cyclopaedia; or, Universal Dictionary of Arts, Sciences, and Literature* (London, 1819), 39 vols., vol. XXX [A Biography of Francesco Borone by Sir James E. Smith], entry for Rutaceae.

<sup>23</sup> See: W. T. Stearn, “Franz and Ferdinand Bauer, masters of botanical illustration”, *Endeavour*, vol. XIX, no. 73, January 1960, pp. 27—35.

<sup>24</sup> M. R. Bruce, “John Sibthorp”, *Taxon*, vol. 19, no. 3, June 1970, p. 359.

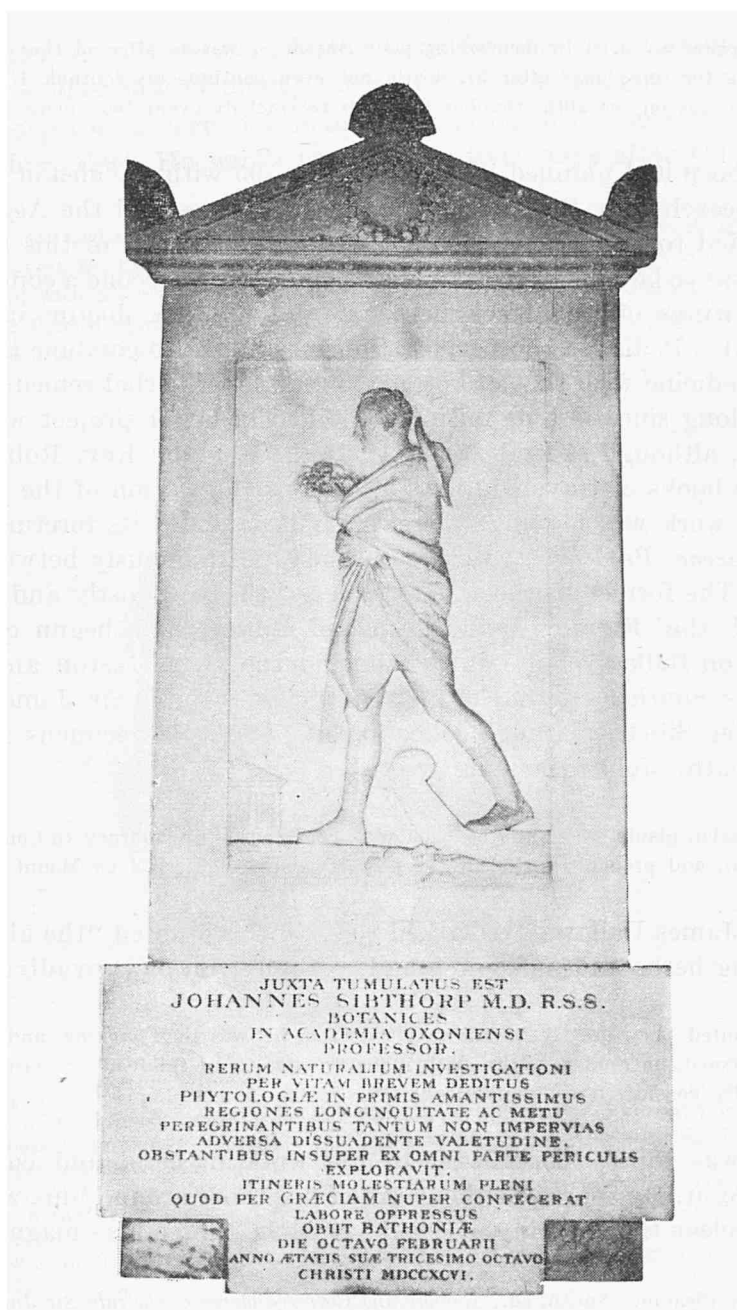


Fig. 3. The Memorial Tablet to John Sibthorp in Bath Abbey, reproduced by courtesy of the Dean and Chapter, and with the assistance of Mr. Francis W. Steer.

You renew my grief in mentioning poor Borone. I was so affected that I could do nothing for some days after his death, not even continue my journal. If I recollect right it was on the 20th. October that this melancholy event took place.<sup>25</sup>

Sibthorp had planned his tour of 1794–95 with the idea of completing his research into the flora and fauna of Greece and the Aegean. He had intended to publish two books based on the results of this research. The first was to be a magnificent *Flora Graeca*, and the second a commentary on the writings of the Greek herbalist and military doctor of the 1st century A.D., Pedanos Dioscorides. Sibthorp aimed to combine his knowledge of medicine with that of botany to rediscover herbal remedies which had been long since lost or misinterpreted. The latter project was never completed, although several articles published by the Rev. Robert Walpole in his books of travels in Turkey gave an indication of the direction Sibthorp's work was moving.<sup>26</sup> His *Flora Graeca* and its forerunner, the *Florae Graecae Prodomos*, were published posthumously between 1806 and 1840. The former has been described as "the most costly and magnificent of all the Floras".<sup>27</sup> Sibthorp and Borone had begun collecting their data on Balkan plants during their journey with Liston and Dallaway across South-Eastern Europe. In trying to help Sir James Smith put in order Sibthorp's huge collection of botanical specimens after the latter's death, John Hawkins wrote :

The Dacian plants which you mention were collected on his journey to Constantinople by land, and probably include those plants which he observed on Mount Haemus.<sup>28</sup>

The Rev. James Dallaway remarked that Sibthorp noted "the abundance of flowering herbs and mosses" found in the region of Provadiya, which,

contributed very greatly to the rare collection he was then making, and for which he pursued untrodden paths with industry, not to be subdued by circumstances, generally considered as impracticable.<sup>29</sup>

Sibthorp was totally committed to the work in hand and completely absorbed by it. He spared neither himself nor those around him, and when it became clear that he himself would not live to see his magnum opus

<sup>25</sup> Lady Pleasance Smith, ed., *Memoirs and Correspondence of the late Sir James Edward Smith, M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 467.

<sup>26</sup> See Robert Walpole, ed., *Memoirs relating to European & Asiatic Turkey* (London, 1817); and Robert Walpole ed., *Travels in Various Countries of the East* (London, 1820).

<sup>27</sup> William T. Stearn, "Sibthorp, Smith, the 'Flora Graeca' and the 'Florae Graecae Prodomus'", *Taxon*, vol. 16, no. 3, June 1967, p. 168.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>29</sup> Anonymous, "An Itinerary from London to Constantinople... In the Year 1794", in *A Collection of Modern and Contemporary Voyages and Travels* (London, 1805), p. 65.

to completion, he left detailed instructions for the executors of his will along with a large sum of money, to ensure its publication.

Sibthorp was a very sick man when he reached Constantinople on the 19th May, 1794. He wrote to Hawkins five days after his arrival :

I never suffered so much in my Life as in my Journey from Bucharest here... Soon after leaving Bucharest I was attacked with a Violent Diarrhoea [sic.] which continued attended with a considerable Degree of Bilious Fever to Pera. Our Ambassador who has the Constitution of Iron enjoyed the most perfect Health — our poor Chaplain was much in the same miserable State with myself —...<sup>30</sup>

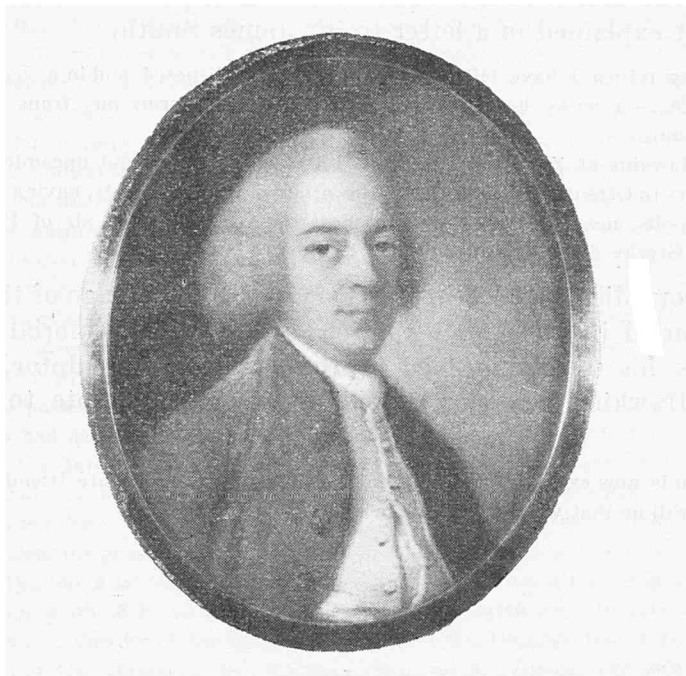


Fig. 4. — An unpublished miniature of John Sibthorp circa 1790 by an unknown artist : given by the Honourable Mrs. Dudley Pelham in 1964 to the National Portrait Gallery (London), whose permission to reproduce this painting is gratefully acknowledged. One further painting, as yet unlocated, was reported as being in existence in 1912. An inventory of the home of Coningsby Charles Sibthorp at Sudbrooke Holme gave the following details of a painting located in the "large drawing room", and valued at £ 120: "An oval portrait of Dr. John Sibthorp... (1758—1796) in a grey coat, white cravat and wig tied up with ribbon; by John Downham R.A." [The Sibthorp Papers, The Lincolnshire Archives Committee, *Inventory*, Sib. 1/1]

After resting several months at Constantinople, during which time he conducted botanical excursions around the city and environs, he was

<sup>30</sup> *Sibthorp to Hawkins, Pera, 24 May 1794*. The Hawkins MSS., vol. 2, no. 2, fol. 211. West Sussex County Record Office, Chichester.

able to set out for the Greek islands. He described one of his local tours during his stay at Constantinople in his second diary for 1794 :

I took a Boat at Tophana with three Coarse pair of Oars & keeping close to the European shore rowed to the Entrancce of the Black Sea. The Navigation of the Bosphorous presents the most picturesque Scenery . . .

Tharapcia is principally inhabited by rich Greeks & Armenians, the dethroned Hospodars of Wallachia & Moldavia who have the good Fortune to escape with their Heads, have generally their Villas here.<sup>31</sup>

Sibthorp's precarious state of health could not withstand the rigours of the journey, and it was during the passage home that he contracted the illness from which he never recovered. He did return to Britain, but explained in a letter to Sir James Smith,

Since my return I have felt myself very much indisposed, and in a very infirm state of health, — a nasty low fever, with a cough that alarms me, from some affection of the lungs . . .

I left Hawkins at Zante, from whence I had a very long and uncomfortable passage of 24 days to Otranto, in which I date the origin of my complaints, having in an excursion to Nicopolis, near Actium, caught a most severe cold, — the air of Prevesa is even by the Greeks deemed infamous.<sup>32</sup>

John Sibthorp died at Bath in February, 1796, at the age of thirty seven, and was buried in the Abbey Church.<sup>33</sup> A fitting memorial tablet was erected over his tomb, designed by the well known sculptor, Flaxman, but John Hawkins, referring to the *Flora Graeca*, wrote to Sir James Smith :

Flaxman is now executing a monument to the memory of our late friend ; but the best by far, will be that which you have in hand.<sup>34</sup>

## Appendix

### I.

Vienna,  
13th. April 1794.

*Dear Hawkins,*

I hope you received my Letter from London dated the Day before I left England, [20th. March 1794] that would inform You of my accompanying Mr. Liston to Constantinople. We are just arrived at Vienna where we stay a Day or two, then set out for Bel-

<sup>31</sup> "Diary of John Sibthorp — 1794" MS. Sherard 217, fols. 84—86, Bodleian Library, University of Oxford.

<sup>32</sup> Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 466.

<sup>33</sup> Arthur R. Maddison, *An Account of the Sibthorp Family* (Lincoln, 1896), pp. 45—46.

<sup>34</sup> Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith M.D.* (London, 1832), vol. I, p. 468.

grade — that I hope we shall arrive in three weeks or a Month at Pera. I felt myself very unwell when I left England with a considerable Degree of Fever & a pleuritic Complaint that gave me some Alarm, my Health however has improved on my Route, my Fever is gone & I feel only some slighter Touches of the Pain in my Side. — We have travelled hitherto very pleasantly. Mr. Liston is a well informed Gentlemanlike Character, with much Respect for Sciences & fond of receiving every Information that I can give Him of the Plants & Fossils we find on our Road, in the former I find myself quite au fait — in the latter I get sometime puzzled, & wish for your more discriminating Eye. We have in our Party a very pleasant sensible Man who goes as Chaplain to the Factory [the Rev. James Dallaway] he has considerable taste for Architecture & much general Information — we have also a young Artist who goes out with Mr. L. as his Painter [Gaetano Mercati] & a good old Lady, [Mrs. Thomas] but confoundedly deaf, who is to act as his Housekeeper. I have bought a German Carriage, handd very low, and excellently adapted for getting in and out. When I get to Semlin I shall feel myself quite in action marking down currante Calmo all I see. Our Courier speaks the modern Greek — and I have been refreshing my memory with a Grammar of that Language. — The younger Pisani will meet us there, that will offer a further opportunity for inquiry. I find that he & Sr R. Ainslie have quarrelled most violently. Mr. L. I expect however will restore Him to his Rank among the Calpacs at Pera. The Russians I hear are in considerable Force on the Turkish Frontiers, & I do suppose the Intentions of Catherine are nothing less than that of driving them out of Europe, the Insurrections of the Poles however will form a favorable Diversion in their [the Turk's] Favor & she will probably be obliged to march her Armies to Poland. Great Efforts are making by Austria to carry on the War against France — we met several Imperial Regiments on our Route going to the Army indeed Holland & Austria seem the only Country [sic.] that are in Earnest about the war & Prussia seems to look only where she can best be paid — the Diet of Ratisbon when we passed there had nearly agreed to [stipendiarie?] the King of Prussia — part of his Troops had actually retired when Couriers were sent of [sic.] to London & Vienna to procure Him the Subsidy he demanded, during which Time the Troops were ordered to keep the Field — but our Field is to that of Natural History there we carry our Arms — I have got my Guns, my Nets, my Artillery Boxes are full of Pins & Needles. I have also a Receipt Secundum Aolem for preserving the Skins of Birds which Francesco says he can take of [sic.] with Dexterity; but a lamentable accident has happened to me a fine large Glass Bottle with a ground Stopper which I had got put into a Case lined with Bags to preserve the Amphilia has got ground to Powder. I am greatly alarmed lest my Baggage that I have sent by Sea should fall into the Hands of the French — most of my Books, my own Camp Bed, my Travelling Battery not forgetting the the [sic.] Cheshire Cheese & Essence of Anchovies are all in it. Should they be taken I am undone — when you receive this You will write to me immediately to Constantinople that we may arrange our Tour. — I should like to see Athos again — to traverse Thessaly by Larissa & Tempe — write to me fully your Ideas upon this Head that we may plan our schemes to our mutual satisfaction.

Y<sup>rs</sup>. most affectionately

J. Sibthorp.

P.S. Mr. Liston has received a Letter from Pisani that informs us that the Robbers are in great Force about Adrianople levying Contributions and threatening the Town — under these Circumstances we shall be obliged to take the Route by Bucharest.

*J. Sibthorp to John Hawkins, Vienna, 13 April 1794. The Hawkins MSS. vol. 2, no. 2, fol. 239, West Sussex County Record Office, Chichester, England.*

## II.

Pera,

24th. May 1794.

*Dear Hawkins,*

A Vessel setting sail [to] the Island of Crete gives me the opportunity of forwarding a Letter which I am in the most anxious Expectation may meet You, as I wait here with much Impatience to hear from You. You will fix then the Place of our Rendez vous — if Thessalonica would suit You I could join You there perhaps the most conveniently — I should wish at all Events we could travel trough Thessaly together — my sole object in coming this Year is to have the Pleasure of travelling with You — & Your Friendship for me I know will make the earliest arrangement You can for that Purpose — You will recollect the advancing State of the Season. I shall in the mean time not to be idle make the Collection of what Constantinople offers, & as soon as my Health permits make little Excursions to the Island & Villages of the Bosphorus. I shall also make an Application for a Firmant [sic.] & the necessary Letters from the Porte — our old Friend Sr Robt. Ainslie received us here with the utmost Cordialty — he is preparing to depart in a few Days for England via Semlin his best wishes attend you, and as he says I may be prevented by the Etesian Winds from receiving your Letters, in the usual Route — he advises You to send a Duplicate of what you write addressed to the Care of our Consul at Thessalonica who may forward your Letter to me — or if an Opportunity offers to Smyrna — You can write under Cover to Hays [Consul Anthony Hayes] — I never suffered so much in my Life as in my Journey from Bucharest here. The younger Pisani was sent with a Miermander to escort us — he took the Road by Semlin and we most unfortunately missed of Him. Soon after leaving Bucharest I was attacked with a Violent Diarrhoa which continued attended with a considerable Degree of Bilious Fever to Pera. Our Ambassador who has the Constitution of Iron enjoyed the most perfect Health — our poor Chaplain was much in the same miserable State with myself — this being in an ambassadorial Suite we should have found more conveniences, I had sent my Bed by Sea. I left Vienna in high Spirits quite in en bon point — but the comfortless Accomodation in Wallachia & our Straw Beds, have quite unstrung me — the good Cheer of Sr. Robert & some Prudence in taking it will I hope again restore me. What a Mortification to pass the Balcan the grandest scene of sylvan Beauty I ever saw in a State of such exerusciating [Discomfort?] that I could scarcely raise my Head, or look at those Objects which my enthusiastic Imagination painted to me in the most lively Colours — in respect to picturesque Beauty Haemus deserves all the Poets have said of it — the Rocks are covered with [lilac?] which You know has hitherto been considered as a Plant of Persia, much could I descant on Pera Polities but I shall reserve the Budget for our meeting. I find by Sr. Rt. Ainslie that you are now making the Tour of Crete. how mortified I am not to be with You; collect what you can for me — your Brother assured me you was waiting at Zante for me to join You. I have received no Letter from You since You left Freyburg etc.

Yr. ever affectionate Friend,

John Sibthorp

*J. Sibthorp to John Hawkins, Pera, 24 May 1794.* The Hawkins MSS., vol. 2, no. 2, fol. 211, West Sussex County Record Office, Chichester, England.

## III.

Pera [of Constantinople],

9<sup>th</sup>. August 1794.*Dear Sir,*

I am glad you have safely received the *Flora Oaxoniensis*: it was hastily drawn up; and, pressed for time, I had no leisure to give it what I could much have wished, for I fear it much wants a correcter form. I can only say this, that it contains only such plants as I have seen: I could have added more from the catalogue of Camden and others; but I was scrupulous, & wished to bear testimony only of those things I had seen. I recollect jocosely having proposed to you a botanical conversation, in which it should be debated in a council of botanists, what should be admitted and what rejected.

I think the latter classes of the Linnaean system are advantageously melted down amongst the others; but they have gone such lengths lately in Germany, in mixing & compounding the Linnaean system, as almost to have spoilt its shape & form. I dislike particularly the mixture by Gemlin of the *Jeosandria* and *Polyandria*; the attachment of the stamina to the calyx or the receptacle furnishing a striking mark of distinction.

Francesco would inform you that I arrived very ill, with a bilious fever and colic, at Constantinople: as soon as my health permitted me I visited the shores of the Bosphorus, the woods of Belgrade, & the sands of Domusderi on the Black Sea. I have noticed near eight hundred plants about Byzantium, and have got seeds of *Daphne pontica* and *Convolvulus persicus*, two good plants for our garden. I know not why *Epimedium* is termed alpinum; it is one of the most common plants in the woods of Belgrade, which are scarcely mountainous, much less alpine. The custom of setting fire to the woods in this country, to burn the brushwood to give the grass room to grow, & furnish it with a manure from the ashes, is very unfriendly to the researches of the Cryptogamist. *Boletus lucidus* was almost the only Fungus I noticed; this is Forskal's *B. marginalis*; his *Salvia*, now in full flower, is a most ornamental plant. *Rosa centifolia* grows wild there; and the flowers of the vine, which mixes with the *Smilax* and twines round the chestnut, have a fragrant delicate odour beyond any flower I recollect. The shores of the Bosphorus are very poor in Fuci, nor are they rich in Testacea. I have collected about 50 sorts of fish, with their modern Greek names. The genus *Labrus* is rich in species, varying with many colours. *Julus* (*omnium formosissimus*) is often brought to market; its flavour inferior to most of the fish brought to table.

I often go upon the Bosphorus, while dolphins play around me. Gulls here are so tame that they sit upon the roofs of houses like pigeons. The *Procellaria Puffinus* is constantly flying up and down the canal: they call them here by the emphatical name of „souls of the damned.” While I was reading in the palace garden the other day, a vulture, *Perenopterus*, perched in the tree hanging over my head; I could not resist, not having the fear of the Egyptians before my eyes, to shoot it.

The summer has been very dry and hot. Fahrenheit's thermometer varied in my chamber last week from 84 to 86 degrees. There are few insects at present, except scorpions, mosquitoes, bugs, and *Conops calcitrans*, the happy accompaniments of this happy climate. The chase of the entomologist was almost over about a month since. I had fine sport. I write to you in good health and spirits for yesterday my friend arrived, and today my baggage, having run „per varios casus, et tot discrimina rerum”. Tell Shaw that Hawkins is in “high preservation”, that he differs only in appearance from having the *labia barbata* — huge



mustaches, which he is nursing for a Syrian and Egyptian tour. We are going together into Thessaly, Attica and the Peloponnesus, and shall winter at Zante. My health is much better. Remember me kindly to Sir J. Banks, Dryander, Lambert, etc.

Yours sincerely,

J. Sibthorp.

Borone is in good health, in action quite a Le Fleur.

*J. Sibthorp to J. E. Smith, Pera, 9 August 1794.* Quoted in, Lady Pleasance Smith, ed., *Memoir and Correspondence of the late Sir James Edward Smith, M.D.*, 2 vols., (London . Longman, Rees. Orme. Brown, Green & Longman, 1832), vol. I, pp. 460–462.

## PRÉCISIONS ET DONNÉES INÉDITES AU SUJET DU CAPITAINE GEORGES MAMARTCHOV BUIUKLIU

CONSTANTIN N. VELICHI

Le capitaine bulgare Georges Mamartchov Buiukliu est généralement connu pour avoir formé en Valachie avec Panaïotis Fokiano un détachement de volontaires bulgares pour combattre les Turcs aux côtés des armées russes, lors de la guerre de 1828—1829. Des renseignements le concernant ont été fournis tout d'abord par son petit-fils, le révolutionnaire Georges Sava Rakovski<sup>1</sup>, P. Kisimov<sup>2</sup> et le docteur I. Seliminski<sup>3</sup>. Mais le premier à donner une interprétation scientifique à cet ensemble d'informations fut Stojan Romanski, auteur d'un ouvrage bien connu, rédigé en bulgare et publié en 1922, sous le titre : *Georges Mamartchov Buiukliu et son détachement de volontaires*<sup>4</sup>. Etudiant pour son ouvrage certains documents conservés par les Archives de l'Etat de Bucarest, le savant bulgare trouva, entre autres, une liste de 107 volontaires de Mamartchov : ceux-ci réclamaient au général Kisseleff, le 25 novembre 1830, la permission de se fixer en Valachie.

Grâce aux données ainsi réunies, Romanski a été à même de reconstituer les faits pour démontrer la part prise par le détachement du capitaine Mamartchov à la guerre de 1828—1829, ainsi que la manière dont se sont comportés ses volontaires pendant la bataille de Silistra. Encore sommaires au début, le tableau devait s'enrichir sensiblement à la suite de l'ample étude consacrée au mouvement bulgare de libération nationale

<sup>1</sup> G. S. Rakovski, *Горски пътник*, Sofia, 1958, p. 217 sq.

<sup>2</sup> P. Kisimov, *Исторически работи*, IV, Sofia, 1903, p. 83 sq.

<sup>3</sup> Dans le tome IX de ses écrits, publiés sous le titre de Библиотека Др. Ив Селимински (trad. E. Pajeva), Sofia, 1928.

<sup>4</sup> Dans «Списание на Българска Академия на науките», XXII, Sofia, 1921, n° 12, p. 174—207; cf. aussi les documents concernant le capitaine Georges Mamartchov Buiukliu dans l'ouvrage du même savant, *Българите в Влашко и Молдова, Документи*, Sofia, 1930, p. 203—212.

des années 1828—1829 et publiée en 1960 par l'historien soviétique V. D. Konobeev<sup>5</sup>. Des documents retrouvés à la section historico-militaire des Archives Centrales de l'Etat de Moscou ont permis à Konobeev de fournir une série de détails sur les activités du détachement de Mamartchov pendant cette guerre; aussi son rôle à ce moment est-il connu de nos jours dans ses grandes lignes.

Arrivé à Kotel et Sliven après que le général Diebitch eût percé à travers les Balkans, Mamartchov pensait pouvoir s'établir en Bulgarie, la croyant définitivement libérée. Les clauses du traité d'Andrinople qui ne changeaient rien à la situation de son pays le portèrent à tenter une entreprise hasardeuse, le soulèvement de Sliven, sans mettre au courant le commandement russe et sans en demander à personne la permission. Or, désireux de conclure rapidement la paix avec les Turcs, le général Diebitch devait s'opposer à cette tentative. Qui plus est, il semble (d'après Rakovski, Kisimov et Seliminski), que le capitaine Mamartchov fût arrêté et envoyé sous bonne garde à Bucarest, pour être jugé par le général Kisseleff. Plus tard, devenu maire de Tyrnovo, Mamartchov essaiera de nouveau sa chance en participant au soulèvement de Tyrnovo, en 1835. Il fut du reste le héros de quelques autres entreprises du même acabit, mais nous nous bornerons d'évoquer ici seulement trois moments de son existence : la guerre de 1828—1829; son arrestation et son émigration en Valachie.

En ce qui concerne la part prise par Mamartchov et ses volontaires à la guerre russo-turque, la découverte de l'historien soviétique précité fournit toute une série de précisions. Il s'agit d'un mémoire adressé le 29 août 1830 par les volontaires de Mamartchov au général Kisseleff, où le capitaine bulgare expose sur onze pages les opérations militaires de son détachement, effectuées soit de son propre chef, soit sur l'ordre du commandement russe et notant, aussi, les actions communes des volontaires bulgares et des troupes russes. Nous publions ici (annexe 1) ce document *in extenso*, car l'historien soviétique a donné seulement son résumé; il nous semble nécessaire de procéder aux localisations géographiques requises ce qui implique quelques rectifications des termes respectifs<sup>6</sup>.

Un premier fait résultant du mémoire en question regarde la fondation du détachement, qui remonte au 4 mai 1828 et a eu lieu avec l'accord du commandant du VI<sup>e</sup> Corps d'infanterie russe et, ensuite, du feld-maréchal Wittgenstein. Le nombre des fantassins de Mamartchov, après qu'il

<sup>5</sup> V. D. Конобеев, Национально-освободительное движение в Болгарии в 1828—1830 гг. dans Ученые записки Института славяноведения, XX, Moscou, 1960, p. 231—234.

<sup>6</sup> L'auteur doit de vifs remerciements à Loudmila Gorina de l'Université Lomonosov de Moscou, qui lui a permis la publication *in extenso* du mémoire.

se fût séparé de Panaïotis Fokiano, s'élevait à 116 hommes, preuve que la liste publiée par Romanski est à peu près complète avec les 107 noms de volontaires qu'elle comporte. Avant sa scission en deux, le détachement accompagna le VI<sup>e</sup> Corps d'infanterie russe jusqu'au village de Fundeni, pour prendre part avec lui à l'essai d'aborder Turtucaia de l'autre côté du Danube. A la suite de l'insuccès de cet essai, les volontaires bulgares traversèrent le Danube avec les troupes russes par le point de Piuva Petrii-Iirşova et, constitués en avant-garde, ils servirent de guides aux Russes jusqu'à Silistra, tout en travaillant à la remise en usage des routes sur leur parcours. Une fois à Silistra, ils devaient prendre part au combat donné le 9 juillet 1828.

C'est ensuite qu'intervint la séparation : Fokiano, à la tête des cavaliers du détachement, prit la direction de la Petite Valachie, tandis que les fantassins commandés par Mamartchov reçurent la mission — comme Konobeev l'affirme — d'assurer la liaison entre les deux rives du fleuve, à Călăraşi. L'historien soviétique résume ensuite les diverses opérations du détachement et c'est là que s'imposent les rectifications des noms géographiques dont nous parlions ci-dessus afin de pouvoir les localiser avec précision. L'exposé de Konobeev, reprenant les dires du mémoire, mentionne une rivière « Bota », alors qu'en réalité il s'agit du bras Borcea du Danube. De même, le nom correct du village où le détachement prit ses quartiers est Ciocăneşti. Quant à la rivière « Ardit », il est facile d'y reconnaître notre Argesh.

Le détachement continua à servir jusqu'au 25 mars 1829, effectuant des patrouilles « jusqu'à Turtucaia ». Dans l'intervalle, les volontaires ont eu quelques escarmouches avec les Turcs. Lors de l'une de ces patrouilles, qui avait pour but de conduire des pontons russes de ravitaillement descendant l'Argesh et ensuite le Danube, ils capturèrent un vaisseau ennemi ; voici ce que le mémoire précité raconte à ce sujet : « Et quand nous sommes arrivés là (c'est-à-dire à la confluence de l'Argesh avec le Danube), nous avons vu un grand navire à voiles ennemi remontant le Danube. Alors, le capitaine Buiukliu avec dix d'entre nous sommes montés dans nos barques et au vu de messieurs les généraux susnommés (les généraux Schilder et Gherman, le chef-d'état major du II<sup>e</sup> corps), sans aucune perte, nous avons pris ce vaisseau à l'ennemi, qui était armé de huit canons ».

Après, fort probablement au commencement du mois de mai 1829, le général Pahlen envoya le détachement en éclaireurs sur le bras Borcea, pour battre les îlots des marais Ialomiţa et découvrir des éventuels bataillons et fortifications des Turcs, susceptibles de s'attaquer à la flotille russe qui remontait le Danube en direction de Silistra. Cette battue s'effectua sur une distance de 30 verstes de Silistra, point de rencontre avec

la flotille. Le capitaine Buiukliu devait rapporter le 10 mai au général Pahlen l'accomplissement de cette mission. Ensuite, le détachement opéra dans le grand îlot, vis-à-vis de Silistra, soutenu par les troupes du général Frolov et puis (après le 26 mai) dans les îlots du flanc gauche de la ville, où il resta jusqu'à la chute de la forteresse. Le 29 juin, les volontaires suivirent le corps d'armée du général Krassovski, formant son arrière-garde sur la route de Şumla. De Şumla, rentré à Silistra, le détachement passa sous le commandement du général Kisseleff. On l'envoya ensuite à Turtucaia avec l'adjoint de Mamartchov à sa tête, car le capitaine était tombé malade à Silistra. Depuis ce moment-là jusqu'à la conclusion de la paix, le détachement resta sous le commandement du colonel Liprandi.

Dans leur conclusion, les volontaires signataires du Mémoire notent que pendant toute la durée des hostilités, c'est-à-dire pendant environ un an et demi, ils n'ont jamais recouru à la manutention, à l'équipement ou aux ambulances de l'armée russe. C'est par ses propres moyens qu'il s'était armé et équipé ; même ses malades ont été soignés sans recourir à l'aide de l'armée russe. D'autre part, les volontaires n'ont reçu à la conclusion de la paix aucune récompense de la part du haut commandement russe, bien qu'une telle récompense leur ait été promise. C'est justement pourquoi les 24 signataires du Mémoire prient le général Kisseleff d'intercéder en leur faveur, pour que « la grâce impériale et la récompense promise leur soient accordées », ainsi qu'une exemption d'impôts « selon les dires de notre commandant (le capitaine Mamartchov) ». Ils attendaient la réponse du général Kisseleff par l'intermédiaire du « capitaine Buiukliu, notre ancien commandant, qui habite maintenant la ville de Bucarest ».

Partant du mémoire des volontaires du capitaine Buiukliu et fondé sur l'étude de Konobeev, on peut maintenant préciser nettement les opérations militaires auxquelles ont pris part chacun des cinq détachements de volontaires — dont celui de Mamartchov aussi — entraînés dans la guerre russo-turque. D'autre part, en se fondant sur les listes de volontaires, on peut établir — au moins pour une partie de ces détachements — leur composition ethnique. Quelques rectifications ou précisions s'imposent à la lumière de ces faits, dans quelques-unes des synthèses parues jusqu'à présent en Roumanie et en Bulgarie<sup>7</sup>. C'est ainsi qu'on

---

<sup>7</sup> Cf. *Istoria României*, III, Bucarest, 1964, p. 926—927, où l'action de ces détachements est relevée en bloc seulement ; *История на България*, I, Sofia, 2<sup>e</sup>, 1961, p. 329—330, où la part prise par les détachements de Mamartchov et de Liprandi n'est traitée que de façon incomplète et sans les précisions requises ; D. Kosev, *Лекции по нови българска история* Sofia, 1951, p. 95 accorde crédit aux assertions de G. S. Fakovski quant à la part prise par Mamartchov à la conquête de Shven, ainsi que d'autres ouvrages de moindre importance.

peut affirmer sans conteste aujourd'hui que le détachement de Mamartchov était de composition bulgare-roumaine, comme l'attestent les mentions concernant la nationalité qui accompagnent le nom de chaque volontaire. Sur les 107 noms, 60 volontaires étaient bulgares, 43 roumains, 3 grecs et un seul albanais, dont il est affirmé du reste ailleurs qu'il était grec<sup>8</sup>. Il se peut aussi que des Grecs, voire des Serbes ou des Albanais fussent enrôlés dans l'unité mise sous la commande de Panaïotis Fokiano.

Un autre fait qui se détache nettement de ces documents est que sa mission s'est achevée à Silistra, d'où il s'ensuit que les dires de Rakovski—selon lesquelles Mamartchov et ses hommes auraient accompagné le général Diebitch, lors de la conquête de Sliven—ne répondent pas à la réalité. Bien qu'ayant soumis en 1922 à une critique sévère les affirmations de Rakovski, Stojan Romanski s'est laissé prendre lui aussi à celles prétendant que le capitaine *était venu à Sliven à la tête de son détachement*<sup>9</sup>. D'ailleurs, même Romanski en croyant à la présence du détachement à Sliven conteste néanmoins le fait qu'il avait accompagné les troupes du général Diebitch, car les troupes russes sont entrées dans cette ville le 29 juillet, or Mamartchov le 1<sup>er</sup> août se trouvait encore à Silistra<sup>10</sup>.

Par conséquent, on est en droit maintenant de considérer que l'essai de soulèvement, mis sur pied par Mamartchov à Sliven, ne s'appuyait guère sur les volontaires qu'il avait recrutés en Valachie pour prendre part au conflit russo-turc. Il a dû l'entreprendre avec une participation locale. C'est en rapport avec cette tentative qu'a été mise l'arrestation du capitaine et son départ sous bonne garde pour Bucarest, afin d'y être jugé, par le général Kisseleff. Rakovski affirme clairement que c'est sur l'ordre du général Diebitch que le capitaine a été arrêté et que l'intercession de ses compatriotes de Kotel auprès du commandant en chef était restée sans résultat. Tout aussi catégorique en ce qui concerne l'arrestation du capitaine Mamartchov est Seliminski. Quant à Romanski, il est enclin d'admettre que le capitaine a été conduit à Bucarest, où il aurait été même jugé; il ajoute cependant que le capitaine, reconnu non coupable, est rentré à Sliven. Si Romanski accepte cette version, c'est pour se mettre d'accord avec une autre mention de Seliminski, qui affirme dans ses mémoires que Mamartchov a accompagné les émigrants de Sliven qui se

<sup>8</sup> Cf. la liste des volontaires de Mamartchov chez Romanski, *op. cit.*, p. 200—205

<sup>9</sup> Même erreur chez Michel Arnaudov, l'auteur de la première monographie sur Seliminski, qui affirme : « En même temps que la traversée du Danube par les armées russes il (Mamartchov) prend part à leur campagne et à la tête des 500 volontaires bulgares, il s'arrête dans sa ville natale Kotel ». M. Arnaudov, Селимински, живот — дело — идеи, 1799—1867, Sofia, 1938, p. 138.

<sup>10</sup> Romanski, *op. cit.*, p. 182.

dirigeaient vers le Danube. Témoin oculaire des événements, Seliminski nous apprend en réalité que Mamartchov fut arrêté à deux reprises. La première fois, ce fut quand il organisa le soulèvement de Sliven<sup>11</sup> — donc juste après la conclusion du traité d'Andrinople (septembre 1829). Sa deuxième mise en état d'arrestation se place, selon Seliminski, au moment où les gens de Sliven, en route pour la Valachie et la Russie, avaient déjà parcouru une partie de leur route et traversé le cours de la Kamtchia. A ce moment-là, les Russes ont arrêté le capitaine, en l'envoyant à Bucarest sous escorte.

Les traités d'histoire publiés en Bulgarie ont évité de prendre position à ce sujet, en raison du manque de documents destinés à éclairer les deux arrestations de Mamartchov et d'autant plus qu'il y a certaines contradictions entre les assertions de Rakovski et les dires de Seliminski. Grâce aux nouveaux documents découverts dernièrement et publiés ci-après en annexe, cette question s'éclaire sensiblement.

Donc, comme nous l'avons vu et conformément aux dires de Seliminski, la première arrestation de Mamartchov a eu lieu en septembre 1829. Mais l'affirmation de Rakovski — retenue dans une certaine mesure par Romanski et selon laquelle malgré l'intervention de quelques personnalités de marque le capitaine aurait été envoyé à Bucarest pour être jugé par Kisseleff, après quoi il aurait retourné vivement à Sliven — ne trouve aucun appui documentaire. Par contre, il résulte de toute évidence que Mamartchov remis en liberté sur le champ a pu reprendre ses préparatifs en vue du soulèvement. En effet, V. D. Konobeev, qui a examiné les archives de Moscou, nous apprend qu'environ deux mois plus tard, c'est-à-dire en novembre 1829, le capitaine Mamartchov demandait la permission au général Diebitch de passer l'hiver avec une vingtaine de compagnons dans les villages Gradetz, Katounichté, Jeravna et Medven, des monts Balkans, qui n'étaient alors occupés par personne. En réalité, Mamartchov préparait là le soulèvement. Ce sont les notabilités bulgares de l'endroit (les tchorbadji) qui sont intervenus auprès de Diebitch, trahissant le plan de soulèvement et réclamant des mesures contre lui. Le commandant Krylov fut envoyé auprès de Mamartchov pour procéder à des recherches. Le capitaine déclara que les hommes qu'il avait réunis se proposaient d'assurer la protection des Bulgares qui avait décidé d'émigrer en Russie. La conclusion du commandant Krylov, après ses investigations, fut que Mamartchov préparait en effet un soulèvement, destiné à éclater après le départ des troupes russes. Konobeev parle du fait que Mamartchov a été empêché d'accomplir ses desseins de soulèvement, mais

<sup>11</sup> Dr Ivan Seliminski, Народно братство в Сливен и преселеното в 1830 г., dans Библиотека Др. Ив. Селимински, IX, Sofia, 1928, p. 76.

il ne fait aucune mention quant à sa deuxième arrestation, car l'étude ne s'occupe pas de l'émigration des Bulgares en Valachie et en Russie<sup>12</sup>.

De toute évidence, obligé de renoncer à ses projets, Mamartchov a dû rentrer à Sliven, d'où il devait partir pour la Valachie en même temps que les émigrants de la ville. C'est dans ce but qu'il s'est fait inscrire chez le commandement russe, en demandant pour lui, pour sa femme et quelques autres personnes un billet d'émigration. Sa démarche est antérieure même à celle de Seliminski, car son billet d'émigration porte le n° 6357, alors que celui du docteur est marqué du n° 7793.

L'abandon de la ville de Sliven par ses habitants, en route pour la Valachie et la Russie, est un fait déjà bien connu grâce aux mémoires de Seliminski, qui les a accompagnés — mémoires citées dans le présent article. Ces mémoires mentionnent la date du départ (15 avril), ainsi que le chemin pris par les émigrants. Ce voyage fait par plus de 16 000 familles, soit environ 80 000 âmes, a été préparé avec beaucoup de soin. De son côté, le général Kisseleff a pris de promptes mesures en ce sens en Valachie. Des fonctionnaires spéciaux ont été affectés par le Divan de Valachie aux trois gués du Danube et points de quarantaine : Silistra—Călărași, Hirșova—Piua Petrii, Măcin—Brăila ; lesdits fonctionnaires avaient pour mission d'inscrire dans des registres spéciaux tous les émigrants entrés dans le pays. Les préfets ont dépêché eux aussi leurs fonctionnaires aux points de quarantaine afin de prendre en charge les émigrants pour les diriger vers les villes et les villages de l'intérieur du pays où ils devaient se fixer<sup>13</sup>.

Grâce à ces registres, on peut aujourd'hui reconstituer le passage des émigrants de Sliven, puisque pour le nom de chaque personne enregistrée on mentionne : la date à laquelle s'est effectuée la traversée du Danube ; le dénombrement du bétail que chacun possédait ; la ville, le village où les terres où chacun se proposait de s'installer et le nom du fonctionnaire départemental qui l'y a conduit. La traversée du capitaine Georges Mamartchov Buiukliu a été elle aussi enregistrée et nous reproduisons en annexe (n° 5) la feuille respective du registre. Ce document montre que son passage en Valachie s'est effectué de façon normale. Il a traversé le fleuve par Silistra—Călărași, le 27 mai 1830, avec sa femme et cinq autres membres de la famille. Un seul volontaire l'accompagnait, un certain Nenko,

<sup>12</sup> V. D. Konobeev, *op. cit.*, p. 273—274. Voir la version bulgare de son article, dans V. D. Konobeev, *Българското национално освободително движение*, Sofia, 1972, p. 270.

<sup>13</sup> Cf. la description détaillée de la traversée des émigrés de Sliven et de Bulgarie en général, entrés en Valachie en 1830, effectuée à partir des documents publiés et (surtout) de ceux inédits, conservés aux Archives de l'Etat de Bucarest, chez Constantin N. Velichi, *Emigrarea bulgarilor din Sliven în Țara Românească în anul 1830*, dans « Romanoslavica », X, Bucarest, 1961, p. 289—314 ; idem, *Emigrări la nord și la sud de Dunăre în perioada 1828—1834*, dans « Romanoslavica », XI, Bucarest, 1965, p. 67—116.



avec sa femme et son enfant, ainsi que quelques amis, au total 6 familles de 28 âmes (13 hommes.) Le même registre nous apprend que le groupe de Mamartchov emmenait avec lui sept chevaux et six bufflonnes. Tout le groupe s'est dirigé vers Bucarest sous la conduite du tchaouch Dinu.

Or, si Mamartchov avait été arrêté à Sliven, avant de se faire inscrire pour l'émigration, il aurait été conduit par une escorte de cosaques, sans « billet d'émigration » et non accompagné de sa femme, des membres de sa famille et de ses bêtes. De même que ses autres confrères du département d'Ilfov, le tchaouch Dinu a été l'un des guides habituels des émigrants bulgares. De toute façon, il ne pouvait guère être question pour lui de conduire à lui seul le capitaine Mamartchov en état d'arrestation, puisque celui-ci était accompagné de douze autres hommes, dont au moins quelques-uns étaient armés. D'ailleurs, si Mamartchov avait passé le Danube en état d'arrestation, il n'y aurait eu aucune raison pour qu'il soit enregistré par les services de la quarantaine ; seule sa famille et ceux qui accompagnaient cette-dernière auraient dû figurer dans ces registres. Donc, la traversée du Danube par Mamartchov et son groupe s'est effectuée à Silistra, son enregistrement étant daté du 27 mai 1830.

Il semble néanmoins que Mamartchov n'avait pas renoncé tout-à-fait à l'idée d'organiser un soulèvement. Comme les esprits étaient assez agités parmi les ex-habitants de Sliven qui se dirigeaient vers Varna pour prendre ensuite la route du Danube, le capitaine profita de l'occasion pour y semer l'idée d'un nouveau soulèvement. D'ailleurs Seliminski parle clairement dans ses mémoires de quatre tendances qui s'étaient dessinées dans le groupe des émigrants, les séparant en quatre branches principales, comme suit : la catégorie décidée à se rendre en Russie, celle qui visait se fixer en Valachie et Moldavie, une autre qui voulait à tout prix rentrer à Sliven et, enfin, la catégorie de ceux qui avaient l'intention de se retirer dans les Balkans, pour y mettre leurs familles à l'abri et reprendre ensuite leur lutte contre les Turcs<sup>14</sup>. C'est toujours Seliminski qui nous apprend que jusqu'à proximité de Varna, après la traversée du cours de la Kamtchia, la marche des gens de Sliven « s'est passée normalement et sans aucun incident, notamment après que les Russes eussent arrêté le chef de la quatrième catégorie — celle qui voulait se rebeller — Georges Buiuk, qu'ils ont envoyé à Bucarest sous bonne garde ». Bien que n'étant pas confirmée à l'époque par d'autres documents, cette affirmation de Seliminski a été considérée digne d'être retenue par Arnaoudov<sup>15</sup>, ainsi que par Tv. Kristanov, Ivan Penakov et St. Maslev, les auteurs de la deuxième mono-

<sup>14</sup> Dr Ivan Seliminski, *op. cit.*, p. 90.

<sup>15</sup> M. Arnaoudov, *op. cit.*, p. 140.

graphie sur Seliminski<sup>16</sup>. Cette confirmation ne sera fournie que de nos jours, par les documents publiés ci-après en annexe.

Il résulte, en effet, de ces documents que vers la fin du mois d'avril ou au commencement du mois de mai (autrement dit, alors que les émigrants de Sliven avaient parcouru environ la moitié de leur chemin vers le Danube), les cosaques du général Roth ont « arrêté » Mamartchov. La nouvelle de son arrestation était reçue à Iassy avant le 15 mai, par le général Kisseleff, ainsi que l'annonce qu'on l'avait envoyé sous escorte à Bucarest pour l'empêcher de mettre en pratique ses intentions. Si Kisseleff a reçu la lettre du général Roth le 15 mai, il est à supposer que « l'arrestation » avait dû avoir eu lieu quelques jours auparavant. Très intéressante pourtant nous semble l'attitude du général Roth envers Mamartchov : il n'a point procédé à une véritable arrestation, même s'il l'avait annoncée comme telle à Kisseleff, s'étant borné à exercer une très sévère surveillance. Tout le convoi des émigrants de Sliven en marche vers le Danube était d'ailleurs accompagné par les détachements de cosaques. L'un de ces détachements a eu pour mission la surveillance particulière de Mamartchov, qu'ils ont laissé néanmoins parmi les siens, avec lesquels il devait traverser le fleuve, 10—12 jours plus tard.

Egalement inexacte s'avère aussi l'affirmation de Rakovski, au sujet de la mise en jugement de Mamartchov à Bucarest. En s'adressant au Divan à ce propos, le général Kisseleff précisait qu'il faudra que le capitaine trouve une personne de confiance qui puisse garantir de sa bonne conduite dorénavant et de l'abandon des desseins qui lui avaient valu son « arrestation » par le général Roth.

Les documents sont très clairs en ce qui concerne l'entrée de Mamartchov en Valachie : elle s'est effectuée par Călărași, d'où tout son groupe fut conduit à Bucarest. Ce fut seulement une fois arrivé là que le capitaine fut arrêté dans le véritable sens du mot et écroué à la prison de la garnison russe (« ovahtă »). Le Divan ne se dépêchant pas de mettre en marche la machine administrative à son égard, ce ne fut que le 20 juillet qu'il ordonna aux services du Spathaire de demander à Mamartchov qu'une personne de confiance le prenne en garantie — condition de sa remise en liberté. Le capitaine proposa en effet quatre ou cinq personnes, dont un certain Costadin l'argentier, refusées par les services du Spathaire. Comme ces services lui réclamaient d'autres garants, il est à présumer que Mamartchov ayant épuisé sa liste dut s'adresser personnellement au général Kisseleff, qu'il connaissait. Ceci explique pourquoi les services du Spathaire ont procédé par la suite à son élargissement ; le 4 août 1830, le capitaine était remis en liberté sur l'ordre de Kisseleff, le général accep-

<sup>16</sup> Тв. Kristanov, Iv. Penakov et St. Maslev, Др. Иван Селимински, Sofia, 1962, p. 95

ПОЛН. Ч. № 157

17210



Валахскому Уполномоченному Дивану

Почтеннаго Председателя

Диванов

Сияющего

Кеңгавляющій дознаноу Карагитика Славяно Штаба сообщивши мнѣ, что Карагитика Волонтуровъ, Георгій Бухаринъ собравшаго партизанскихъ людей и купившаго сѣнокошение Турецкихъ Селендѣвъ въ Румелии С. Главкомандую Франціи, припаравъ поймавъ и отослать въ Бухаринъ, съ тѣмъ чтобъ здѣсь приняты были меры къ обращенію вреда отъ побѣдъ ео дѣйствій на будущее время, а сего ео Бухаринъ отдалъ на порученіе мнѣ, что оное будетъ вести себя скромно.

МОЛДАВІИ И ВАЛАХІИ

Отношеніе

№ 1830

№ 446  
С. Диван

7 мая 1830  
на 12  
в Бухаринъ  
в С. Диванъ

Получивъ поимъ отношеніи  
 Господина Генерала отъ Инфан-  
 теріи Рота, что означенный  
 взрѣхъ поиманъ и при прово-  
 дѣ за карауломъ въ Букарестъ,  
 я предлагаю Дивану именованно объ-  
 немъ распоряженіи согласно вом-  
 лѣственной воли Господина  
 Главнокомандующаго.

Копію оной Председатель Дивана въ  
 Генералъ Адъютантъ, *Вице*

17  
 222

tant la garantie de Costadin l'argentier. Il paraît que l'ordre de Kisseleff a été donné par-dessus la tête du Divan, car celui-ci apprenant, fort probablement le jour même, l'élargissement de Mamartchov réclama des explications de la part des services du Spathaire — explications qu'il ne devait recevoir que le 18 octobre.

Il faut donc tenir pour acquis que Mamartchov n'a pas été « jugé » par le général Kisseleff, comme Rakovski le prétendait. Il est arrivé en Valachie, traversant le Danube dans les circonstances mentionnées vers la fin du mois de mai et il est sorti le 4 août de la prison de la garnison russe de Bucarest, sur l'ordre du général Kisseleff. Ses volontaires, de même que les autres volontaires engagés dans la guerre de 1828—1829, ont été exemptés d'impôts. Nous estimons que dorénavant on devra tenir compte de ces conclusions quand il s'agira de parler du détachement du capitaine Mamartchov, dont les agissements sont maintenant entièrement mis au clair.

#### *Annexe 1*

Bucarest, 29 août 1830. Un nombre de 16 volontaires du détachement, conduit par le capitaine Georges Mamartchov Buiukliu, s'adressent au général Kisseleff, décrivant avec minutie les opérations militaires auxquelles ils prirent part durant la guerre russo-turque de 1828—1829.

Kisseleff est prié ensuite d'intervenir auprès du commandement des armées russes pour que les 116 hommes reçoivent la recompense promise d'une part, et d'autre part qu'il prenne les dispositions nécessaires pour que les autorités roumaines leur délivrent des attestations qu'ils ont participé à la guerre, afin qu'ils jouissent de tous les privilèges accordés à de tels volontaires.

Полномочному председателю диванов княжеств Молдавии и Валахии господину генерал-лейтенанту генерал-адъютанту и кавалеру Киселеву

Команды бывшей в волонтерской службе составлявшей из 116 человек Булгаров и другого звания под начальством капитана Буйюклия.

#### Прошение

Осмеливаемся об'яснить вашему превосходительству что прошлого 1828 года мая с 4-го числа по об'явлении нам капитаном Буюклием открывшейся войны с Оттоманской Портой Заверу, согласились мы поступить в волонтерскую службу и исправлять оную российскому Императору, оставя дома свои и занимавшие нами торговли и в короткое время капитан Буюклий сформировал нас в городе Букаресте с дозволения командира 6-го пехотного корпуса — господина Генерал-Лейтенанта рота о чем известно было и господину Главнокомандующему армией Генерал-Фельдмаршалу графу Витгенштейну, на собственное его и наше иждивение 116 человек, со всем принадлежащим огнестрельным оружием, не получая на то более ни от кого никаких вспомоществований, потом вместе с 6 корпусом выступили мы до Фонтени где назначена была переправа через Дунай при Туртукаи, а по перемене сей переправы следовали с корпусом в Пиопетры против Гирсова, где мы командиром нашим были употребляемы для починки пристани и дорог, по переправе все были в проводниках и в

авангарде следуя до крепости Силистрии и по прибытии туда находились мы 9-го июля при 31 и 32-м Егерских полках в действии против турок а 13 числа по воле отрядного начальника генерал-майора Набеля команда наша отправлена для занятия пристани стоящей против острова Адакио куда прибыли не имея ни одной лотки чтобы сделать нам чрез Дунай переправу до Каралаша, но весьма в короткое время отбили у неприятеля довольно число больших и малых лоток на коих вооруживаясь заняли три острова между Калараша и Силистрией лежащие, где не допускали неприятелей пользоваться дровами — сеном и протчим, между тем узнали мы что на правом берегу Дуная в сараях находились неприятельские запасные дрова солома и протчие потребности которые нами сожжены, а также содержали по островам раз'езд денно и ночью, недопуская неприятеля дабы не мог сделать какого нападения войскам там находившимся, между тем с отбитых у неприятеля больших лоток построили гонные паромы на коих доставляли из Калараша под Силистру в корпусную квартиру провиант и другие припасы, также конвоировали проезжающих военных начальников и жандармов с бумагами и несколько раз избавляли их от рук неприятелей, сие все мы охраняли и во всех случаях содействовали 26 дней до прибытия флотилий — также по воле господина Отрядного начальника была несколько раз наряжаема с нас команда для отбития у неприятеля в далифмане (?) скота — каковой всегда доставляли на продовольствие корпуса, по прибытии помянутой флотилии раз'езжали ночью по Дунаю между островами и Силистрией измеряли глубину вод дабы знать удобные места к приближению флотилий к Силистрии для бомбардирования и тут были употребляемы день и ночь безусыпно в выгрузке мортир, пушек, бомб и пороховых ящиков, после этого по приказанию начальства отправились мы на собственных лотках нашего начальника чрез Каралашское озеро из реки бонты в Дунай дабы иметь по оному раз'езд и смотрение, недопустить неприятеля сообщение и прекратить коммуникацию из Руцука в Силистрию, по прибытию в селение Чуканешпты состоящему на первом poste реки бонты имели на большом острове против Силистрии сражение с турками в коих 6 убили и 8 взяли в плен и доставили в корпусную квартиру, потом расположились и подчинив лотки вошли в Дунай где в сентябре м-це отбили у неприятеля большое судно плывшее из Руцука в Силистрию с разными припасами о чем дано было знать командиру 2-ого пехотного корпуса князю Щербатову — который прибыл тогда под Силистрию на смену 6-ого корпуса, потом по воле господина Отрядного начальника князя волконского бывшего на большом острове против Силистрии на левом берегу Дуная, содержали раз'езд и цепь от острова дотуртукая дабы неприятель не мог сделать на войско нападение где и находились по 26 октября и отбили у неприятеля три лотки плывших из Руцука в Силистрию из коих две с серьезными припасами а одна малая легкая на коей были турецкие курьеры с письмами в Силистрию чтобы она не сдавалась а ожидали бы в скорости Сикурсу<sup>2</sup> означенного а с 26 числа октября будучи в раз'ездах по дунаю напали на четвертую лотку плывшую из Силистрии и взяли с 9-ю турками коих отправили к отрядному начальнику господину князю волконскому, а по выступлении войск из под крепости Силистрии в валахию по воле командовавшего 2 пехотным корпусом господина генерал от инфантерии довре квартируя в селении Чуканештах содержали передовую цепь и имели раз'езд даже до Туртукая на левом берегу Дуная по 25 число марта месяца 1829 года без всякой перемены другими войсками, оберегая пункт сей от внезапных нападений неприятеля со всей нашей рачительностью претерпевая сильные холода, стужи и ненастные погоды, в чем и выдано начальнику нашему Буйюклию от начальства свидетельство, и между тем поймали в это время несколько силистрийских жителей, от коих дознано было о имеющем быть в Силистру на судах из Руцука и Свистова Сикурсе и припасах, о чем было донесено начальником нашим отрядному

командиру генералу Сусову, и сие предприятие неприятеля потому прекращено; потом корпусным командиром господином Генерал-адъютантом графом Паллиным назначены мы к господину генерал-майору Сильдеру и отправлены с судами и оружием по Дунаю к устью реки Ардита (?), и когда входя мы в Дунай увидели что неприятели из Силлистрии имели большой раз'езд с намерением не допустить нас в оную и тут имели с ними сражение при коем отбили у них одну малую лотку с двумя турками, после же, когда подоспел к ним довольной Силкурс и тут попали на нас в теснотах островов где по причине худой позиции принуждены мы были бросить две лотки дабы только спасти самих себя, потом узнали, что турки укреплялись между островами и заключили что они будут чинить вред мостовым лоткам сходящим из устья Ардиты по Дунаю взяли другие лотки отправились по берегу Дуная с большими трудами не имея дней четыре никакого продовольствия и не доходя до Ардиты верст пятнадцать встретили господина генерала Шильдера и начальника штаба 2-ого корпуса Германа на лотках спускающихся к устью боты с понтонами мостов пристали к берегу расположились на лотках и препроводили их до устья Боты, по прибытии туда увидели мы что вверху Дуная плавают большие судно неприятельское на парусах, из нас 10 человек с капитаном Буюклием встретились на своих лотках и в виду означенных господ генералов без малейшей потери отбили от неприятелей это судно с 8-ю турками потом указали удобную дорогу до лесного острова и следовали вместе до занятия оного равно и позиций на большом острове против Силлистрии, а также в построении редутов содействовали советом усердием и неусыпным старанием, что все известно бывшему там начальству; после того командиром 2 пехотного корпуса господином графом Паллиным были посланы чрез реку Борис по Дунаю ниже Силлистрии для осмотра нет ли где турков между островами по правому берегу Дуная и не (перезборчиво) ли тайных укреплений и батарей которыми могли бы внезапно причинить вред флотилии проходящей к Силлистрии, мы высмотрев все сие встретили флотилию за 30 верст ниже Силлистрии где и объявил начальник наш адмиралу о безопасном следовании до Силлистрии и возвратились обратно к оной о чем донесено было начальником нашим господину корпусному командиру графу Паллину, 10 го мая по воле начальника Корпусного штаба назначены мы в отряд Господина генерала Фролова при 10 Егерском полку с копей и содержали цепь на большом острове против Силлистрии, а 26 числа со 2-м батальоном того полка по воле означенного отрядного начальника переправились на правый берег Дуная и по приказанию командира 3 пехотного корпуса Генерал лейтенанта Красовского расположились в ложнине на левом фланге Силлистрии, находились всегда с войсками в траншеях и шанцах и имели несколько раз сражения с турками при деланной ими из Силлистрии в почное время выласке, а также в раз'ездах по лесам для истребления разбойнических от неприятеля нападений, и находились во все время до взятия Силлистрии; а 19-ого июня выступили с корпусом к Шумле и следуя сзади всего корпуса спасли на дороге несколько маркитантов от рук неприятельских, а по прибытии к Шумле чрез несколько дней возвращены мы по воле начальника корпусного штаба господина князя Горчакова в Силлистрию для следования оттоле к отряду вашего превосходительства, потом когда остался там за болезнью начальствовавший над нами капитан Буюклей под командой помощника его отправились под Туртукай и поступили в команду полковника Липранди в видении коего состояли до заключения с турками мира.

Из'яснив мы все вышепрописанные действия наши в минушую с турками войну в течении времени около полутора года с ревностным усердием к российскому Императорскому престолу продолжавшие, причем перепоя мы всегда хладнокровно при содержании передовых аванпостов в зимнее время холод, стужи и все ненастные погоды а летом солнечный зной, также понесенные труды при занятии островов где

ежедневно находились в воде и комишах (камышках — ?) лишились оттого нужного одеяния и обуви, в надежде получить обещанную нам начальством за все это монаршую награду, в чем свидетельствовать могут вышеизъясненные Господа Корпусные командиры, начальники корпусных штабов и отрядов, в видении коих мы служили на собственном своем иждивении имея собственное оружие одеяние и обувь, не получая никакого жалования и ниотколе ни в чем вспомоществования, случалось также что при недостатке провианта имели по несколько дней и пропитание на собственность нашу и начальствовавшего над нами капитана Буюклия, из числа нас заболевавшие коих случалось иногда более 15 человек никогда не отправлялись для излечения в госпиталь а всегда были пользованы в команде единственно попечением и собственностью поминутого Буюклия, сверх того оставленные наши собственные вещи на зимовых квартирах в селении Чуканештах по случаю происходившей там в 1829 году заразы (коего жители разошлись) без вести пропали; итак чрез то теперь нуждаемся теперь в одеянии и даже в дневном пропитании; Почему осмеливаемся прибегнуть к вашему превосходительству и всепокорнейше просить не оставить вашим исходайствованием обещанной нам за прописанные труды наши Монаршей Милости и дарованной всем войскам за минувшую турецкую войну денежной награды от коей мы и себе считаем неиз. . (неразборчиво), также не оставить выдачею нам отколе следует за службу нашу письменных видов с тем, чтобы мы не были считаемы наравне с прочими жителями в отправлении разных повинностей как сие нам было от начальства обещано, мы же буди бы постребовалась в нас когда-либо надобность на защиту Отечества всегда готовы охотой советом усердием и ревностью жертвовать себя и собственностью нашею,

О сем ожидаем милостивой вашего Превосходительства резолюции чрез начальствовавшего над нами капитана Буюкля проживающего ныне в городе Бухаресте.

Августа 29 дня 1830 года.

Les Archives Centrales, section historico-militaire de Moscou, Fonds M.A., 3 a, Fasc. 18, Doss. 172 (1830).

*Annexe 2*

Bucarest 20 juillet 1830. Le Divan exécutif communique aux services du Spathaire que Georges Buiukliu, le commandant de volontaires, se trouve écroué à la prison de la garnison et demande qu'un garant lui soit donné afin qu'on puisse le libérer sur cette base.

*Le Divan exécutif*

*aux*

*N° 3627*

*Honorés services du Spathaire*

M le président à pleins pouvoirs des Divans porte à la connaissance du Divan la proposition n° 3361 par laquelle M le commandant en chef décidé de se saisir de Georges Buiukliu, le chef des volontaires, qui avait réuni un certain nombre d'hommes armés et produit des troubles dans les villages turcs de Rumélie et de l'échanger sur garantie afin d'obtenir l'assurance de son bon comportement à l'avenir. Et parce que le dénommé a été envoyé sous escorte par M le général d'infanterie Rotli et qu'il se trouve aux arrêts à la prison de la garnison, il est ordonné que des mesures soient prises (des mesures avec les soins requis) et



qu'il soit donné cours à ce que M le commandant en chef décidera. Ceci étant porté à la connaissance des honorés services du Spathaire, le Divan ordonne de procéder par conséquent comme il convient.

Et parce que le dénommé est envoyé maintenant sous escorte par M le général d'infanterie Roth et qu'il se trouve aux arrêts de la prison de la garnison, où sur la demande d'un messenger spécial du Divan réclamant de nouveau une garantie, il lui a répondu qu'il a un garant sûr, que les honorés services du Spathaire prenant connaissance de l'esprit de la proposition devront prétendre dudit Buiukliu mis aux arrêts de fournir la garantie par un garant sûr qu'il se comportera selon le bon ordre et qu'il soit porté ensuite à la connaissance du Divan les mesmes prises, pour que le Divan puisse demander par un rapport à M... la levée d'écron. 1830 juillet 20.

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 4. Document roumain.

*Annexe 3*

Iassy, 15 mai 1830. Le général Kisseleff porte à la connaissance du Divan de Valachie que Georges Buiukliu, le commandant des volontaires, a été arrêté par le général Roth et envoyé sous escorte à Bucarest. Le Divan est requis de le donner sur garantie.

*Mai 15 1830  
reçue le 18 mai.*

De la part du président à pleins pouvoir des Divans au Divan Exécutif de Valachie, le 15 mai de l'an 1830 n° 3367, Iassy.

Celui qui remplit les fonctions de chef de l'état major général étant mis au courant à propos du chef des volontaires Georges Buiukliu, qui avait réuni un certain nombre d'hommes armés et produit des troubles dans les villages turcs de Rumélie, de ce que M le commandant en chef avait ordonné la saisie de celui-ci et son envoi à Bucarest, avec ceci que des mesures soient prises là pour écarter à l'avenir les dégâts entraînés par des actes de cette sorte qu'il comettrait encore, et qu'on libère Buiuklău en personne sous la garantie qu'il se comportera comme il convient.

En recevant maintenant la notification de M le général d'infanterie Roth que le dénommé Buiukliu a été saisi et qu'il est envoyé sous escorte à Bucarest, je sou mets au Divan qu'il procède à son égard selon la parole de la volonté ci-dessus formulée de M le commandant en chef.

(ss) Sapounov

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 2. Document russe, traduction roumaine.

*Annexe 4*

Bucarest 18 octobre 1830. Les services du Spathaire rapportent au Divan, sur sa demande, l'essai de donner Georges Buiukliu sur garantie et sa libération par le général Kisseleff, le 4 août 1830.

No 5304

Reçu oct. 19.

À l'honoré Divan Exécutif de Valachie.

En prenant connaissance comme il convient de la décision donnée par l'honoré Divan pour qu'on porte à sa connaissance de ce qui a suivi en ce qui concerne l'échange sur garantie de l'ancien chef des volontaires Georges Biuklău, les services du Spathaire ne se font pas défaut d'avoir l'honneur de montrer à l'honoré Divan que, dès la réception de sa première décision, en lui donnant cours comme il convient, ils ont demandé sur le champ au dénommé Biuklău de fournir la garantie réclamée. Et lui, amenant à quatre cinq reprises des hommes non sûrs, ils n'ont pas été admis, en lui laissant entendre quelle sorte d'homme doit être le garant réclamé, quand il a promis de le présenter à un certain moment qui lui a été précisé, on lui a accordé un répit. Puis, le moment étant venu, le Spathaire envoya un fonctionnaire à la prison de la garnison, où il se trouvait arrêté, afin d'obtenir sa dernière réponse, mais il ne l'a plus trouvé. Et en le demandant au sieur commandant, la réponse donnée a été qu'il avait été libéré sur garantie. Par conséquent, constatant l'envoyé du Spathaire qu'on avait procédé selon la règle, il n'a plus dépêché l'homme autant plus qu'il était libéré de la prison de la garnison, mais seulement en posant la question aussi au sieur commandant en second par notification, il a pris sa réponse par écrit sous le n° 842, que sur l'ordre reçu de la part de son Excellence le président à pleins pouvoirs des Divans, il avait été libéré déjà depuis le 4 août passé, sur la garantie de l'habitant Costadin l'argentier, garantie qu'il avait apportée aussi au Spathaire, mais qui n'avait point été acceptée, étant jugée insuffisamment sûre, ainsi qu'il a été montré plus haut. Et si à présent la volonté de l'honoré Divan est de lui donner une autre suite, les services du Spathaire recevront un ordre en ce sens.

1830 oct. 18.

Pour monsieur le grand-spathaire  
(ss) commandant adjoint Constantin Filippescu.

(Résolution): Ordre de la garder au dossier afin de pouvoir en prendre connaissance et s'il advient qu'une demande soit faite.

Archives de l'Etat de Bucarest, Documents administratifs anciens, Doss. 269/1830 f. 6.  
Document roumain.

*Annexe 5*

Călărași, 27 mai 1830. Extrait du registre pour la traversée des réfugiés bulgares par la quarantaine Silistra—Călărași.

**Le capitaine Georges Buiukliu, commandant des volontaires, avec sa famille et ceux montrés ci-dessus, qui sont venus de la ville de Sliven.**

Nos des familles	Combien d'âmes compte la famille				Somme totale	N° billet
	Agés		Jeunes			
	Bulgares	hommes	femmes	hommes		
Capitaine Georges Buiukliu	5	1	1	—	7	} 6357 volontaires
Nenko le volontaire	1	1	1	—	3	
Stana la veuve	un billet	1	1	—	2	
Démètre	1	1	4	1	7	
Alhanase	3	1	1	—	5	
Maria la veuve	3	1	—	—	4	
	13	6	8	1	28	

c'est-à-dire six familles avec vingt-huit âmes Bulgares ont été accueillis par moi pour les conduire à Bucarest comme le billet qu'il détient le montre

(ss) Dinu tchaouch d'Ilfov

1830 mai 27.

Archives de l'Etat de Bucarest, la trésorerie, Doss. 162 1830 f. 747. Document roumain.

## A REPORT ON THE COMMERCE OF MOLDAVIA AND WALLACHIA IN 1840

PATRICIA HERLIHY  
(Harvard)

The acquisition by Russia of territorial and trading privileges in the Black Sea in 1774 opened a new period in the commercial history of the region. All the lands bordering the Black Sea, the western shores in particular, came to participate in the growing exchange, especially with Western Europe. The Treaty of Adrianople (1829), which freed the Danubian Principalities from the restrictive Ottoman domination further gave a powerful stimulus to the trade of the principal ports of Galatz and Brăila.

Among the foreign merchants who came to trade in the Danubian ports, Italians were especially numerous. Their role as merchants in the Mediterranean Sea had been important since the Middle Ages, and they were among the first to seize upon the opportunities offered by the opening of the Black Sea. One such merchant was Pietro Santoni, citizen of Livorno where his family still resided, former merchant of Trieste, and brother of the lawyer Angelo Santoni, who was also first chancellor of the episcopal court and diocese of Livorno. In 1840 Pietro Santoni was a resident of and merchant in Galatz. In January of that year, he prepared a detailed report on the commerce of the Danubian Principalities. He submitted the report to his brother-in-law, the noble Stefano Sciarrelli, vice-supervisor of the state treasury at Livorno. Sciarrelli in turn forwarded the report to the civil and military governor of Livorno, Neri dei Principi Corsini. The author hoped that the report would convince the governor that the volume and value of trade in Moldavia and Wallachia justified the creation of a Tuscan consulate for Galatz and Brăila. In Pietro Santoni's judgment, Galatz had "become in a short time one of the most important ports of the Black Sea and one which promises extraordinary growth". Santoni offered to serve as consul without salary. Doubtlessly he expected that the title alone would open commercial doors and provide bureaucratic connections which would compensate for the absence of a regular stipend. He would also, of course, receive the usual fees from individuals for whom he had performed services. In a supporting letter, the author's brother Angelo noted that according to the report Tuscan ships were entering the harbors of Principalities, a fact which made it all the more imperative that the Duchy of Tuscany have representation there as did other leading commercial nations.

Pietro presented his report twice (in October and in November of 1840) and twice he requested the appointment. There is no record that his request was granted. The absence

of regular reports from the two Principalities to the Tuscan government suggest that no consulate was established at that time.

While searching in the State Archives of Florence and of Livorno for information concerning trade between Southern Russia and Western Europe, I came across Pietro's report, presenting the results of what he termed a "careful and exact" investigation of the economic life of the two Principalities. This report by an experienced and perceptive foreign merchant should interest historians concerned with the growth of commerce in the Black Sea in the early nineteenth century.

The manuscript containing the report may be found in the Archivio di Stato in Florence, Affari Esteri, Busta 1397, Protocollo 329, No. 70, Gennaio 1842.

## INFORMAZIONE SUL COMMERCIO DEL DANUBIO

### *Commercio di Esportazione Moldavia e Vallacchia*

#### Articoli d'Esportazione da Ibraila

*Grano* : Tutto quello che produce la Vallacchia è tenero, eccettuato quello che cresce nel distretto di Ibraila. Le migliori qualità son quelle che produce la piccola Vallacchia, e che calano per il Danubio in barche nominate cherlatz. Il grano di buona qualità che cresce ne' distretti montuosi viene condotto a Ibraila in carrette sotto la denominazione di grano del monte ; quello cresciuto nelle pianure in vicinanza di Ibraila, conosciuto sotto il nome di grano di campo è inferiore.

*Granone* : In puoca quantità viene esportato da Ibraila, non è stimato quanto quello della Moldavia, essendo di grano più grosso, e di colore peggiore.

*Orzo* : Si esporta in gran quantità principalmente per Costantinopoli ; quando i noli sono bassi, alcuni carichi vanno pure a Trieste. La qualità non è delle migliori.

*Fagiuoli* : La Vallacchia ne produce una immensa quantità di bianchi, e diversi carichi si destinano annualmente per Costantinopoli, Livorno, e Genova.

*Miglio e Lenti* : Il loro consumo si circoscrive nel paese, sarebbero articoli di esportazione, qualora il loro corso all'estero presentasse convenienza alla loro coltivazione.

*Seme di Lino* : La sua esportazione nel 1838 ammontò a un milione, e 500/m oke. Una buona porzione ne produce le vicinanze di Ibraila, la più gran parte però arriva per mezzo del Danubio dalla piccola Vallacchia.

*Seme di Canapa e Ravisone* : Di ambedue se ne potrebbe esportare in quantità, qualora l'estero ne dimandasse.

*Pelli di Bue, e Vacca.* Si comprano principalmente per Costantinopoli, e per la Grecia, quelle di buffalo si possono altresì avere, ma in piccola quantità.

*Pelli di Pecora, Agnello, Montone, Lepre, e Porco :* Vengono per lo più consumati nelle provincie e nelle frontiere austriache.

*Sego :* Il sego di bue è diviso in due qualità chiamate qui chervice l'una, e sego l'altra. Il chervice è il grasso della midolla, e delle ossa bollite ; di questo se ne consuma molto a Costantinopoli ; quello che si chiama sego, è come in tutti gli altri paesi il grasso interno. Le vendite si fanno generalmente in partite consistenti di  $\frac{2}{3}$  chervice ed  $\frac{1}{3}$  sego. La quantità del sego di Vallacchia è egualmente buona che quello di qualunque altro paese. Più di un milione di oke del prodotto del 1838 ne fu esportato da Ibraila per Costantinopoli, e circa 600/m oke per l'Inghilterra e Francia. Si vuole però che la totale produzione in detto anno destinata per l'esportazione dalle provincie vallacche sorpassi 3 milioni di oke di sego e chervice di bue, e di un milione di oke di quello di montone e capra ; ma siccome una gran quantità del primo si spedisce ordinariamente per la via di Giurgevo, e Vienna a Costantinopoli, e del secondo la maggior parte andando per terra in Austria, e così non è probabile che più di un milione di oke cali annualmente in Ibraila per la caricazione. La produzione del 1839 sembra sarà minore dell' anno precedente si vuole per la ragione che quantità di bovi e vacche sono stati ivi trasportati in Ungheria.

*Lardo :* Si esporta in piccola quantità, però se ne potrebbe ammassare molto durante l'inverno. Questo grasso il di cui prezzo si può calcolare un 15 a 20% minore di quello del sego potrebbe rimpiazzare il sego per l'unzione delle macchine a vapore.

*Setole di Porco :* Servono per l'uso dell'interno.

*Miele :* La maggior parte viene spedito a Costantinopoli.

*Cera :* Viene spedita principalmente in Austria per terra, e le poche partite che arrivano a Ibraila si comprano, e si spediscono per mare a Trieste.

*Formaggio :* Di questo se ne produce una forte quantità che si manda a Costantinopoli, la maggior parte è di latte di pecora.

*Tabacco :* Di questa foglia si potrebbe avere diversi carichi, ora se ne manda molto a Costantinopoli, ma la maggior parte serve al consumo dell' interno.

*Lino, Canape :* La esportazione è puoca per mancanza di domanda.

*Soda :* Se ne fa molta, e quasi tutta si spedisce nella Turchia.

*Grana Gialla :* Si raccoglie soltanto quando si ricevono dei ordini nella vera stagione ed una forte quantità si potrebbe ottenerne ; perciò sinora non se ne esportò, che in piccole partite.

## Articoli di Esportazione da Galatz

*Grano Duro* : L'esportazione è ad un dipresso di uguale quantità di quella del tenero ; la qualità dipende molto dalla stagione ; ed è inferiore a quella di Odessa ; però in una stagione molto favorevole si approssima molto a quella di Taganrok. In generale quest' anno il raccolto ha sofferto molto.

*Grano Tenero* : La Moldavia dà generalmente delle qualità buone ; e delle inferiori.

*Granone* : La migliore qualità è questa di Moldavia, e se ne esporta in gran quantità per Trieste e Venezia. Estima che le caricazioni si fanno nel giugno dell' anno susseguente al suo raccolto, acciò non incorrere nel rischio del suo riscaldamento per viaggio.

*Orzo* : Molto se ne esportava da queste provincie, ma da due anni a questa parte pochissimo ne giunse dall' interno.

*Fagiuoli* : Sono meno abbondanti che a Ibraila ; ma sono più grossi e generalmente più stimati.

*Seme di Lino* : La Moldavia ne produce minor quantità ; ma generalmente è superiore in qualità. Questa semenza arriva via di terra dall'interno in recipienti di tela/sacchi/ co' quali è uso qui di comprarla, abbuonando al venditore la spesa.

*Semenza di Canapa* : Vedi Ibraila.

*Ravisono* : Vedi Ibraila.

*Pelli di Bue, Vacca* : La esportazione è molto insignificante non essendoci in questa provincia dei macelli, che per il consumo interno. Il bestiame si manda in Austria e in Turchia.

*Sego* : Non si esporta da Galatz essendo sottoposto ad un dazio di 25 % per la sortita.

*Lardo* : Si potrebbe esportarne molto ; ma è sottoposto allo stesso dazio del sego.

*Miele* : E ottenibile e di buona qualità.

*Cera di Api* : Quella che si esporta da questa piazza va quasi tutta in Turchia, ed il prodotto delle provincie va per terra in Austria.

*Formaggio, Tabacco, Canape, e Lino* : Come Ibraila.

*Vino* : Si spedisce soltanto in Odessa ; la qualità è chiara ma acida.

*Noci* : Vanno in Odessa.

*Cantaridi* : E pure un articolo di esportazione.

*Potassa* : Quella che si fa in questa provincia riesce buona, ma è senza domanda.

*Commercio di Lane della Vallacchia,  
Moldavia e Turchia sul Danubio*

La lana di queste provincie, e dei distretti della Turchia sul Danubio è un articolo di grandissima importanza; quest' anno se ne mandò molta per terra in Austria, e per mare non vennero esportate che 200,000 oke. Eccettuato nella Francia da dove si vuole la lana sudicia, per le altre parti si spedisce lavata.

Tre sono le qualità di lana, che producono queste provincie, cioè zigai, stogo e zurcan.

La zigai: La migliore la produce le vicinanze di Ibraila, più sopra nelle provincie di Vallacchia la qualità è inferiore. La zigai di Turchia è buona; quella di Moldavia è la più ordinaria. La difficoltà nella qualità tra la più ordinaria lana zigai si può calcolare ad un 15%.

Stago: Si ottiene principalmente in Turchia.

Zurgan: È ottenibile in ambedue provincie ed in Turchia.

Nel lavare la lana il calo è di 42 a 46%. La spesa per la lavatura, cardatura e per l'assortimento varia a seconda del costo della mano d'opera e la condizione in cui si trova la lana. Zigai libera, e senza lappole la spesa ammonta a pre. 60 le 100 oke. Zigai piena di lappole la spesa ammonta a pre. 80 le 100 oke. Stago la spesa ammonta a pre. 50 a 60 le 100 oke. Zurcan la spesa ammonta a pre. 40 a 60 le 100 oke, comprese tutte le spese all' eccezione della commissione, senseria, dazio.

La lana che dalla Turchia arriva a Galatz o ad Ibraila per essere lavata è soggetta da 20 a 30 giorni di contumacia per cui va soggetta a delle spese; ma all' opposto quando questi paesi godono patente netta, all'arrivo in Inghilterra, o nel Belgio, ottiene libera pratica.

La tosatura delle pecore comincia appena in giugno in guisa che la lavatura non può aver luogo prima del luglio. I contratti si principiano a fare nel gennajo, e febbrajo verso anticipazione, e dopo l'aprile e maggio non si può comprare lane, se non che ad alto prezzo.

*Legname di Costruzione delle Provincie Suddette,  
e della Turchia sul Danubio*

I pini per alberi di bastimenti crescono nella Moldavia superiore, e si trasportano per Serret a Galatz da dove vengono trasportate in zattere a Costantinopoli ad Alessandria.

Le tavole di pino si esportano in gran quantità per Costantinopoli quando i noli sono bassi.

Doghe di quercia si potrebbero ottenere di qualunque grandezza ed in molta quantità, purchè gli ordini fossero dati per tempo.

Legno di noce si può avere in ambe queste provincie, e dalla Turchia.



### *Qualità di Grano della Moldavia e Vallacchia*

Undici anni sono, finchè il Governo Turco manipolava il commercio fissando il prezzo del grano, quello che veniva esportato da Galatz era molto inferiore. L'agricoltore in allora non aveva nulla che lo eccitasse di seminar in gran quantità, perchè non sarebbe stato nel caso di realizzarlo. Il commercio ora essendo da nove anni libero, il raccolto delle provincie aumentò di molto e la qualità è migliore. La Moldavia essendo più popolata della Vallacchia, la coltivazione del grano viene in quella provincia più curata, e in generale la qualità di tutti i prodotti è migliore. Succede però che secondata dalla stagione, il grano della Vallacchia è migliore di quello della Moldavia. La coltivazione è per lo più molto distante dai villaggi, i paesani vanno nel tempo della mietitura nei campi, tagliano il grano in quale viene battuto dai cavalli; la paglia viene abbandonata ne' campi trasportando soltanto il grano ai villaggi. Questi sono per lo più mancanti di granai, per cui il grano viene posto in fori fatti senza arte nella terra, e ne avviene che per lo più attrae della umidità, e cattivo odore.

Le partite di grano, che non hanno avuto luogo di acquistare detti difetti, vengono spedite in Italia, Francia. Quelle difettose ed inferiori si spediscono in Turchia, ed in Grecia. La civilizzazione in questi paesi progredendo rapidamente, ed incominciando l'agricoltore a conoscere i vantaggi che trae nel portare al mercato il grano sano, e di buona qualità; detti difetti a detrimento dell'articolo vanno di giorno in giorno a diminuire, e vi è da sperare che in breve tempo spariranno del tutto; se la qualità del grano progredirà a migliorare, come quella dell'ultimo raccolto, si potrà metterlo nella categoria dei grani buoni di qualunque altro paese.

#### Peso delle Buone Qualità del Grano

1 Chilo Grano tenero di Galatz	Oche 260
1 Chilo Grano duro di Galatz	Oche 255
1 Chilo del monte di Ibraila	Oche 405
1 Chilo Semi di lino di Galatz	Oche 240
1 Chilo Semi di lino di Ibraila	Oche 350
1 Chilo Grano del campo di Ibraila	Oche 395

#### *Corso delle Monete a Galatz*

Sarebbe difficile, e nello stesso tempo il volere (*sic*) specificare tutte le monete che circolano nella Moldavia per dato del loro valore che varia in ogni distretto. Basti il rimarcare che in tutti i pagamenti che

si fanno nel Governo, esso prende la moneta al corso della Vesteria, vale a dire a ragione di pre. 31 1/2 per un ducato banco/zecchino imperiale. Due anni e mezzo fa circa, quando aumentarono i cambi a Costantinopoli, la tariffa della moneta qui provò un gran rialzo.

La seguente nota accenna il suo corso di quel tempo da quello di oggi :

	A Tutto il 1836	A Tutto il 1839
Ducato/zecchino imperiale	Piastre 40	Piastre 44
Rublo d'argento	Piastre 13 1/2	Piastre 15
Tallero \$ di Spagna	Piastre 18	Piastre 19 3/4
Moneta turca di pre. 20 di vecchio conio	Piastre 18	Piastre 19 3/4
Moneta turca di pre. 20 nuovo conio	Piastre 17	Piastre 17 80/40
Svanzeche	Piastre 2 3/4	Piastre 3 5/40

Il corso di Galatz si può considerare come fissato per ora a pre. 15 per un rublo di argento di Russia, e piastre 44 per un zecchino imperiale; ma questo corso può pure variare.

#### *Corso della Moneta a Ibraila*

	Per Vesteria	Per Mercì	Per Spese
Ducato/zecchino imperiale.	Piastre 31 1/2	32	44
Rublo di argento	10 1/2	—	15
Tallero di Spagna	14	14 1/2	18
Vecchi Yermelik/Pre. 20 turche	14	14 1/2	18
Nuovi detti/Idem	—	—	17
Svanzeche	2 1/4	2 12/40	3

#### *Cambi*

A Galatz il corso di cambi per le piazze notate qui appresso è per lo più regolare. Essendoci però molti venditori di cambiali e soltanto due a tre banchieri, sta nel potere di questi di fissare il cambio ed il tempo per il pagamento delle cambiali che comprano, e perciò qualche volta conviene meglio di mandare la carta a Bukarest, o Costantinopoli e riceverne l'importo in effettivo. I prezzi attuali dei cambi a Galatz sono :

Per Vienna a 3/m data	Piastre 9/6/40	a 9 7/40	per fiorino
„ Trieste	„ „ 9 3/40	a 9 4/20	„
„ Marsiglia	„ „ 3 22/40	a 3 23/40	per franca

„	Genova	a 3/m data	Piastre idem	a idem	
„	Livorno	„	„	3	a idem per lira
„	Odessa	„	„	412	a 414 per 100 rubli
„	Costantinopoli	„	„	100	a 105 per 122 piastre

La piazza di Ibraila è costretta di mandare sue cambiali a Galatz, o a Bukarest.

### *Monete, Pesi e Misure*

Le suddivisioni sono le medesime tanto in Galatz, che in Ibraila :

40	para	sono eguali a	1	piastra
400	drammi	„	1	oka
44	okes	„	1	cantaro

I pesi di Galatz sono i medesimi che in Ibraila.

20	banniza	eguali a	1	kilò
3	kilò di Galatz	eguali a	2	kilò di Ibraila
39 1/2	okes	eguagliano	1	cansar weigt inglese
78	okes	sono eguali a	100	kilogrammi
44	„	„	100	funti di Vienna
12 3/4	„	„	1	pudo di Russia
100	kilò di Galatz	eguagliano	150	quarters imperiali
100	„	„	„	435 hectoliters
100	„	„	„	265 cariche di Marsilia
100	„	„	„	525 staia di Venezia
100	„	„	„	600 sacchi di Livorno
100	„	„	„	208 cervert di Odessa
160	oke di seme di lino	eguagliano	1	quarter imperiale
55	„	„	„	1 hectolitre
115	„	„	„	1 cervert

### *Corso delle Poste a Galatz*

Il corriere per Vienna parte il lunedì e giovedì e arriva il mercoledì o sabato, impiegando da 12 a 15 giorni.

Il corriere per Odessa via Reni parte al giovedì e arriva al martedì, e impiega nell' estate 4, e nell' inverno 8 giorni.

In Ibraila : Ogni giorno parte due volte una diligenza per Galatz e viceversa ; con detto mezzo si mandano le lettere e partono passeggeri, impiegando 2 1/2 ore a 3 1/2 secondo lo stato delle strade.

Da Ibraila per Bukarest la posta parte due volte per settimana ed impiega 2 giorni. Da Bukarest per Costantinopoli ogni 15 giorni impiegando circa 6 giorni e per Vienna due volte per settimana.

Vapori: Nell'estate vi è un vapore che va a Costantinopoli due volte al mese e ad Orsova 4 volte.

### *Spese di Porto a Galatz e Ibraila*

Ogni bastimento senza riguardo alla grandezza va soggetto alle seguenti spese: piastre 30 di Galatz per l'ancoraggio e 5 il giorno per la guardia di sanità per i cinque giorni che sono sottoposti all'osservazione.

### *Quarantina*

I bastimenti generalmente durante la loro permanenza in questi scali preferiscono rimanere in quarantina a preferenza di prender pratica nulla ostandoli la loro posizione per la carica di qualunqueiasi mercanzia. Quelli destinati per qualche loro motivo di prender pratica l'ottengono dopo 14 o 28 giorni secondo lo stato di salute della Turchia, ricevendo però un guardiano di sanità a bordo. Se il capitano preferisce lui solo prender pratica, può ottenerla consumando lo stesso periodo di giorni in lazzeretto.

### *Commercio della Bessarabia*

*Reni*: Da questo porto si spediscono molti carichi di grano, e di granone generalmente per conto di negozianti di Galatz. La distanza tra queste due piazze non è [che] di circa 10 miglia inglesi; ma siccome i negozianti di Galatz arrivando a Reni andrebbero soggetti ad una quarantina di 28 giorni di contumacia preferiscono di tenere a Reni degli agenti, che eseguono le compre, e spediscono i carichi ove loro viene ordinati. *Ismail*: Essendo troppo distante non ha nessun rapporto con questa piazza. Le esportazioni sono le medesime ma di maggiore importanza.

### *Commercio della Turchia sul Danubio*

Essendo proibita l'esportazione dalla Turchia di tutte le qualità di grano, il commercio delle provincie sul Danubio è stato finora molto limitato. Delle lane e cera si spediscono annualmente a Galatz. Quando il nuovo trattato commerciale avrà forza, sarà permessa la esportazione

del grano, e che verranno tolti i monopoli di quei pascià, non vi è dubbio che nel corso di pochi anni questo commercio diverrà di grande importanza.

I Bulgari sono rinomati per la loro industria, ed i loro prodotti sono di buonissima qualità.

*Silistria* : I snoi contorni producono del grano duro, e del granone di buonissima qualità; quattro anni sono circa quando fu sotto il dominio russo, esportò da un piccolissimo distretto 10/m kilò di grano. I bastimenti che non pescano più di 10 a 12 piedi possono approdare a Silistria.

*Issaccia* : Esporta una gran quantità di quercie, ed altri legnami da costruzione.

*Matchin* : Da 70 a 100 bastimenti turchi caricano annualmente grano per canto del Governo turco, la maggior parte vien trasportato per mezzo di barche.

*Tulchia* : Esporta qualche puoco di legname; i bastimenti che vanno su e giù pel Danubio si fermano in questo porto per fare provvisioni.

*Bulgaria* : Produce una gran quantità di sego e chervice, che viene spedito principalmente a Costantinopoli; si può aspettarsi ad un considerevole e rapido aumento nella quantità, mentre durante l'ultima invasione dei Russi, quasi tutto il bestiame venne distrutto e la perdita non è ancora del tutto riparata; è molto probabile che il chervice si acquisterà sempre per la consumazione di Costantinopoli, e che parte del sego potrà essere disposto per spedirsi sul Danubio ed in proporzione che la Bulgaria può provvedere Costantinopoli col chervice più rimarrà nelle provincie per esportarsi per altre destinazioni. Seme di lino diverrà pure probabilmente un importante articolo di esportazione.

*Servia* : Finora pochissimi prodotti della Servia sono stati portati giù pel Danubio. L'anno scorso due cariche di grano tenero di buonissima qualità arrivarono a Ibraila; ma non essendo l'esportazione sempre libera, non vi si può fare un commercio regolare. Il sego di pecora e montone sono ottenibili nella Servia, e si spediscono principalmente per terra negli stati austriaci.

*Stati Austriaci* : Finora nessun dei prodotti degli stati austriaci si trasportarono giù pel Danubio. Progredendo il commercio, e divenendo le domande più regolari, la facilità di mandare i prodotti giù sul Danubio in barche a Galatz o Ibraila diverrà probabilmente maggiore, e si potrà aspettare di vedere in allora cominciare questo commercio.

### *Navigazione del Danubio*

La sola secca di Sulina è la difficoltà che presenta questa navigazione. Quest' anno vi è stato poca acqua, variando da 10 a 12 piedi inglesi; i bastimenti furono quindi quasi tutti obbligati di alleggerirsi

per sortire dalla secca. Accade delle volte che per il grande numero di bastimenti, le barche mancano per cui soffrono un gran ritardo e delle forti spese. L'opinione generale è che con una piccola spesa si potrebbe mantenere la profondità dell' acqua nella secca, sempre da 13 a 14 piedi inglesi. Si osserva che generalmente vi è meno acqua nella secca quando il fiume è alto.

Il Danubio ghiaccia per lo più verso la metà di dicembre ed il ghiaccio si rompe al principio di marzo. Nel 1837 si ruppe al 27 febbrajo, nel 1838 al 3 marzo e in quest' anno il 2 febbrajo.

### *Commercio d'Importazione a Galatz e Ibraila*

Siccome le manifatture ed altri articoli di valore, che si consumano nelle provincie giungono principalmente da Vienna e Lipsia le importazioni per mare sono per lo più articoli di peso e gran volume, come si osserva nell' annessa note d'importazione. Questo commercio è principalmente attivato da Costantinopoli, ove i bottegai e negozianti passano i loro ordini. Spedizioni di mercanzie dall' estero fatte all'azzardo rare volte convengono; conviene bensì a qualunque casa di aver sempre un piccolo deposito di zucchero raffinato, di filo di cotone, e di altre manifatture ordinarie come dimestichi, tele di cotone greggie, nankin colorite.

Le botti di zuccheri in pani, ed i colli di manifatture acciocchè possino entrare, senza far quarantina, devono arrivare e conseguentemente esser spedite dall' estero incatramati, sigillati dal console russo ed accompagnati da un certificato, come si usa per i porti russi in Mar Nero.

Il carbone si ottiene nella Moldavia ed i vapori si provvedono a ragione di 44 karantani per cantaro, per cui non conviene chiamarlo dall' estero.

### *Nota dei Bastimenti Caricati nei Porti di Galatz e Ibraila nei Anni 1837, 1838, 1839*

Nazioni	1837		1838		1839	
	<i>Galatz</i>	<i>Ibraila</i>	<i>Galatz</i>	<i>Ibraila</i>	<i>Galatz</i>	<i>Ibraila</i>
Inglese N.	13	2	1	5	7	5
Ionici	33	5	29	11	42	11
Austriaci	60	24	62	28	48	39
Russi	33	20	47	14	58	31
Sardi	67	37	60	60	90	98

Greci	107	165	164	95	173	147
Turchi	103	179	135	223	164	213
Belgi	1	1	2		4	2
Toscani	1	2	1		1	2
Prussiani	1					
Francesi			3	5	7	4
Wallacchi	7	10	5	7	7	12
Samiotti	4	3	8		14	3
Gerosolomitani	1					
Napoletani				2	9	4
Romani				1	4	2
Danesi					1	
	431	448	517	451	635	(sic) 573

*Nota di Esportazione per Mare da Galatz nel 1837, 1838, 1839*

Articoli	Pesi e	1837	1838	1839
	<i>Misure</i>	<i>Quantità</i>	<i>Quantità</i>	<i>Quantità</i>
Grano	Chilo	65520	114470	98745
Granone	„	57976	38916	89175
Miglio	„	40		
Orzo	„	440		
Segale	„	3271		
Lenti	„	17		
Fagiuoli	„	108	78	330
Susine	Oke	28860	16708	
Tabacco	„	7993	7900	6913
Lana	„	42159	29625	69125
Seme di Lino	„	107446	416000	279920
Tavole	Piedi	100	810	
Sale	Oke	20475	423930	1609507
Fermaggio	„	26676	5850	
Burro	„	1560	468	1896
Sego	„	4056	9750	
Vino	Galloni	101970	51000	208000
Noci	Oke	81627	35997	21440
Miele	„	4602	4875	
Lino	„			13983
Doghe	Pezzi		21000	23718
Alberi	Pezzi		675	100
Seme di Canapa	Oke			32000

*Nota di Esportazione per Mare da Ibraila  
nel 1837, 1838, 1839*

Articoli	Pesi e <i>Misure</i>	1837 <i>Quantità</i>	1838 <i>Quantità</i>	1839 <i>Quantità</i>
Grano	Chilò	50528	41016	95465
Granone	„	16208	24800	35448
Orzo	„	18760	70820	28548
Carne Salata	Oke	12139	21372	
Fagiuoli	Chilò	3822	4956	9960
Sego	Oke	706368	1074723	1652608
Miele	„	55692	27027	4407
Soda	„	226980	71760	51592
Doghe	Pezzi	2924	1700	4795
Butirro	Oke	15756	1404	2765
Tabacco	„	21957		3753
Seme di Lino	„	67002	109980	61503
Sale	„	346671	13260	39972
Lana	„	44557	36660	15721
Pelli di Lapra	Pezzi	6690		
Canapa	Oke	6123	10569	
Miglio	Chilò		1352	1221
Lenti	„		6	
Grana Gialla	Oke		14820	
Pelli di Montone	Pelli		1016	
Dette di Porco	„		52	
Dette di Bufalo	„		30	
Formaggio	Oke	149292	113819	58934

*Nota di Importazione a Galatz per il Danubio  
nel 1837, 1838, 1839*

Merci	Colli	1837 <i>Quantità</i>	1838 <i>Quantità</i>	1839 <i>Quantità</i>
Manifatture e				
Cotone Filato	Balle	917	1038	1300
Zucchero Raffinato	Botti	601	1564	1205
Caffè	Sacchi	805	614	1472
Rum	Botti	52	271	248
Cotone	Balle	192	58	15
Pepe	Sacchi	784	626	510
Vino	Barili	455	430	1567



Olio	Cantara	3729	8760	7819
Olive	”	549	3522	4200
Incenzo	Barili	45	10	80
Acciajo	Casse	6	30	34
Limoni e Aranci	Casse	5533	3885	11414
Alume	Barili	46	60	205
Anici	”	100	49	50
Mandorle	Sacchi	16	30	106
Sapone	Casse	730	420	748
Stagno	Barili	3	10	3
Tabacco	Balle	772	650	1567
Riso	Cantara	250	200	349
Gesso	Barili	280		
Carube	Cantara	1910	5640	4470
Fichi	”	1252	3407	
Uva Passa	”	4570	6590	11044
Caviale	”	150	912	160
Pesci Salati	Barili	980	613	27
Ferro	Cantara	8697	19149	7392
Peci	Barili	45		429
Gomma	Cantara	42		
Scope	”	600	1050	
Noci	”	155	155	240
Nocciole	”	240	240	90
Chiodi	”	3		163
Carta	Casse	2	6	23
Pelliccie	Balle	5	4	5
Pesci Salati	Pezzi	555000	250000	400/migliaja
Panieri	Pezzi	150		
Sugo di Limone	Barili	11	57	5
Cacao	Sacchi	20		
Bande Stagnate	Casse	419	800	754
Cassia	”	8		
Gomene	Pezzi	41		10
Sedie	Dozzine	88	80	
Carbone	Tonnellate	280	20	
Rosolio	Cassi	7	9	

*Nota di Importazione in Ibraila per Danubio nel 1837*

Merci	Colli	1837		1839
Zucchero	Casse	135		584

Caffè	Sacchi	627	537
Manifatture	Balli	40	47
Pepe	Sacchi	50	27
Rosolio	Casse	12	
Pesce Salato	Barili	30	55
Tabacco	Cantara	40	292
Incenzo	Barili	15	35
Bande Stagnate	Casse	326	190
Olio	Cantara	1338	6035
Olive	Cantara	124	2481
Ferro	”	1200	5219
Sapone	Casse	86	163
Rum	Botti	21	61
Caviali	Cantara	60	440
Vino	Barili	1	304
Frutti	Cantara		2630
Limoni	Casse	50	3100
Indaco	Casse		20
Chiodi	”		23
Ed altri Articoli			

### *Spese*

Per la caricazione delle merci in Galatz e Ibraila :

Commissione 3 %

Senseria da 1/2 a 1 %

Dogana 1/2 %

Città 3/4 %

Facchino e trasporto secondo la quantità e distanza

Diritti in Galatz :

Sopra il grano pre. 4 corso di vesteria per chilò

Sopra gli altri cereali e articoli tutti 3 per cento

Diritti in Ibraila

Sopra il grano pre. 3 15/40 corso di vesteria al chilò

Sopra gli altri articoli 3 per cento

Le spese per la caricazione del grano a Galatz compresa la crivellatura varia di 4 a 6 pre. per kilò. In Ibraila è di un terzo minore.

Il calo della crivellatura è di 3 a 5 per cento.

*Osservazioni*

Essendo in queste provincie il denaro molto raro, le compre si fanno generalmente mediante contratti, che si stipulano ancora prima della raccolta, oppure quando l'articolo comprato è ancora molte miglia lontano.

La quarta parte è talvolta la metà dell'importo della merce comprata, viene dal compratore pagata al momento della stipulazione del contratto; il saldo poi al suo arrivo a Galatz e Ibraila. In ambe queste piazze or sono per lo più alcuni depositi di grano; ma coloro che fanno molto in questo articolo sono costretti di contrattare e comprare nell'interno; i contratti che si fanno nella Vallacchia sono per lo più con negozianti che si limitano al solo commercio coll' interno. Quelli della Moldavia con ognuno che ha delle possessioni. Se nel fare questi contratti si agisce con prudenza vi è sempre da trarre profitto. Se i contratti vengono fatti prima del raccolto e che il grano riesce cattivo, nascono senza dubbio delle dispute.

Il compratore insistendo di volere roba buona ed il venditore di consegnarli la roba secondo il raccolto, succede delle volte che la consegna non si può effettuare al tempo determinato o per mancanza di barche o carrette, ovvero a cagione delle strade cattive; queste però sono circostanze alle quali fa d'uopo sottoporsi. I venditori agiscono con molta buona fede.

Fondi: Il miglior modo per fare avere i fondi è di avere un credito a Vienna e di trarre a 75/g. o 3 mesi data. Facilmente si possono altresì vendere cambiali sopra Trieste, Marsilia, Livorno, Genova, Odessa come pure per Costantinopoli; ma il cambio per quest' ultima piazza varia così sensibilmente e l'impiego delle cambiali è così incerto e difficile da rendere rara la convenienza di approfittarsi di un credito sopra Costantinopoli. Quello che invece più conviene è la spedizione dell' effettivo che si riceve da detta piazza nell' estero col vapore e nell' inverno colla posta russa sino a Bukarest e da Bukarest sino ad Ibraila colla posta della Vallacchia. Questi viaggi sono molto sicuri. Vi è da osservare che nel vendere le cambiali a Galatz l'importo ne è pagato che quattro o 5 giorni dopo e quindi il numerario è molto raro non prima di 8 a 10 giorni dopo la negoziazione della cambiale. Nel dare una commissione di acquisto bisogna indicare al commissionario il modo del rimborso, onde se ne possa prevalere quando gli occorra, giacchè nessuno accetta commissione colla condizione di trarre dopo la caricazione; e se pure qualche casa ne eseguisse a tal condizione, il committente verrebbe caricato del 18% interesse all' anno, corso a cui non è mai a meno quì la moneta.

Caricazioni : I bastimenti che per lo più vengono in cerca d'impiego in Galatz o Ibraila sono gli austriaci, greci e turchi. Quest' ultimi di rado vanno più lontano di Costantinopoli. Agli austriaci ora è permesso di caricare a Galatz o Ibraila direttamente per la Gran Brettagna locchè fornirà un gran vantaggio al commercio dell' Inghilterra.

Bastimenti inglesi di rado vengono nel Danubio senza alcuna destinazione ma possono venire spesso noleggiati a Costantinopoli per venire qui a caricare e del passare gli ordini per compre è necessario prevenire il caso che qui non si trovino bastimenti disponibili e dare la facoltà di poterli fare venire da Costantinopoli.

Galatz 31 gennajo 1840

Pietro Santoni

## À PROPOS DES OULITCHES \*

Dans un article récemment paru, A. V. Boldur opine pour l'origine thrace des Oulitchés<sup>1</sup>. Ledit article mentionne la présence et la continuité des Thraces dans l'Ouest de l'Ukraine, cependant sa conclusion concernant l'origine des Oulitchés ne saurait être acceptée vu les données archéologiques.

### 1. LES TRIBUS THRAQUES DE L'UKRAINE OCCIDENTALE

Fondés sur les similitudes de la céramiques et des autres objets de l'âge du bronze trouvés, dans la zone boisée de l'Ukraine occidentale avec ceux de la même espèce mis au jour dans la zone des Carpates, bon nombre de spécialistes roumains et étrangers ont admis la présence des Thraces dans cette région<sup>2</sup>. Les tentatives de trouver à ce matériel archéologique des caractères similaires à ceux appartenant à la culture Lausitz (Lusace) et de les attribuer aux Slaves se sont avérées comme forçant la réalité<sup>3</sup>. Aussi, a-t-on renoncé à l'heure

\* Dans l'article paru dans RĚSEE, XI, 1973, 3, p. 554 (note 2), par inadvertance la vallée du Dneper a été mentionnée au lieu de celle du Dniester comme habitée par les Oulitchés et les Doulèbes.

ABRÉVIATIONS : RĚSEE = Revue des études sud-est européennes ; MA = Materiale arheologică privind istoria veche a R.P.R. ; SCIV = Studii și cercetări de istorie veche ; КСИИМК = Краткие сообщения Института истории материальной культуры ; МИА = Материалы и исследования по археологии СССР ; СА = Советская археология

<sup>1</sup> A. V. Boldur, *The Enigma of the Utichy-Tivetsy People*, «Balkan Studies» 9. 1968, 1, p. 55—90. La bibliographie du problème étant très riche, nous n'indiquons que quelques articles plus récents.

<sup>2</sup> K. Jazdzewski, *Atlas to the Prehistory of the Slavs*, 1948—1949. vol. I — cartes, vol. II, p. 39, 42, 46, 76 ; A. C. Florescu *Contribuții la cunoașterea culturii Noua*. «Arheologia Moldovei», II—III, 1964, p. 148—210 ; A. Vulpe, *Zur mittleren Hallstattzeit in Irmannien (Die Basarabi-Kultur)*, «Dacia», N. S., IX, 1965, p. 105—132 ; A. C. Florescu, *Sur les problèmes du bronze tardif carpato-danubien et nord-ouest pontique* «Dacia», N. S., XI, 1967, p. 59—94, *Археология Української РСР*, red. en chef S. M. Bibikov, vol. 1, Kiev, 1971, p. 336 (carte), p. 354—363, 373—404 ; W. Hensel, *Polska starożytna*, Wrocław, 1973, p. 171 ; V. A. Ilinskaia, CA, 1973, 3, p. 3—23.

<sup>3</sup> A. I. Terenoshkin, CA, XXIV, 1955, p. 7—28.

actuelle à l'hypothèse de plusieurs spécialistes allemands, ralliés en ceci par quelques-uns de divers autres pays, que seules les tribus usant de la céramique cordée étaient d'origine indo-européenne. En effet, il est généralement admis à présent que toutes les cultures de l'Europe centrale, entre les Balkans et le sud de la Suède, ont appartenu aux Indo-européens<sup>4</sup>. On peut parler, dans ce cas-là, de la migration des Thraces en Ukraine dès la période Cucuteni-Tripolje; ils sont été refoulés de l'Ukraine au commencement du bronze, lors du mouvement vers l'est des Indo-iraniens. La continuité manifeste des formes céramiques d'Anatolie devait conduire à reconnaître que les Hittites indo-européens étaient autochtones en Asie Mineure<sup>5</sup> et non inmigrés là aux environs des années 2000 av.n.è., en venant d'Europe. Vers cette époque le Proche-Orient a connu toute une série de migrations: vers les années 1700 av.n.è. (Indo-iraniens), vers les années 2000 av.n.è. (Amorites), vers les années 2100 av.n.è. (Hébreux), vers les années 2300 (Amorites et Hurrites)<sup>6</sup>. Mais aucune des migrations respectives n'avait les Balkans pour point de départ. Tout au contraire, des formes caractéristiques microasiatiques seront empruntées<sup>7</sup>, transformées avec le temps par les tribus thraces et véhiculées jusqu'en Ukraine, à l'âge du bronze.

Ce ne sont pas les Scythes qui mirent un terme au développement des tribus thraces de l'Ukraine, car les soit-disant cultures scythiques de la zone boisée de ce pays n'ont fait que continuer les traditions locales de l'âge du bronze, comme leur céramique et leur rite funéraire l'attestent, céramique et rite funéraire qui n'ont pas appartenu ni aux Scythes, ni aux Slaves. On constate même, que lesdites cultures rayonnèrent à l'Est du Dnieper justement à cette époque et que leurs territoires se sont couverts de nombreuses citadelles défensives<sup>8</sup>. Hormis les cultures constatées en Moldavie et en Ukraine Souscarpatique, on peut également attribuer aux Thraces les cultures suivantes:

- a) Âge du bronze moyen: Komarov (Podolie, Galicie);
- b) Âge du bronze final: Noua (Galicie), Bielogrudovka (Bug-Dnieper);
- c) Âge du fer préscythique: Goligrad (Galicie), Vysotzk (Vollhynie), Cernyi Les (Bug-Dnieper, Vorskla).
- d) Âge du fer scythique: La culture dite scythique des zones boisées, avec les groupes: Podolie occidentale, Podolie orientale, Vollhynie, Sula, Vorskla, Donetz septentrional, Kiev.

## 2. LES TRIBUS SLAVES DE L'UKRAINE OCCIDENTALE

A la fin du III<sup>e</sup> siècle av.n.è., en Ukraine occidentale apparaissait la culture Zaroubintzy; apparentée à la culture Przeworsk de la Pologne, toutes les deux s'étaient développées à partir d'une phase finale de la culture Lausitz<sup>9</sup>. Nous aurons en Moldavie la céramique de type Poenești (Loukachevka), qui n'est que la variante locale de la poterie Zaroubintzy. Selon

<sup>4</sup> H. Hencken, *Indo-European Languages and Archeology*, « American Anthropologist », 57. 1955. p. 3-6. 46-58; V. Gordon Childe, *The Dawn of European Civilization*, Londres, 1957, p. 172-174; S.J. De Laet, *La préhistoire de l'Europe*, Bruxelles, 1967, p. 96-97.

<sup>5</sup> V. I. Georgiev, *Исследования по сравнительно-историческому языкознанию*, Moscou, 1958. p. 146-173, 272-283; *The Dawn of Civilization. The First World Survey of Human Cultures in Early Times*, éd. S. Piggott, Londres, 1961. p. 188 (Seton Lloyd).

<sup>6</sup> Voir mon article publié dans « Mitropolia Olteniei », XXIV, 1972, 5-6, p. 349-373.

<sup>7</sup> *The Dawn of Civilization*, p. 349-352 (T. G. E. Powell).

<sup>8</sup> *Археология Української РСР*, éd. en chef, S. M. Bibikov, vol. II, Kiev, 1971, p. 32 (la carte), p. 15-33, 76-121.

<sup>9</sup> J. Kostrzewski, *Zur Frage der Siedlungsstätigkeit in der Urgeschichte Polens*, Wroclaw, 1965, p. 40-102, 119-125.

les auteurs antiques c'est justement à cette époque que se manifeste une nombreuse population de Bastarnes (Peucins), accompagnés des Scires germaniques et des Galates. C'est à juste titre que R. Vulpe a attribué la céramique de type Poienești (Loukachevka) aux Bastarnes<sup>10</sup>; de son côté M. Babeș a relevé la trace des Scires en Moldavie<sup>11</sup>. Les auteurs antiques considéraient les Bastarnes comme des Celtes ou — plus tard — des Germains; il s'agit d'une époque où, d'après les mêmes auteurs, le nord de l'Europe — se partageait entre une *Germania* et une *Sarmatia*, alors que le grand groupe des peuples slaves leur était à peu près inconnu. De nos jours, la plupart des spécialistes polonais, tchèques et russes attribuent aux Slaves la culture Lausitz et celles qui en ont dérivé — Przeworsk et Zaroubintzy<sup>12</sup>. Fondés sur les données de la toponymie, la majeure partie des archéologues allemands et autres occidentaux plaçant la patrie primitive des Slaves dans le bassin du Dnieper moyen.

Cette hypothèse a été partiellement soutenue aussi par P. N. Tretiakov, qui attribua aussi aux Slaves les cultures de l'âge du fer développées dans le bassin du Dnieper: Milograd, Iulinovo, Dnieper-Dvina (Smolensk) et Oka supérieure. Au II<sup>e</sup> siècle av. n.è., c'est la culture Zaroubintzy et ses variantes locales qui devaient les remplacer. La seule culture susceptible d'être attribuée aux Vénètes et aux Louges slaves du bassin de la Vistule, mentionnés par les auteurs antiques, reste la culture Przeworsk. Si l'on tient donc compte des réalités archéologiques, on ne peut pas parler des Slaves de la zone du Dnieper plus tard qu'à partir de l'époque Zaroubintzy<sup>13</sup>. Les cultures antérieures ont été généralement attribuées aux Baltes. Elles présentent des similitudes avec les autres cultures du voisinage — à retenir en ce sens la céramique à striure des Baltes et celle de type Diakovo des Finnois. On constate en outre la présence des toponymes baltes dans la zone du Dnieper<sup>14</sup>.

Ceci mène donc à la conclusion — avancée encore avec timidité par quelques auteurs — que les Bastarnes (Peucins) très nombreux, n'étaient pas des Germains, mais appartenait à la grande famille des tribus slaves et qu'ils ont émigré à cause des Celtes de la région silésienne et posnaniennne. La culture Jastorf, qu'ils avaient pour voisine dans cette région, appartenait aux tribus germaniques dont les Scires tiraient leurs origines. Rien d'étonnant dans telle alliance, puisque déjà aux VII<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle av.n.è., les Celtes étaient accompagnés dans leur migration en Espagne par de petites tribus germaniques<sup>15</sup>. De nombreux chercheurs allemands et étrangers attribuent aux tribus germaniques les cultures Przeworsk et Zaroubintzy<sup>16</sup>, en négligeant cependant toujours de préciser l'emplacement archéologique des tribus slaves, tout en triplant l'étendue de l'aire occupée selon eux par les Germains.

<sup>10</sup> R. Vulpe, *Săpăturile de la Poienești din 1949*, MA, I, 1953, p. 213—506; R. Vulpe, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, «Nouvelles Etudes d'Histoire», I, 1955, p. 103—119.

<sup>11</sup> M. Babeș, *Noi date privind arheologia și istoria bastarnilor* (O «fibulă pomeraniană» descoperită în România), SCIV, 20, 1969, 2, p. 195—217; M. Babeș, I. Untaru, *Der früheste latènezeitliche germanische Fund aus der Moldau. Der Kronenhalsring von Davideni*, «Dacia», N.S., XIII, 1969, p. 283—290.

<sup>12</sup> P. N. Tretiakov, *Памятники зарубинецкой культуры*, Moscou—Leningrad, 1959, p. 5—10; L. D. Bobol, *Славянские древности Белоруссии (ранний этап зарубинецкой культуры)*, Minsk, 1971, p. 3—6, 124, 158, 165—175, 179—187.

<sup>13</sup> P. N. Tretiakov, *Восточнославянские племена*, Moscou, 1953, p. 83—97; P. N. Tretiakov, *Финно-угры, балты и славяне на Днепре и Волге*, Moscou—Leningrad, 1966, p. 190—230; W. Hensel, *Polska przed tysiącem lat*, Wrocław, 1967, p. 18—41; K. Jazdzewski, *Z problematyki początków słowiańszczyzny i Polski*, Łódź, 1968, p. 46—93; J. Werner, CA, 1972, 1, p. 102—115.

<sup>14</sup> V. V. Sedov, *Славяне верхнего Поднепровья и Подвинья*, МИА, 163, Moscou, 1970, p. 8—11, 162—192; V. V. Sedov, CA, 1972, 4, p. 116—130 et 1973, 3, p. 73—82. L'auteur prétend que les Baltes occidentaux en émigrant ont apporté avec eux la culture Zaroubintzy.

<sup>15</sup> L. Pericot Garcia, *L'Espagne avant la conquête romaine*, Paris, 1952, p. 214.

<sup>16</sup> R. Hachmann, *Les Germains*, Genève, 1971, p. 72, 86—87; F. Schlette, *Germanen zwischen Thorsberg und Ravenna*, Leipzig, 1972, p. 12—21.

Plus tard, en Moldavie, les Bastarnes disparaissent dans la masse des Carpes, alors qu'en Ukraine ils assimilent les Thraces, dont la céramique ne laissera que des rares traces dans celle de Zaroubintzy. L'apport thrace devait s'imprimer profondément dans la physionomie des Ukrainiens, chez lesquels on constate fréquemment le type brun, dinarique. On peut affirmer que trois peuples sont nés sur le substratum thrace; les peuples bulgare, roumain et ukrainien.

Mais, il ne saurait être question d'une continuité des Thraces à l'époque slave. L'arrivée des Romains au Bas-Danube et la conquête de la Dacie au II<sup>e</sup> siècle de n.è. aura pour conséquence la diffusion en Moldavie et Ukraine des formes céramiques méridionales. Les Goths, venus à la fin du même siècle (II<sup>e</sup>) et leurs nombreuses incursions dans l'Empire d'où ils emmenaient maints captifs déterminèrent la naissance en Moldavie et Ukraine de la culture Tcherniakhov-Sîntana de Mureş. Cette culture est illustrée par une poterie apparentée à la céramique romaine, mais avec beaucoup d'éléments carpico-sarmatiques et Zaroubintzy. Elle n'offre que de très rares éléments de céramique gothique originelle<sup>17</sup>. La vague hunique et la migration des Goths dans l'Empire devaient balayer rapidement cette culture romano-gothique.

La céramique de type Przeworsk et Zaroubintzy a poursuivi son évolution dans les zones septentrionales. Ses formes simplifiées ont abouti à la poterie de type Prague et Kortcheak. Cette céramique apparaît avec certitude en territoire roumain au VI<sup>e</sup> siècle; elle adopte un nombre croissant d'éléments romains, pour revêtir au VIII<sup>e</sup> siècle l'aspect d'une céramique romano-slave, appelée de manière conventionnelle la céramique de type Dridu ou balkano-danubien. C'est improprement que les spécialistes étrangers la désignent sous le nom de céramique slave<sup>18</sup>; elle était commune aux Roumains et aux Slaves, mais présentant des formes locales qui permettent les différenciations en zones ethniques. On ne saurait prétendre que les Thraces ont pu persister en Ukraine durant le I<sup>er</sup> millénaire de n.è., alors que les Carpes de Moldavie, bien que vivant plus à l'écart, n'ont pas moins fini par perdre leur caractère thrace, s'étant entièrement romanisés.

### 3. LA TRIBU DES OULITCHES

La présence des Slaves orientaux dans le bassin du Dniester dès le VI<sup>e</sup> siècle se trouve confirmée par leur céramique d'aspect plus primitif, ainsi que par la tentative de les coloniser à Tyras<sup>19</sup>. On constate au IX<sup>e</sup> siècle la présence dans le voisinage de la Moldavie de plusieurs tribus slaves; en ce qui concerne leur emplacement exact les spécialistes ne se sont pas encore mis entièrement d'accord. Les études historiques et toponymiques

<sup>17</sup> *История и археология юго-западных областей СССР начала нашей эры*, red. В. А. Рыбаков, Е. А. Симоновичи, Moscou, 1967, p. 3—4. Gh. Diaconu, *Einige Betrachtungen über die erste Hälfte des 1. Jahrtausends n. Z. im Gebiet ausserhalb der Karpaten*. «Dacia», N.S., XII, 1968, p. 341—346; Gh. Diaconu, *Über die Scheibengedrehte Keramik in der Sîntana de Mureş — Tschernjachowkultur*, «Dacia», N.S., XIV, 1970, p. 243—250; I. S. Vinokur, CA, 1972, 4, p. 131—144.

<sup>18</sup> Gh. Ştefan, *Le problème de la continuité sur le territoire de la Dacie*, «Dacia», N.S., XII, 1968, p. 347—354; I. I. Liapuşkin, *Славяне восточной Европы накануне образования древнерусского государства (VIII—первая половина IX вв.)*, МИА, 152, Moscou, 1958, p. 5—30, 170—175; M. Comşa, *Sur l'origine et l'évolution de la civilisation de la population romane, et ensuite proto-roumaine, aux VI<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles sur le territoire de la Roumanie*, «Dacia», N.S., XII, 1968, p. 355—380; E. Zaharia, *Données sur l'archéologie des IV<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles sur le territoire de la Roumanie. La culture Biatei et la culture Dridu*, «Dacia», N.S., XV, 1971, p. 269—287.

<sup>19</sup> G. V. Fedorov, *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячелетии н.э.*, МИА, 89, Moscou, 1950, p. 185, 208, 357 (carte); A. A. Boşacov-Ghimpu, *La localisation de la forteresse de Turrus*, REŞEE, VII, 1969, 4, p. 686—690.



polonaises ont montré que la tribu des Croates blancs habitait dans la région du cours supérieur de la Vistule, cependant que les Doulèbes vivaient en Galicie et Volhynie<sup>20</sup>. La tribu des Oulitchs, très nombreuse d'après le géographe Bavarois, selon les données de Nestor, partiellement confirmées par Constantin Porphyrogénète, habitait le bassin du Dniester et du Boug et avait pour voisins les Tivertses. Installés sur le Dniester, le Reut et le Byk, les Oulitchs avaient leur capitale à Peresetchina. Celle-ci ne pouvait être située à proximité de Kiev, car si tel était le cas elle aurait été conquise dès le IX<sup>e</sup> siècle. Aussi, est-ce plutôt en Moldavie qu'elle devait se trouver, où il y a encore un village du même nom, à la citadelle de Loukachevka, qui n'est éloignée qu'environ 5 km<sup>21</sup>. Fort probablement, les Oulitchs sont originaires de la zone du Dnieper moyen, où plusieurs cours d'eau portent le nom de Reut<sup>22</sup>. Quant aux Tivertses, leur emplacement devait se trouver sur le Bug, là où il y a actuellement un village appelé Tivrov. C'est, du reste, ce qui résulte aussi de l'ordre dans lequel ces tribus ont été soumises. Si en 885 les Tivertses à côté des Oulitchs combattaient le pouvoir kievien, en 907 ils sont mentionnés comme alliés tributaires, alors que les Oulitchs ne furent défaits qu'en 914 (et selon d'autres auteurs en 940), après une guerre de trois ans. Ils ne figurent pas en 944 parmi les peuples alliés comme les Tivertses. Ils n'inspiraient guère de confiance, ce qui expliquerait pourquoi, Sviatoslav, après sa défaite en 971 n'osa pas se retirer à travers leur territoire. Bientôt, ils seront assimilés par les Roumains, dont la présence dans cette région est attestée par le matériel archéologique<sup>23</sup>. Enfin, une source byzantine locale fera mention de la présence vers l'an 1000 au nord du Danube d'un voïvodat puissant qui ne pouvait être qu'une formation roumaine<sup>24</sup>.

A. A. Bolşacov-Ghimpu

## LE PREMIER TRAITÉ ÉCONOMIQUE ENTRE VENISE ET NICÉE

En marge d'une des stipulations du seul traité commercial entre Venise et Nicée connu, datant d'août 1219, on peut voir la mention « a principio nuper transactae treugee »<sup>1</sup>. Le document semble se rapporter à un traité antérieur, qui avait été signé depuis peu, mais

<sup>20</sup> *Początki państwa Polskiego. Księga tysiąclecia*, réd. K. Tymieniecki, Poznań, 1962, p. 73 — 109 (St. Zajaczkowski), 233 — 252 (S. M. Kuczynski); H. Lowmiański, *Początki Polski*, vol. II, Varsovie, 1963, p. 86, 106—112, 114—200; W. Hensel, *La naissance de la Pologne*, Wrocław, 1966, p. 50 (note 11).

<sup>21</sup> G. B. Fedorov, КСННМК 56, 1954, p. 8 (carte).

<sup>22</sup> V. N. Toporov, O. N. Trubatcev, *Лингвистический анализ гидронимов верхнего Поднепровья*, Moscou, 1962, p. 220.

<sup>23</sup> E. A. Rikman, I. A. Rafalovitchi, I. G. Hynku, *Очерки истории культуры Молдавии (II—XIV вв.)*, Chişinău, 1971, p. 119—178.

<sup>24</sup> A. A. Bolşacov-Ghimpu, *O ştire bizantină din Dobrogea despre un voievodat creştin de la nordul Dunării, la sfârşitul secolului al X-lea*, « Glasul Bisericii », XXXI, 1972, 1—2, p. 104—116.

<sup>1</sup> Fr. Tafel et M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatengeschichte der Republik Venedig*, t. II = Fontes rerum austriacorum, t. XIII, Vienne, 1856, p. 205—207.

cette remarque a échappé à l'attention de tous les historiens, à l'exception de W. Heyd, qui la signale sans pourtant insister sur sa signification<sup>2</sup>. Une analyse de l'évolution des rapports de l'Empire grec et de Venise, tout de suite après 1204, et de leurs intérêts économiques pourrait faire jour dans cette question.

Plusieurs formations politiques grecques et latines apparurent sur les ruines de l'empire éroulé sous les coups des croisés et elles se sont disputées l'héritage byzantin. Parmi ces formations politiques, l'Empire latin de Constantinople et l'Empire grec de Nicée ont joué un rôle de premier ordre. Les sources contemporaines insistent surtout sur l'évolution des hostilités entre les deux Etats, phénomènes décisifs d'ailleurs pour le destin des territoires de l'ancien empire. La fondation latine, « création de la chevalerie occidentale des croisés, de la politique égoïste de Venise et de l'idée hiérarchique de la papauté »<sup>3</sup>, a été soutenue dans cette compétition par les deux facteurs profondément intéressés à la maintenir et à la consolider. Mais si les pontifes se sont limités aux appels — le plus souvent sans effets — au monde occidental de soutenir l'Empire de Constantinople dans les moments difficiles, la cité de Saint-Marc a représenté le principal support de la formation politique des croisés, tout le long de six décénies d'existence.

Ce rôle se précisa dès l'époque du règne des deux premiers empereurs latins, quand leur Etat se manifestait comme un facteur politique important dans cette région. Et comme l'Empire latin manquait de forces maritimes propres, la flotte vénitienne assurait l'approvisionnement de la métropole du Bosphore, transportant les troupes latines chaque fois que cela était nécessaire en Asie Mineure. Sous le régime de Théodore I<sup>er</sup> Lascaris, Venise a exercé une domination maritime incontestable sur la mer Egée et dans les Détroits, empêchant de cette façon la reconquête nicéenne des îles de la mer Egée et des ports de Propontide<sup>4</sup>. Enfin, la Commune apparaît comme un facteur actif aussi pendant la dernière partie des opérations militaires entre Théodore Lascaris et Henri de Hainaut durant la période 1211—1212. Et c'est toujours elle qui fut à cette époque l'artisan du plus grand succès diplomatique de l'Empire latin : la conclusion de l'alliance avec le sultanat d'Ikonion de 1209<sup>5</sup>, par lequel Nicée se trouvait serrée comme dans de véritables tenailles. La victoire grecque d'Antioche sur Méandre remportée contre le sultan fut suivie par la campagne de 1211—1212 d'Henri I<sup>er</sup>, en Asie Mineure. La marche triomphale de l'empereur latin jusqu'à la frontière turque suivit de près le tracé du littoral de la Propontide et de la mer Egée<sup>6</sup>, ce qui laisserait soupçonner une collaboration intime avec la flotte vénitienne.

Même la paix qui a mis un terme aux longues hostilités entre Théodore Lascaris et Henri I<sup>er</sup><sup>7</sup>, ne put être conclue sans l'accord des deux facteurs dont les intérêts s'entremêlaient à ceux de l'Empire latin : la papauté et Venise. En ce qui concerne le rôle d'Innocent III dans la conclusion de l'accord, nous en avons des preuves pertinentes. Les pourparlers

<sup>2</sup> W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, trad. en français par F. Raynaud, Leipzig, 1923 (réimpression), I, p. 304—305

<sup>3</sup> Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, I, p. 412.

<sup>4</sup> H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 311—312.

<sup>5</sup> La preuve a été apportée par E. Gerland (*Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel*, I, Homburg v. d. Höhe, 1905, p. 10 ss).

<sup>6</sup> Sur cette question, voir la lettre encyclique d'Henri I<sup>er</sup>, du 13 janvier 1212, de Pergame : Buchon, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française en Orient*, Paris, 1840, II, p. 211 ss. Cf. J. Longnon, *La campagne de Henri de Hainaut en Asie Mineure en 1211*, « Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales de l'Académie royale de Belgique », 31, 1848, p. 448—449.

<sup>7</sup> On n'est pas encore arrivé à un point de vue commun sur la date de l'événement. Fr. Dolger le place « après le 13 janvier 1212 » (*Regesten*, 1684) pendant que J. Longnon (*op. cit.*, p. 450—452) le situe à la fin de l'an 1214, en soutenant d'arguments son affirmation.

de Constantinople (1213—1214) entre les représentants de Rome et ceux de l'empereur grec<sup>8</sup>, concernant l'union des deux églises, ont préparé le terrain pour l'accord politique entre Nicée et l'État latin<sup>9</sup>. Quant à la Commune, nous ne possédons pas de données sur ses démarches en ce sens ; mais il est certain qu'elle s'opposait à la conclusion d'une paix qui pourrait atteindre ses buts économiques et politiques dans cette région. Les clauses de la paix latino-nicéenne constituent une preuve irréfutable quant à ce problème. Henri de Hainaut renonçait aux territoires intérieures d'Asie Mineure, en maintenant sa domination seulement sur le nord du littoral égéen et sur les rives de la Propontide, jusqu'à la mer Noire<sup>10</sup>, ce qui assurait à Venise la possibilité de contrôler les Detroits. Mais cette paix révélait aussi d'autres buts, correspondant aux intérêts de la politique de la Commune. Peu après 1204 la domination vénitienne en Romania traversait une période pleine d'incertitudes, à la suite des luttes avec Gênes et l'Empire de Nicée<sup>11</sup>. L'expulsion des génois de Crète et l'accord conclu avec l'empereur grec marquèrent le commencement d'une période de paix et de consolidation du pouvoir maritime de la cité de Saint-Marc en Orient. D'autre part, la paix constituait, sans aucun doute, la reconnaissance par Théodore Lascaris des réalités politiques imposées par la quatrième croisade et, implicitement, la domination des doges sur 3/8 de toute la Romania.

Après avoir mis un terme aux hostilités avec l'Empire grec, Venise voyait s'ouvrir devant elle les perspectives de conclure un traité économique avec l'empereur de Nicée. Jusqu'à cette époque, la Commune avait obtenu certains privilèges commerciaux de la part des voisins de Nicée : l'Empire latin<sup>12</sup>, le sultanat d'Ikonion<sup>13</sup>, la Principauté de Morée<sup>14</sup>, l'Épire<sup>15</sup>, etc. Le marché nicéen représentait une petite mais très importante île, qui n'était pas incorporée au vaste champ de l'activité privilégiée des négociants des lagunes. C'est pourquoi les fils de la cité de Saint-Marc ne voulaient pas se passer d'une occasion qui aurait pu leur offrir des avantages économiques de la part de l'empereur grec aussi.

Mais Théodore Lascaris lui-même était intéressé par un accord commercial avec la forte République de l'Adriatique. À la suite des dix années de luttes contre ses voisins — Latins, Seldjucides et Grecs de Trébizonde — et du dérèglement des rapports commerciaux avec le monde latin, surtout avec les Vénitiens, l'Empire de Nicée traversait de grandes difficultés économiques. Et c'est justement éloigner ces difficultés que constituait l'une des tâches les plus pressantes de l'autorité impériale. D'autre part, les marchandises latines étaient fort recherchées sur le marché grec d'Asie Mineure, car on peut supposer que la guerre avait aggravé le déclin du commerce et des métiers autochtones. En fait, Théodore Lascaris ne faisait que reprendre la politique économique inaugurée par Alexis I<sup>er</sup> Comnène et continuée par les Basileis, jusqu'à 1204. Enfin, le fait de le reconnaître comme empereur, héritier des traditions de la monarchie byzantine, même au prix du renoncement, au moins temporaire, au changement des nouvelles réalités politiques de Romania, ne constituait pas un succès indigne du prestige de Nicée.

<sup>8</sup> A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und Kirchenunion, III*, dans « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », Philosphilol. und hist. Kl., 1923, 3 Abh., p. 19. Cf. R. Janin, *Au lendemain de la conquête de Constantinople. Les tentatives d'union des Eglises (1208—1214)*, « Echos d'Orient », 36, 1933, p. 195—202.

<sup>9</sup> J. Longnon, *op. cit.*, p. 450—451.

<sup>10</sup> G. Akropolites, ed. Heisenberg, p. 27.

<sup>11</sup> F. Thiriet, *La Romane vénitienne au Moyen Âge*, Paris, 1959, p. 87—89.

<sup>12</sup> Tafel-Thomas, *Urkunden*, I, p. 571—574.

<sup>13</sup> *Ibidem*, II, p. 222—224. Le traité date de mars 1220. Mais il fait mention de deux autres traités similaires, antérieurs (*Ibidem*, p. 222), le premier signé par Kaikosrou I<sup>er</sup>, probablement en 1209, quand Venise a médié l'alliance entre le sultan et l'empereur latin, et l'autre, par le successeur de Kaikosrou, après 1211.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 96—100.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 120 ss.

Il est donc à supposer que, soit dans les limites de la paix avec l'Empire latin, de 1214, soit par un accord à part, Théodore Lascaris mit un terme aux hostilités avec Venise et signa même un traité économique avec elle.

Il nous reste à éclaircir les motifs selon lesquels Andrea Dandolo ne fait mention dans sa chronique que du traité d'août 1219. Grâce à son rang, le doge humaniste eut à sa disposition les archives de la Commune, où l'on ne conservait que ce dernier document, le premier étant perdu. A l'appui de cette supposition l'on pourrait invoquer le fait que c'est surtout par l'initiative et, probablement, sous la direction du doge, vu sa formation intellectuelle, qu'on a composé « *Libri Factorum* », une collection d'actes gardés dans les archives vénitienes, réunissant tous les traités conclus entre la République et les pouvoirs étrangers<sup>16</sup>, publiés cinquante ans plus tard par les infatigables éditeurs de notre document. Un autre support en faveur de cette thèse est représenté par le fait que, dans le même contexte, Andrea Dandolo mentionne seulement le traité signé par Venise avec le sultanat d'Ikonion en 1220, qui lui-même parle des deux autres traités antérieurs<sup>17</sup>, perdus sûrement vers la moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, quand la chronique était déjà écrite.

Quant à préciser le moment où notre document fit son apparition, nous ne croyons pas tomber dans l'erreur en affirmant qu'il a été conclu en 1214, à la période même de la fin des hostilités entre l'Empire grec et le monde latin. Le traité commercial de 1219 n'était, en fait, rien d'autre qu'un renouvellement de celui de 1214. La similitude quant à la durée de validité (5 ans)<sup>18</sup> des deux traités vient à l'appui de notre hypothèse. En ce qui concerne le contenu de l'acte en question, il est fort probable qu'il était identique au celui du document similaire de 1219.

Une dernière remarque en marge du premier traité économique entre Venise et Nicée. Essayant de justifier l'acte de la Commune de 1219, Andrea Dandolo écrivait au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : « *Jacopus Potestas pro Venetis in Constantinopoli, cum jam Gallorum potentia evanescerat, cum Theodoro Comneno Graecorum Imperatore treguas per quinquennium... firmavit* »<sup>19</sup>. Mais il ne faut pas oublier que le doge ignorait non seulement le traité économique antérieur entre Venise et Nicée, mais aussi la conclusion de la paix entre l'Empire latin et l'empereur grec. Ayant pour point de départ la remarque du chroniqueur, F. Thiriet observait avec justesse que la Commune n'abdiquait point de sa mission antérieure, mais tout au contraire, elle suivait une politique très complexe, dont le but essentiel était de maintenir l'Empire latin et surtout la domination sur Constantinople. Mais, cette politique « nettement plus réaliste, véritable politique de „contre-assurance” qui favorise les intérêts commerciaux »<sup>20</sup> ne fut pratiquée, comme l'affirme l'historien français, seulement après la mort d'Henri I<sup>er</sup> (1216), mais elle a constitué le trait principal de la diplomatie vénitienne en Roumanie, même du vivant de l'empereur latin. Les traités économiques avec l'Épire, la Principauté de Morée, le sultanat d'Ikonion et le premier accord commercial avec Nicée en sont autant de preuves.

*Stelian Brezeanu*

<sup>16</sup> F. Thiriet, *op. cit.*, p. 15.

<sup>17</sup> Tafel-Thomas, *Urkunden*, II, p. 222.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 207.

<sup>19</sup> *Cronicon Andreae Danduli*, R.I.S., XII, ed. Muratori, Milan, 1728, p. 341.

<sup>20</sup> F. Thiriet, *op. cit.*, p. 89

LES THÈMES DU III<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL  
D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN,  
Bucarest (4—10 septembre 1974)

Conformément aux décisions du II<sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est européen (Athènes, mai 1970), le III<sup>e</sup> Congrès International d'Études du Sud-Est européen aura lieu à Bucarest (4—10 septembre 1974).

Les travaux du Congrès porteront sur les thèmes suivants, fixés par le Comité de l'Association d'Études du Sud-Est Européen:

RAPPORT GÉNÉRAL

La place, le rôle et la contribution de la balkanologie aux sciences humaines.

THÈMES — CADRE

I. HISTOIRE

A. Antiquité

1. La Méditerranée et les Balkans à l'époque pré- et protohistorique.
2. Le processus d'urbanisation de l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité.

B. Ve — XVIII<sup>e</sup> siècles

1. Genèse des peuples balkaniques et formation de leurs États.
2. Relations culturelles du Sud-Est européen avec le monde méditerranéen et pontique.
3. Traits communs du développement économique et social des peuples balkaniques et du Sud-Est européen à l'époque ottomane.
4. Les Balkans dans les rapports entre l'Empire ottoman et les puissances européennes aux XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles.

C. XIX<sup>e</sup> — XX<sup>e</sup> siècles

1. Mouvements sociaux et nationaux dans les pays du Sud-Est européen : traits communs et caractères spécifiques.
2. Caractères et tendances du développement économique, social et institutionnel des États balkaniques et Sud-Est européens.

3. Les États balkaniques et Sud-Est européens dans les relations internationales (fin XVIII<sup>e</sup> siècle—XX<sup>e</sup> siècle).
4. Le développement de la pensée sociale et politique chez les peuples du Sud-Est européen à l'époque moderne et contemporaine.
5. L'urbanisation dans l'espace Sud-Est européen à l'époque moderne et contemporaine : l'hypothèque du passé et les impératifs de l'avenir.

## II. LINGUISTIQUE

1. Les langues balkaniques. Tendances parallèles et problème des structures.
2. Les langues littéraires des peuples balkaniques et Sud-Est européens dans leur évolution en rapport avec les transformations sociales pendant les XIX<sup>e</sup>—XX<sup>e</sup> siècles.
3. Le Sud-Est européen de et la Méditerranée. Interrelations linguistiques.

## III. LITTÉRATURE

1. L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen : problèmes et méthodes (XVI<sup>e</sup>—XX<sup>e</sup> siècles).
2. Formation des courants réalistes dans les littératures balkaniques et Sud-Est européennes.
3. Tendances humanistes dans les littératures du Sud-Est européen au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle.
4. Traits et thèmes communs aux littératures populaires balkaniques et méditerranéennes.

## IV. FOLKLORE

1. Tradition et innovation dans le folklore des peuples du Sud-Est européen.
2. Traits communs et traits particuliers du folklore des peuples balkaniques et Sud-Est européens — aspects interdisciplinaires.

## V. ETHNOGRAPHIE

1. La civilisation rurales Sud-Est européennes à l'époque moderne.
2. La civilisation urbaine et son impact sur les modes de vie des peuples balkaniques et Sud-Est européens.

## VI. ARTS

1. Tradition et innovation dans l'évolution des arts chez les peuples du Sud-Est européen.

## VII. DROIT ET INSTITUTIONS

1. Le problème de l'originalité du droit national des peuples du Sud-Est européen dans le contexte de la réception du droit romano-byzantin (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle) et du droit occidental (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles).
2. Contribution du Sud-Est européen au développement du droit international à l'époque moderne et contemporaine.

Chaque thème fera l'objet de communications dont la durée est limitée à quinze minutes. Les textes destinés à être publiés dans les Actes du Congrès pourront cependant comporter jusqu'à quinze pages dactylographiées.

Les langues officielles du Congrès seront : l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien et le russe.

## LE SYMPOSIUM « LA CONTRIBUTION DE LA SCIENCE AU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL DES PAYS DU SUD-EST DE L'EUROPE »

(Bucarest, 15—18 octobre 1973)

Entre le 15 et le 18 octobre de l'année dernière a eu lieu à Bucarest le Symposium « Contribution de la science au développement industriel des pays du Sud-Est de l'Europe », organisé par l'Association des scientifiques de la République Socialiste de Roumanie, en collaboration avec l'Institut d'études sud-est européennes, l'Union balkanique des mathématiciens, le Centre de calcul de l'Université de Bucarest, le Conseil national des ingénieurs et techniciens. Le Symposium s'est proposé pour objet d'analyser sous divers aspects l'influence qu'exerce la science — fondamentale et applicative — sur l'expansion et la modernisation de l'industrie, cette branche principale de la production matérielle, qui par ses effets multiples entraîne le développement économique-social tout entier d'un pays. Ces problèmes furent abordés par rapport à la situation spécifique des pays sud-est européens, où le processus d'intense industrialisation constitue la ligne directrice de la politique économique, dans le but d'accélérer le développement et de rattraper les Etats avancés.

Le Symposium a joui d'une large participation des spécialistes roumains des domaines impliqués, ainsi que des invités étrangers, comme représentants d'organismes scientifiques de Bulgarie, Yougoslavie, Grèce, Turquie, Italie. Les délégués de Turquie et d'Italie, retenus par des obligations imprévues, ont exprimé le regret de ne pouvoir participer personnellement aux travaux. Parmi les invités se sont trouvées des personnes représentatives de la vie scientifique et publique, dont nous rappelons : pr L. Iliev — membre de l'Académie bulgare des sciences, pr K. Grigorov — vice-président de l'Association des scientifiques de Bulgarie, pr V. Brčić, de l'Université de Belgrade, pr J. N. Zaronikos — directeur général de l'Office pour la recherche scientifique et le développement de Grèce, pr P. Argiropoulos — conseiller au Ministère de la culture et des sciences de Grèce, pr P. Bisogno — directeur au Conseil national de recherche d'Italie. De la part de la Roumanie, il faut mentionner tout d'abord les organisateurs et animateurs du Symposium — les professeurs N. Teodorescu, membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, et C. Penescu, membre correspondant de l'Académie Roumaine. Ont assisté au Symposium des représentants du Ministère de l'Education et de l'Enseignement, du Conseil national pour la science et la technologie, de l'Académie de Sciences Sociales et Politiques de la République Socialiste de Roumanie.

Les travaux du Symposium ont été organisés sous forme de tables rondes et colloques thématiques, avec présentation de rapports, visites techniques et démonstrations, toujours suivis d'interventions et de discussions. Au total ont été exposés plus de 30 rapports aux profils divers sur les aspects caractéristiques de l'impact de la science sur l'industrie et le développement économique-social. Les problèmes examinés concernent les traits et les directions de la révolution scientifique-technique, l'efficacité de la recherche scientifique pour le développement, les voies et les moyens d'insertion des réalisations scientifiques dans la production, l'application des méthodes mathématiques modernes aux analyses économiques, la politique et l'organisation de la science, l'interdépendance enseignement — recherche — production, la coopération scientifique internationale.

La table ronde I, ayant pour thème « L'influence de la science sur le développement industriel », fut consacrée à la présentation et aux discussions des rapports à caractère général et introductif : N. Teodorescu — sur la politique de la science comme facteur du développement économique, J. Zaronikos — la politique de la science en Grèce rapportée au développement industriel, I. Goliat et S. Costea — le rôle des sciences sociales dans le développement économique, ainsi que d'autres exposés portant sur la valeur de la prognose scientifique, les traits

caractéristiques de la recherche scientifique et du progrès technologique dans les pays européens en voie de développement, l'orientation de la politique scientifique dans les branches modernes de l'industrie.

A la table ronde II — « Contributions des sciences techniques au développement industriel » — furent exposés les rapports suivants : C. Penescu — sur l'influence des progrès de la science sur le développement de la technique et de l'industrie, P. Argiropoulos — le développement de l'industrie et la pollution de l'environnement, P. Radkovski — l'industrialisation et la division internationale du travail, suivis d'une série de rapports traitant de la modalité d'introduire les résultats des recherches dans certaines branches de l'industrie.

La table III — « Les sciences sociales et économiques à l'appui du développement industriel » — soumit aux discussions toute une série de rapports à sujets différents : E. Topalá — la prognose socio-économique et la stratégie du développement à long terme, S. Vasiliev — le financement et le développement de la science, G. Sterghiou — l'institution des assurances et le développement de l'industrie, G. Clima — les critères scientifiques de l'emplacement de l'industrie sur le territoire, I. Matei — la localisation des industries de croissance, P. Grigorescu — l'emplacement des industries nouvelles.

Le colloque I — « L'intégration enseignement — recherche — production à l'appui du développement » — a groupé les rapports sur ce thème présentés par D. Lăzăroiu, D. Vaida, V. Brăic, auxquels on fit des interventions et discussions. Le colloque II — « L'informatique dans le processus du développement de l'industrie » — les discussions se concentrèrent sur l'utilisation de systèmes informatiques au perfectionnement de la gestion et de la technologie dans différentes branches de l'industrie, sur la base des rapports présentés par C. Penescu, I. Văduva, V. Tărăboi, I. Badea.

On a organisé pour les participants deux visites techniques — la première à l'Hydrocentrale d'Argeș, où furent présentées les installations énergétiques, en donnant des explications sur les principes scientifiques et les procédés technologiques sur lesquels repose la construction de cet important complexe industriel; la seconde — au Centre de calcul de l'Université de Bucarest, qui a permis de connaître d'une manière concrète les machines électroniques modernes utilisées pour résoudre certains problèmes scientifiques et économiques.

La dernière réunion de ce Symposium fut tenue à l'Institut d'études sud-est européennes — une table ronde élargie ayant pour sujet « La coopération scientifique dans le Sud-Est de l'Europe ». Outre les participants au Symposium, ont été présents des chercheurs de l'Institut, la rencontre ayant pour but également de faire connaître l'activité de l'Institut. Dans l'absence du directeur — le professeur M. Berza, parti à l'étranger pour prendre part à une réunion internationale — les travaux de la séance ont été conduits par le professeur H. Mihăescu, chef de section. A la suite de son allocution introductive, le dr Alexandru Dușu a fait une présentation complète, bien que succincte, de l'Institut — son évolution, le profil actuel des recherches, les projets d'avenir, ainsi qu'une description de la revue de l'Institut, alors que le dr Vl. Georgescu a exposé le programme du prochain Congrès international d'études du Sud-Est Européen (Bucarest, septembre 1971), son organisation, le schéma thématique, les participations escomptées.

L'académicien N. Teodorescu fit ensuite un ample exposé sur les principes de la coopération internationale dans le domaine de la science, en précisant son cadre européen et en citant des exemples de collaboration scientifique entre les pays du Sud-Est européen. Les questions qui furent posées, les suggestions faites et les discussions portées en marge de ces exposés se rapportèrent aux problèmes étudiés dans l'Institut, à l'élargissement de la thématique, à l'extension des relations avec d'autres institutions scientifiques. Ceux qui ont pris la parole ont tous insisté sur l'activité et le rôle de l'Institut dans la promotion de l'étude interdisciplinaire et comparative des problèmes du Sud-Est européen. Relativement au problème de la coopération, les discussions se sont orientées davantage vers la possibilité d'une collaboration



scientifique multilatérale au Sud-Est de l'Europe, à l'échelle régionale en rapport avec la coopération continentale européenne, en soulignant les secteurs prioritaires de recherches, les principes, formes et modalités de coopération, ainsi que les perspectives de longue durée.

La séance étant celle de clôture du Symposium, le président N. Teodorescu a brièvement passé en revue les travaux, en relevant l'apport effectif des auteurs de rapports et des participants aux débats, la portée des problèmes traités, ainsi que la valeur des conclusions qui peuvent être tirées à la clôture des travaux. Tous cela témoigne de l'opportunité et de l'utilité du Symposium.

Au sujet de l'importance de ce Symposium, il convient de reconnaître sans réserves la contribution substantielle qu'il apporte à la mise de la science au service du développement économique et social. Mais ce sont surtout ses conséquences fructueuses pour les études sud-est européennes qui lui confèrent une signification digne d'être relevée. On y a réalisé l'extension de ces études à d'autres domaines que ceux traditionnels, ainsi que l'ouverture de nouvelles voies à l'investigation des problèmes contemporains par la jonction des sciences sociales à celles techniques; ensuite, des spécialistes d'une autre formation et appartenant à d'autres organismes que ceux à préoccupations statutaires dans ce domaine ont été attirés vers l'étude des problèmes sud-est européens; on y a établi une connexion plus directe entre la recherche théorique et sa finalité applicative; on y a réalisé une collaboration multilatérale sud-est européenne dans un nouveau secteur de la science.

Le Symposium a suscité dans des cercles scientifiques plus larges un vif intérêt pour les problèmes du Sud-Est de l'Europe, dont l'étude approfondie et compréhensive s'impose d'une manière toujours plus évidente et devient de plus en plus attrayante.

*G. C. Clima*

## LA CINQUIÈME CONFÉRENCE DU CERCLE D'ÉTUDE DES LIENS CULTURELS DU CENTRE ET DE L'EST DE L'EUROPE (Hofgeismar, 24—28 septembre 1973)

Située non loin de Kassel, ville chargée de souvenirs historiques — dont il convient de mentionner au moins l'archive des frères Grimm — Hofgeismar s'étire parmi les douces collines du land de Hesse, à la lisière d'une poétique forêt, la Reinhardswald. C'est là, dans les bâtiments de l'Académie qui embrassent les colonnades d'une ancienne source thermale, de nos jours restée un simple coin pittoresque, que se sont déroulés les travaux de la cinquième Conférence du cercle d'étude des liens culturels du centre et de l'est de l'Europe, dans l'intervalle 1750—1850. Si les symposiums précédents avaient abordé des problèmes d'un caractère plus général — tels les Lumières dans l'est et le sud-est de l'Europe ou la position des paysans durant une période de changements sociaux et économiques — le thème choisi pour le débat de cet automne s'est avéré encore plus susceptible d'éveiller l'intérêt des participants. En effet, les communications qui ont exposé la naissance et le développement des académies, des sociétés scientifiques ou des institutions d'enseignement supérieur dans cette zone du continent ont suscité d'amples discussions. De ce fait, les 48 participants — enseignants, maîtres de recherches et aspirants à un doctorat — ont été à même de comparer ainsi non seulement les formes revêtues par les efforts d'institutionnalisation de la vie scientifique dans les sociétés

européennes, mais aussi la manière dont les progrès de l'esprit scientifique ont pu imprimer de nouvelles directions aux traditions culturelles, facilitant la communication et les échanges des valeurs culturelles.

La conférence s'est ouverte avec l'exposé du professeur Ludwig Hammermayer de l'Université de Munich, qui a cerné les tendances et les directions du mouvement intellectuel qui devait conduire à la fondation des académies et des sociétés scientifiques du continent européen. Cet exposé a été suivi par une analyse du processus de formation du « philosophe » et du « patriote » dans les sociétés de l'occident, du centre et du Sud-Est de l'Europe, présentée par l'auteur de ces lignes. Puis, à tour de rôle, ont été présentées les circonstances de la fondation des sociétés scientifiques danoises (prof. Swend Ellehøj) et polonaises, ces dernières rapportées aux réformes universitaires de Pologne (par les professeurs Gerard Koziellek, Jacek Staszewski et Michal Cieřła). La question du mouvement scientifique en Russie et son écho dans les milieux savants allemands a été traitée par le professeur Erik Amburger, dr. Gerd Robel et Jurgen Kammerer, aspirant au doctorat. Des données hautement intéressantes sur les écoles et les sociétés scientifiques de Tchécoslovaquie ont été fournies par les professeurs M. Teich, J. Vlachović et Edouard Wondrak, alors que le docteur Karl Sublik a étudié le développement des connaissances médicales et de l'hygiène en Europe orientale, grâce aux disciples de van Swieten. La fondation des sociétés culturelles et littéraires à Peste a fait l'objet de l'exposé du professeur Laszlo Sziklai. Trois communications ont été dédiées aux réformes scolaires dans les Principautés Roumaines et en Transylvanie (Florin Constantiniu), aux sociétés qui ont précédé la fondation de l'Académie Roumaine (Dan Berindei) et aux sociétés de lecture de Sibiu (Heinz Stănescu). Le professeur dr Zoran Konstantinović nous a entretenus de l'évolution de la science et de la culture dans la Principauté serbe et le professeur Strahinja Kostić a examiné le développement de l'enseignement et des sociétés serbes dans la monarchie danubienne. Quelques éléments nouveaux, continuant en partie ceux déjà mis en lumière par Victor Papacostea, ont été présentés par Max Demeter Peyfuss, qui a traité de la formation de l'Académie de Moscopole et de son influence dans le Sud-Est européen. De son côté le professeur Emmanuel Turczynski a examiné les mouvements d'idées à l'époque des Lumières dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe. Les travaux se sont achevés avec les réflexions du professeur Elod Halász sur les problèmes posés par la méthodologie de la littérature comparée.

Organisée dans des conditions excellentes par le docteur Heinz Ischreyt, qui a animé les débats avec ses nombreuses interventions, la cinquième conférence de ce cercle d'étude a apporté une remarquable contribution à l'examen du problème passionnant des relations culturelles nouées à travers les sociétés savantes et l'enseignement. Les actes de cette réunion, qui doivent paraître l'année prochaine, fourniront un témoignage éloquent des progrès accomplis dans cette voie<sup>1</sup>.

Alexandru Duřu

<sup>1</sup> Ce volume s'ajoutera aux deux autres qui réunissent les communications des conférences organisées en 1971 et 1972 : *Die Aufklarung in Ost- und Sudosteuropa*. Aufsätze, Vorträge, Dokumentationen. Redaktion Heinz Ischreyt. Köln-Wien, Verlag Böhlau, 1972, 239 p. ; *Der Mittel- und Osteuropäische Bauer im Sozio-ökonomischen Wandel des 18. und 19. Jahrhunderts*. Redaktion Heinz Ischreyt (sous presse).

H. HAARMANN, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*. Helmut Buske Verlag, Hamburg, 1972, 174 pp. (Hamburger Philologische Studien, 19)

Une bonne connaissance du lexique albanais d'origine latine pourrait servir non seulement les intérêts de la linguistique, mais ceux de l'histoire et de l'ethnogenèse de ce peuple aussi. Les ancêtres des Albanais n'ont pas vécu isolés, ils ont fait partie d'un complexe géographique déterminé, auquel ils s'étaient intégrés, et les éléments latins de leur langue sont autant de repères pour l'étude de la romanisation, des rapports latino-illyriens, ainsi que pour l'étude des rapports latino-grecs et albano-roumains, sans compter leur importance pour l'investigation de l'ethnogenèse des Albanais. D'autre part, la comparaison des éléments latins de l'albanais avec les éléments latins du roumain ou avec les emprunts du même genre relevés dans les langues sud-slaves et dans les sources byzantines est susceptible de conduire à une meilleure connaissance de la langue latine en usage dans le Sud-Est de l'Europe. Cette étude comparée sert aussi à cerner les aires géographiques à l'intérieur de la romanité, ce qui implique aussi la précision de l'espace géographique où la langue albanaise s'est développée et où a pris forme l'entité de l'ethnie albanaise.

L'examen attentif du lexique d'origine latine de l'albanais montre les nombreux liens de celui-ci avec l'Adriatique et l'Occident roman. Ceci prêche à la conclusion que les Albanais sont vraiment autochtones dans les territoires qu'ils habitent actuellement.

Les éléments latins de l'albanais sont assez bien connus de nos jours grâce aux recherches de toute une série d'albanologues érudits, tels : Johann Georg von Hahn (1854), Gustav Meyer (1883—1891), Holger Pedersen (1893—1905), Norbert Jokl (1911—1942), Henrik Barić (1919—1959), Carlo Tagliavini (1937—1941), et Eqrem Çabej (1960—1968). L'auteur du présent ouvrage ne fournit pas de nouveautés inédites, mais sa contribution s'avère très utile grâce au système de notions cohérent suivant un ordre alphabétique qu'il a adopté : d'abord pour les mots latins, ensuite pour les mots albanais. Une introduction théorique et des références bibliographiques requises enrichissent ce bilan établi avec soin et qui facilite la vue d'ensemble du problème, en fournissant un appui aux recherches futures.

Toutefois, certaines étymologies sont erronées ou pour le moins douteuses :  
*brenna* — *branë* « herse », terme médiéval, adopté sur le tard par l'albanais ;  
*castrum* — *kastër* « camp » il s'agit plutôt d'un hellénisme médiéval ;  
*crismare* — *krezmaj* « oindre avec le St Chrême, confirmer » ; coutume médiévale par excellence, par conséquent le mot est d'origine italienne ;  
*coquus* — *kok* semble être un italianisme ;  
*curtiare* — *kursej* et *cruça* du roumain sont des éléments autochtones ;  
*delegere* — *deftoj* « expliquer, raconter », douteux d'après E. Çabej, « Bulletin Tirana », XV, 2, 1961, p. 59—60 ;

*florinus* — *florî* « florin », emprunt médiéval qui ne saurait compter parmi les éléments latins, de même :

*grossus* — *grosh* « monnaie » ;

*furcata* — *furate* « branche, rameau », douteux ;

*Ianuarus* — *Ianar* c'est un néologisme ;

*idolum* — *idoll* « idôle », emprunt médiéval ;

*metaxa* — *mendafsh*, *mendash* et *mâtase*, celui-ci terme roumain, se sont généralisés à l'époque byzantine ;

*monachus* — *munèg*, *mung* « moine » ; ce terme n'est pas d'origine latine, mais un emprunt tardif venu du nord-ouest ; comparer avec le rhétoroman *muong*, le provençal *monge* et l'allemand *Monch* ;

\* *marrucinea* — *merkinje*, comparer avec le roumain *mărăciue* ;

*numerus* — *numer*, « nombre » est un italianisme ;

*propheta* — *profet*, néologisme ;

*quadiante* — *kodhrant* « petite monnaie », élément médiéval ;

*regulus* — *rigè* « roi », en réalité emprunt du néogrec ;

*stulus* — *stulle*, « poteau » dont l'origine serait plutôt la forme *stulus* = *stylus*, comparer avec *stur* du roumain.

Le nombre des éléments latins de l'albanais étudiés par l'auteur est de 638 ; si on leur ajoute les toponymes, nous obtenons un chiffre plus élevé. Ces éléments ont été distribués par compartiments, comme suit : 1. le monde anorganique, la matière (14) ; 2. la flore et la faune (258) ; 3. le temps et l'espace (25) ; 4. la quantité, la qualité, le nombre (35) ; 5. l'essence, la relation, l'acte (24) ; 6. le temps (26) ; 7. la visibilité, la lumière, la couleur, le son, la température, le poids, l'odorat, le goût (46) ; 8. le mouvement (13) ; 9. la volonté, l'action (33) ; 10. les sensations (3) ; 11. les sens, les sentiments, les traits de caractère (30) ; 12. la pensée (18) ; 13. les signes, la communication, le langage (14) ; 14. l'écriture, la science (9) ; 15. l'art (5) ; 16. la société, la communauté (10) ; 17. les outils, la technique (11) ; 18. l'économie (10) ; 19. le droit, la morale (11) ; 20. la religion, l'eschatologie (43). Ces chiffres sont faits pour nous donner une idée de l'intensité et de la variété de l'influence de la culture romaine sur les ancêtres des Albanais. Le mérite de l'auteur réside justement dans le fait d'avoir systématisé ce matériel linguistique. Grâce à sa systématisation, il sera plus facilement comparé aux éléments latins du roumain, du grec byzantin et du néo-grec, ainsi qu'aux éléments latins des langues sud-slaves.

H. Mihăescu

PAUL LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*. Notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle. Paris, 1972, 328 p.

Paru juste à l'époque du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, cet ouvrage apporte — selon la tradition instaurée par son auteur depuis qu'il dirigeait l'Ecole Française d'Athènes et continuée ensuite à Paris, où il guide de ses conseils éclairés et énergiques le Centre de la recherche historique et culturelle de Byzance, près le Collège de France — une information scientifique rigoureuse, ainsi que l'interprétation historique la mieux fondée d'une époque taxée jusque tout dernièrement encore de « longue nuit médiévale ». En effet, si pour

la deuxième étape de l'humanisme byzantin, celle des Paléologues (mais dont les commencements se font déjà sentir sous le règne des Comnènes), les échanges culturels et artistiques permettent de dire — comme le professeur P. Lemerle le rappelle d'ailleurs — que, bien que démembrée par les croisés et étouffée par les musulmans, Byzance parvient néanmoins à vaincre pour la seconde fois ses vainqueurs, les choses ne vont pas de même pour les premiers sept siècles de son existence. C'est que l'étape parcourue par l'Empire byzantin depuis sa fondation par Constantin le Grand et jusqu'au X<sup>e</sup> siècle ne donnait pas l'impression d'avoir réussi à sauvegarder les traditions culturelles de l'humanité, non seulement en raison de la dureté des conditions historiques du temps, mais aussi à cause de son caractère chrétien, souvent interprété de façon trop étroite. Du fait d'avoir adopté la foi chrétienne, l'homme créateur de culture et de science aurait perdu le goût d'une civilisation ancrée dans le concret de la société et de l'histoire, pour se tourner uniquement vers l'univers transcendantal. En pensant de la sorte on oubliait par trop facilement que par sa survivance à l'Empire d'Occident de presque un millénaire, Byzance avait proposé au monde médiéval des valeurs originales, qui ont irradié ensuite dans une large zone du continent. Aussi, malgré le nombre des traités consacrés aux divers aspects de la vie matérielle et spirituelle de Byzance, malgré la quantité des revues et des études qui se sont occupées de la philologie, de l'art, de la musique, de l'organisation militaire, financière et économique de l'Empire, nous sommes encore loin pourtant de pouvoir prétendre à une connaissance exhaustive de la culture et du monde byzantin.

Comme les sources — celles qui se sont conservées, car beaucoup d'entre elles ont disparu — ne sont pas encore publiées, notre auteur écrit dans la préface de son livre : « on voudra bien me croire si je dis que j'ai longtemps hésité à livrer ces pages à l'impression. Explorer un vaste domaine à peine défriché, c'est se condamner à ne frayer que quelques sentiers à travers trop de broussailles ». Toutefois, les amples références dévoilent aussi bien l'information inédite que la base solide que l'auteur a assuré à sa synthèse.

L'ouvrage comporte dix chapitres, dont nous nous proposons de souligner quelques données significatives.

Les chapitres I et II sur « l'interruption de la culture hellénique en Occident » (p. 9—21) et sur « l'hypothèse du relais syro-arabe » (p. 22—42) expliquent pourquoi la renaissance du premier humanisme byzantin n'a pu venir ni de l'Occident, ni de l'Orient. Les écrivains latins, les rares qui la connaissaient, l'ont oubliée dès le VI<sup>e</sup> siècle, après Boèce et Cassiodore, qui, bien qu'ayant brossé le modèle de la future éducation humaniste comportant les deux cycles des arts libéraux (*trivium* et *quadrivium*) ne citaient pas moins les auteurs qu'indirectement, d'après quelques extraits tardifs. Un Isidore de Séville, un Grégoire le Grand ne connaissaient plus le grec. La tentative des archévêques Théodore et Adrien, unique dans son genre, qui ont créé en 670—720 une école grecque pour les Anglo-Saxons, est demeurée sans suites en raison de la prompt disparition de cette école. C'est seulement au IX<sup>e</sup> siècle que l'Occident comptera de nouveau quelques clercs connaissant le grec (Hilduin ou Scot Eri-gène), dont l'apparition s'explique toutefois autrement et qui n'ont exercé d'ailleurs aucune influence sur Byzance.

Très significative par contre s'avère l'apparition concomitante en Orient et en Occident de l'écriture en caractères minuscules. Il s'agit là d'une véritable « révolution culturelle » (p. 16), qui doit être mise en rapport avec les milieux musulmans, dont les européens ont également reçu le secret de la fabrication du papier, qui remplacera les anciens supports de l'écriture, beaucoup trop cher (le parchemin) ou trop fragile (le papyrus).

L'origine complexe et lointaine du premier humanisme byzantin ne saurait s'expliquer ni par quelques influences venues d'Italie méridionale ou de Venise, bien que ces régions, sous l'impulsion macédonienne, aient manifesté vers la fin du premier millénaire une nette tendance à se greciser. D'autres spécialistes ont pensé à une renaissance culturelle venue de Bagdad, qui aura fourni un modèle et un stimulant aux Byzantins, surtout sous le calife Mamoûn

qui a créé au IX<sup>e</sup> siècle une « maison de la Sagesse » (bibliothèque, université, centre de traductions, observatoire astronomique, etc.). On a même dit que Photius et Constantin le Philosophe (l'apôtre des Slaves) auraient rapporté de là-bas, avec des livres grecs, des idées nouvelles formées sur le modèle des Anciens, des classiques Grecs. En effet, les Arabes disposaient (grâce aux traductions des lettrés Hunan ibn Ishaq et Ishaq ibn Hunain) des œuvres des poètes et des tragiques, des historiens et des philosophes antiques. Toutefois, on n'a jamais constaté le moindre signe d'un tel mouvement de retour (p. 29).

Ni en ce qui concerne le mouvement iconoclaste, on ne saurait affirmer qu'il a pris source dans le monde musulman, bien que le calife Iazid ait procédé à des mesures dans le même sens. Ses origines doivent plutôt être cherchées dans la situation interne de l'Asie Mineure pendant la période si difficile de la « croisade » d'Héraclius et de ses successeurs. La source interne est donc la seule à demeurer valable et c'est ce que démontrent les chapitres III—V, consacrés par l'auteur à « l'hellénisme profane à Byzance pendant les trois premiers siècles de l'Empire » (p. 43—73), aux « siècles obscurs » (p. 74—108) et aux « fermentations, curiosités, progrès techniques » (p. 109—147) de Byzance.

Jamais, bien que le transfert de la capitale en Orient ait rendu le christianisme vainqueur dans tout l'Empire, jamais les traditions de la παιδεία, l'aspiration à l'instruction, à la clarté, à la connaissance ne se sont effacées dans la conscience des hommes. Notre auteur le souligne bien qu'il ne partage pas entièrement l'optimisme de W. Jaeger (+ 1961) quant au transfert direct de la tradition classique dans le moule de l'ascèse chrétienne (p. 43). Il est vrai que Saint-Basile le Grand et Théodoret de Cyr affirment δεῖ πιστεῦναι πρῶτον εἶτα μαθεῖν — c'est le fait de la nouvelle optique du devenir historique, ce qui incite le professeur Lemerle à conclure que l'apologétique est par rapport à la philosophie ce qu'est l'hagiographie pour l'histoire (p. 46). Au lieu des renversements révolutionnaires des structures existantes, le génie chrétien s'en est accommodé, s'assurant ainsi non seulement la victoire temporelle mais celle spirituelle aussi (p. 49).

Les grands auteurs des IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles fréquentaient en égale mesure les τὴν ἡμετέραν et τὴν ἕξωθεν παιδευσιν, l'Etat chrétien prêtant son concours à l'école classicisante, l'Eglise acceptant la romanisation classicisante mais chrétienne de l'Empire (p. 56). Le cas de maître Théoniste sous Constantin II ou celui de l'Université organisée sous Théodose II, dans un local fourni par l'Etat, avec des maîtres rémunérés et une bibliothèque impériale (p. 56—68) sont concluants de ce point de vue. Et même si l'école d'Athènes fut fermée sous Justinien (529), n'oublions pas que c'est à cette époque pourtant qu'a vécu le plus grand poète byzantin, Romain Mélode (p. 72).

Est-ce que l'absence des manuscrits explique-t-elle suffisamment les « ténèbres » qui suivirent ? Aucun manuscrit n'a été signalé depuis l'an 512 (la Géographie de Dioscoride) jusqu'à l'an 800 (p. 75), mais comment expliquer alors l'activité des grands auteurs Georges de Pisidie, Maxime le Confesseur, Jean Damascène, les confesseurs Théophane et Nicéphore, Théodore Studite et Léon le Mathématicien ? Si le concours officiel cesse, l'on voit paraître, par contre, les écoles privées ; elles fleurissent parfois en province, telle celle de Chirovoskos ou celles de l'Arménien Anamas de Shirak (VII<sup>e</sup> siècle), de Tichique de Trébizonde, etc. Qui plus est, les études de droit ont continué à bénéficier de l'aide de l'Etat, comme le οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον de Beyrouth.

En ce qui concerne les iconoclastes, il convient de ne point les juger uniquement sous le jour sous lequel les présentent les iconodules, même quand il s'agit de Léon III Isaure qui, d'après eux, aura donné l'ordre de brûler une bibliothèque de 120.000 volumes et de tuer 12 lettrés (1), même quand ils parlent dans leurs chroniques de Léon l'Arménien et d'autres adeptes de l'iconoclasme. En effet, les vues sont souvent dénaturées quand on déplore l'ἀπαιδευσία et l'ἀμαθία — notions interprétées à travers l'optique religieuse. Au fond, c'est

maintenant, dans le climat iconoclaste que « fermentent » les nouvelles idées humanistes, avant d'irradier de par le monde grâce aux codes écrits cette fois en minuscules, véhiculés par des autodidactes, des personnes n'appartenant pas à la vie publique, ainsi que par les anciens disciples des écoles monacales studites — du moins jusque vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, moment où le César Bardas fondera de nouveau l'Université de l'Etat, Magnaura. Théoctiste, la mère de Saint-Théodore Studite était illettrée, mais elle apprit à lire sur un Psalterion qu'elle devait ensuite apprendre par cœur. Son frère Platon s'occupait de la copie des manuscrits, en organisant un véritable « scriptorium » (p. 122). Théodore Studite lui-même familier du  $\pi\alpha\nu$   $\epsilon\iota\delta\omicron\varsigma$   $\acute{\epsilon}\tau\iota\sigma\tau\acute{\eta}\mu\eta\varsigma$  veillait à ce que parmi les canons prescrits aux moines pris en faute la copie calligraphique et orthographique des manuscrits ait une première place.

Les patriarches Tarasios et Nicéphore ont rempli justement ces sortes de fonctions de « grammatikos » dans  $\tau\eta\varsigma$   $\acute{\epsilon}\gamma\kappa\upsilon\kappa\lambda\iota\omicron\upsilon$   $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\iota\alpha\varsigma$ , art qui englobait la grammaire, l'astronomie, la musique et aussi la philosophie de type aristotélicien. Peut-être que le surnom du patriarche Jean Gramatikos a une origine similaire, car il a enseigné durant un certain temps dans le quartier Sphorakion de la capitale. Sa passion pour la science lui a même valu une accusation de « sorcellerie ». Mais celui qui les dépassa tous sous ce rapport fut Léon le Mathématicien, métropolite de Thessalonique, que personne n'a pu égaler — comme l'affirme P. Lemerle. Quand Léon est arrivé à Constantinople, il n'y trouva ni maître, ni livres, pour laisser lors de sa disparition une Université financée par l'Etat et quantité de livres (p. 148—175 et notamment 176). Fouillant les couvents à la recherche des livres, après trois ans passés comme chef de l'Eglise thessalonicienne (p. 40—43), il est invité par le calife Mamouh à se rendre auprès de lui, pour enseigner la géométrie, l'astronomie et autres sciences. Sur ce, pour ne pas le perdre, l'empereur Théophile lui offre des rémunérations importantes et lui confie l'organisation de l'Université du palais Magnaura. On lui doit le télégraphe optique, des ouvrages de grammaire, de philologie, de géométrie euclidienne, d'astrologie et de philosophie ; il était donc un véritable puits de science ( $\gamma\nu\omega\sigma\epsilon\omega\varsigma$   $\beta\acute{\alpha}\theta\omicron\varsigma$ ), comme le dit l'épigramme qui lui a été dédiée. Il marque le début de l'effervescence spirituelle classicisante et encyclopédiste liée aux deux siècles qui séparèrent Photius de Constantin Porphyrogénète — effervescence arrivée à son point culminant vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, avec le patriarche Photius et le métropolite Aréthas de Césarée traitée dans les chapitres VII, VIII et X, qui s'occupent de Photius ou le classicisme (p. 177—204), Aréthas de Patras (p. 205—241) et de l'encyclopédisme du X<sup>e</sup> siècle, p. 267—300). D'ailleurs, le professeur P. Lemerle a traité de « ce retour au christianisme hellénisant » de Photius pendant cinq ans (1960—1965) à son séminaire des Hautes Etudes, sans que cela l'empêche de conclure dans son présent ouvrage que « presque tout est encore à dire sur Photius » (p. 178).

Remontant toujours aux sources mais se réservant de les interpréter (à l'instar de son maître A. Meillet) à sa façon si originale, P. Lemerle date, par exemple, l'ambassade de Photius chez les Arabes de 838 et son premier ouvrage, le Lexique d'après l'affirmation du même Photius dans sa *Quaestio 21 d'Amphiloque* qu'il était à peine sorti de sa première jeunesse à ce moment (p. 285). Très judicieuses aussi ses remarques à propos de l'endroit d'où et du mode où le patriarche s'était procuré les 279 livres (157 chrétiens et 122 profanes), réunis dans sa célèbre Bibliothèque, dans cette inégalable fusion de l'orthodoxisme chrétien avec la littérature antique selon la recette du séreïn « classicisme byzantin » (p. 196). Dans le même ordre d'idées, retenons à titre symbolique pour l'époque de Photius, les passages de sa lettre au pape Nicolas I<sup>er</sup> où il décrit le monde savant qui fréquentait sa maison, impatient de débattre toutes sortes de questions ou de juger toutes sortes de livres. Retenons aussi au même titre le bel exemple d'éthique politique fourni par sa lettre au roi Boris des Bulgares.

L'auteur nous offre ensuite d'innombrables exemples, des plus significatifs, quant à l'exceptionnelle passion pour la culture du métropolite de Césarée, Aréthas (+945), avec des renvois au texte des manuscrits commandés, payés, lus et annotés ou offerts par ce grand

bibliophile. Déjà à l'époque où il n'était encore que diacre, il procurait en 895 les ouvrages de Platon (on connaît 4 tels manuscrits dont quelques uns portant sa signature). Le professeur Lemerle relève la liste alphabétique des philosophes, poètes et historiens classiques (dont un Enclide un Marc-Aurèle, etc.).

Enfin, le dernier chapitre de son ouvrage, consacré à l'étude de l'encyclopédisme à Byzance à l'époque impériale et notamment du temps de Constantin VII Porphyrogénète, a fait l'objet d'une étude déjà parue dans les « Cahiers d'histoire mondiale » en 1966. Il s'agit d'une conclusion et d'un bilan (p. 304), ainsi qu'il l'écrit lui-même (p. 301), portant sur tout ce que l'Empire byzantin a pu signifier à une époque glorieuse (bien que la tragédie de Mantzikert n'était pas loin !) dans le domaine de la vie politique et militaire, économique et juridique. La littérature religieuse (les Ménologes de Saint-Métaphraste), l'art médical, la lexicographie (Souda, etc.) sont également autant de domaines en plein épanouissement, malgré le maniérisme et une tendance à l'uniformité qui ont diminué sensiblement la vigueur et la fraîcheur de l'expression. Couronnant l'accomplissement du grand plan de récupération du passé, l'encyclopédisme a fixé la place ou, à mieux dire, la fonction de ce passé dans la culture de Byzance : la correspondance entre l'hellénisme chrétien et l'hellénisme païen.

En parlant de Byzance et des origines de notre civilisation, P. Lemerle affirmait récemment que si les valeurs humaines créées par l'Antiquité pour la première fois ont été en danger de mort à un certain moment, c'est le mérite de la culture byzantine d'avoir transmis et sauvé de la disparition ces valeurs de ce que nous appelons de nos jours la civilisation et la culture humaine.

Cette interprétation, claire et stimulante, d'une étape majeure de la culture byzantine est nourrie en abondance — et c'est un plaisir de le répéter — de références critiques étoffées. Elle ouvre non pas « un sentier à travers les broussailles », mais une voie solidement bâtie vers le cœur d'une civilisation qui injecta la vie dans la culture du Sud-Est européen et de la Renaissance.

*Th. Bodogae*

MATHIAS BERNATH, *Habsburg und die Anfänge der rumänischen Nationsbildung*, Leiden, E. J. Brill, 1972, XV+249 S. (Studien zur Geschichte Osteuropas, XV).

Obwohl die Zahl der Arbeiten über Nation und Nationsbildung in jüngster Zeit ins Unübersehbare gewachsen ist, wurde Südosteuropa als Beispielfall für die Entstehung der Nationen von der Fachliteratur kaum berücksichtigt. Gelegentlich werden Fragen der südosteuropäischen Nationsbildung kurz angeschnitten, werden darüber vergleichende Betrachtungen am Rande gemacht oder wenig sagende Verallgemeinerungen geäußert.

Davon ausgehend sowie von der Tatsache, daß die Bildung der rumänischen Nation innerhalb Südosteuropas bis zur Zeit außerhalb der internationalen Forschung geblieben ist, richtet Mathias Bernath sein Augenmerk auf die Rolle Wiens in der Herausbildung des rumänischen Nationalgefühls in Siebenbürgen. Es ist somit eine Arbeit, die als wichtiger und bedeutungsvoller Schritt zur Schließung der Lucke in der internationalen Nationsforschung — nämlich der Vernachlässigung Südosteuropas — gewertet werden muß. Unter noch enger gestecktem Blickfeld erscheint uns diese Arbeit als ein wesentlicher Beitrag zu der noch zu schreibenden Geschichte des rumänischen Nationalgefühls und, in erweitertem Sinne zu der-



jenigen des rumänischen Bürgertums, Themen, die befremdeterweise auch von der einheimischen Forschung gemieden werden<sup>1</sup>.

Die Arbeit Mathias Bernaths ist somit keine erschöpfende Untersuchung der gesamt-rumanischen Nationsbildung wie sie auch weder eine Geschichte der Rumanen Siebenburgens vom Ende des 17. bis Ende des 18. Jahrhunderts sein will. Der Verfasser halt sich streng in den Grenzen der Titelangaben. Er verfolgt die Integrationspolitik des Wiener Hofes in Siebenburgen mit besonderer Berücksichtigung deren Rolle in der Herausbildung der nationalen Identität des siebenburgischen Rumanentums. Dieses dialektische Verhältnis gestaltet sich in der Sicht des Verfassers als ein Toynbee'sches Zusammenspiel von „challenge“ und „response“. Die Wiener absolutistische Politik wirkt „herausfordernd“ auf das Rumanentum, das in den Wirkungskreis der habsburgischen Staatstätigkeit rückt und das in „Antwort“ darauf zu eigenem, nationalen Bewußtsein findet. Mathias Bernath warnt von vornherein vor der Gefahr einer Vereinfachung dieses Zusammenspiels: „Es hieße das komplexe Phänomen allzusehr vereinfachen, wollte man beim Zustandekommen moderner Nationalität in Südosteuropa etwa den habsburgischen Staatsmännern eine Demurgenrolle zusprechen“ (S. XI). Die Urheber der Wiener Politik beabsichtigten keineswegs ein nationales Erwecken ihrer unterstellten ethnischen Gruppen, so wie man auch die Umwandlung dieser Gruppen in moderne Nationen nicht ausschließlich und in erster Linie in den Wiener Integrationsmaßnahmen suchen darf: „Als heuristischer Ansatz sei hier festgestellt, daß die auf gesamtstaatliche Integration gerichtete Politik des Wiener Hofes ein auslösendes Moment der Nationsbildung in Südosteuropa gewesen ist, und daß bei dem Wechselspiel zwischen dem imperialen und dem autochthonen Faktor in der Frühzeit der modernen Nationalität der erstere überwog“ (S. XII). Die reizenden Gegensätze liegen eben zwischen imperialer absolutistischer staatsmännischer Absicht und keineswegs gewollter nationserweckender Wirkung einerseits und andererseits zwischen Beobachtung des Wiener Staatswillens seitens der in seinem Wirkungskreis stehenden Bevölkerungsgruppen und einer sich anbahnenden nationalen Entwicklung, die sie zwangsläufig daraus hinausführen mußte.

Der Verfasser gliedert sein Werk folgendermaßen: Einigen *Vorbemerkungen* (S. VII—XV) folgen drei Abschnitte, in denen Mathias Bernath *Staat* (S. 3—46), *Kirche* (S. 49—135) und *Gesellschaft* (S. 139—237) in den Mittelpunkt seiner Untersuchung rückt; im Anhang bietet er ein gründliches *Quellen- und Literaturverzeichnis* (S. 238—249); ein Personen- und weniger ein Sachregister vermißt man leider.

Der erste Abschnitt gilt eigentlich als ein ziemlich umfangreiches Einführungskapitel, in dem Mathias Bernath die staats- und standesgeschichtliche Entwicklung Siebenburgens seit Mohács (1526) bis zur Einverleibung des Fürstentums ins Habsburgerreich Ende des 17. Jahrhunderts über seine entscheidendsten Wendepunkte verfolgt. Die Rumanen, da von der siebenburgischen Ständeversammlung nicht eingeordnet, werden zwangsläufig am Rande erwähnt; trotzdem versteht es der Verfasser meisterhaft ihre Lage realitätsbezogen zu veranschaulichen und dadurch geschickt die beiden nachstfolgenden Hauptabschnitte vorzubereiten. Bezeichnend für diese uneingestandene Absicht des Verfassers ist der Untertitel des ersten Abschnittes (*Siebenburgen und die Wiener Sudostpolitik*) sowie das vorangesetzte Motto, ein Ausspruch des Jesuitenpaters Antidius Dunod: „Nolentes volentes proteget vos Sua Majestas“. Vorerst setzt Mathias Bernath die Meilensteine auf dem Wege Siebenburgens zur standischen Eigenstaat-

<sup>1</sup> Wohl erschien jüngst eine Arbeit, deren Titel leider mehr verspricht als der Inhalt: Constantin C. Giurescu, *Contribuții la studiul originilor și dezvoltării burgheziei române*, Bukarest 1972, 295 S. Das Werk ist größtenteils aus früheren Eigenarbeiten mit Selbstgefälligkeit zusammengetragen, kann aber über Stückarbeit nicht hinwegtauschen; das siebenbürgische Rumanentum bleibt unberücksichtigt, der Verfasser setzt die Akzente auf die ersten vier Jahrzehnte des 19. Jahrhunderts anhand eines reichen aber unterschiedlichen Archivmaterials, das aber bloß nachzählt und sehr leicht und kurzichtig interpretiert wird.

lichkeit, um dann den Kampf der Habsburger um Siebenbürgen im 16. und im 17. Jahrhundert zu beschreiben. Mit der knappen aber wesentlichen Darstellung des Aufbaus des habsburgischen Siebenbürgens schließt dieser Einführungsabschnitt.

Daran schließt sich die eigentliche Behandlung des Themas; vorerst im Kapitel *Kirche*, das die Wiener Unionspolitik in ihrer Wirksamkeit auf erste ethnopolitische Regungen untersucht.

Noch bevor Siebenbürgen rechtmäßige Provinz der Habsburger wurde, holten die Wiener Staatsmänner eine genaue und detaillierte Bestandaufnahme der siebenbürgischen Zustände ein. All diese Beschreibungen, Denkschriften und Statistiken widerspiegeln mit Getreue die politischen, kirchlichen, kulturellen, sozial-nationalen Verhältnisse in Siebenbürgen, das sich den Wiener Hofstellen als eine konservatives, autonomes Standesfürstentum offenbart, dessen integrierende Beherrschung für das absolutistische Reich eine harte Nuß bot. Die Schwierigkeiten ergaben sich aus der als Wiener Notwendigkeit empfundenen Überwindung der eigenständigen Verfassung Siebenbürgens, die das Diplom Leopolds I. (1691) zu berücksichtigen versprochen hatte, die aber von Beginn als Fiktion betrachtet wurde. Den Ausweg fanden die Wiener Staatsmänner über die Rumänen, deren außerkonstitutionelles Dasein in Siebenbürgen ihnen die beste Chance bot, die Ständeversammlung zu unterwerfen mit Beibehaltung und Beobachtung der leopoldinischen Versprechungen. Die Rumänen erscheinen somit in Wien geradezu zum entscheidendsten instrumentum regni prädestiniert zu sein. Tatsächlich kam die politische Bezugnahme auf staatsrechtlich nicht anerkannte Bevölkerungsteile, deren kirchliche Organisationen und sozialpolitisches und nationales Dasein außerhalb der Verfassung geblieben waren, den habsburgischen Zentralisierungstendenzen sehr gelegen, da diese Bevölkerungsteile in dem Grundgesetz Leopolds I. außeracht gelassen worden waren.

Auf vorangehende ähnliche Versuche zurückgreifend — die Kirchenunionspolitik gegenüber den Rumänen wird vom Wiener Kabinett bewußt als Präzedenzfall angeführt — dekretiert Leopold I. am 16. Februar 1699 die Union der siebenbürgischen Rumänen mit der katholischen Kirche. Mathias Bernath schätzt diese Maßnahme treffend wie folgt eine: „Die epochenbildende Bedeutung dieses Dokuments lag darin, daß es die Existenz des Rumanentums im Rahmen des siebenbürgischen Ständestaates überhaupt erst einmal staats- und kirchenpolitisch zur Kenntnis nahm“ (S. 49). Die Einbeziehung der rumänischen Horigenmasse in die römische Kirche kam einer Hereinnahme in den politischen Wirkungsbereich der Wiener Hofstellen gleich. Der Anstoß kam somit aus Wiener Richtung. Der Verfasser untersucht deshalb an erster Stelle die Kirchenunion unter dem Blickwinkel der kaiserlich-absolutistischen Integrationspolitik, als Teilausschnitt aus der imperialen sudosteuropäischen Nationalitätenpolitik. Bruchlos vollzieht er dann den Gesichtspunktwechsel und rückt die Kirchenunion in die rumänische nationalgeschichtliche Entwicklung. Äußerst anschaulich gestaltet sich in der Gesamtschau das Zusammenwirken kirchenpolitischer Tendenzen mit sozialpolitischen Zugeständnissen und kulturpflegerischen Absichten. Da Mathias Bernath den Maßstab in Wien anlegt, fällt die Einwirkung dieses Zusammenwirkens auf die rumänische nationalgeschichtliche Entwicklung etwas einseitig und verblaßt aus; er erreicht mitunter nicht das eigentliche Verhältnis von Abstand und Konzentration der Quellen und der älteren Literatur gegenüber, sondern läßt sich von diesen in einigen Äußerungen beherrschen, beispielsweise wenn er schreibt: „So begannen sich... (jetzt) bei den Rumänen Siebenbürgens die ersten Regungen eines kulturellen Eigenlebens zu manifestieren“ (S. 62); „Die aus dem Kreise der 'rezipierten' Religionen ausgeschlossene Orthodoxie verharrte auf dem Stande einer Bauernkirche, deren Priester sich weder in sozialer noch in bildungsmaßiger oder moralischer Hinsicht von der Masse ihrer bäuerlichen Bekenner unterschieden“ (S. 68; vgl. noch S. 73, 108). So schlimm war ja nun der eigentliche Tatbestand nicht!

Den breitesten Raum widmet Mathias Bernath in diesem Abschnitt dem sehr gewundenen Verlauf der Kirchenunion unter Teofil und Atanasie (die im 6. Kapitel angekündigten

„rumanischen Forderungen“ bleiben am Rande behandelt). Er basiert dabei auf die einschlägigen Urkunden und kann, polemisierend allen voran mit Octavian Bârlea<sup>2</sup>, so mancher unstrittene Fragen befriedigend klären; Bezugnahmen in diesem Teil auf das Standardwerk von David Prodan<sup>3</sup> vermißt man, obwohl der Historiker aus Cluj die Kirchenunion ebenfalls eingehend untersucht.

Im dritten und letzten Abschnitt richtet Mathias Bernath sein Augenmerk auf die *Gesellschaft*. Wenn die Errichtung der unierten Kirche die erste Etappe der Wiener Rumanenpolitik darstellt, so sieht der Verfasser in derjenigen der rumänischen Militärgrenzen deren Höhepunkt, die rechtliche Gleichstellung der Siebenbürgerrumanen mit den slawischen Nationen unter Josef II. Als Einleitung zu diesem Abschnitt schickt Mathias Bernath einige Vorbemerkungen zur Lage der siebenbürgischen Rumänen vor Josef II. voraus, gewissermaßen als Voraussetzungen der sozialen Umwandlungen, die sich im Zuge der rumänischen Nationsbildung im 18. Jahrhundert vollzogen haben. Anschließend untersucht der Verfasser die Militärgrenze als Faktor gesellschaftlicher Umbildungen unter den Rumänen, um sodann, anhand unveröffentlichter Archivalien das Rumanenbild und die Rumanenpolitik des Josefismus zu analysieren. Dieses Kernkapitel der ganzen Arbeit fassen wir mit Mathias Bernath zusammen: „Zum Unterschied von den spätbarocken, noch vielfach konfessionspolitisch gerichteten Regierungsmaximen der ersten Jahrhunderthälfte ging die Rumanenpolitik Josephs II., seiner Schrittmacher und Gehilfen völlig von den säkularen Bedürfnissen des neuen Staates aus. Der Josefismus hat die Rumänen des habsburgischen Machtbereichs zum ersten Male in ihrer Gesamtheit zum Gegenstand aufklärerischer, von starken 'staatspädagogischen' Impulsen getragener Regierungstätigkeit gemacht und dadurch ihre gesellschaftliche 'Umbildung' im Sinne der neuen Reformgedanken eingeleitet. Damit waren grundlegende Voraussetzungen für die Integration des Rumanentums zur neuzeitlichen ethnischen Großgruppe entstanden“ (S. 237).

Mathias Bernath legt den Schwerpunkt in seiner Arbeit auf die Rumanenpolitik Wiens. Demgegenüber erscheinen die Frühphasen der rumänischen Nationsbildung sekundär behandelt. Dieses Verhältnis, wenn auch voll und ganz verständlich aus der Sicht der Titelangabe des Buches und des örtlichen Standpunktes des Verfassers, wirkt sich m.E. nachteilig aus sowohl auf die Gliederung des Werkes als auch auf die Schlußfolgerungen und Ergebnisse, zu denen Mathias Bernath am Ende seiner Untersuchung gelangt. Hatte der Verfasser sein Hauptaugenmerk nicht nur auf Wien gerichtet, sondern auch auf das Rumanentum Siebenbürgens — gewissermaßen auf die Dialektik von Aktion und Reaktion — so wäre ihm mit Gewißheit die erste Reaktion des nationalerwachten Rumanentums auf die Union unter Inochentie Mieu nicht entgangen. Mathias Bernath hingegen erwähnt die Persönlichkeit und den Kampf Inochentie Mieus um national-soziale, politische und kulturelle Gleichsetzung seiner Volksgenossen mit keinem Wort. Bruchartig verlagert er seine Untersuchung von der Kirchenunion auf die josephinische Nationspolitik. Die rund 5 Jahrzehnte, die dazwischen liegen und in denen die Wiener Politik vor der Aktion der Rumänen zu Konzessionen gezwungen und in eine erste Defensive gedrängt wird, übergelst der Verfasser unerklärlicherweise, obwohl sie David Prodan<sup>4</sup>, selbstverständlich aus einer anderen Sicht, eingehend behandelt hat. Daraus ergibt sich auch die, für einen uneingeweihten Leser kaum erfäßbare schlußfolgernde Feststellung des Verfassers: „Die Abschneuerung der siebenbürgischen Orthodoxie von den Zentren der Ostkirche und die Errichtung der mit Rom vereinigten griechisch-katholischen Kirche weckten bei dem bis dahin unartikulierten rumänischen Element die ersten ethnopolitischen Regungen und erwiesen sich als 'Einfallstor westlichen Geistes'. Privilegierungsmaßnahmen Wiens, zunächst zu-

<sup>2</sup> *Die Union der Rumänen (1697 bis 1701)*, in W. de Vries. *Rom und die Patriarchate des Ostens*, Freiburg, München 1963. S. 132—180 (Orbis academicus. Bd. 111/4).

<sup>3</sup> *Supplex Libellus Valachorum*, 2. Auflage. Bukarest 1967, S. 114—136.

<sup>4</sup> *Ebenda*. S. 137—199

gunsten des unierten Klerus, leiteten die Okzidentalierung („Europäisierung“) des östlich-byzantinisch geprägten Rumanentums ein. Sie schufen die Voraussetzung für die Entstehung eines rumanischen Bildungswesens und, in der Folge, einer Intelligenzschicht als Trägerin der ‚Nationalisierung‘ im 19. Jahrhundert“ (S. XIV). Die Inochentie-Micu-Periode setzt ein leichtes Fragezeichen auch hinter die Meinung des Verfassers, wonach mit dem Todesjahr Josefs II. (1790) die „vornationale“ Phase der rumanischen Nationsbildung, „die durch das Überwiegen des imperialen Faktors gekennzeichnet war“ als beendet gelten kann (ebenda). Oder sollte diese Periode bloß eine die Regel und Allgemeintendenz der Wiener Rumänenpolitik des 18. Jahrhunderts bestätigende Ausnahme darstellen? Die Folgen und Auswirkungen dieser „Ausnahme“ sind hingegen zu bedeutend um unbeachtet werden zu können.

Auf obiges Zitat zurückkehrend halten wir die anregungsträchtige Formulierung Mathias Bernaths der „Europäisierung des östlich-byzantinisch geprägten Rumanentums“ fest. Bereits Nicolae Iorga setzte die Herausbildung des modernen rumanischen Nationalgefühls in das Einfallstor westlichen Geistes in die rumänischen Fürstentümer im Zuge der türkisch-russisch-österreichischen Kriege um die Jahrhundertwende vom 18. zum 19. Jahrhundert.

Die marxistische Geschichtswissenschaft vertritt den Standpunkt, daß Nations- und Nationalgefühlbildung Ergebnisse interner Entwicklungen sind, schließt aber fordernde oder hemmende äußere Einwirkungen nicht aus. Abschließend zum bereits erwähnten Desideratum nach einer Geschichte der rumanischen Nationsbildung kann gesagt werden, daß das Werk Mathias Bernaths, *Habsburg und die Anfänge der rumanischen Nationsbildung*, eine grundlegende und nicht genügend zu schätzende Vorarbeit zu der gewünschten Gesamtdarstellung der rumanischen Nationsgeschichte darstellt.

*Adolf Armbruster*

*Atlasul complex « Porțile de Fier »* (L'Atlas complexe des « Portes de Fer », București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1973, 261 p.

La construction du système hydro-énergétique et de navigation des Portes de Fer a donné l'occasion à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie de procéder à d'importantes recherches scientifiques multilatérales dans la zone affectée au barrage et au lac d'accumulation. C'est dans le but d'étudier la population et les agglomérations qui attendaient d'être transférées de cette zone que fut constitué le Groupe de recherches complexes des Portes de Fer (avec pour coordonnateur en chef le professeur Ștefan Milcu de l'Académie Roumaine et adjoint Romulus Vulcănescu, docteur ès lettres). Le principal but de ce groupe de recherches est de saisir et consigner les réalités propres à ladite zone, considérées du point de vue des disciplines fondamentales, des sciences naturelles et sociales. Au fur et à mesure que les 14 équipes de travail ont fini d'accumuler un riche matériel, celles-ci préparent sa valorisation au moyen des monographies thématiques qui seront publiées prochainement. Mais pour obtenir une vue d'ensemble des résultats obtenus on a décidé l'édition d'un Atlas complexe des Portes de Fer, reproduisant dans ses cartogrammes et ses commentaires les données scientifiques essentielles auxquelles ces recherches interdisciplinaires ont abouti.

Les sept équipes travaillant dans le domaine des sciences naturelles (géologie, géographie, hydrologie, spéléologie, flore, faune, monuments naturels) ont étudié, chacune de son point de vue mais toutes suivant une même conception unitaire, la genèse et l'évolution de la vallée

du Danube, la structure géologique et tectonique de son défilé, les particularités géographiques de l'endroit, son potentiel hydro-énergétique, son régime climatique, ses caractères méditerranéens, la structure de la flore et de la faune, l'écologie des espèces, etc. De leur côté, les équipes affectées aux recherches du domaine des sciences sociales (anthropologie, archéologie, histoire, économie, linguistique, ethnologie, architecture) ont eu pour objet de leurs études complexes l'homme en rapport avec son milieu, pris dans l'acception la plus large du terme, la dynamique des agglomérations, celle des activités archaïques, traditionnelles et actuelles, l'investigation des formes de civilisation et culture locale, afin de pouvoir en dégager les caractères essentiels et les traits dominants de la vie autochtone. L'étude des communautés allogènes enclavées dans la zone des cataractes du Danube, des rapports entre les éléments culturels spécifiques de cette zone et ceux d'ordre général sud-est européen a constitué également l'une des préoccupations constantes de ces équipes.

Une première partie de l'Atlas est consacrée aux cartogrammes et cartes (au total 110), établis sur les repères fournis par les 14 disciplines susmentionnées. Tous les cartogrammes ont un fonds commun reflété dans un cartogramme fondamental qui polarise tout un système de représentations différenciées par leur thématique. C'est pourquoi, la lecture des cartogrammes doit se faire parallèlement à celle des commentaires englobés dans la deuxième partie de l'Atlas. Ces commentaires sont conçus de manière à donner les explications nécessaires et compléter l'image des faits et des phénomènes reproduits par les graphiques.

On constate le souci constant des rédacteurs de l'Atlas d'assurer un accord parfait entre le contenu thématique et la forme graphique. Pour réaliser un tel accord, on a adopté trois modalités de représentations : schémas, types, modèles. Par conséquent, on a utilisé la représentation schématique des phénomènes (schémas conceptuels et schémas visuels), leurs représentations typologiques (types, variantes) et leurs représentations-modèles (analytico-descriptifs et statistico-mathématiques, visant à donner une image non pas composite mais complexe et d'assurer la vue dialectique des réalités cartographiées. La préférence pour l'une de ces trois modalités au dépens des autres ou leurs diverses combinaisons sont réglés par la qualité et le thème du contenu cartographique.

Une place importante dans l'économie de l'ouvrage revient au chapitre d'ethnologie. Grâce à lui, à l'analyse, la systématisation, l'interprétation des faits et phénomènes de civilisation et de culture traditionnelle enregistrés dans la zone respective fait de lui le premier atlas ethnologique de la littérature roumaine. Les cartogrammes ethnologiques portent sur trois domaines importants de la culture populaire (ethnographie, art populaire, folklore), dans les limites desquels ils réalisent un choix ne reproduisant que les résultats synthétiques susceptibles de fournir l'image globale, essentielle, du mode de vie populaire. Une autre conséquence de ces recherches ethnologiques, poursuivies dans le défilé du Danube, est d'avoir écarté la conception selon laquelle une zone limite, frontalière, est nécessairement de structure neutre, n'expressive pour l'étude ethnologique d'un peuple déterminé. Enfin, ces cartogrammes ethnologiques, qui sont autant de réussites graphiques, ont aussi une valeur exemplaire, extrêmement utile, à la rédaction d'un Atlas ethnographique de la Roumanie.

Cet ouvrage, unique dans son genre tant par sa conception théorique que par l'exécution cartographique, permet une connaissance approfondie de la zone des Portes de Fer dans ce qu'elle a de plus caractéristique et significatif. Nous lui sommes redevables de pouvoir juger cette zone de façon synchronique et diachronique à partir des points de vue variés de différentes disciplines. Une bibliographie sélective et un index des auteurs facilitent sensiblement son usage. D'autre part, sa rédaction dans deux versions concomitantes — roumaine et anglaise — lui assure une très large diffusion dans les milieux spécialisés.

*Cornelia Beicin*

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. M. HĂESCU (H.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.); TUDOR TEOTEI (T.T.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); ANA CHIVU-MIRICĂ (A.C. M.); ȘERBAN RĂLULESCU-ZONER (Ș.R.-Z.); CRISTINA ROȘMAN (C.R.); CORNELIA BELCIN (C.B.).

TITOS P. JOCHALAS, *Über die Einwanderung der Albaner in Griechenland. Eine Zusammenfassende Betrachtung*, « Dissertationes Albanicae », 1971, pp. 89–105, München.  
DU MÊME, Τὸ ἐπικὸν ποίημα τοῦ ἐξ Ἀλβανίας Γρηγορίου Σταυρίδου (Prličev) « Σκευδερμπένης » Extrait de « Makedonika », XI, 1971, pp. 174–259. Thessalonique.

Se fondant sur diverses sources, l'auteur met en évidence dans la première de ces études les voies de pénétration des Albanais en Grèce à la fin du XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Attirés, voire peut-être obligés, par les autorités byzantines, ces colons ont été canalisés en deux directions : les uns vers Thessalonique, la Thessalie, Larissa et Athènes, jusque dans les îles Andros et Tenados ; les autres vers Ianina, Arta et Naupaktos en Péloponnèse. Une partie de ces Albanais devaient émigrer aux XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles dans le sud de l'Italie. Grâce à son esprit conservateur, leur parler contribue de nos jours à une meilleure connaissance de la langue albanaise.

La deuxième étude susmentionnée s'attache à démontrer — et elle y parvient de façon convaincante — que le poème « Scanderbeg », composé par le poète d'origine bulgare Grégorios Stavridis (Prličev) d'Ochrid et présenté à un concours de poésie organisé à Athènes en 1862, a pour base historique les informations puisées dans le livre de A. Papadopoulos-Vretos (Athènes, 1848). En ce qui concerne la structure du poème et ses moyens stylistiques, ils ont été imités d'après Homère.

H.M.

I. PARRINO, *Acta Albaniae Vaticana. Res Albaniae saeculorum XIV et XV atque cruciatam spectantia*. Tom. I : *Acta ex Libris Brevium excerpta colligens*. Città del Vaticano, 1971, XXVI, 162 pp. (Studi e Testi, 266).

Le présent recueil nous fait penser à la collection parallèle du R. P. Giuseppe Valentini, intitulée *Acta Albaniae Veneta*, I–XV (Palermo-Munich, 1967–1972). Maître de littérature albanaise à l'Université de Palerme, l'auteur se propose de dépister dans les archives

secrètes du Vatican et de publier en plusieurs tomes tous les documents concernant l'histoire de l'Albanie aux XIV<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles, notamment ceux de la glorieuse époque de Skanderbeg. Le passé du peuple albanais est encadré dans le contexte plus ample de l'histoire du Sud-Est européen et mis en corrélation avec l'histoire européenne de l'époque. C'est ainsi que sont pris en considération des facteurs divers, tels : le rôle de la papauté et des républiques italiennes, celui de la Hongrie et des Principautés Roumaines, ainsi que le rôle de la ville de Raguse ou des autres centres plus importants.

Outre leur valeur pour une meilleure connaissance de l'histoire du peuple albanais et de sa langue, ces documents mettent au jour quantité de données nouvelles. Elles traitent de l'Empire byzantin, des Vénitiens, des Slaves et des Valaques de la péninsule balkanique et rendent d'autant plus nécessaire la poursuite de la tâche entreprise par l'auteur.

H.M.

JU. V. IVANOVA, *Severnaja Albanija v XIX — načale XX v. Obščestvennaja žiznj. « Nauka »*, Moscou, 1973, 256 pp.

Si la présente monographie est en partie fondée sur des matériaux déjà publiés, une autre partie repose sur des documents inédits conservés dans les archives du Ministère des Affaires Étrangères de Moscou et de Leningrad. Ces documents proviennent des exconsuls russes envoyés en mission officielle au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> dans la ville de Shkoder (Scutari). L'auteur a visité l'Albanie; elle connaît très bien les résultats auxquels ont abouti, par le passé ou de nos jours, les spécialistes albanais; elle a utilisé, en outre, avec succès certaines analogies du domaine de l'ethnographie générale. A bon escient, elle a limité son enquête aux régions montagneuses de l'Albanie septentrionale, afin de pouvoir mieux analyser bon nombre de détails et d'approfondir certains aspects des problèmes abordés. En général, son attention porte surtout sur les régions s'étendant au nord des localités Lezhë, Rrëshen et Kurbnesh, c'est-à-dire sur Zadrima, Malësija, Dukagjin, Mirdita et Krasniqe — qui représentent la portion la plus isolée de l'Albanie et qu'elle étudie de près.

Armée des connaissances indispensables de langue, à défaut desquelles on ne saurait envisager d'approfondir sérieusement les problèmes ethnographiques. L'auteur étudie et décrit tour à tour les formes primitives de l'organisation sociale, passant ensuite aux institutions juridiques qui en découlent. Après avoir décrit les relations sociales, ainsi que le droit coutumier, pénal et civil, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du siècle suivant, elle suit le processus de la désagrégation progressive de ces relations anciennes, fondées sur les liens de sang, qui furent remplacées peu à peu par l'organisation territoriale imposée par le pouvoir ottoman, conduisant à l'éclosion et au développement de nouveaux rapports, propres à une société divisée en classes antagoniques.

Iu. V. Ivanova a réussi à nous présenter un ouvrage aussi utile qu'agréable à lire.

H.M.

N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*. Introduction, texte, traduction et commentaire. Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1972, 403 pp. (Le Monde Byzantin, publié sous la direction de Paul Lemerle)

Sous ce titre sont publiés quatre *taktika* ou listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles : le *taktikon* Uspenskij (842—843), le traité de Philothée (899), le *taktikon* Benešević (934—944) et le *taktikon* Scorialense (971—979). L'importance de ces *taktika* est de tout premier ordre, parce qu'ils énumèrent hiérarchiquement les grandes dignités de l'Empire byzantin. Les unes provenaient des anciens rangs militaires, quelques autres étaient écloses pendant le processus du travail développé dans les entreprises économiques privées ou publiques, il y en avait, en outre, encore celles représentant des services personnels prêtés à la cour de l'empereur, mais toutes ensemble créaient un complexe *sui generis* à l'aide duquel était mise en marche la lourde machine d'un Etat extrêmement vaste et difficile à défendre.

En parcourant ces listes on obtient l'image d'un monde et d'une culture qui, tout en continuant l'Empire romain, ne cessaient de s'enrichir de leur propre expérience. L'organisation sociale de ce monde, l'histoire de son art militaire, le développement de sa terminologie autant que la persistance de la culture romaine antique ne sauraient être parfaitement saisis sans la prise en considération de ces matériaux particulièrement précieux.

Les trois premières listes ont été déjà publiées dans des revues d'un accès difficile, quant à la dernière, encore inédite jusqu'à présent, elle a constitué le sujet de la thèse de doctorat passée à Paris par N. Oikonomidès. L'idée de les rassembler pour les publier dans un seul ouvrage appartient au professeur Paul Lemerle, dont l'autorité a largement contribué à assurer sa parution dans des conditions excellentes.

C'est un long effort qui a permis à N. Oikonomidès de comprendre le détail même de ces textes, de comparer, commenter et traduire une terminologie d'une subtilité toute particulière et comportant maintes nuances. Grâce à cet effort, l'auteur nous offre un ouvrage également utile à l'historien et au sociologue, au philologue autant qu'à l'éditeur de textes littéraires byzantins. Pour ce qui est des index de la fin du volume, ils sont une véritable mine de connaissances d'une grande utilité pour l'étude de la société et de la culture byzantines.

H.M.

IOANNIS TZETZAE, *Epistulae* recensuit Petrus Aloisius M. Leone. Teubner, Leipzig, 1972, XXII, 218 pp.

Historien, poète lettré, Ioannes Tzetzes (1110—1180) a développé une ample activité littéraire et il a légué, entre autres, à la postérité une collection de lettres écrites dans l'intervalle 1138—1170, qui représentent un document d'époque fort précieux. Ces lettres ont été éditées pour la dernière fois en 1851, par Th. Pressel à Tübingen. Or, le progrès considérable des recherches réalisé depuis un siècle et un quart rendait nécessaire une nouvelle édition, à même de refléter avec une plus grande fidélité les réalités assez complexes de la tradition manuscrite. Leur nouvel éditeur fonde son ouvrage en tout premier lieu sur le *Vaticanus gr. 1369*, daté du XIII<sup>e</sup> siècle, qu'il complète avec trois autres manuscrits des XIV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, sans négliger pour autant d'exploiter au maximum les autres manuscrits et moyens de



restitution, tout en adoptant en général une attitude conservatrice et évitant autant que possible les conjectures personnelles.

L'appareil critique, disposé en trois niveaux, est abondant et fait pour faciliter dans une grande mesure l'intelligence du texte original. L'index comporte le début de chaque lettre, dans leur ordre alphabétique, la liste des auteurs cités par Tzetzes, une liste des noms propres, ainsi qu'un *index geographicus*.

Connaissant très bien la littérature grecque antique, le savant auteur de ces lettres était un archaïste — comme la coutume de son époque le voulait ; en mentionnant les peuples contemporains, il nommait les Romains d'Italie — Ausones, et Scythies les peuples du Bas-Danube. Mais ces derniers sont également mentionnés sous le nom général d'« Istriens » (Ἰστριεῖς) ou de « Paristriciens » (Παρίστριοι). Le style de Tzetzes, riche et varié, comporte quelques termes rares, voire ignorés, qui auraient mérité des explications plus amples. C'est le cas, par exemple, du jeu de mots : *καπνισματίτζιν ... ἀμπαρατίτζιν* (88, 23). Il était aussi indispensable d'utiliser quelques termes latins : *αὐγοῦστα*, *βαίουλος*, *βούβαλος*, *δομέστικος*, *μανδάτωρ* ; d'autres termes, de la même origine, s'étaient implantés profondément, recevant des suffixes grecs : *ζαβχειώτης* 152, 10) « revêtu d'une cotte de mailles », *μαγκιπίδιον* « petit esclave ». Notons aussi la tâche que s'est assumée Gunther Christian Hansen, qui a fait une lecture attentive du texte ; ses interprétations s'avèrent utiles.

H.M.

E. KRIARAS : Μιχαήλ Ψέλλος. Extrait de « Byzantina », IV, 1972, p. 55—128, Thessalonique

La présente étude est le fruit d'une recherche exhaustive publiée d'abord dans la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Suppl. XI, col. 1124—1182, Stuttgart. Elle s'occupe du grand « polyhistor » Michel Psellos (1018—1096), l'un des principaux représentants de la renaissance byzantine du XI<sup>e</sup> siècle, dont l'activité y est étudiée sous tous ses aspects ; en tant que politique et conseiller des empereurs, ou comme maître de philosophie jouissant d'une large audience, sans oublier le savant, observateur attentif de la nature et de la société, ni l'historiographe compétent, fin connaisseur de son époque. Doté d'un esprit vif et ayant bénéficié dès son enfance d'une éducation très soignée, fondée sur l'étude approfondie de la culture antique hellénique, Psellos a réussi à faire revivre cette dernière en la réactualisant et exerçant de la sorte une profonde influence sur sa propre génération. Les conditions socio-économiques de l'Empire à cette époque et sa relative tranquillité politique laissaient quelques loisirs aux grands esprits qui aspiraient à s'évader des limites étroites et rigides du dogme religieux pour étudier la nature-même. Ils redécouvraient ainsi les beautés des poèmes homériques et se laissaient prendre au charme ailé et au grand art de la philosophie de Platon plutôt que de suivre la prose dénudée et froide d'Aristote.

L'auteur de cette étude s'est penché avec une grande attention sur tout ce que la littérature spécialisée pouvait lui servir afin de pouvoir déchiffrer dans l'œuvre de Psellos les traits essentiels de sa personnalité, se révélant sur le plan scientifique et humain comme l'une des plus attachantes de la littérature byzantine.

H.M.

MEHMET ÇELIKU, *Parafjalet emërore të thjeshta në gjuhën letrare shqipe* (Les prépositions nominales simples dans la langue littéraire albanaise), « Studime filologjike », XXVI (IX), 1972, n° 1 p. 85–113.

L'auteur décrit un groupe assez important de noms albanais faisant emploi de prépositions. En utilisant le terme de *prépositions nominales*, M. Çeliku précise qu'il s'agit d'une catégorie de « prépositions formées soit partant directement des cas obliques des noms, soit par l'assemblage du nom et des prépositions proprement dites » (p. 88). Il y a — selon lui — deux types de prépositions nominales : *simples*, formées directement du nom, ou *composées*, par la réunion d'un nom et d'une ou deux prépositions (*ne* = « en », *me* = « avec », *per* = « pour », « de », *nga* = « de » : *ne lidhje me* = « par rapport à, quant à » ; *ne vend* = « au lieu ». Ces dernières peuvent être désignées par un terme traditionnel, locutions prépositives ; ce sont dans la plupart des cas des calques faits d'après d'autres langues. Pour notre part, nous pensons que les prépositions nominales simples sont elles vraiment caractéristiques pour l'albanais. En effet, alors que le roumain — par exemple — ne connaît que trois prépositions de cette espèce : *nulțumută*, *grație*, *datorită* = « grâce à » (les deux dernières en usage uniquement dans la langue cultivée), elles forment dans l'albanais une catégorie aussi riche que productive. Créées par le parler populaire, quelques-unes d'entre elles sont adoptées aujourd'hui par la langue littéraire. L'auteur considère qu'il faut voir à l'origine des prépositions nominales simples des noms pris dans un sens figuré. Par la consolidation des liaisons lexicales entre l'ancien nom et le nom qui lui faisait suite, les attaches tombent entre le nom devenu préposition et le verbe qui le précède. Pour commencer, la préposition nominale simple est un accusatif, suivi d'un ablatif (nom ou pronom).

Le matériel démonstratif de l'article porte à la conclusion que les noms employés comme prépositions entrent dans un champ sémantique qui s'organise autour de l'idée de localisation : *ane* = « partie », *balle* = « front » ; *bri* = « corne » ; *buzë* = « lèvres » ; *faqe* = « face » ; *krah* = « bras » ; *kembë* = « jambe » ; *maje* = « cime, sommet » ; *mes* = « milieu » ; *rreze* = « base ». Chaque nom désigne une certaine partie d'un objet. La construction albanaise *nom + préposition + nom* correspond à la construction roumaine *préposition + nom articulé + nom au génitif* (avec *locution prépositive + nom*) : *Me në fund u ul buzë vatrës dhe ra në mendime* = « A la fin il prit place près du foyer et s'absorba dans ses pensées » ; *Kopliku është një qytet i vogël në këmbë Alpeve* = « Kopliku est une petite ville au pied des Alpes » ; *E pyeta mësorin që prashiste krah meje* = « j'ai demandé au montagnard qui bûchait à mon côté » (*meje* = ablatif du prénom personnel pers. I. Dans le cas du pronom, l'homonymie casuelle actionne seulement pour le génitif et le datif et pas pour l'ablatif — comme c'est le cas du nom). L'ablatif albanais, qui est une expression synthétique, a pour correspondant roumain un cas avec préposition, donc une expression analytique.

C. V.

NICOLAE SARAMANDU, *Cercetări asupra aromânei vorbită în Dobrogea* (Recherches sur l'aroumain parlé en Dobroudja), Bucarest, 1972, 199 p. + 1 carte.

Après quatre décennies au cours desquelles les recherches en terrain sur l'aroumain parlé en Dobroudja semblent n'avoir plus fait l'objet d'un intérêt suivi, l'ouvrage de N. Sarmandu — fruit des persévérantes enquêtes dialectales effectuées en 1967 et 1968 — s'avère

ges plus opportuns. Il représente une investigation synchronique — la seule d'ailleurs en son genre jusqu'à nos jours — de la phonétique et du système phonologique propres à l'aroumain parlé en Dobroudja par les quatre branches d'Aroumains représentés dans cette province (compte tenu de ce que les Aroumains d'Olympe, ainsi que ceux des localités Molovište et Gopeš n'ont guère de représentants en Dobroudja).

L'ouvrage comporte une préface, suivie par une liste bibliographique et une liste des abréviations, ainsi que par quelques précisions au sujet du système de transcription phonétique adopté par l'auteur. Vient ensuite le premier chapitre, consacré à la *phonétique* — qui est aussi le plus important (132 pages); il traite à tour de rôle des voyelles et des consonnes de l'aroumain, avec toutes les variantes enregistrées et nées de l'interpénétration ou de la réception des diverses influences (grecque, turque, slave, albanaise). Le deuxième chapitre comporte des observations concernant le *système phonologique* de l'aroumain parlé en Dobroudja (observations portant sur l'inventaire, la distribution, les neutralisations); il souligne une fois de plus cette vérité que l'aroumain de Dobroudja est identique à celui parlé dans la péninsule balkanique, qu'il s'agit donc en fait d'une même et seule réalité linguistique. L'avant-dernier chapitre de l'ouvrage traite des *Différences phonétiques et phonologiques des parlers. Les « phonétismes » dialectaux*. C'est ainsi qu'il appert que les diverses modifications phonétiques et phonologiques de date récente sont soit le résultat de certaines tendances internes de l'évolution dialectale manifestées déjà pendant la période antérieure aux enquêtes des années 1927—1928, soit la conséquence de quelques influences extérieures ou le fruit des contacts entre les divers groupes d'Aroumains. Enfin, après un dernier chapitre dédié à des considérations finales, l'ouvrage s'achève avec la carte des localités de la Dobroudja habitées par les Aroumains.

Par la richesse du matériel réuni et interprété, par son ordonnance, ainsi que par les conclusions que l'auteur a su tirer d'une recherche scientifique qui se caractérise en tout premier lieu par son acribie, le livre de N. Saramandu s'avère une contribution extrêmement précieuse. L'étude de l'aroumain parlé en Dobroudja, n'est pas la seule à y trouver son profit. En effet, il nous semble que la traduction de ce livre dans une langue de large diffusion serait susceptible de fournir un apport important à la connaissance de l'aroumain parlé dans toute la péninsule balkanique.

E.M.-S.

IAN ŠABRŠULA : *Le futur velle + infinitif, balkanisme ou roumanisme*, in « Les études balkaniques tchécoslovaques », IV, 1972, p. 51—58.

Après une brève revue des traits communs propres aux langues parlées dans le Sud-Est de l'Europe, l'auteur reprend le problème, longuement débattu déjà, du futur analytique, avec un regard spécial en ce qui concerne la forme à l'auxiliaire en antéposition. La conclusion à laquelle il aboutit est intéressante et digne de retenir l'attention des spécialistes :

1) La forme roumaine avec *să* est balkanique au moins en partie, car l'élément *o* de la formation *o + să* est le résultat d'une contamination entre « une structure balkanique », non-romane, et le roman *a vrea* (= vouloir).

Mais, pour le cas où l'auteur penserait continuer à s'occuper de la question du futur analytique dans les langues du Sud-Est de l'Europe, nous nous permettons de formuler quelques suggestions :

— Pour aborder le problème du futur analytique dans l'aire balkanique, et surtout le problème de cette forme du futur analytique qui semble être un balkanisme, il convient d'étudier aussi le futur dans la langue grecque. La thèse de doctorat du regretté éminent byzantiniste roumain, Nicolae Bănescu, *Die Entwicklung des griechischen Futurums von der fruherbyzantinischen Zeit bis zur Gegenwart*, Bucarest, 1915, est encore actuelle à cet égard et susceptible de fournir un matériel utile.

— Bien que l'hypothèse de l'auteur relative à l'origine de *o* dans la formation roumaine *o să* + le présent de l'indicatif nous semble non seulement originale, mais très possible aussi, il serait peut être opportun de rappeler dans une étude plus ample les hypothèses de quelques linguistes roumains (cf. I. Iordan, *Stilistică morfologică*, in « Bul. Institutului de filologie română » Alex. Philippide », VII—VIII, Iași, 1941 et *Limba română actuală, o gramatică a greșelilor*, București, 1961 ; G. Bolocan, *Observații cu privire la viitor în română și bulgară*, in « Romano-slavica », XIV, 1967 etc.).

— Il convient aussi de ne point négliger en outre l'hypothèse de A. Lombard, qui a consacré à ce problème une étude spéciale : *Le futur roumain de type « o să cînt »*, in « Bulletin linguistique », VII, 1939, sans parler aussi de son monumental ouvrage, *Le verbe roumain. Etude morphologique*, vol. I—II, Lund, 1954—1955.

2) Une deuxième conclusion — en réalité, la première dans l'ordre observé par l'auteur — porte sur l'origine du futur roumain avec l'auxiliaire *a vrea*. De même que la forme construite avec l'auxiliaire *a avea* (= avoir), celle avec *a vrea* en antéposition est toujours romane. Cette opinion de l'auteur pragois rejoint celle exprimée par l'école linguistique roumaine.

La reprise dans une étude plus ample des problèmes sur lesquels Ian Șabrșuța vient de se pencher nous semble donc à souhaiter. Nous l'attendons avec un intérêt égal à celui avec lequel nous avons lu et signalé le présent article.

E.M.-S.

PAVEL TROST : *Balkanismes et judéo-espagnol*, in « Les études balkaniques tchécoslovaques », IV, 1972, p. 59—72.

Il s'agit du subjonctif formé avec un prémorphème, connu par toutes les langues balkaniques, y compris le judéo-espagnol — ce « dialecte » balkanique en train de disparaître de nos jours.

Sans être d'accord avec l'hypothèse de M. A. Gabinskij, qui estime qu'il s'agit d'un balkanisme *in statu nascendi*, l'auteur ne propose aucune autre possibilité. Il suggère cependant comme une hypothèse de travail avec un vaste champ d'investigation l'intarrissable dispute enregistrée par l'histoire des langues entre les facteurs extérieurs et les facteurs intérieurs, sans pouvoir décider toujours des limites qui les séparent : à quel moment les uns commencent et les autres finissent d'agir.

Cependant, il nous semble que les facteurs extérieurs (sans introduire les facteurs phonétiques dans le débat), ne sauraient pénétrer la structure facilement sans en affecter l'équilibre, sans troubler l'harmonie du système, qu'en œuvrant dans le sens même de l'évolution interne de la langue ou du dialecte respectif ou quand il s'agit d'un *bilinguisme* de longue durée. C'est pourquoi, dans le cas du prémorphème dans le subjonctif judéo-espagnol, on pourrait penser à la forme espagnole (*que entre*), consolidée sur un terrain balkanique et seulement en second lieu à une influence directe balkanique toujours possible.

E.M.-S.

TIMOFEJ FLORINSKIJ, *Juznye Slavjane i Vizantijska vo vtoroj celverti XIV veka*, Parts I & II. Foreword by Ivan Dujčev, London, Variorum Reprints, 1973, III + 137 + 274 p.

Si l'on jette un regard sur la voie parcourue par les études slaves et byzantines depuis la deuxième moitié du siècle passé, époque de leurs premiers pas, l'on s'apercevra qu'en dépit des progrès enregistrés par ces études jusqu'à présent, il y a des livres qu'on pourrait considérer classiques en matière. Par classiques nous comprenons des livres qu'on ne pourrait pas laisser de côté pour quiconque s'intéresse à différents aspects touchant aux questions traitées dans ces livres. C'est-à-dire qu'on ne peut pas aller plus loin en les négligeant, mais bien au contraire, en partant des résultats auxquels ces livres ont déjà abouti. Quoique ces résultats s'avèrent dépassés à bien d'égards par rapport au stade des connaissances actuelles, ces études n'ont pas cessé de garder leur actualité.

Pour le livre annoncé (qui n'est que la reproduction anastatique de l'édition Saint-Petersbourg 1882, paru cette fois dans un seul volume pour des raisons d'utilité), cette actualité ressort aussi de l'introduction rédigée par le Prof. Ivan Dujčev. Ces pages dressent une courte biographie du savant qui a enseigné à l'Université de Kiev et dont les travaux, oubliés pour la plupart et presque introuvables aujourd'hui, sont passés en revue par ordre chronologique. Grâce à cette mise au point due à un des spécialistes les plus autorisés, le lecteur pourra trouver aussi une courte esquisse sur l'évolution des études slaves en Russie notamment. Ce qui ne fait qu'accroître l'utilité de cette réédition.

T. T.

Ἀλφαβητική ἀναγραφή τῶν τίτλων τῆς Βιβλιογραφίας Γκίνη-Μέζα (1800—1863), Ἐπιμέλεια : Ἐμμ. Ι. Μοσχονάς, Athènes, 1968, 274 p. (Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν Β. Ι. Ε.)

Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία Δ. Γκίνη — Β. Μέζα (1800—1863) Πίνακες ἐκδότων καὶ τόπων ἐκδόσεως: Ἐπιμέλεια Δημήτρα Σκ. Πικραμέου — Ἰωάννα Ζαμπάφτη, Athènes, 1971, 103 p. (Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν Β. Ι. Ε.).

Τὰ ἑλληνικὰ προεπικρασιατικὰ περιοδικὰ Εὐρετηρια. Α'. Ἀθηνᾶ, Καλλιόπη, Μέλισσα, Τὸ Μουσεῖον, Ἐπιμέλεια. Ἀγγελίκη Γαβαθᾶ — Παναγιωτοπούλου, Athènes, 1971, 60 p. (Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν Β. Ι. Ε.) \*

Si dans le stade actuel des recherches, la création des instruments de travail est en unanimité considérée de plus en plus nécessaire, il est pourtant assez rare que ce but soit poursuivi avec autant de persévérance que le fait le Centre des Recherches Néohelléniques d'Athènes. Une moyenne dépassant un volume par an (puisque la Bibliographie des textes philhellènes et l'Index du Λόγιος Ἐρμῆς et du Τηλέγραφος sont sous presse) assure un rythme soutenu à ces précieuses parutions. Notre revue a déjà signalé l'importance des premiers volumes; c'est aux derniers qu'a trait la note présente. Il s'agit, tout d'abord, de deux instruments facilitant la consultation de la Bibliographie de Ghinis-Mexas, c'est-à-dire, d'une part

\* Les trois volumes ont une préface signée par Const. Th. Dimaras.

le répertoire alphabétique des titres, d'autre part, le tableau des éditions et des lieux d'édition qu'elle renferme. Rappelons à ce propos que par l'initiative du Centre d'Athènes, le périodique « Έρρανιστής » avait déjà publié près de 30 articles destinés à compléter la même bibliographie, dont on a également tenu compte dans les présents ouvrages. C'est grâce à ces nouveaux instruments que la Bibliographie de Ghinis-Mexas pourra vraiment occuper une place de marque dans la conscience scientifique néohellénique », place qui lui était refusée — explique C. Th. Dimaras — avant leur parution. Il suffit d'ailleurs de mentionner l'importance de ce groupage alphabétique pour l'assemblage thématique qu'il rend possible dès le premier abord, si on le compare au critère strictement chronologique de la forme initiale. Les trois phases fondamentales de l'hellénisme moderne, dont parle M. Dimaras, c'est-à-dire sa renaissance (1801—1820), la révolution grecque et la période de la première dynastie hellénique, y sont mieux contournées idéologiquement. Rien qu'en trouvant en bloc tous les recueils de mémoires et de lettres, toutes les biographies, les catalogues, les dialogues, les conseils de comportement ou les descriptions géographiques, des associations s'imposent, des idées surgissent, un projet d'étude peut s'esquisser.

Mais arrêtons-nous au second répertoire de la Bibliographie Ghinis-Mexas aussi, car par ses tableaux des maisons et des lieux d'édition et d'imprimerie, il offre de précieux renseignements aux chercheurs. Que ce soit l'histoire du livre, de l'imprimerie grecque ou de la « diaspora », qu'il s'agisse d'en apprécier l'étendue ou la quantité, ce volume en donne une image claire, complétée par une annexe comprenant les noms des graveurs et lithographes, ainsi qu'une liste chronologique des numéros de la bibliographie.

C'est à une autre catégorie d'ouvrages qu'appartient le troisième volume dont nous nous occupons ici. L'une des tâches assumées par le même Centre est la valorisation des anciens périodiques helléniques, dont l'action fut si large à l'époque de la renaissance nationale des Hellènes. Le répertoire paru est consacré aux revues Άθήνα, Καλλιόπη, Μέλισσα, Τὸ Μουσεῖον et comprend, à part l'index des noms, la table de matières complète des numéros parus (1819—1821)

Si nous retenons surtout les noms des responsables de ces volumes (Emm. I. Moshonas, Dimitra S. Pikiamenou, Ioanna Zambafli et Angheliki Gavada-Panaghiotopoulou), n'oublions pas pour autant qu'une première phase des travaux a été assurée par l'activité collective de tous les membres du Centre. C'est à juste titre que M. Dimaras parle du désintéressement et de l'esprit de sacrifice qu'exige toute œuvre bibliographique. Ainsi est-ce avec une vive satisfaction que nous saluons leur apparition, tout en attendant avec impatience les volumes annoncés.

C. P.-D.

APOSTOLOS D. KARPOZILOS, *The ecclesiastical controversy between the kingdom of Nicaea and the Principality of Epiros (1217—1253)*, Salonique, 1973, 108 p. + 1 carte

L'auteur aborde un problème particulièrement important pour l'historiographie byzantine, celui des conséquences politiques et religieuses déterminées par la conquête de Constantinople, en 1204, par les Croisés. Des doctrines qui proclamaient la continuation des traditions politiques et ecclésiastiques byzantines dans chacune de ces unités politiques ont été formulées, tant dans le Royaume de Nicée, constitué dans la province de Bithynie d'Asie Mineure et fondé

par Théodore Lascaris, que dans la Principauté d'Epire, de l'ouest de la Grèce, comprenant l'Epire, l'Acarnie et l'Actalie, dirigée par Théodore Angelos. Les deux chefs d'Etat, s'intitulant également « bazileus » et « autocrator », le conflit entre eux devenait inévitable, revêtant la forme de disputes théoriques fondées sur le droit impérial et religieux byzantin, dans le problème de la succession au trône et de la reconnaissance de la suprématie spirituelle du patriarche nicéen.

Il est à remarquer que la dispute entre les deux hiérarchies a continué tant que la Principauté d'Epire a pu contrôler la situation politique dans les Balkans, jusqu'à l'avènement du tzar bulgare qui fut suivie d'une décadence rapide de l'Epire sans, qu'ultérieurement il connût encore quelque ascension politique.

Les investigations faites par Ap. Karpozilos dans son ouvrage, dans le contexte de ces événements politiques et religieux appartenant à l'histoire de Byzance, se fonde sur la correspondance particulièrement abondante des prélats de l'Epire et de Nicée, engagés dans la dispute ouverte sur la thèse du pouvoir impérial et de l'autorité spirituelle du patriarche dont le siège se trouvait à Nicée. L'auteur procède à un examen systématique de la correspondance de quelques grandes figures de l'histoire ecclésiastique byzantine, Demetrios Chomatones et Georgios Bardanes et pour l'Epire, des patriarches Manuel Garantenos et Germanos II qui ont transféré sur le plan théorique la rivalité politique d'entre les Angeli et les Lascarides.

Par la manière scientifique dont la controverse entre Nicée et l'Epire a été traitée et, également, par l'abondance des informations mises en lumière, l'ouvrage d'Apostolos Karpozilos contribue à l'élucidation d'une étape décisive de l'histoire de Byzance.

A.C.-M.

KARL GLADT, *Kaisertraum und Kronskrone. Aufstieg und Untergang einer serbischen Dynastie*, Verlag Styria, Graz—Wien—Köln, 1972, 493 p.

Ecrit dans un style vif, le livre de Karl Gladt, *Kaisertraum und Kronskrone* est captivant pour ceux qui en dehors du désir de s'initier dans l'histoire de la Serbie, sous l'aspect d'un récit chronologique des événements, ont aussi la curiosité de connaître ce que les Français appellent par un terme consacré *la petite histoire*.

Au premier plan se trouvent les intrigues de cour, la part prise par les femmes à celles-ci, les complots et les assassinats, lesquels abondent, il est vrai, dans la première partie de l'histoire moderne de la Serbie, enfin les prédictions ou certains signes prémonitoires d'une force extrahumaine auxquelles l'auteur accorde une certaine signification en les rattachant au déroulement ultérieur des événements, en réalité simples coïncidences dans la mesure où elles ont existé.

Le sous-titre de l'ouvrage, *Aufstieg und Untergang einer Dynastie*, résume le contenu des 428 pages de texte, auxquelles s'ajoutent 46 pages de notes explicatives, qui sont loin de constituer un appareil critique. Il s'agit de l'histoire de la dynastie Obrénovič, depuis l'avènement au trône de Miloš, à la suite de la mort violente de Karageorges (le nouveau prince y étant d'ailleurs directement mêlé) et jusqu'à l'éviction définitive de cette famille régnante, le 11 juin 1903, dans des circonstances similaires.

L'auteur se résume, par suite, à la présentation, sous la forme susmentionnée de la vie politique de Serbie, au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Précédés d'un chapitre consacré au mouvement de libération nationale des Serbes, conduits par Karageorges (1804—1813), sont présentées ensuite les circonstances et les événements qui ont mené à l'avènement au trône de Miloš I<sup>er</sup>, le fondateur de la dynastie dont l'histoire fait l'objet du livre de Karl Gladt. L'auteur se penche ensuite, en insistant sur la partie événementielle, sur la vie politique de la Serbie sous le règne des trois premiers Obrénovitch, l'interlude d'Alexandre Karageorgevitch est la restauration de Michel I<sup>er</sup>, après l'assassinat duquel, le trône revint à son neveu Milan. Un chapitre pas trop long est consacré à la guerre d'indépendance de 1876—1878 et un autre à la forte influence austro-hongroise en Serbie, après le Congrès de Berlin, favorisée aussi bien par la situation internationale que par la politique antinationale du prince Milan, devenu ultérieurement roi, en 1882. La guerre serbo-bulgare et ses implications sur le plan intérieur et extérieur font l'objet d'un autre chapitre suivi d'un tableau de la vie politique de Serbie, après les événements de 1885—1886 jusqu'à l'abdication du roi Milan le 6 mars 1883. Dans plus de la moitié du livre, Karl Gladt s'occupe du règne du dernier Obrénovitch, Alexandre. Pourquoi cette insistance de l'auteur? À notre sens, à cause du fait que cette période est peut-être la plus riche en événements sur lesquels il aime insister pour imprimer un caractère « captivant » à tout l'ouvrage.

Nous serions injustes en ne relevant pas une certaine valeur scientifique du livre, consistant aussi bien dans la présentation du petit détail due à une ample information, que dans l'utilisation et la publication partielle de documents inédits. Mais ces derniers eux-mêmes ont été sélectionnés à la lumière de la préoccupation de Karl Gladt d'insister sur l'intrigue politique.

L'analyse de la vie économique et sociale fait presque totalement défaut. Mais ce que nous reprochons en premier lieu à Karl Gladt, c'est la manière dont il interprète la ligne générale de la politique étrangère serbe. Celle-ci, selon son point de vue, aurait été déterminée moins par le développement de la société serbe et par l'impératif de donner une solution au problème national, que par une vague aspiration, de faire revivre un empire, l'ancien grand knéziat d'Etienne Duchan. Cette idée est mise en vedette, d'ailleurs, dans le titre même du livre, *Kaisertraum und Königskrone*.

Ş.R.-Z.

HANS DIETER SCHANDERL, *Die Albanienpolitik Österreich-Ungarns und Italiens 1877—1908*, Albanische Forschungen 9, Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1971, 185 S.

Der Verfasser der vorliegenden Arbeit, die als Inauguraldissertation an der philosophischen Fakultät der Ludwig Maximilians-Universität München verteidigt wurde, setzte sich zum Ziel, einen besonders kritischen Punkt in der gesamten Balkanfrage — die rivalisierende Albanienpolitik Österreich-Ungarns und Italiens zu analysieren.

Schon Zeitgenossen w.z. B. Marchese Antonio di San Giuliano und sein österreichischer Gegner, der Schriftsteller Leopold Freiherr von Chlumetzky sahen Albanien nicht nur als Hauptproblem der ganzen Adria- und Balkanpolitik sondern auch als die weitaus heikelste von den vielen verworrenen Teilfragen des Balkanproblems an.

Was stellt sich aber Hans Dieter Schanderl für den behandelten Zeitraum (1877—1908) unter dem verwendeten Begriff Albanien vor? Obschon der Verfasser im Vorwort festgestellt hat, daß solch eine Frage noch nicht eindeutig beantwortet werden kann, benützte er als



Arbeitsgrundlage jene Beschreibung, die sich in einem 1896 aufgestellten Memorium aus dem k. u. k. Ministerium des Äußern findet :

„Albanien ist weder politisch noch geographisch ein scharf abgegrenztes Gebiet ; im Allgemeinen versteht man darunter jene türkischen Gebiete der Balkanhalbinsel, die von Albanen in mehr oder weniger compacten Massen in überwiegender Anzahl bewohnt sind“ (S. 9).

Deshalb kommt hier nur das Territorium in Betracht, das der bestehenden politisch-administrativen Einteilungen zufolge in den türkischen Provinzen Scutari, Kossowo, Janina und Monastir lag. Was aber das Vilayet Salonik anbelangt, in dem die Albaner kaum 1 1/2 % der Gesamtbevölkerung betragen, kommt es nur soweit in Betracht, als das dort wohnende albanische Element mit dem des angrenzenden Vilayets Monastir und Kossowo in Zusammenhang stand.

Chronologisch gesehen hat der Verfasser eine besonders kennzeichnende und wichtige Zeitspanne erforscht.

Das Stichjahr 1877, in dem zum ersten Mal — den eingetretenen Balkanereignissen zufolge — die Rede von diesen Gebieten war, in dem sich die ersten Versuche Italiens zeigten um auf Albanen Einfluß zu gewinnen, welche die entsprechende Reaktion der österreichisch-ungarischen Staatsführung auslösten, bildet den Ausgangspunkt dieser Arbeit. Die Untersuchungen, den Zeitraum von 1877 bis 1880 umfassend, die bereits Gegenstand für die Zulassungsarbeit Schanderls zur wissenschaftlichen Prüfung für das Lehramt an Gymnasien (1966) waren, wurden im wesentlichen in der Arbeit übernommen.

Die vorliegende Dissertation endet mit dem Jahre 1908. Damit beginnt eine ganz andere Periode in der albanischen Geschichte. Da die jungtürkische Revolution und die damit in Zusammenhang stehenden Ereignisse die Balkanpolitik der europäischen Großmächte entscheidend änderte, eröffneten sich auch für die Lage Albaniens neue Perspektiven. Seit der Annexionskrise und der jungtürkischen Revolution, die eine fast ununterbrochene Kette albanischer Aufstände gegen den türkischen Zentralismus ausgelöst hatte, erschien den europäischen Großmächten die Selbständigkeit dieses Landes als zwingende Notwendigkeit. Dabei verknüpfte aber Österreich-Ungarn die albanische Situation mit dem immer mehr drängenden südslawischen Problem und schließt sich Feldmarschalls Conrad Meinung an, der glaubt, daß : „als selbständiger Staat in engen wirtschaftlichen, kulturellen und politischen Beziehungen zur Monarchie und mit dieser auch im Bündnis vor allem gegen Serbien und Montenegro“, die Lösung sei (S. 142).

Solcher Entwurf ließ sich aber nicht verwirklichen, wie es die Londoner Konferenz 1912/13 zeigte, bei der die Unabhängigkeit Albaniens international verankert wurde.

Was uns aber von besonderem Wert zu sein scheint, ist die von Schanderl gesetzte Aufgabe, die österreichische und italienische Albanienpolitik wissenschaftlich, auf Grund der reichen bisher unveröffentlichten Dokumente zu analysieren. In erster Linie handelt es sich um das von den Abteilungen des österreichischen Staatsarchivs in Wien angebotene Material, das für manche Aspekte (w.z.B. die diplomatischen) dem Verfasser zufolge unerschöpflich war. Als Sekundärquellen sollen sowohl alle Aktenpublikationen und Dokumentensammlungen, die europäischen Großmächte betreffend, als auch die Gesamtdarstellungen der vielschichtigen diplomatischen Beziehungen gedient haben.

Alle von Schanderl in der Einleitung angeführten Arbeiten bieten nur eine umfassende Gesamtschau, über die im Rahmen des Dreibundes sich entwickelnde diplomatische Auseinandersetzung zwischen Österreich-Ungarn und Italien, die aber die Albanien betreffenden Fragen nur oberflächlich und am Rande berührt.

Da sich Einzeluntersuchungen über die besondere Problematik in dem Verhältnis der europäischen Mächte zu Albanien in dieser Zeitspanne seiner neuen Geschichte nur auf die den Berliner Kongreß und die Liga von Prizren (1878—1880) oder die jungtürkische Revolution

und die Annexionskrise (1908) betreffenden Fragen beziehen, können wir tatsächlich behaupten, daß diese Arbeit eine wichtige Lucke auf dem Gebiet der Albanologie schließt.

Von großem Interesse schien uns die Darstellung der historischen Bedeutung und Beständigkeit Albanien im der Gesamtentwicklung der Balkanhalbinsel, sowie auch die Analyse der österreichischen Idee (Nachwort) zu sein.

Es ist doch unsere Aufgabe, hervorzuheben, daß manche Aspekte der Italien- und Österreich-Ungarn-Rivalität, um auf Albanien Einfluß zu gewinnen w.z.B. die Propagandapolitik, Handels- und Schiffahrtspolitik und am meisten die österreichisch-ungarische Politik der Subventionen meisterhaft erforscht wurden.

Wer nur den obenangeführten Abschnitt, die Politik der Subventionen betreffend und den entsprechenden sehr interessanten Anhang (Tabelle a, b, c) studieren will, kann sich genau deren Umfang und Bedeutung im Rahmen der allgemeinen österreichischen Balkanpolitik vorstellen. Wir mochten dem Verfasser keinen Vorwurf machen, wenn wir dazu hinzufügen wurden, daß er mit den paar Seiten über den türkischen Handelsboykott gegen Österreich-Ungarn 1908 (S. 139—140) die Haltung des türkischen Staates den rivalisierenden europäischen Großmächten gegenüber nicht dargestellt hat. Und dies scheint nötig zu sein, um so mehr als es sich um manche von Albanern bewohnte Gebiete handelt, die sich auf seinem Territorium befanden.

Anschließend mochten wir dennoch die tatsächliche Bedeutung der vorliegenden Arbeit nicht nur auf dem Gebiet der Albanologie und auf dem der Balkanologie, sondern auch auf dem allgemeinen Gebiet der europäischen Geschichte hervorheben.

C. R.

ANDREI BUCŞAN, *Specificul dansului popular românesc*. Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1971, 453 p.

De précieux ouvrages de synthèse ont enrichi ces derniers temps l'ethnologie roumaine contemporaine. Nous avons choisi pour le présenter ici le volume d'Andrei Bucşan sur les traits spécifiques de la danse populaire roumaine parce que c'est la première synthèse dont nous disposons dans le domaine de la chorégraphie, définissant les méthodes d'investigation propres à cette discipline et réalisant en même temps une analyse complexe de la danse populaire roumaine placée dans un contexte central — et sud-est européen.

La première partie de ce volume se compose d'une seule étude, consacrée à la méthode appliquée et aux résultats obtenus par l'essai de déterminer les traits spécifiques de la danse populaire roumaine, étude englobant six chapitres et intitulée: *Unele probleme privind determinarea specificului in dansul popular românesc (metodă și rezultate)*. Après une introduction destinée à souligner la nécessité d'une telle étude, l'auteur expose les méthodes dont il s'est servi dans sa recherche de la danse populaire. Sa conception méthodologique se résume en dernier lieu à l'application de deux manières d'interprétation du matériel recueilli sur place: l'analyse morphologique d'une part, l'analyse mathématique de l'autre. La première porte sur la structure de la danse et vise les faits se rangeant dans l'une des catégories suivantes: *aspects morphologiques* (d'ensemble, de mouvement général, de composition, cinématiques, métrico-rythmiques), *aspects typologiques* (classes, groupes, types), *aspects stylistiques* (mouvement du groupe en général, mouvements des jambes ou d'autres parties du corps, interpréta-

tions variées, extériorisation affective, dynamique). Cette première méthode est complétée et soutenue par l'analyse mathématique. Quelques procédés statistiques très simples appliqués à l'étude du matériel respectif fournissent les données essentielles de la portée des divers phénomènes enregistrés. L'examen du répertoire chorégraphique roumain par les méthodes susmentionnées conduit l'auteur à plusieurs conclusions importantes. Notons, dans cet ordre d'idées, la définition de quatre grandes unités chorégraphiques se partageant le territoire de la Roumanie et appelées *dialectes*, à savoir : le dialecte danubien, le dialecte occidental, le dialecte carpatique et le dialecte macédo-roumain. Par la même occasion, se dégagent quelques traits caractéristiques de la danse populaire roumaine par rapport au répertoire chorégraphique des autres peuples européens.

La deuxième partie du livre, intitulée « Déterminations partielles » se compose de cinq études faisant preuve d'une grande diversité thématique, qui se traduit en problèmes morphologiques et syncrétiques liés à la fonction et à la vie folklorique de la danse. Même si à première vue cette deuxième partie de l'ouvrage — caractérisée par l'analyse de détail de certains aspects particuliers — semble se distinguer radicalement de la partie précédente située sur un plan général et théorique, il y a néanmoins un fil conducteur qui assure l'unité de l'ensemble. Ce fil est constitué par l'idée nettement exprimée de l'illustration concrète des traits spécifiques de la danse folklorique roumaine et des méthodes énoncées par l'approfondissement de l'analyse particulière.

Voyons ces cinq études en passant. La première est une monographie zonale des danses populaires pratiquées aux environs de Sibiu (*Jocurile populare din Mărginimea Sibiului*). Il s'agit d'une zone située dans les Carpates méridionales que l'auteur estime riche en caractères nationaux spécifiques. Parmi les innovations utilisées pour cette monographie, retenons le film comme instrument enregistreur des faits, l'analyse mathématique comme point de départ pour la détermination du trait spécifique, la cartographie des phénomènes essentiels dans une forme proche de celle réclamée par un éventuel atlas chorégraphique national. Les aspects suivants sont abordés par cette étude : les occasions de la danse, le complexe socio-folklorique de celle-ci, son analyse morphologique et stylistique, ses caractères généraux. L'étude suivante, dédiée à une danse spécifique des montagnards éleveurs de troupeaux dite *Brîul mocănesc*, est la monographie typologique d'un « morpho-type » chorégraphique considéré comme un exemplaire caractéristique du répertoire roumain. Très utile s'avère le catalogue inventariant 671 figures de cette danse, classifiées d'après leur structure cinématique et rythmique. Les problèmes du syncrétisme dans une zone typique pour la fusion des différents éléments du folklore chorégraphique roumain font l'objet de l'étude traitant du « Rapport entre la danse, la musique et le texte en Transylvanie méridionale », autrement dit de la danse accompagnée de musique instrumentale et de couplets criés par les danseurs à tour de rôle. Dans l'étude intitulée *Jocuri de circulație pastorală* (Danses de diffusion pastorale), l'auteur examine le rôle de la transhumance en tant que véhicule des danses populaires. Une dernière étude, de proportions plus modestes en raison du stade incipient des investigations dans ce domaine, est consacrée aux *aspects fonctionnels-thématiques de la danse populaire roumaine* et se révèle comme une contribution inédite dans le contexte des recherches roumaines.

Soulignons, pour finir, l'utilité de cet ouvrage comme instrument de travail dans l'étude de la danse populaire. La présentation intégrale du système de notation chorégraphique en usage à l'Institut d'ethnographie et de folklore, l'emploi d'une terminologie strictement spécialisée pour désigner les divers faits ou phénomènes faisant l'objet d'une analyse ne font qu'augmenter d'autant plus sa valeur.

C.B.

## LIVRES REÇUS

- Autorità e libertà nel divenire della storia* (Atti del Convegno di studio tenutosi a Roma nei giorni 23—25 maggio 1969), Bologne, Società Editrice il Mulino, 1971, 535 p.
- DAĞLARCA, FAZIL HUSNÜ, *Malazgirt Ululamasi — 26 Ağustos 1071—1971 —*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 94 p.
- DARROUZÈS, JEAN, *Le registre synodal du Patriarcat byzantin au XIV<sup>e</sup> siècle — Étude paléographique et diplomatique —*, Paris, Institut français d'études byzantines, 1971, 503 p.
- DEČEV, N., G. SERAFIMOV, G. LISEV, *Панорама на труда* (Международни и Български норми по охраната на труда и общественото осигураване), Sofia, Профиздат, 1971, 155 p.
- FASOULARIS, STER., *Ἀγγλικὸν θέατρον καὶ ἑλληνικὴ ἐπανάσταση*, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 15 p.
- FISCHER, FRITZ, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des Kaiserlichen Deutschland 1914/18*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1971, 902 S. + 31 Abbildungen & 4 Faltkarten.
- FREIBERG, WERNER, *Grundfragen der Kommunalpolitik*. Μεγυρce, Institut für Staatsbürgerliche Bildung in Rheinland-Pfalz, 1970, 148 p.
- Greece, Paris, Organisation for Economic Cooperation and Development Publications, 1971, 75 p.
- Handbuch der Ostkirchlerkunde* [Herausgegeben von Endie von Iváika, Julius Tyciak, Paul Wiertz], Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1971, 839 S.
- KAMBOURIS, MARIA, *Νέα στοιχεία ἀπὸ τὴν μεσοβυζαντινὴ φάση τοῦ καθολικῆ τῆς μονῆς Εἰκοσιφοινίσσης* (Résumé en français, p. 147), *Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Ε' τόμου τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς τοῦ Ἀριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* T. 5 (1971), p. 125—148 + 5 p. ill.
- MANTOUVALOS, MARIA, *Τὰ ἐν Ἑλλάδι πολιτικὰ γεγονότα τοῦ 1862 καὶ τὰ ἐν τῷ «Πάρνασσο» Κατάλοιπα τοῦ Δ. Βουλγάρη*, Athènes, Φιλολογικὸς Σύλλογος «Πάρνασσός», 1971, 193 p.
- MANTOUVALOS, MARIA, *Ὁ Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος καὶ τὰ Ἀνέκδοτα Σχόλια τοῦ στὸν Γρηγόριο τὸ Θεολόγο*, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 18 p.
- METALLINOS, GEORGIOS D., *Οἱ Ἀδελφοὶ Ἰακωβάτοι ὡς Συλλογεῖς Δημοτικῶν τραγουδιῶν χάριν τοῦ Διονυσίου Σολωμοῦ*, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 31 p.

- Milli Eğitim Bakanlığının „1000 Temel Eser“ Dizisi Üzerine Rapor*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 39 p.
- ΜΟΥΤΣΟΠΟΥΛΟΣ, ΝΙΚΟΛΑΟΣ Κ., Ερεῦνες στὴν Καστορία καὶ τὸν ἅγιο Ἀχιλλεῖο (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ β' τόμου τῆς Ἐπιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς, p. 109—223 + 41 p. ill. + 10 cartes.
- OBOLENSKY, DIMITRI, *The Byzantine Commonwealth — Eastern Europe 500—1453*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1971, 445 p.
- ΟΚΑΥ, ORHAN M., *Abdülhak Hâmid'in Romanizmi*, Erzurum, Atatürk Üniversitesi Basımevi, 1971, 58 p.
- Παράρτημα εὐβοϊκῆς διβλιογραφίας-προσθῆκαι, διορθώσεις καὶ συμπληρώματα εἰς τὴν «Εὐβοϊκοικῆ διβλιογραφίαν» Γ. Ι. Φουσάρα —, I/1940—1971 (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ ΙΖ/1971 τόμου τοῦ «Ἀρχείου Εὐβοϊκῶν Μελετῶν» p. 671—722).
- ΡΙΚΡΑΜΕΝΟΣ, ΔΙΜΙΤΡΑ ΣΚ., ΙΟΑΝΝΑ ΖΑΜΒΑΦΤΕΣ, Ἑλληνικὴ διβλιογραφία Δ.Γκίνη—Β. Μέξα (1800—1863) — Πίνακες ἐκδοτῶν καὶ τόπων ἐκδόσεως — Athènes. Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν Ε.Ι.Ε., 1971, 103 p.
- PORJAZOV, D., M. HRISTOV, CV. KOSEV, VL. KOSTOVA, V. STOJANOV, *Рольта на финансиите и кредитта за повиштаване рентабилността в народното стопанство*, Варна, Издателство, 1971, 313 p.
- PREVENIER, W., *Die Sudlichen Niederlande*, Gand, *Studia Historica Gandensia* 155, 1971, p. 41—56 et 179—194.
- Прилеп и прилепско низ историјата*, Кн. I, Од праисторијата до Крајот на првата светска Војна, Прилеп, Издание на општинското собрание и ѝна сојузот на здруженијата на борците од Нов-Прилеп (Институт за национална историја, Скопје), 1971, 324 p.
- Прилози* (Contributions), II, Скопје, Македонска Академија на Науките и Уметностите Одделение за Општествени Науки, 1971, 60 p.
- PROTIĆ, BRANKO, *Slike*, Belgrade, 1971, 34 p.
- PUSKULUOĞLU, Ali Efsaneler, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 77 p.
- Работничкото движење на Македонија до 1929 год*, Скопје, Институт за Национална Историја, 1971, 276 p.
- Sade Türkçe Kitavuzu — Genişletilmiş 3. Baskı-*, Ankara Üniversitesi Basımevi, 1971, 142 p.
- SALMANIDES, PRODROMOS, Ἄγυστον Κυπριακὸν «Προσκυνητᾶριον» τοῦ Δεκάτου ἔκτου Αἰῶνος, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1971, 14 p.
- SAMSARIS, DIMITRIOS K., Ἡ κωνότης τοῦ Ἁγίου πνεύματος Σερρών ἐπὶ Τουρκοκρατίας, Thessalonique, 1971, 159 p. + 12 p. ill.
- Savremena Italijanska Umetnost — april—maj*, Belgrade, Muzej Savremene Umetnosti, 1971, sans la numération des pages.
- Die Schweiz seit 1945. Beiträge zur Zeitgeschichte* [Herausgegeben von Erich Gruner], Berne, Francke Verlag, 1971, 401 S.
- ŠEHIĆ, NUSRET, *Četništva u Bosni i Hercegovini (1918—1941)* [Urednik Hamdija Kezpidžić], Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1971, 239 p.
- Shqipëria Arkeologjike*, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës, Instituti i Historisë dhe i Gjuhësise Sektori i Arkeologjise, 1971, 139 p. + 15 p. l'explication des illustrations.
- Словенски ракописи во Македонија, Кн. I et II (факсимили) [Подготвил: Владимир Мошин во соработка со Лиџија Славева, Султана Кроневска и Јованка Јакумова], Скопје, Архив на Македонија, 1971, 429 p. et 182 p.
- Sobodna Srbska Umetnost Moderna Galerija Ljubljana*, 1971, sans la numération des pages.
- SOKOLOV, LAZAR, *Економска Регионализација на СР Македонија*, Скопје, Економски Институт на Универзитетот „Кирил и Методиј“, 1971, 230 p. + 1 carte.

- SOUTZOS, DIMITRIOS SKARLATOS, 'Ο Δήμαρχος τῶν λούστρων—Βίος καὶ πολιτεία τοῦ Δημάρχου Ἀθηναίων Δημητρίου Σούτζου ('Ανάπτυπον ἐκ τοῦ 47ου τεύχους τῶν « Ἀθηναίων »), Athènes, 1971, 22 p.
- SPREMO-PETROVIĆ, NEVENKA, *Προπορτσιјски Односи у Базиликама Плирске префектуре*, Belgrade, 1971, 137 p. + XL p. ill.
- ΣΤΕΦΑΝΟΥ, ΝΙΚΟΛΑ, *Наука и управление*, София, Издателство на БКП, 1970, 341 p.
- ΣΤΟΪΑΝΟΥ, ΛΙΟΥΜΙΛ, *Александър Стамболийски, Романизувам Живот*, София, Издателство на Отечествения Фронт, 1971, 374 p.
- THEODORESCU, RĂZVAN, *Alexandru Odobescu și unele preocupări de istoria artei « barbare » în Europa secolului al XIX-lea* (Extrait de la « Revista de istorie și teorie literară », T. 20, n° 1/1971, p. 77—82), Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).
- THOLN, H., *La terre sigillée du chantier de « Bon Secours » à Arras*, Gand, Studia Historica Gandensia 154, 1971, p. 123—136.
- L'Union mondiale en Europe*, Genève, L'Institut universitaire de hautes études internationales, 1971, 83 p.
- UYGUNER, MUZAFFER, *Yapıt Hakları Terimleri Sözlüğü*, Ankara Üniversitesi Basımesi, 1971, 76 p.
- VASDRAVELLIS, IOAN K., Ἀρχαιολογία καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν. Β' ἔκδοσις, Θεσσαλονίκη, Δημοσιεύματα τῆς Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1970, 184 p.
- VELIKOV, ΝΙΚΟΛΑ, *Ефективност на Материалното стимулиране в НРБ*, София, Профиздат, 1970, 143 p.
- VERHULST, A., *Das Besitzverzeichnis der Certei Sankt-Eato-Ablei von ca. 800 (Clm 6333)*, Gand, Studia Historica Gandensia 159, 1971, S. 193—243 + 1 S. Abb.
- VIGNE, JACQUES, *Le rôle des intérêts économiques dans l'évolution du droit de la mer*, Genève, L'Institut universitaire de hautes études internationales, 1971, 142 p.
- Zagreb u Nob-i i Socijalističkoj Revoluciji — Materijal sa Znanstvenog skupa Odižanog u Zagrebu 29. i 30. lipnja 1970. u povodu 25. godišnjice oslobođenja grada Zagreba—*, Zagreb, Institut za Historiju Radničkog Pokreta Hrvatske, 1971, 357 p.
- ZORAS, GEORGIOS Th., Στεφάνου Κομνητῆ ἐπιστολαὶ περὶ Γλώσσης καὶ παιδείας, Athènes, Κείμενα καὶ μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 18 p.
- ZORAS, GEORGIOS Th., Ἀγνωστα ἔγγραφα τοῦ Ἀποστόλου Ἐρατιμανοῦ περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, Α'-1821, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς φιλολογίας, 1971, 39 p.
- ZORIĆ, MILICA, *Tapiserije*, Belgrade, 1971, 35 p.

---

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

TOME XI (1973)

ÉTUDES

### Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle. 300 années depuis sa naissance

	<u>Pages</u>
CERNOVODEANU, PAUL, Démètre Cantemir vu par ses contemporains (Le monde savant et les milieux diplomatiques européens), 4. . . . .	637—656
COSMA, VIOREL, Le musicien Démètre Cantemir dans la littérature européenne du XVIII <sup>e</sup> siècle, 4 . . . . .	657—676
MUSICESCU, ANA—MARIA, Démètre Cantemir et ses contemporains vus par leurs portraits, 4 . . . . .	611—636

### Contacts culturels

AUTY, ROBERT (Oxford), The role of poetry in the early Nineteenth-Century slavonic language revivals, 1 . . . . .	31—37
COSTESCU, ELEONORA, L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII <sup>e</sup> —XIX <sup>e</sup> siècles, 1 . . . . .	5—29
FERIOZZI, TITO (Roma), Gli inizi del cirillico a stampa, 3. . . . .	459—471
JOJA, C., Contributions to the study of the domestic stone architecture of Istanbul, 1 . . . . .	57—79
PIPA, ARSHI (Minnesota), The genesis of <i>Milosao</i> , 4 . . . . .	711—739
PROTASE, MARIA, Le « Procanon » de Petru Maior, réplique sud-est européenne des attaques anti-papales du XVIII <sup>e</sup> siècle, 1 . . . . .	39—56
VÖLKL, EKKEHARD (Regensburg), Die Moldau und der « zweite Sudslavische Einfluss », 3 . . . . .	475—486

### Histoire des idées et des mentalités

DUȚU, ALEXANDRU, Les livres de délectation dans la culture roumaine, 2. . . . .	307—325
NOICA, CONSTANTIN, La signification historique de l'œuvre de Théophile Corydalée, 2 . . . . .	285—306

### Un ouvrage sur la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle

- BERZA, M., Petite histoire d'un grand livre : « Philippe de Mézières » (1327–1405) par N. Iorga. A l'occasion d'une nouvelle édition, 3 . . . 443–459

### Études byzantines

- DARROUZÈS, J. (Paris), Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIV<sup>e</sup> siècle, 2 . . . 241–250

### Voyageurs et réalités sud-est européennes

- ANDERSON, SONIA P. (London), Paul Rycout and his journey from Constantinople to Vienna in 1665–1666, 2 . . . 251–273  
CERNOVODEANU, PAUL, Contributions to Lord Paget's journey in Wallachia and Transylvania (1702), 2 . . . 275–284

### Relations politiques roumano-ottomanes

- MATEI, ION, Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les pays roumains, II, 1 . . . 81–95

### Contributions à l'étude de la romanité orientale

- MIHĂESCU, H., La diffusion de la langue latine dans le sud-est de l'Europe.  
IV, 1, . . . 97–113  
V, 2, . . . 227–240  
VI, 3 . . . 423–441  
VII, 4 . . . 689–710  
PETRE, AURELIAN, Éléments de romanisation dans la nécropole antique de Bîcroé : I, 2 . . . 215–226  
II, 4 . . . 679–687  
TUDOR, D., Nouvelles données épigraphiques relatives à C. Arrius Antoninus, consularis Daciae et Dalmatiae et à P. Helvius Pertinax, consularis Daciae, 3 . . . 415–422

### Histoire des langues

- MIHĂILĂ-SCĂRIĂTOIU, E., Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate, II, 2 . . . 327–352

### Métiers traditionnels et vie urbaine

- MARCU, LIVIU P., Soziologische Aspekte des Verstädterungsprozesses im zeitgenössischen Südosteuropa, 3 . . . 513–552  
MARINOV, VASIL (Sofia), Contributions à l'étude de la viticulture traditionnelle et de la vinification dans la ville d'Assenovgrad (Stanimaka), 3. 487–512



**Le 80<sup>e</sup> anniversaire du Pr. Tache Papahagi**

- MIHĂESCU, H, ADRIAN FOCHI. ZAMFIRA MIHAIL et N. Ș. TANAȘOCA,  
La contribution de Tache Papahagi à l'étude du Sud-Est euro-  
péen, 1 . . . . . 115—144

**Notes brèves. Discussions**

- PIPPIDI, ANDREI, Aux origines du régime planariote en Valachie et Mol-  
davia, 2 . . . . . 353—355  
BOLȘACOV-GHIMPU, A., Localisations de sites d'époque romaine et byzantine  
dans la zone du Bas-Danube, 3 . . . . . 553—561  
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, C., Rigas Veletinlis et les recherches con-  
temporaines, 3 . . . . . 563—567

**Chronique**

- H. Dj. Siruni (1890—1973) (*Andrei Pippidi*), 3 . . . . . 569—570  
Symposiums dédiés aux relations littéraires yougoslavo-roumaines (*Dan Simo-  
nescu*), 2 . . . . . 357—358

**Comptes rendus**

- Acta Albanica Veneta saeculorum XIV et XV Josephi Valentini labore reperta et  
transcripta ac typis mandata. Vol. I—XV (*II Mihăescu*), 2 . . . . . 363—365  
ARETHAE, Scripta minora (*H. Mihăescu*), 4 . . . . . 755—756  
ARNAKIS, GEORGE G., WAYNE S. VUCINICH, The Near East in Modern  
Times, vol. 1, The Ottoman Empire and the Balkan States to 1900.  
vol. 2, Forty crucial years 1900—1940 (*C. Papacostea-Danielopolu  
& C. Iordan-Sima*), 2 . . . . . 370—375  
CAMPUS, ELIZA, Înțelegerea balcanică (*Constantin Iordan-Sima*), 3. . . . . 485—488  
CERNOVODEANU, PAUL, Préoccupations en matière d'histoire universelle  
dans l'historiographie roumaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles  
(I—V) (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*), 4. . . . . 745—748  
CORNEA, PAUL, Originile romantismului românesc (*M. Berza*), 1 . . . . . 154—157  
DARROUZÈS, JEAN, Le Registre synodal du patriarcat byzantin au XIV<sup>e</sup>  
siècle. Étude paléographique et diplomatique (*Tudor Teoteoi*), 1. . . . . 147—150  
DEMIRAJ, SHABAN, Çeshtje te sistemit emëror te gjuhës shqipc (*H. Mihă-  
escu*), 1 . . . . . 145—147  
DUȚU, ALEXANDRU, Cărțile de înțelegere în cultura română (*Andrei  
Pippidi*), 3 . . . . . 575—580  
Ἐκατονταετηρίς ἐνώσεως Ἑπτανήσου. Πρακτικὰ τρίτου Πανιωνίου Συεδρίου. 23—29  
Σεπτεμβρίου 1965 (*Gheorghe Cronf*), 2 . . . . . 368—370  
Elementa ad fontium editiones, XXVII—XXVIII. Res Polonicae ex Archivo  
Mediceo Florentinae (*Andrei Pippidi*), 4 . . . . . 748—752  
FOCHI, ADRIAN, Recherches comparées de folklore sud-est européen (*Ion  
Taloș*), 4 . . . . . 757—760

- GEORGESCU, VLAD, Ideile politice și iluminismul în Principatele Române  
(*C. Papacostea-Danielopolu*), 3 . . . . . 581—585
- GIOSU, ȘTEFAN, Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic (*Zamfira Mihail*), 4. . . . . 752—755
- Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν Κύπρου: Ἐπετηρὶς I, (1967—1968), II  
(1962—1969), III (1969—1970) et IV (1970—1971) (*Gheorghe Cronf*), 1 150—153
- KONEV, ILIA, Ние сред другите и те сред нас (*Elena Siupur*), 1 . . . . . 157—160
- KOSTALLARI, A., Mbi disa vecori strukturore e funksionale te gjuhës lerare  
shqipe të kohes te sonë (*Cătălina Vătășescu*), 3 . . . . . 573—575
- NEWOLL, VENETIA, An egg at Easter. A folklore study (*Cornelia Belcin*), 1. 160—163
- PALAEOLOGI, JACOBI CHII, Catechesis christiana dierum duodecim (*Andrei  
Pippidi*), 2 . . . . . 365—368
- PUTSCHKE, WOLFGANG, Sachtypologie der Landfahrzeuge. Ein Beitrag  
zu ihrer Entstehung, Entwicklung und Verbreitung (*Ion Taloș*), 1 . . . . . 164—166
- SKOK, PETAR, Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (*H.  
Mihăescu*), 2 . . . . . 359—360
- Советы и рассказы Кекамена (*H. Mihăescu*), 3 . . . . . 571—573
- VULCĂNESCU, ROMULUS, Măștile populare (*Cornelia Belcin*), 2. . . . . 375—377
- WEISS, GÜNTER, Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser  
und Monch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14.  
Jahrhundert (*Tudor Teoteoi*), 2 . . . . . 361—336

#### Notices bibliographiques

- ALEXIU, ELLI, Anthologie der Literatur der griechischen Widerstandsbewegung  
von 1941 bis 1944 (*Johannes Irmischer — DDR*), 2, 396. ANAGNOS-  
TES, THEODOROS, Kirchengeschichte (*H. Mihăescu*), 1, 189—190.
- ANGELOV, DIMITER, Clement of Ochrida and Bulgarian nationhood  
(*Johannes Irmischer — DDR*), 1, 180. АНГЕЛИОВ, ДИМИТЪР,  
Към историята на религиозно философската мисъл в средне-  
вековна България-исихазъм и Варлаамитство (Johannes-  
Irmischer—DDR), 1, 180. ARVINTE, VASILE, Die deutschen  
Entlehnungen in den rumanischen Mundarten (*Zamfira Mihail*),  
1, 196. ASTRUC, CHARLES, Le livre III retrouvé du Commen-  
taire de Théodore Méliténiotès sur les Evangiles (Parisimus  
Graecus 180) (*Nicolae-Șerban Tanașoca*), 3, 594.
- BAHNER, W., Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Sudost-  
europa (*H. Mihăescu*), 3, 589. BANFI, E., Aree latinizzate nei Bal-  
cani e una terza area latino-balcanica (area della via Egnazia)  
(*H. Mihăescu*), 3, 589—590. BARR, MARY-MARGARET & FRE-  
DERICK A. SPEAR, Quarante années d'études voltairiennes,  
1926—1965 (*Al. Dușu*), 1, 203, BRAÏLAS-ARMÉNIS, PÉTROS,  
Φιλοσοφικά Ἔργα (*Gheorghe Cronf*), 1, 196—197. BREU, JOSEF,  
Die Kroatensiedlung im Burgenland und in den anschließenden Ge-  
bieten (*Max Demeter Peyfuss-Wien*), 1, 177—178. BROWNING, R.,  
Medieval and modern Greek (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 187.
- Cartulary A of the Saint John Prodromos Monastery (*H. Mihăescu*), 1, 193.
- Catalogue of books on Cyprus from the library of D.N. Marangos  
exhibited during the Congress (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 187.
- CATAUDELLA, QUINTINO, La facezia in Grecia e a Roma (*H.*

- Mihăescu*), 2, 380. CHASIOTIS, I. K., "Άγνωστη συνοπτική κίνηση στις Κυκλάδες στα τέλη του 16<sup>00</sup> Αιώνα (*Ariadna Camariano-Cioran*), 2, 390—391. CİCANCI, OLGA & PAUL CERNOVODEANU, Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Commène (1658—1719) (*Mihai Berza*), 1, 171—172. CLOGG, R., Benjamin Barkers' Journal of a tour in Thrace (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 175—176. CONSTANTINESCU, MIRON, CONSTANTIN DAICOVICIU et ȘTEFAN PASCU, Istoria României — Compendiu, Bucarest, 1969 et 1971; IDEM, Histoire de la Roumanie des origines à nos jours. Roanne, Editions Horvarth, 1970 (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 172—173. Cultura bizantină în România (*Mihai Berza*), 1, 167—168).
- DAKIN, DOUGLAS, Οι φιλέλληνες του πολέμου τής Έλληνικής ανεξαρτησίας (1821—1833) (*Johannes Irmischer DDR*), 1, 184. DHRIMO, ALI, Formimi i mbiemrave në gjuhen e stome shqipe (*Cătălina Vătășescu*), 3, 591—599. Dicționarul limbii române (*H. Mihăescu*), 1, 192. DURIDANOV, I., Kolektiva auf — ar aus Pflanzenbezeichnungen in der serbischkroatischen und bulgarischen Toponymie (*H. Mihăescu*), 1, 191—192.
- EHRARD, JEAN, L'idée de nature en France à l'aube des Lumières (*Alexandru Duju*), 2, 401. Les études balkaniques tchécoslovaques, IV (*Zamfira Mihail*), 2, 389—390. EVANGELATOS, SPIROS, Γεώργιος Μορμόρης, ὁ ποιητὴς τοῦ « Ἀμόντα » (*Ariadna Camariano-Cioran*), 2, 391.
- Forschungen und Fortschritte der Katalogisierung der orientalischen Handschriften in Deutschland (*Johannes Irmischer-DDR*), 2, 398. FÜVES, ÖDÖN The Philike Hetairia of Rhigas and the Greeks of Pest (*Johannes Irmischer-DDR*), 3, 598. FÜVES, ÖDON, A pesti görög-román iskolák (*Johannes Irmischer-DDR*), 1, 183. FÜVES, ÖDÖN, Eine unbekannte griechische Grabinschrift in Vác (*Johannes Irmischer-DDR*), 1, 183.
- GAUGER, HANS-MARTIN, Wort und Sprache. Sprachwissenschaftliche Grundfragen (*Zamfira Mihail*), 1, 193—195. GEROMIHALOS, ATHANASE GR., 'Οφιλικὸς χαρτοφύλαξ Νικηφόρος ὁ Ἰθρήτιτης καὶ ἡ ἀνέκδοτος αὐτοῦ ἀλληλογραφία (*Ariadna Camariano-Cioran*), 2, 392. GIURESCU, CONSTANTIN C. & DINU C. GIURESCU, L'Histoire des Roumains, Bucarest, Éd. Albatros, 1971 (*C. Papacostea-Danielopolu*), 1, 173—174. ГОР'ЧНОВ, Б.Т., Поздневизантийский феодализм (*Johannes Irmischer-DDR*), 2, 394. GOUILLARD, JEAN, Le Synodikon de l'Orthodoxie (*Teodor Bodogae*), 3, 592—594. GRAUR, AL., Nume de locuri (*H. Mihăescu*), 2, 379—380.
- HADOT, JEAN, Manuscrits de Qourman et le christianisme (*Al. Duju*), 1, 202. HANNICK, CHR., Studien zu den griechischen und slavischen liturgischen Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek (*H. Mihăescu*), 3, 590. HASSIOTIS, J. K., 'Ισπανικά έγγραφα τής κυπριακής ιστορίας, Πέγαι καὶ μελέται τής κυπριακής ιστορίας III (*Andrei Pippidi*), 3, 595—597. L'histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens (*Johannes Irmischer-DDR*), 1, 188. ΧΡΙΣΤΟΠΟΥΛΟΣ, ἈΘΑΝΑΣΙΟΣ, (*Nestor Camariano*), 1, 197—200.

- IMPELLIZZERRI, SALVATORE, L'umanesimo bizantino del IX secolo e la genesi della «Biblioteca» di Fozio (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 179—180. IORGA, N., Sinteză bizantină. Conferințe și articole despre civilizația bizantină (*Mihai Berza*), 1, 168. INCERTI AUCTORIS, Χαρίδημος (*H. Mihăescu*), 2, 380—381. NICOLAE IORGA, Sitzungsberichte des Plenums und der problemgebundenen Klassen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin (Walter Markov, Nicolae Iorga als Historiker; Werner Bahner, Nicolae Iorga als Literaturhistoriker; Johannes Irmischer, Nicolae Iorga als Byzantinist (*Alexandru Duțu*), 2, 401—402. IRMSCHER, JOHANNES, Die Entwicklung der zyprischen Wissenschaft als Ausdruck der Entwicklung des zyprischen Nationalbewußtseins (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 187—188. Istoria artelor plastice în România (*Pavel Chuhaiia*), 2, 385—387.
- KAMARINEA, I. ROSENTHAL, Beruhmte griechische Kolumnisten (*Johannes Irmischer—DDR*), 2, 395—396. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΌΠΟΥΛΟΣ, 'ΙΟΑΝΝΕΣ'Ε, 'Η χαρ αυγή τοῦ 21. Γεγονότα καὶ διδάγματα (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 183—184. KAZANTZAKIS, NIKO. Reschenschaft vor El Greco I: Kindheit und Jugend (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 186. KODER, JOHANNES, Ein Athospilger des 19. Jahrhunderts bei den Metochia der Chalkidike (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 184—185. KOTZEBUE, WILHELM, Ein unbekannter Bericht von Wilhelm Kotzebue über die Unruhen 1848 in der Moldau (*Alexandru Duțu*), 2, 401. KOVAČEC, AUGUST, Descrierea istoromânei actuale (*H. Mihăescu*), 2, 381. KRIARAS, E., Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημῶδου γραμματείας 1100—1669 (*M. Mihăescu*), 2, 382. Kunstschatze in bulgarischen Museen und Klostern. 24. April bis 31. Juli 1964 in Villa Hugel (*Johannes Irmischer—DDR*), 2, 397.
- \* LEFEBVRE, MARIE-MAGDELEINE, Quinze firmans du sultân Mehmed le Conquérant (*Mihai Berza*), 1, 170.
- \* LEONE, P. L. M., Nicephori Gregoras, «Antilogia» et «Solutions Quaestionum» (*H. Mihăescu*), 1, 190. Literatura Bizanțului [Le choix de textes par Nicolae Șerban Tanașoca] (*Alexandru Duțu*), 2, 400—401.
- MANOLESCU, RADU, Cultura orășenească în Moldova în secolul al XIV-lea (*Mihai Berza*), 1, 171. ΜΑΝΟΥΣΑΚΑΣ, Μ. 'Ι., Αὶ δύο προσωπογραφίαι τοῦ Γαβριὴλ Σεβήρου καὶ ὁ ζωγράφος Ἐμμανουὴλ Τζανφουρνάρης (*Johannes Irmischer—DDR*), 1, 182. MARINOV, VASSIL, Die Nahrung bei den nomadisierenden Karakatschanen in Bulgarien (*Johannes Irmischer—DDR*), 2, 397—398. MASAI, FRANÇOIS, Rapports entre la désagrégation de l'Eglise catholique et celle de l'Empire romain (*Al. Duțu*), 1, 202. ΜΑΣΤΡΟΔΗΜΗΤΡΗΣ, Π. Δ., 'Ο σεισμὸς τῆς Κρήτης (1508) καὶ ὁ Μάρκος Μουσοῦρος (*Johannes Irmischer—DDR*), 3, 597. ΜΑΥΡΟΕΙΔΗ, ΦΑΝΗ, Οἱ πρῶτοι πρόεδροι τῆς Ἑλληνικῆς Ἀδελφότητος Βενετίας (1498—1558) (*Johannes Irmischer—DDR*), 3, 597. MAVROUDIS, EFSTRATIOS, Relations de Liège avec l'insurrection hellénique, La presse — la fourniture d'armes (*Johannes Irmischer—DDR*), 3, 598. ΜΕΝΑΡΔΟΣ, ΣΙΜΟΣ, Τοπωνυμικαὶ καὶ λαογραφικαὶ μελέται (*Johannes Irmischer—DDR*), 2, 394—395. MÍROVÁ VEŠKBEČNÁ,

- Organizace podle návrhu českého Krále Jiřího z let 1462-1464 (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 181—182. Monumentet, revue de l'Institut des Monuments de Culture de Tirana, n<sup>o</sup> 1 et 2 (1971) (*Maria-Ana Musicescu*), 2, 399—400. MOTIER, ROLAND, La remise en question du christianisme au XVIII<sup>e</sup> siècle (*Al. Duju*), 1, 202. MOULAS, PAN., Βιβλιογραφία 'Ελληνικῶν συμμελείτων Α' (1888—1961) (*Nestor Camariano*), 1, 200.
- NAGY, EMESE, Az ozorai ferences Kolostor (*Johannes Irmischer*—DDR), 3, 597. NECATIGIL, BEHÇET, Edebiyatımızda isimler sozluğu (*Cornelia Moraru*), 2, 402—403. NECATIGIL, BEHÇET, Edebiyatımızda Eserler Sözlüğü (*Cornelia Moraru*), 2, 404. NOVÁKOVÁ, JULIE, České cisiojány od 14. století (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 181. Novellistica italo-albanese. I. Testi orali raccolti da Luca Peirone; II. Racconti popolari raccolti da Pina Giampietro, Constantino Bellucci et Francesco Matranga (*H. Mihăescu*), 2, 383—384. NYSTAZOPOULOU-PELEKIDOU, MARIE & I.—R. MIRCEA, Τὰ ρομανικά ἔγγραφα τοῦ Ἀρχιεῖου τῆς ἐν Πάτρμφ Μονῆ (*C. Paracostea-Danielopolu*), 1, 174—175.
- ONASCH, K., Ketzergeschichtliche Zusammenhänge bei der Entstehung des anthropomorphen Dreieinigkeitsbildes der byzantinisch-slawischen Orthodoxie (*Johannes Irmischer*—DDR), 2, 393—394. ΟΤΕΤΕΑ, ANDREI, I. POPESCU-PUȚURI, I. NESTOR, M. BERZA et V. MACIU, Istoria poporului român, Bucarest, 1970; Idem, Storia del popolo romeno, Roma, Editori Riuniti, 1971 (*C. Paracostea-Danielopolu*), 1, 173.
- PALUMBO, VITO D., Roda ce Kattia (*H. Mihăescu*), 1, 191. ΠΑΝΙΤΣΙΔΗΣ, ΓΙΩΡΓΙΗΣ, 'Π ἐξέλιξη τοῦ ἀγροτικῶ ζήτηματος στὴν Ἑλλάδα (*Johannes Irmischer*—DDR), 2, 396—397. ΠΑΨΥΤΟ, Β. Τ., Внешняя политика Древней Руси (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 181. PELLEGRINI, G. B., Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia, vol. I—II (*H. Mihăescu*), 2, 382—383. ΠΛΟΥΜΙΔΗΣ, Γ. Σ., Ἰωάννης Βελούδης (1811—1890), Βιογραφικὸ σημεῖωμα (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 185.
- RENWICK, JOHN, La destinée posthume de Jean François Marinontel (*Al. Duju*), 1, 203. Le répertoire bibliographique des publications de l'Académie serbe des Sciences et des Arts, 1972 [publié sous la direction de Vukić M. Mićović] (*Al. Duju*), 1, 203. RITSOS, JANNIS, Gedichte (*Johannes Irmischer*—DDR), 2, 396. ROSENTHAL-KAMARINEA, I., Kretische Literatur im 17. Jahrhundert (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 183. ROSENTHAL-KAMARINEA, ISIDORA, Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 185—186. ROSENTHAL-KAMARINEA ISIDORA, Stratis Myrivilis (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 186.
- ΣΑΜΣΑΡΗ, Δ. Κ., 'Π κοινότης τοῦ Ἁγίου Πνεύματος Σερεῶν ἐπὶ Τουρκοκρατίας (*H. Mihăescu*), 2, 384. Shqiperia arkeologjike, 1971 (*Johannes Irmischer*—DDR) et (*H. Mihăescu*), 1, 179 et 188—189. SKOVRAN, ANIKA VUČEVIĆ, Un'opera ignota del pittore Giovanni Apakas «Θησαυρισματα» (*Johannes Irmischer*—DDR), 1, 182. SLĂTINEANU, BARBU, Studii de artă populară (*Zamfira Mihail*), 3, 600—601. STENGERS, JEAN, L'Eglise et la science (*Al. Duju*),

- 1, 202. STOICESCU, N., Bibliografia localităților și monumentelor feudale din România (*Mihai Berza*), 1, 176 — 170. STRASBURGER, JANUSZ, Le philhellénisme en Pologne aux années de l'insurrection grecque 1821—1828, 3, 598. Synthèse de la littérature et de la linguistique roumaine (*Zamfira Mihail*), 2, 387—389. SYRKU, P. A., K isprevenija knjig v Bolgarii v XIV veke. Vremja i žizn' patriarxa Evtimija Ternovskogo (*Ion-Radu Mircea*), 1, 201.
- ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΥ, Χαρακτήρες Ἐπιμέλεια καὶ εἰσαγωγή Θανάση, Παπαδοπούλου (*Johannes Irmscher*—DDR), 2, 393. TORNIKÈS, GEORGES et DÉMÉTRIOS, Lettres et discours (*T. Bodogae*), 2, 384—385. TORNOW, SIEGFRIED, Die Herkunft der Kroatischen Vlahen des sudlichen Burgenlandes (*Max Demeter Peyfuss*-Wien), 1, 177—178. TRAIKOV, VESELIN, Ἡ ἐλληνικὴ ἐξέγερσις διὰ τὴν ἐθνικὴν ἀπελευθέρωσιν τοῦ 1821 — 1828 καὶ οἱ Βούλγαροι (*Johannes Irmscher* — DDR), 1, 184 TZAN'TZANOGLU, ELENI, Ἐνα χειρόγραφο τῶν «Λυρικῶν» τοῦ Ἀθ. Χριστοπούλου στὸ Βρετανικὸ Μουσεῖο (*Artadna Camariano-Cioran*), 2, 391—392.
- VASDRAVELLIS, IOANNIS Ἐπίσημα ἔγγραφα τοῦ ἐλληνοτουρκικοῦ πολέμου τοῦ 1897. Προερχόμενα ἐκ τῶν τουρκικῶν ἀρχείων τῆς Μακεδονίας (*Ariadna Camariano-Cioran*), 2, 393. DE VAUX DE FOLETIER, FRANCOIS, Mille ans d'histoire des Tsiganes (*Valentin Al. Georgescu*), 1, 176—177. VELICHI C. N., La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762—1850) (*G. Mihailă*), 3, 598—599. ВЕНЕДИКОВ, И. [et alii], Аполония, Расколките в некропола на Аполония през 1947—1949 г. (*Johannes Irmscher* — DDR), 1, 179, VILLAIN-GANDOSSI CHRISTIANE, Contribution à l'étude des relations diplomatiques et commerciales entre Venise et la Porte ottomane au XVI<sup>e</sup> siècle (*Mihai Berza*), 1, 171.
- WERNWR, HANS-GEORG, Geschichte des politischen Gedächtnis in Deutschland von 1815 bis 1840 (*Johannes Irmscher*—DDR), 1, 185.
- Sur la Yougoslavie, « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », 87, juillet 1972 (*C. Jordan-Stima*), 2, 398—399.

M. Grigoraș

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA  
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- REVISTA DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - SÉRIE BEAUX-ARTS
  - SÉRIE THÉÂTRE — MUSIQUE -- CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA  
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- CANTEMIR DIMITRIE, *Descriptio Moldaviae*, traduction d'après l'original latin par Gh. Guțu, 1973, 404 p. + une carte.
- CANTEMIR DIMITRIE, *Opere complete (Œuvres complètes)*, /vol. IV/, édition critique sous la rédaction de Virgil Cândea, *Istoria ieroglifică (L'Histoire hiéroglyphique)*, texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- BERINDEI DAN, *L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays Roumains*, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », études 46, 1973, 247 p.
- COPOIU NICOLAE, *Le socialisme européen et le mouvement ouvrier et socialiste en Roumanie, 1835—1921*, collection Bibliotheca Historica Romaniae, études 45, 1973, 208 p.
- BÂRZU LIGIA, *Continuitatea populației autohtone in Transilvania in secolele IV—V (cimitirul 1 de la Bratei)*, (La continuité de la population autochtone en Transylvanie aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles — le cimetière 1 de Bratei), collection « Biblioteca de arheologie » XX, 1973, 309 p.
- BICHIR GH., *Cultura carpică (La culture des Carpes)*, collection « Biblioteca de arheologie » XX, 1973, 412 p.
- PREDA CONSTANTIN, *Monedele geto-dacilor (Les monnaies des Géo-daces)*, collection « Biblioteca de arheologie » XIX, 1973, 565 p.
- CERNOVODEANU PAUL, *Societatea feudală românească văzută de călători străini — secolele XV—XVIII (La société féodale roumaine vue par les voyageurs étrangers — XV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles)*, collection « Istorie și civilizație » VI, 1973, 273 p.
- CERNOVODEANU PAUL, *England's Trade Policy in the Levant and Her Exchange of Goods with the Romanian Countries under the Letter Stuarts (1660—1714)*, collection Bibliotheca Historica Romaniae, études 41 (2), 1972, 157 p.
- ZANE G., *L'industrie roumaine au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, collection Bibliotheca Historica Romaniae, études 43 (3), 1973, 261 p.
- CURTICĂPEANU, V., *Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)*, collection Bibliotheca Historica Romaniae, monographies, XII, 1973, 264 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XII, 1, P. 1—190, BUCAREST, 1974

